

PATRICIA
CORNWELL

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

POSTMORTEM



Le
Livre
Poche

PATRICIA CORNWELL

POSTMORTEM

(Postmortem, 1990)



CALMANN-LÉVY

1

Il pleuvait à Richmond, ce vendredi 6 juin.

Les trombes d'eau qui s'abattaient sans interruption depuis l'aube avaient plumé les lilas et jonché de feuilles la chaussée et les trottoirs. Les caniveaux débordaient et les terrains de jeux étaient inondés. Je m'étais endormie au son des gouttes qui tambourinaient sur le toit d'ardoise, mais les premières heures de ce samedi me jetèrent dans un rêve terrifiant.

Une face blême oscillait derrière les vitres noires et ruisselantes de pluie. Inhumain, c'était le visage informe d'une poupée confectionnée avec un bas nylon, qui plongeait son regard mauvais dans ma chambre. J'ouvris brusquement les yeux. Je ne compris pas ce qui m'avait réveillée jusqu'à ce que le téléphone se remette à sonner.

— Dr Scarpetta ?

— Oui, fis-je en allumant la lampe de chevet.

Il était 2 h 33 du matin. Mon cœur cognait.

— Pete Marino à l'appareil. Il a remis ça. Je suis au 5602, Berkley Avenue. Feriez mieux de rappliquer.

La victime était une certaine Lori Petersen, une Blanche d'une trentaine d'années. Son mari l'avait trouvée morte une demi-heure plus tôt.

Dès que j'avais reconnu la voix de Marino au bout du fil, j'avais compris. Peut-être même dès la sonnerie du téléphone. Les gens qui croient aux loups-garous appréhendent les nuits de pleine lune. Moi, je m'étais mise à redouter les trois heures après minuit, le vendredi, lorsque la ville était endormie.

D'habitude, on appelle le médecin expert de garde, mais après le deuxième meurtre, j'avais exigé qu'on m'appelle quelle que soit l'heure s'il y avait un nouvel assassinat. Ce qui ne plaisait guère à Marino. Depuis qu'on m'avait nommée, moins

de deux ans plus tôt, médecin expert général du Commonwealth de Virginie, il ne m'avait jamais vraiment acceptée. Etait-ce une animosité envers les femmes en général, ou des griefs personnels ? Mystère.

— Berkley Downs, dans le Southside, ajouta-t-il d'un ton condescendant. Vous savez y aller ?

Je lui avouai que non et notai ses indications sur un calepin. Mes pieds touchèrent le sol avant que j'aie raccroché, et l'adrénaline me fit l'effet d'un plein bol d'expresso. La maison était silencieuse. Je pris ma vieille mallette usée.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons. Je montai dans mon break bleu marine et, tout en effectuant une marche arrière, jetai un coup d'œil à la lampe allumée au-dessus de ma porte, et à la fenêtre de la chambre d'amis du rez-de-chaussée, où dormait ma nièce de dix ans, Lucy. J'allais encore rater un jour de sa vie. Depuis que j'étais allée la chercher à l'aéroport, le mercredi soir précédent, nous avions à peine eu l'occasion de manger ensemble.

Je ne croisai personne jusqu'au Parkway. Bientôt, je traversai la James River. Les feux arrière des voitures scintillaient comme des rubis, et la ville dansait, fantomatique, dans mon rétroviseur. Des lacs d'ombre bordaient la route, troués ça et là de chapelets de lumière sale. Dans une de ces maisons, pensai-je, vit un type qui marche sur deux jambes, dort dans un lit et possède le même nombre de doigts et d'orteils que tout le monde. Un Blanc, probablement, et beaucoup plus jeune que mes quarante ans. Un individu tout ce qu'il y a d'ordinaire, qui ne roule pas en BMW, ne hante pas les bars chics du Slip, ni les magasins à la mode de Main Street.

Encore que... Ce pourrait être n'importe qui, ou personne. Monsieur Personne. Le genre de type avec qui vous montez vingt étages en ascenseur sans voir son visage.

Il avait décidé de terroriser la ville et était devenu l'obsession de milliers de personnes, de moi en particulier. Monsieur Personne.

Les meurtres ayant commencé deux mois auparavant, il pouvait s'agir d'un individu récemment sorti de prison ou d'hôpital psychiatrique. C'était la dernière hypothèse en date.

J'avais ma propre théorie depuis le début. Pour moi, il était installé en ville depuis peu, avait déjà fait ça ailleurs, et n'avait connu ni la prison ni l'asile. Il n'agissait pas au hasard, ce n'était pas un amateur, ni, j'en étais persuadée, un « fou ».

Wilshire était la deuxième à gauche, ensuite Berkley, la première à droite.

J'étais encore loin quand j'aperçus les clignotements blancs et bleus des gyrophares. Toute la portion de rue devant le 5602 était illuminée comme le site d'une catastrophe naturelle. Une ambulance au ralenti mal réglé était rangée entre deux voitures de police banalisées et trois voitures de patrouille blanches. L'équipe de télévision de la douzième chaîne venait d'arriver. Les fenêtres s'allumaient et les gens sortaient en pyjama et robe de chambre, pour voir.

Je me garai derrière le camion de la télé et, le col de mon imperméable kaki relevé, je longeai rapidement le mur de brique jusqu'à la grille du pavillon. J'ai toujours détesté me voir au journal du soir. Depuis que des femmes se faisaient étrangler à Richmond, les journalistes me bombardaient de questions brutales.

— Si c'est un tueur en série, ça veut dire qu'il va remettre ça, n'est-ce pas ? demandaient-ils, gourmands.

— Doc, est-il exact que vous avez constaté des traces de morsures sur le corps de la dernière victime ?

C'était faux, mais quelle que soit ma réponse, j'étais perdante. « Pas de commentaire », et ils penseraient aussitôt que c'était vrai. « Non », et les journaux titreraient : « Le Dr Kay Scarpetta nie que des marques de morsures, etc. » Une nouvelle idée pour le tueur, qui lit la presse comme tout le monde.

Les articles les plus récents se complaisaient dans des descriptions détaillées. Les femmes, en particulier celles qui vivaient seules, étaient terrorisées. Les ventes d'armes de poing et de verrous sophistiqués avaient augmenté de 50 % durant la semaine qui avait suivi le troisième meurtre, et les chenils de la SPA avaient été dévalisés. L'événement avait fait les gros titres et pas plus tard que la veille, l'infâme mais célèbre Abby Turnbull – journaliste de faits divers – avait menacé mon

personnel des foudres du *Freedom of Information Act* dans le vain espoir d'obtenir un exemplaire des rapports d'autopsie.

Le journalisme criminel était florissant à Richmond, 220000 habitants, vieille capitale de la Virginie classée deuxième, pour le taux de criminalité par tête, selon le FBI. Il n'était pas rare de voir des médecins légistes du Commonwealth britannique passer un mois avec mon équipe pour se familiariser avec les blessures par balle. Et des flics comme Pete Marino, croyant fuir le chaos de New York ou de Chicago, se faisaient muter à Richmond, où ils découvraient l'enfer.

Ce qui était plus inhabituel, c'étaient ces meurtres sexuels. Les règlements de comptes entre drogués ou les fusillades familiales ne font pas partie du monde du citoyen normal, pas plus qu'une rixe mortelle entre deux clochards ivres. Mais, comme les trois autres victimes, la femme qui venait de se faire assassiner aurait pu être une collègue de bureau, une copine avec qui on fait des courses ou on boit un verre, l'inconnue avec qui on sympathise dans une soirée, ou en faisant la queue dans un magasin. Elle était la voisine, la sœur, la fille, la maîtresse de quelqu'un. Elle dormait paisiblement dans sa chambre quand M. Personne avait enjambé l'appui de la fenêtre.

Deux policiers flanquaient la porte d'entrée grande ouverte et barrée par un ruban jaune qui empêchait l'accès.

Le gamin en uniforme bleu marine qui leva le ruban pour me laisser passer aurait pu être mon fils.

Le salon, d'un ordre impeccable, était peint d'un ton de rose chaleureux. Dans un coin, un élégant meuble en cerisier contenait un petit téléviseur et un lecteur de disques compacts. A côté, un pupitre avec quelques partitions et un violon. Devant une fenêtre donnant sur la pelouse, un divan, et, sur la table basse, une pile de magazines. Parmi eux, le *Scientific American* et le *New England Journal of Medicine*. Un tapis chinois orné d'un dragon et d'une rose en médaillon sur fond sable, était jeté devant une petite bibliothèque en noyer.

Du salon, on passait dans un couloir qui desservait à droite quelques chambres, et à gauche la cuisine. Marino et un jeune officier s'y trouvaient en compagnie du mari.

Je notai la propreté des lieux et des appareils ménagers. Le tout était blanc cassé avec un papier peint et des rideaux jaune pâle. Mais mon attention se fixa aussitôt, troublée, sur la table, où était posé un sac à dos de nylon rouge, dont la police avait déjà inventorié le contenu : un stéthoscope, une torche-stylo, un Tupperware ayant renfermé un plat tout préparé ou un sandwich, et des numéros récents des *Annals of Surgery*, du *Lancet* et du *Journal of Trauma*.

Marino me décocha un regard peu amène en me voyant examiner ces objets, puis il me présenta à Matt Petersen, le mari de la victime, tassé sur son siège, le visage défait. C'était un homme séduisant et bronzé, presque beau, avec des traits réguliers et des cheveux noirs. Bien découplé, il portait avec décontraction une chemise à col ouvert et un jean délavé. Il gardait les yeux baissés, les mains serrées entre ses cuisses.

— C'était à elle ? voulus-je savoir.

Les instruments médicaux appartenaient peut-être au mari. Marino m'assura qu'il n'en était rien.

Petersen releva des yeux d'un bleu profond tout injectés de sang. Ma vue parut le rassurer. Le docteur était là. Première lueur d'espoir.

Il fournit quelques explications.

— Je lui ai parlé au téléphone. Hier soir. Elle devait rentrer vers minuit et demi. Du *Virginia Medical College*. Elle était de service aux urgences. Je suis arrivé, tout était éteint, j'ai cru qu'elle était déjà couchée. (Sa voix grimpa dans les aigus.) Je suis entré dans la chambre. (Son regard désespéré s'embua de larmes. Sa voix se fit suppliante.) Je vous en supplie. Je ne veux pas qu'on la voie comme ça.

— Nous devons l'examiner, Mr Petersen, fis-je d'un ton apaisant.

Il abattit son poing sur la table et hurla.

— Je sais ! Mais pas tout le monde ! Tous ces journalistes qui vont fouiner partout ! Je ne veux pas que ces fils de pute la voient dans cet état !

— Hé ! Matt, moi aussi j'ai une femme, fit Marino. Je vous comprends. Je vous donne ma parole qu'on la respectera. Autant que si c'était ma femme, et que si j'étais à votre place.

Les morts sont sans défense et le viol de Lori Petersen ne faisait que commencer. Je savais qu'il se poursuivrait tant que chaque centimètre carré de son corps, scruté et photographié sous tous les angles, n'aurait pas été soumis à tous les experts, policiers, avocats, juges et membres du jury. Tout ce beau monde émettrait des réflexions sur ses charmes. Et peu à peu, de plaisanteries douteuses en apartés cyniques, ce serait la victime, et non le tueur, qui serait jugée. Le moindre aspect de sa personne, et de sa vie serait soupesé, jugé et parfois sali.

La mort violente est toujours un événement public, et ce n'est pas ce côté de ma profession qui me plaît le plus. Je fais mon possible pour préserver la dignité des victimes, mais je ne peux plus grand-chose lorsqu'elles deviennent un dossier numéroté qu'on se repasse de main en main. Un assassinat tue la vie privée aussi sûrement que la vie tout court.

Je sortis de la cuisine avec Marino.

— Vous avez fini avec les photos ? demandai-je.

— Les types de l'Identification judiciaire sont là. Je leur ai dit de ne pas toucher au corps.

Les murs du couloir étaient ornés de quelques aquarelles, deux photos montrant Matt et Lori parmi leurs condisciples, l'année de leur diplôme, et d'un cliché artistique en couleur représentant le couple à la plage, les cheveux au vent, le visage bruni par le soleil. C'était une jolie femme aux traits délicats et au sourire engageant. D'abord inscrite à Brown, elle avait fini ses études de médecine à Harvard. Son mari, plus jeune qu'elle, avait fait toute sa formation à Harvard. C'est probablement là où ils s'étaient rencontrés.

Lori Petersen. Brown. Harvard. Brillante. Trente ans. Son rêve était sur le point de se réaliser. Devenir médecin. Un rêve détruit en quelques minutes par un inconnu cherchant à satisfaire un plaisir malsain.

Marino me montra une porte ouverte, un peu plus loin sur notre gauche.

— C'est par là qu'il est entré, dit-il. Les toilettes.

Dans la petite pièce au sol carrelé de blanc, je vis une corbeille à linge en osier sous le lavabo. La fenêtre au-dessus de la cuvette était grande ouverte, carré d'ombre par où entrait un

air frais et humide qui faisait onduler le voilage. Dehors, dans les arbres noirs, les cigales stridulaient.

— Il a arraché la moustiquaire, m'expliqua Marino, impassible. On l'a retrouvée contre le mur de derrière. Il a sans doute utilisé un banc pour escalader l'appui.

Je regardai le sol, le lavabo, le couvercle de la cuvette. Pas trace de terre ou de boue, pas d'empreintes, mais il était difficile de juger depuis le seuil, et je n'avais pas l'intention de vérifier au risque d'effacer une trace.

— La fenêtre était-elle verrouillée ?

— Apparemment, non. Toutes les autres le sont. On a vérifié, m'expliqua Marino. Elle aurait dû faire attention. C'est la plus vulnérable. Pas très haute, située sur l'arrière, invisible de la rue. Discrète, quoi. Le type a pu découper la moustiquaire et entrer sans qu'elle l'entende.

— Et la porte ? Elle était fermée à clé quand le mari est rentré ?

— Il dit que oui.

— Donc le tueur est reparti par le même chemin.

— On dirait. Drôlement consciencieux, le salopard, pas vrai ? (Marino non plus ne voulait pas entrer. Appuyé d'une main au chambranle, il scrutait la pièce.) Il a laissé aucune trace, comme s'il avait essuyé derrière lui pour pas laisser d'empreintes sur le chiotte ou le carrelage. Il a quand même plu toute la journée, hier. (Il tourna vers moi des yeux sans expression.) Il devait avoir les chaussures mouillées, boueuses.

Je me demandai où Marino voulait en venir. Je n'arrivais pas à savoir si c'était un bon joueur de poker ou s'il avait tout simplement l'esprit lent. Le genre d'inspecteur que j'évitais quand j'avais le choix. Pas loin de la cinquantaine, le visage buriné, il rabattait quelques longues mèches de cheveux grisonnants sur son crâne dégarni. Il mesurait au moins 1 m 80 et son estomac proéminent témoignait de plusieurs décennies de bière et de bourbon engloutis. Sa large cravate à rayures rouges et bleues démodée était imprégnée de la sueur de plusieurs étés. Marino était un personnage de films de série B — un flic épais qui devait avoir un perroquet obscène pour compagnon, et un canapé jonché de vieux numéros de *Hustler*.

Je gagnai le bout du couloir et m'arrêtai sur le seuil de la chambre. Je me sentais vidée.

Un officier de l'IJ était occupé à répandre de la poudre à empreintes noire sur les moindres surfaces, tandis qu'un de ses collègues filmait la pièce en vidéo.

Lori Petersen était sur le lit. Le couvre-lit blanc et bleu pendait. Le drap de dessus était roulé en boule sous ses pieds. Le drap-housse, défait, découvrait le matelas, et les oreillers étaient entassés à droite de sa tête. Le désordre du lit contrastait avec le reste de la chambre, modèle d'intimité petite-bourgeoise aux meubles de chêne poli.

Elle était nue. Sa chemise de nuit de coton jaune pâle, qui gisait sur la descente de lit aux couleurs vives, avait été coupée de haut en bas, comme dans les trois premiers meurtres. Les fils du téléphone sur la table proche de la porte, avaient été arrachés. Les deux lampes de chevet ne marchaient plus : les cordons électriques avaient été sectionnés. L'un avait servi à attacher les poignets dans le dos de la victime. L'autre était sinistrement disposé comme dans les meurtres précédents. Enroulé autour du cou, il passait sous le nœud qui entravait les poignets et descendait lier les chevilles. Tant qu'elle avait gardé les genoux pliés, la boucle passée autour de son cou était restée lâche. Mais lorsqu'elle avait tendu les jambes sous la douleur ou sous le poids de son agresseur, le fil s'était serré comme un nœud coulant.

La mort par asphyxie prend quelques minutes. C'est long quand chaque cellule hurle pour une bouffée d'air.

— Vous pouvez entrer, Doc, disait l'officier à la caméra.

Je m'approchai du lit avec précaution, posai ma mallette par terre et en sortis une paire de gants chirurgicaux. Ensuite je pris mon appareil photo et fis quelques clichés du corps. Le visage, violet foncé, était grotesquement gonflé. Un liquide sanguinolent avait coulé du nez et de la bouche sur le drap. Les cheveux blonds étaient en désordre. Elle devait mesurer 1 m 70 et était beaucoup plus enveloppée que la jeune fille des photos du couloir.

Les quatre femmes étranglées paraissaient n'avoir aucun point physique commun. Pas même la race, puisque la troisième

était noire et très mince, alors que la première était une rousse bien en chair, et la deuxième une petite brune. L'une était professeur, l'autre écrivain, la troisième réceptionniste, et cette fois c'était une étudiante en médecine. Enfin, aucune ne vivait dans le même quartier.

Je pris la température de la pièce, puis celle du corps. Il faisait 21°5 dans la chambre, et le corps était à 34°. L'heure du décès est plus difficile à déterminer qu'on ne le croit. Impossible de la situer avec précision à moins d'avoir un témoin oculaire. Il arrive aussi que la montre de la victime soit arrêtée à l'heure du crime. Lori Petersen était morte depuis trois heures au maximum. Son corps s'était refroidi d'environ un à deux degrés par heure, et la rigidité avait déjà gagné les petits muscles.

Je cherchai les indices matériels qui risquaient de disparaître durant le transport à la morgue. Ni poil ni cheveu, mais de nombreuses fibres, dont la plupart devaient provenir du couvre-lit et des draps. A l'aide d'une pince j'en prélevai quelques échantillons minuscules, certains blancs, d'autres d'un tissu bleu foncé ou noir. Je les enfermai dans de petites boîtes métalliques. Mais l'indice le plus évident était l'odeur musquée qui flottait dans la pièce et les traînées d'un blanc transparent qui maculaient le haut et l'arrière des cuisses comme de la colle séchée.

On avait retrouvé du liquide séminal dans tous les cas, mais il n'était pas d'une grande utilité sérologique. Le tueur faisait partie des 20 % de la population ayant la particularité d'être non-sécréteurs. Ce qui voulait dire qu'on ne retrouvait ses antigènes de groupe sanguin dans aucun autre liquide corporel : salive, sperme ou sueur. En d'autres termes, sans un échantillon de sang, on ne pouvait déterminer son groupe.

Jusqu'à deux ans auparavant, cette caractéristique aurait réduit à néant tout espoir de l'identifier grâce aux analyses médico-légales. Mais nous disposons désormais de la méthode d'identification par l'ADN, récemment introduite et si précise qu'elle suffit à identifier formellement un individu, à condition toutefois que la police l'arrête, qu'elle obtienne des échantillons biologiques, et qu'il n'ait pas de frère jumeau.

— La fenêtre du cabinet de toilette... dit Marino derrière moi, en regardant le cadavre. D'après le mari... elle était ouverte parce qu'il l'a bricolée le week-end dernier. Il dit qu'ils se servaient pas de cette pièce. Sauf, quand ils recevaient, ajouta-t-il comme je restais silencieuse. Il dit qu'il a remplacé la moustiquaire pendant le week-end et qu'il a dû oublier de verrouiller la fenêtre. Comme ils s'en servaient jamais, il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Pour elle, elle était fermée, point final. (Il marqua une pause.) Curieux que la seule fenêtre que le tueur ait essayé d'ouvrir, ce soit justement celle-là. Les autres moustiquaires sont intactes.

— Combien y a-t-il de fenêtres sur l'arrière ?

— Trois. Celle de la cuisine, celle-là et celle de la salle de bains à côté de la chambre.

— Toutes à guillotine, avec un loquet en haut ?

— Exact.

— Ce qui veut dire qu'en éclairant le loquet de l'extérieur avec une lampe de poche, on peut voir s'il est verrouillé ou pas ?

— Peut-être. (Nouveau regard vide, hostile.) Mais dans ce cas il faudrait grimper sur quelque chose pour accéder aux fenêtres.

— Vous avez parlé d'un banc.

— Le problème, c'est que là derrière, le sol est mou comme une éponge. Un banc aurait laissé des trous dans la pelouse. Deux de mes hommes sont en train de vérifier, mais ils ont pas trouvé de trace sous les deux autres fenêtres, comme si le type ne s'en était même pas approché.

— Il est possible que celle-là ait été entrouverte, ce qui expliquerait qu'il l'ait repérée tout de suite.

— Mouais... admit Marino. Tout est possible. Mais si elle était restée entrouverte, elle aussi aurait pu le remarquer pendant la semaine.

Possible. Pas sûr. Facile de se montrer observateur après coup, mais chez eux, les gens ne prêtent guère attention à ces détails.

Un nouveau frisson me parcourut lorsque je remarquai, sur un bureau installé devant une fenêtre en façade, des objets qui me rappelèrent que Lori et moi exerçions le même métier. Des

revues médicales encombraient le sous-main. Près du pied élancé d'une lampe en cuivre, je vis deux disquettes datées « 1-6 » au feutre noir, et numérotées « I » et « II ». C'étaient des disquettes standard double densité, pour IBM et compatibles. Elles contenaient peut-être des documents sur lesquels Lori travaillait au VMC. Je n'avais pas remarqué d'ordinateur personnel dans la maison.

Des vêtements étaient soigneusement pliés sur un fauteuil en osier entre la commode et la fenêtre : un pantalon de coton blanc, une chemise à manches courtes et à rayures rouges et blanches, un soutien-gorge. Les vêtements étaient un peu froissés, comme s'ils avaient été portés et laissés là le soir.

J'inspectai rapidement la penderie et la salle de bains attenante. Tout y était en ordre. Seul le lit détonnait. Il n'entrait pas dans le *modus operandi* du tueur de saccager les appartements.

Marino regardait un officier qui examinait les tiroirs de la commode.

— Que savez-vous d'autre sur le mari ? lui demandai-je.

— Il termine ses études à Charlottesville. Il y reste toute la semaine et revient du vendredi soir au dimanche soir.

— Il fait quoi, comme études ?

— Littérature, rétorqua Marino dont le regard s'arrêtait sur tout sauf sur moi. Doctorat.

— En quoi ?

— Littérature, scanda Marino, vindicatif.

— Quel genre de littérature ?

Ses yeux marron se décidèrent à me regarder.

— Américaine, à ce qu'il m'a dit. Mais j'ai l'impression qu'il s'intéresse surtout au théâtre. Il joue dans une pièce de Shakespeare en ce moment. *Hamlet*, si je me souviens bien. Il a eu des petits rôles dans des films et des publicités pour la télé.

Les officiers de l'IJ s'interrompirent. L'un d'eux se retourna, la brosse pointée en l'air. Marino venait de désigner les disquettes sur le bureau.

— On devrait jeter un coup d'œil dans ces trucs-là, déclara-t-il d'une voix forte. Il est p't-être en train d'écrire une pièce, hein ?

— On peut essayer de les lire dans mon bureau, proposai-je.
On a deux ou trois PC compatibles.

— Des PC, fit-il d'une voix traînante. Z'en avez de la chance. Ma RC n'a qu'à bien se tenir. Ouais ! Une *Royal Crapola*, version standard, carrée, noire, avec de grosses taches graisseuses et un tank en guise de chariot.

Un des types de l'IJ venait de trouver quelque chose dans le tiroir du bas, sous une pile de pulls : un couteau de survie à longue lame, avec une boussole sertie dans la poignée et une petite pierre à aiguiser dans une poche cousue au fourreau. Il glissa le tout dans un sac plastique. Au même endroit, on trouva une boîte de préservatifs, ce qui m'étonna puisque Lori Petersen, d'après ce que j'avais vu dans la salle de bains, prenait la pilule.

Marino et les autres y allèrent d'un commentaire perfide. Je fourrai mes gants dans ma mallette.

— Vous pouvez la faire emmener, dis-je.

Les hommes se retournèrent d'un bloc, comme si je leur avais brutalement rappelé la présence du cadavre de la femme violentée gisant sur le lit. La souffrance avait retroussé ses lèvres sur ses dents, et à travers les fentes des paupières gonflées, ses yeux aveugles fixaient le plafond.

Un message radio prévint l'ambulance, et quelques minutes plus tard deux infirmiers en salopette bleue entrèrent avec un brancard.

On souleva Lori Petersen selon mes indications, le drap replié sur elle, pour que même les mains gantées ne touchent pas sa peau. On la déposa délicatement sur le brancard. Les bandes Velcro crissèrent autour du coton blanc.

Marino me suivit hors de la chambre et, à mon grand étonnement, proposa de me raccompagner.

Matt Petersen se leva en nous voyant passer dans le couloir. Livide, les yeux vitreux, il me jeta un regard implorant. Je devais le rassurer. Le réconforter d'un mot, lui promettre que sa femme était morte rapidement, sans souffrir. Qu'elle avait été ligotée et violée après. Je fus incapable de trouver les mots qu'il attendait.

Les projecteurs de la télé, qui illuminaient le devant de la maison flottaient sur les éclairs des gyrophares. Les phrases impersonnelles des communications radios se mêlaient au ronronnement des moteurs tandis qu'une pluie fine faisait fondre la brume.

Des hordes de journalistes bardés de calepins et de magnétophones attendaient le moment où le corps apparaîtrait. Devant une caméra de télévision installée dans la rue, une femme en imperméable chic serré à la taille, le visage grave, égrenait les informations du samedi soir dans son micro.

Bill Boltz, l'avoué du Commonwealth, qui venait d'arriver, descendit de voiture. Hébété et endormi, il comptait laisser la presse dans le vague. Il n'avait rien à dire parce qu'il ne savait rien. Qui l'avait prévenu ? Marino ? On voyait des flics partout. Boltz remonta la fermeture de son blouson, hocha la tête en croisant mon regard, puis se dirigea rapidement vers la maison.

Le chef de la police et un commandant étaient assis dans une voiture beige banalisée au plafonnier allumé, bavardaient avec Abby Turnbull, penchée par leur vitre ouverte. Dès qu'elle nous aperçut, elle trottina vers nous.

Marino l'arrêta d'un geste et lâcha un « Pas de commentaire » qui voulait dire : « Va te faire foutre ». Il pressa le pas. Je l'aurais presque remercié.

— Bonté divine, marmonna-t-il en tâtant ses poches à la recherche de ses cigarettes. Quel cirque !

A présent la pluie tombait plus dru. Les gouttes m'avaient rafraîchie. Je mettais le contact lorsque Marino se pencha vers moi en grimaçant un sourire.

— Soyez prudente avec cette pluie, Doc, fit-il avant de claquer la portière.

2

Au-dessus du dôme de la gare, des voies entrelacées et du pont de l'I-95, la grosse horloge blanche flottait comme une pleine lune dans le ciel noir. Ses aiguilles en filigrane s'étaient immobilisées en même temps que le dernier train de passagers des années plus tôt, sur 12 h 17. Désormais il serait toujours 12 h 17 dans ce quartier de la ville qui abritait l'hôpital pour les morts.

Ici le temps s'est arrêté. Les immeubles condamnés sont peu à peu démolis. La circulation et le passage continual des trains de marchandises font une perpétuelle rumeur d'océan en furie. Le sol ressemble à une plage polluée et aveugle. Aucun signe de vie en dehors des poids lourds, de quelques rares voitures et des trains cahotant sur leurs rails.

Le cadran de la grosse horloge blanche me fixa comme le visage livide de mon rêve.

Je garai le break derrière le bâtiment en stuc où je passais pratiquement toutes mes journées depuis deux ans. Le seul autre véhicule garé dans le parking était la Plymouth grise de Neils Vander, le spécialiste des empreintes digitales. Je l'avais appelé aussitôt après le coup de téléphone de Marino. Dès le deuxième meurtre, on avait convenu qu'en cas de nouvelle agression, Vander me rejoindrait à la morgue. Il réglait le laser dans la place réservée aux radioscopies. Un flot de lumière provenant du hall éclairait deux infirmiers occupés à retirer d'une ambulance un sac sombre contenant un corps. Les cadavres arrivaient jour et nuit. Toute victime de mort violente, subite ou suspecte du centre de la Virginie était expédiée ici, quels que soient l'heure et le jour.

J'entrai et tins la porte ouverte devant les hommes en salopette bleue surpris de me voir.

— Vous commencez bien tôt, aujourd’hui, Doc.

— Un suicidé de Mecklenburg, fit le second sans que je ne lui demande rien. Il s'est jeté sous un train.

— Ouais. Un vrai puzzle... sur trente mètres de long !

Le sac devait être défectueux car il laissait échapper des gouttes de sang sur le carrelage blanc.

La morgue avait son odeur habituelle de mort qu'aucun déodorant ne pouvait chasser. Les yeux bandés, j'aurais pu dire où j'étais. Et à cette heure matinale, le relent était plus écœurant que jamais. Les infirmiers poussèrent le brancard grinçant jusque dans la chambre réfrigérée en acier inoxydable.

Je pénétrai dans le bureau de la morgue, où Fred, le préposé à la sécurité, buvait du café dans un gobelet en plastique, en attendant que les infirmiers viennent signer le registre. Une fesse sur le rebord de son bureau, il s'abstenait de regarder le hall, comme chaque fois qu'on apportait un cadavre. Il n'avait jamais mis les pieds dans la chambre froide. La vue des petites étiquettes accrochées aux orteils glacés le rendait nerveux.

Il jeta un coup d'œil à la pendule murale. Cela faisait bientôt dix heures qu'il était là.

— On va vous amener une autre femme étranglée, lui dis-je.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! fit-il en secouant la tête. Je vous jure... Comment peut-on faire des choses pareilles ? Toutes ces pauvres jeunes dames...

— Elle sera là d'une minute à l'autre. Une fois que le corps sera dans la chambre, je veux que vous fermiez la porte du hall au nez d'une horde de journalistes. Je ne veux voir personne à moins de cent mètres du corps. C'est clair, Fred ?

J'eus conscience de la dureté de ma voix. Mes nerfs vibraient comme une ligne à haute tension.

— Oui, m'dame, fit le Noir avec un vigoureux hochement de tête. J'ouvrirai l'œil.

J'allumai une cigarette et décrochai le téléphone.

Bertha décrocha à la deuxième sonnerie.

— Allô ? fit-elle d'une voix ensommeillée.

— Je venais aux nouvelles.

— Je suis là, Dr Kay. Lucy dort toujours.

— Merci, Bertha. Je ne sais comment vous remercier. Je ne peux pas vous dire quand je rentrerai.

— Ça ne fait rien. Je vous attendrai, Dr Kay.

Bertha aussi était mobilisée depuis quelque temps. Si on m'appelait au milieu de la nuit, je l'appelai à mon tour. Elle avait une clé de la maison et savait comment fonctionnait l'alarme. Elle avait dû arriver à la maison quelques minutes après mon départ. Lucy se réveillerait dans quelques heures et trouverait Bertha dans la cuisine, au lieu de tante Kay.

Je lui avais promis de l'emmener à Monticello.

Sur un chariot, le générateur bleu avec ses témoins verts qui brillaient sur le devant flottait comme un satellite dans l'obscurité de la salle. Un cordon en spirale le reliait à un tube de la taille d'un crayon, rempli d'eau de mer. L'appareil laser que nous avions acheté l'hiver précédent était tout simple.

Dans des conditions normales, les atomes et les molécules émettent chacun leur propre lumière, et ce sur des longueurs d'onde différentes. Mais si un atome est excité par la chaleur, et si une lumière d'une certaine longueur d'onde est dirigée sur lui, on peut lui faire émettre de la lumière en phase.

— Je n'en ai plus que pour une minute, fit Neils Vander qui tripotait des interrupteurs et des manettes. Il est long à chauffer ce matin. Moi aussi, d'ailleurs, marmonna-t-il.

Je me tenais de l'autre côté de la table, distinguant sa silhouette grâce à une paire de lunettes aux verres couleur ambre. Le corps de Lori Petersen était étendu sur son drap. J'attendis un long moment dans le noir, mais je me sentais calme. Le corps de Lori était encore chaud. La vie flottait encore autour de lui, comme un parfum.

Vander appuya sur un bouton. Le petit tube émit une lumière synchronisée et clignotante, aussi brillante que du chrysobéryl liquide. La lumière, au lieu de dissoudre l'obscurité, paraissait l'absorber. Elle ne brillait pas mais coulait sur les surfaces qu'elle rencontrait. Je vis clignoter la blouse de Vander lorsqu'il se pencha par-dessus la table pour braquer le tube vers la tête de la victime.

Le faisceau lumineux n'explorait que quelques centimètres carrés de peau à la fois. De minuscules fibres s'illuminèrent comme des fils de fer chauffés à blanc. Je les prélevai avec ma pince. Mes mouvements, décomposés par le clignotement, me donnaient l'impression de bouger au ralenti lorsque je portais les fibres jusqu'au chariot où étaient disposés les petites boîtes et les sacs plastiques où je les glissais. Aller, retour. Tout était fragmenté. Le bombardement du laser isolait une partie du visage après l'autre, illuminant un coin de lèvre, une pommette piquetée de taches rouges, l'aile du nez. Mes doigts gantés ne m'appartenaient plus.

La syncope de la lumière était étourdissante, et la seule façon de conserver son équilibre était de se concentrer.

— Un des types qui l'a amenée, fit Vander, m'a dit qu'elle était étudiante au VMC. Vous la connaissiez ? insista-t-il devant mon silence.

La question me prit au dépourvu. Je donnais des cours au VMC, mais le collège recevait des centaines d'étudiants et de résidents. Il y avait peu de chance que je l'aie rencontrée.

Je ne répondis pas mais continuai à donner des indications à Vander : « Plus à droite » ou : « Restez là-dessus une minute. » Vander se mouvait avec lenteur. Il était aussi concentré et tendu que moi. Nous nous sentions gagnés par le découragement et la frustration. Jusqu'ici le laser ne nous avait servi qu'à ramasser des débris.

Nous l'avions déjà utilisé dans une vingtaine de cas, dont quelques-uns seulement en méritaient l'usage. Outre son utilité pour collecter des indices matériels, il met en évidence certains composants de la transpiration, qui brillent comme des néons lorsque le faisceau les illumine. Théoriquement, il permet de repérer et d'identifier une empreinte digitale sur la peau, ce que la poudre à empreintes ou les méthodes chimiques sont impuissantes à réaliser. Mais je ne connaissais qu'un seul exemple d'identification de ce genre : le cas d'une femme assassinée dans un sauna en Floride, parce que son agresseur avait de la crème à bronzer sur les mains. Ni Vander ni moi n'espérions rien.

C'est pourquoi nous ne comprîmes pas tout de suite l'importance de notre découverte.

Le faisceau balayait l'épaule droite de Lori Petersen lorsque, juste au-dessous de la clavicule, il révéla trois taches irrégulières, aussi nettes que si elles avaient été peintes au phosphore. Nous nous figeâmes. Puis Vander siffla entre ses dents, et un frisson courut le long de ma colonne vertébrale.

A l'aide de poudre et d'un pinceau Magna, Vander fit apparaître les trois empreintes de doigts.

— Elles sont utilisables ? demandai-je.

— Elles sont incomplètes, dit-il en commençant à prendre des photos à l'aide d'un Polaroid MP-4. Mais le détail des stries est parfait. On va pouvoir les classer. Je les rentre dans mon ordinateur.

— On dirait le même produit, fis-je.

Le monstre aurait-il signé son crime ? Trop beau pour être vrai. Les empreintes étaient si parfaites que nous n'osions y croire.

— On dirait bien que c'est le même truc. Mais cette fois- ci, il en avait plein les mains.

Jusqu'ici le tueur n'avait jamais laissé ses empreintes, mais le résidu scintillant ne nous était pas inconnu. Et il n'y en avait pas que sur l'épaule. Lorsque Vander dirigea le faisceau sur le cou de la victime, il fit surgir une constellation de minuscules étoiles blanches. J'allai chercher en hâte un tampon de gaze stérile.

Nous avions découvert le même produit sur les corps des trois premières victimes, en quantité de plus en plus importante à chaque fois. On en avait envoyé des échantillons au labo. Jusqu'alors, personne n'avait réussi à l'identifier. La seule certitude était qu'il ne s'agissait pas d'une substance organique.

Seule s'allongeait la liste de ce que le résidu *n'était pas*. Au cours des semaines précédentes, Vander et moi avions procédé à des séries de tests, nous enduisant les avant-bras de quantité de produits, depuis la margarine jusqu'à diverses lotions corporelles, afin de déterminer lesquels réagissaient au laser. A notre grande surprise, peu de ces produits s'illuminèrent, et aucun ne brilla aussi puissamment que le résidu inconnu.

Je glissai un doigt sous le fil électrique qui enserrait le cou de Lori Petersen, découvrant le sillon rouge vif qui mordait la peau. Les bords n'étaient pas nets, j'en déduisis que l'étranglement avait été plus lent que je ne l'avais supposé. On avait laissé du mou à la boucle avant de serrer d'un seul coup. Le laser ne révéla que deux ou trois points scintillants sur le fil.

— Examinons le lien qu'elle a aux chevilles, dis-je d'une voix calme mais l'estomac noué.

Mêmes points lumineux, quoique peu nombreux. Pas de trace du produit sur le visage, les cheveux ou les jambes. Nous trouvâmes plusieurs paillettes sur les avant-bras, les bras et la poitrine. Un semis d'étoiles scintilla sur les fils qui ligotaient les poignets dans le dos, et sur la chemise de nuit.

Je m'éloignai de la table et allumai une cigarette.

Le produit que l'agresseur avait sur les mains s'était déposé partout où il avait touché sa victime. Après avoir déchiré la chemise de nuit de Lori Petersen, il l'avait saisie aux épaules d'où la concentration de produit sur la clavicule.

Ce qui m'étonnait, c'était que cette pièce magique du puzzle ne collait pas du tout en réalité.

Depuis le début, je pensais que le tueur commençait par immobiliser ses victimes, les soumettre, peut-être sous la menace d'un couteau, et qu'ensuite il les ligotait avant de déchirer leurs vêtements. Plus il les touchait, moins il avait de produit sur les mains. Pourquoi cette forte concentration de résidu sur la clavicule ? Cette zone était-elle découverte lorsqu'il avait agressé Lori Petersen ? Je ne le pensais pas. La chemise de nuit était un ample T-shirt en coton à manches longues. Ni bouton, ni fermeture Eclair. On l'enfilait par la tête. Donc la clavicule était couverte. Il n'avait pu la toucher. Pourquoi une telle concentration de produit ? Nous n'en avions jamais trouvé autant.

Dans le couloir, plusieurs policiers en uniforme bavardaient, appuyés contre le mur. Je demandai à l'un d'eux de contacter Marino par radio. Sa réponse me parvint dans le grésillement des parasites : « Dix-quatre. » En attendant, je fis les cent pas entre les tables en acier inoxydable, les lavabos et les chariots encombrés d'instruments chirurgicaux. J'entendais

goutter un robinet. L'odeur du désinfectant, qui n'est tolérable que lorsqu'elle dissimule une puanteur pire encore, me donnait la nausée. Posé sur un bureau, le téléphone noir et silencieux semblait me narguer. Marino lambinait.

Bien qu'il me parût futile de m'échiner à comprendre ce qui lui déplaisait en moi, j'y repensai de temps en temps. Je m'étais pourtant montrée polie la première fois que nous nous étions rencontrés. Mais ma poignée de main l'avait fait se fermer comme une huître.

J'attendis la sonnerie vingt minutes.

Marino était encore chez Petersen. Il interrogeait le mari, « con comme un rat », dit-il.

Je lui parlai des taches brillantes et lui répétai mon hypothèse. Il était possible que ces points lumineux soient provoqués par quelque produit ménager courant, un accessoire bizarre que le tueur trouvait sur place et intégrait à son macabre rituel : talc pour bébé, lotion, cosmétique, produit nettoyant.

Et s'il ne trouvait pas ce produit au domicile des victimes, comme je le pensais, alors il l'apportait avec lui, peut-être involontairement, ce qui nous permettrait peut-être d'identifier son domicile ou son lieu de travail.

— D'accord, fit Marino au bout du fil. Je jette un coup d'œil dans les placards. J'ai ma petite idée.

— A savoir ?

— Le mari fait du théâtre. Il répète tous les vendredis soir, c'est pour ça qu'il rentre si tard. Les acteurs se maquillent, pas vrai ?

— Seulement pour les répétitions en costume et les représentations.

— Exact, coassa-t-il. Et d'après ce qu'il raconte, ils ont justement eu une représentation en costume hier soir. Et j'ai mon petit doigt qui me démange...

— Vous avez pris ses empreintes ? le coupai-je.

— Bien sûr.

— Alors mettez-les sous plastique et apportez-les.

Il dut être surpris, mais je n'ajoutai rien. Je n'étais pas d'humeur à me lancer dans des explications.

— J'ai comme l'impression que je vais être ficelé ici jusqu'à ce soir. Sans jeu de mots, doc.

J'avais donc peu de chance de le voir, pas plus que le jeu d'empreintes, avant lundi. Marino tenait son suspect. Il poussait son cheval sur la piste favorite des flics. Même si le mari était saint Antoine en personne et se trouvait en Angleterre au moment des faits, les flics le considéreraient comme le suspect numéro un.

Les meurtres domestiques par arme à feu, empoisonnement, tabassage ou coup de couteau n'ont rien à voir avec les meurtres sexuels. Peu de maris pourraient ligoter, violer et étrangler leur propre femme.

Je mis ma nervosité sur le compte de l'épuisement.

J'étais debout depuis 2 h 33 et il était presque 18 heures. Vander était rentré chez lui vers midi. Wingo, l'un de mes assistants pour les autopsies, était parti peu après, et je m'étais retrouvée seule.

Le silence, que j'avais habituellement tendance à rechercher, me mettait les nerfs à vif et je n'arrivais pas à me réchauffer. Chaque fois que le téléphone sonnait dans le bureau, je sursautais.

L'absence presque totale de mesures de sécurité autour de mon bureau n'inquiétait que moi. Nos demandes étaient systématiquement rejetées. Le commissaire craignait avant tout les vols, alors qu'il était évident qu'aucun cambrioleur ne se risquerait à pénétrer dans la morgue, même si nous laissions jour et nuit les portes grandes ouvertes. Un cadavre est beaucoup plus dissuasif qu'un chien de garde.

Les morts ne m'effraient pas. C'est des vivants que j'ai peur.

Depuis que, quelques mois auparavant, un détraqué était entré dans la salle d'attente d'un médecin et avait tiré à l'aveuglette sur les patients qui s'y trouvaient, j'avais payé de ma poche une chaîne et un verrou, que nous utilisions le soir et durant les week-ends pour renforcer les doubles portes vitrées.

Or ce soir-là, alors que je travaillais à mon bureau, quelqu'un les secoua si violemment que la chaîne oscillait encore lorsque je finis par descendre voir. Il arrivait que des

vagabonds viennent utiliser nos toilettes, mais lorsque je regardai dans la rue, je ne vis personne.

Je regagnai mon bureau, mais j'étais si nerveuse que lorsque j'entendis coulisser les portes de l'ascenseur, je saisissai une paire de ciseaux, bien décidée à m'en servir. C'était le gardien de jour.

— C'est vous qui avez essayé d'entrer par le hall, il y a quelques minutes ? lui demandai-je.

Il regarda les ciseaux d'un drôle d'air et me dit que non. Les portes étaient cadenassées et il avait les clés des autres entrées du bâtiment. Il n'avait aucune raison d'essayer d'entrer par-devant.

Dans le silence pesant qui s'ensuivit, je retournai m'asseoir à ma table, incapable de poursuivre l'enregistrement du rapport d'autopsie de Lori Petersen. J'eus soudain le sentiment que personne ne devait entendre ce que j'avais à dire, pas même Rose, ma secrétaire. Personne ne devait avoir connaissance du résidu brillant, du liquide séminal, des empreintes digitales, du profond sillon au cou — ni, surtout, des signes hideux de torture.

Le viol et le meurtre ne lui suffisaient plus. Ce n'est qu'après avoir ôté les liens qui immobilisaient Lori, après avoir pratiqué de petites incisions dans des zones suspectes et palpé la peau à la recherche d'os brisés, que je compris ce qui s'était passé avant sa mort.

Les contusions étaient récentes et presque invisibles, mais les incisions que j'avais pratiquées avaient révélé sous la peau des vaisseaux sanguins éclatés, que j'attribuai à de violents coups de genou ou de pied. Trois côtes avaient été brisées au côté gauche, ainsi que quatre doigts. Les fibres dans la bouche indiquaient qu'on avait bâillonné Lori pour l'empêcher de hurler.

Je revis le violon posé sur le pupitre du salon, les revues et les ouvrages médicaux. Ses mains. Elles étaient ses plus précieux instruments. Avec elles, elle pouvait soulager la douleur, jouer de la musique. Il avait dû lui casser les doigts un à un.

Le magnéto tournait toujours. Je l'éteignis, fis pivoter ma chaise face à mon ordinateur. L'écran noir vira au bleu lorsque j'appelai le traitement de texte. Je tapai moi-même le texte du rapport d'autopsie.

Je ne consultai pas mes notes griffonnées au dos de l'emballage des gants que j'avais utilisés pour pratiquer l'autopsie. Je savais tout d'elle. Par cœur. L'expression « en bonne condition » dansait dans ma tête. Son cœur, ses poumons, son foie. « En bonne condition. » Je tapai, tapai, tapai. Jusqu'au moment où je levai brusquement les yeux. Fred, le gardien de nuit, se tenait sur le seuil.

Je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis que j'avais commencé à travailler. Fred reprenait son travail à 20 heures. La journée entière m'apparut comme un rêve, un très mauvais rêve.

— Z'êtes encore là ? fit-il avant de poursuivre d'un ton hésitant : Euh... il y a un fourgon des pompes funèbres en bas. Ils venaient chercher un corps mais ils le trouvent pas. Ils sont venus de Mecklenburg exprès. Et j'sais pas où est Wingo.

— Wingo est parti depuis longtemps. Quel corps ?

— Un nommé Roberts, qu'est passé sous un train.

Je réfléchis un instant. En comptant Lori Petersen, nous avions six pensionnaires ce jour-là.

— Il est dans la chambre froide, dis-je.

— Ils disent que non.

J'ôtai mes lunettes et me frottai les yeux.

— Avez-vous vérifié ?

Fred eut un sourire embarrassé et recula.

— Dr Scarpetta, vous savez bien que j'entre pas au frigo !

3

Je me garai devant la maison et constatai avec soulagement que l'énorme Pontiac de Bertha était toujours là.

— Quel temps il a fait ? demandai-je quand la porte s'ouvrit.

Bertha savait ce que je voulais dire. Je lui posai la question chaque fois qu'elle avait gardé Lucy.

— Il a fait *mauvais*, Dr Kay. Cette enfant est restée toute la journée dans votre bureau à taper sur le clavier de l'ordinateur. Vous vous rendez compte ! Et dès que j'entrais dans le bureau pour lui apporter un sandwich ou lui demander si tout allait bien, elle me reprochait de la déranger ! Mais au fond, elle était déçue de ne pas vous avoir avec elle.

Je ressentis une petite morsure de culpabilité.

— J'ai vu le journal du soir, Dr Kay. Que Dieu nous protège. (Elle enfila son manteau sans précipitation.) Je me doute de ce que vous avez dû faire toute la journée. Seigneur... Espérons que la police va l'arrêter. C'est de la méchanceté.

Bertha savait ce que je faisais pour gagner ma vie et ne me posait jamais de questions. Même si la victime habitait son quartier.

— J'ai laissé le journal là-bas, dit-elle en montrant vaguement le salon avant de prendre son sac. Je l'ai caché sous un coussin pour qu'elle ne tombe pas dessus.

Elle me tapota l'épaule avant de sortir.

Je la regardai monter dans sa voiture et manœuvrer pour sortir de l'allée. Que Dieu la protège. J'avais renoncé depuis longtemps à lui présenter des excuses au nom de mes nièce, sœur et mère qui l'avaient si souvent insultée, de vive voix ou au téléphone. Bertha savait et n'avait aucune animosité. Je la soupçonnais même de me plaindre, ce qui m'accablait encore plus. Je refermai la porte et allai dans la cuisine.

C'était ma pièce préférée. Haute de plafond, elle était dotée d'un minimum d'appareils électro-ménagers, car je préfère couper les pâtes fraîches ou pétrir la pâte à la main. Un billot de boucher en érable trônait à une hauteur exactement calculée pour une femme de 1 m 67 pieds nus. La table du petit déjeuner était installée devant une grande fenêtre donnant sur les arbres du jardin et la mangeoire aux oiseaux. Des bouquets de roses provenant de mes plates-bandes jalousement entretenues égayaient le bois blond des placards.

Lucy n'était pas à la cuisine. Elle avait dû retourner dans mon bureau.

Je pris une bouteille de chablis au frais et m'en servis un verre. Appuyée contre le bar, je dégustai le vin à petites gorgées. Que faire de Lucy ?

Elle était venue chez moi l'été précédent pour la première fois depuis que j'avais quitté et le cabinet du médecin expert du comté de Dade, et ma ville natale, où j'étais retournée après mon divorce. Lucy est ma seule nièce. Dix ans. Niveau d'une lycéenne en maths et sciences. Un petit génie. Une adorable petite terreur qui avait de mystérieux ancêtres latins, et dont le père était mort précocement. Elle n'avait que sa mère, mon unique sœur, Dorothy, laquelle, trop occupée à écrire des livres pour enfants, négligeait sa propre fille. Lucy me vouait une adoration aussi totale qu'irrationnelle. Ce soir-là, en voiture, je m'étais demandé s'il ne valait pas mieux la renvoyer à Miami dès que possible. Mais je ne pouvais m'y résoudre.

Elle serait bouleversée et ne comprendrait pas. Ce serait pour elle l'ultime rejet couronnant toute une vie de rejets. Elle avait attendu ce séjour une année entière. Moi aussi, d'ailleurs.

Je bus une gorgée de vin, attendant que le profond silence apaise mes nerfs et chasse mes soucis.

J'habitais à l'ouest de la ville, un lotissement récent de pavillons spacieux bâtis sur des parcelles boisées d'un demi-hectare. Le voisinage était si calme, les cambriolages et le vandalisme si rares que cela faisait une éternité que je n'avais pas vu de voiture de police dans le secteur. Cette sérénité était inestimable. Le matin, c'était pour moi un apaisement que de prendre mon petit déjeuner en sachant que la seule violence qui

s'exerçait sous mes fenêtres était le fait d'un écureuil et d'un geai se disputant la mangeoire.

J'inspirai un grand coup et avalai une autre gorgée de vin. Je commençai à redouter l'obscurité de ma chambre avant le sommeil, le relâchement de la vigilance de mon esprit, sa vulnérabilité. Je ne pouvais m'empêcher de songer à Lori Petersen. Le barrage mental avait cédé, et les images déferlaient en moi, atroces.

Je les voyais dans sa chambre. Le tueur au visage sans traits, vision furtive, imprécise. Une fois passée l'angoisse d'être réveillée par le contact glacé d'une lame sur sa gorge, ou par le son d'une voix inconnue, Lori avait probablement essayé de le raisonner. Elle avait dû parler, parler, tenter de le dissuader. Et pendant ce temps, il arrachait les fils électriques et commençait à l'attacher. Elle était diplômée de Harvard, voulait devenir chirurgien. Elle avait utilisé sa raison contre une force qui ne connaissait pas la raison.

Ensuite les images s'accéléraient, la bobine s'emballait, le film cassait tandis que Lori sombrait dans la pure terreur. L'indivable. Je ne pouvais pas regarder. Impossible d'en supporter davantage.

Mon bureau donnait sur la forêt, et les stores étaient baissés, comme à l'accoutumée. Je m'arrêtai un instant à la porte et laissai mon regard errer dans la pièce tandis que Lucy, qui me tournait le dos, pianotait avec ardeur sur le clavier de mon ordinateur. Cela faisait des semaines que je n'avais pas fait le ménage, et j'eus honte de l'état de la pièce. Les livres étaient rangés n'importe comment sur les étagères, des numéros de *Law Reporters* étaient empilés par terre. Mes diplômes et mes certificats encadrés étaient alignés contre un mur : universités de Cornell, John Hopkins, Georgetown, etc. J'avais depuis longtemps l'intention de les accrocher dans mon bureau en ville, mais je n'avais jamais pris le temps de le faire. Entassés sur un coin du tapis T'ai-Ming bleu foncé, des articles attendaient d'être lus et archivés. Ma réussite professionnelle grignotait mon temps, moi qui détestais le désordre.

— Pourquoi tu m'espionnes ? marmonna Lucy sans se retourner.

— Je ne t'espionne pas, rétorquai-je en souriant avant de déposer un baiser sur ses cheveux roux.

— Si, tu m'espionnes, fit-elle sans cesser de taper. J'ai vu ton reflet. Tu me surveillais depuis la porte.

Je l'enlaçai et posai mon menton sur le sommet de son crâne. Je ne m'étais jamais avisée que l'écran faisait miroir. Je compris brusquement pourquoi Margaret, ma programmatrice, pouvait, le dos à la porte, interpeller par leur nom les gens qui passaient dans le couloir. Je distinguai les lunettes à monture d'écaillé de Lucy. D'habitude elle m'accueillait en me sautant au cou. Ce soir elle était de mauvaise humeur.

— Désolée de n'avoir pas pu t'emmener à Monticello.

Haussement d'épaules.

— J'ai été aussi déçue que toi, insistai-je.

Nouveau haussement d'épaules.

— De toute façon je préférais rester à l'ordinateur.

Elle mentait mais la remarque me piqua au vif.

— Quelle pagaille, là-dedans ! dit-elle en enfonçant la touche « retour ». Ton disque avait besoin d'un bon nettoyage. Je parie que tu l'avais pas initialisé depuis au moins un an... (Elle pivota.) J'ai arrangé ça.

— Tu as fait *quoi* ?

Non, Lucy n'aurait jamais fait ça. Initialiser signifiait « formater », c'est-à-dire effacer toutes les données d'un disque dur. Sur le mien se trouvaient — la veille encore, en tout cas — une demi-douzaine de tableaux de statistiques dans lesquels je piochais pour mes articles destinés à des revues médicales. Les dernières copies remontaient à plusieurs mois.

Lucy me fixait avec des yeux verts que l'épaisseur de ses verres faisait ressembler à ceux d'une chouette.

— J'ai regardé dans tes manuels pour voir comment il fallait faire. Il suffit de taper IORI quand tu vois apparaître le message C, et quand c'est initialisé, tu appuies sur Addall et Catalog. C'est simple. Le premier connard venu peut le faire.

Je fis mine de ne pas avoir entendu, mais sentis une faiblesse dans mes genoux.

Dorothy m'avait appelée, quelques années auparavant, complètement hystérique. Elle était sortie faire une course et

Lucy s'était installée à l'ordinateur. Elle avait entrepris de formater ses disquettes et avait tout effacé. Tous les chapitres d'un livre que Dorothy était en train d'écrire avaient disparu. Elle n'avait pas pris la précaution d'imprimer ou de faire des copies. Un motif d'assassinat...

— Lucy, tu n'as pas fait ça.

— Oh ! mais ne t'inquiète pas, lâcha-t-elle, renfrognée. J'ai sauvegardé tes données comme le conseille le manuel. Ensuite je les ai récupérées et j'ai raccordé les zones mémoire. Tout est là. Mais nettoyé. L'espace mémoire est réorganisé, si tu veux.

J'approchai un fauteuil. C'est alors que j'aperçus, sous une pile de disquettes, le journal du soir. Il était clair qu'elle l'avait lu. Je le dépliai. Le gros titre à la une était la dernière chose que j'aurais voulu voir.

LA JEUNE INTERNE ASSASSINÉE EST— ELLE LA QUATRIÈME VICTIME DE L'ÉTRANGLEUR ?

Une interne en chirurgie de 30 ans a été sauvagement assassinée dans sa résidence de Berkley Downs, peu après minuit. D'après la police, l'assassinat pourrait être l'œuvre de l'individu déjà responsable du meurtre de trois autres femmes, étranglées chez elles au cours des deux derniers mois, à Richmond.

La dernière victime est Lori Anne Petersen, diplômée de la Harvard Medical School. Elle a été vue pour la dernière fois hier, peu après minuit, alors qu'elle quittait la salle des urgences du VMC, où elle effectuait son service en chirurgie traumatique. Elle serait rentrée directement chez elle et aurait été assassinée entre minuit et demi et 2 heures du matin. Le tueur s'est introduit dans la maison par la fenêtre non verrouillée d'un cabinet de toilette...

Je terminai ma lecture. Sur une photo noir et blanc à gros grain, des infirmiers descendaient les quelques marches du seuil en portant le corps. Un cliché, plus petit, représentait une silhouette en imperméable kaki dans laquelle je me reconnus. La légende disait : « Le Dr Kay Scarpetta était sur les lieux. »

Lucy me considérait, les yeux écarquillés. Bertha avait eu raison de cacher le journal, mais ma nièce n'était pas tombée de la dernière pluie. Qu'est-ce qui peut se passer dans la tête d'une enfant de dix ans quand elle lit des choses pareilles. Sans compter la photo de « Tante Kay » ?

Je n'avais jamais expliqué à Lucy en quoi consistait mon travail. Je m'étais toujours abstenu de lui dévoiler crûment la sauvagerie du monde où nous vivons. Je voulais qu'elle garde son innocence, son idéalisme.

— C'est comme dans le *Miami Herald*, l'entendis-je déclarer. Tous les jours il y a des gens qui se font tuer. La semaine dernière, ils ont retrouvé un type dans le canal. Sans tête. Tu crois qu'il était méchant ?

— Peut-être. Mais ça n'est pas une raison pour lui couper la tête. Et parfois on se fait tuer quand on est gentil.

— Maman dit que non. Il n'y a que les prostituées, les trafiquants de drogue et les cambrioleurs qui se font tuer. (Elle réfléchit un instant.) Et quelquefois les policiers, parce qu'ils essaient d'attraper les méchants.

C'était bien le genre de choses que pouvait dire Dorothy. Et le pire, c'est qu'elle y croyait. Une bouffée de ma vieille animosité envers elle m'envahit.

— Pourtant... Cette femme qui s'est fait étrangler... C'était un docteur, tante Kay. Elle était gentille ? Toi aussi tu es docteur. Elle était comme toi, alors ?

Soudain consciente de l'heure, j'éteignis l'ordinateur et pris la main de Lucy jusqu'à la cuisine. Lorsque je me tournai vers elle pour lui proposer de grignoter quelque chose avant d'aller au lit, je vis avec stupéfaction qu'elle se mordait la lèvre.

— Lucy ! Pourquoi pleures-tu ?

Elle m'étreignit très fort.

— Je ne veux pas que tu meures ! sanglota-t-elle d'une voix éperdue. Je ne veux pas que tu meures !

— Lucy...

Prise de court, je la regardai, stupéfaite. Ses colères, ses emportements, son impertinence étaient une chose. Mais ça !... Je sentais ses larmes à travers mon chemisier. Elle s'agrippait à moi, désespérée.

- Lucy, Lucy, calme-toi, ma chérie.
- Je ne veux pas que tu meures, tante Kay !
- Mais je ne vais pas mourir, Lucy.
- Papa est bien mort, lui.
- Il ne m'arrivera rien, je t'assure.

Elle était inconsolable. L'article l'avait bouleversée. Elle l'avait lu avec l'intelligence d'une adulte encore teintée de l'imagination d'une enfant. Il avait ravivé son sentiment d'abandon et d'insécurité.

Mon Dieu ! Je cherchai en vain une réponse. Les reproches de ma mère me revinrent à l'esprit. Je n'avais pas d'enfant. J'aurais fait une mère déplorable. « Tu aurais dû être un homme, m'avait déclaré ma mère lors d'une de nos récentes – et lamentables – entrevues. Tu ne penses qu'à ta carrière. Tu es trop ambitieuse. Ce n'est pas normal chez une femme. »

Et dans mes moments de cafard, quand je touche le fond de l'autodépréciation, me vient immanquablement à l'esprit ce malheureux jugement maternel.

Il n'est pourtant pas dans mes habitudes d'offrir une goutte de vin à une fillette de dix ans... Je l'accompagnai dans sa chambre, et nous bûmes de conserve. Elle me posa des questions auxquelles il m'était impossible de répondre : « Pourquoi les gens se font-ils du mal ? » ou bien : « Est-ce qu'il fait ça pour s'amuser, comme à la télé ? »

— Peut-être qu'il ne veut pas leur faire de mal, hein, tante Kay ?

— Il y a des gens tordus, Lucy. C'est comme les chiens. Il y a des chiens qui mordent sans raison et on ne peut rien y changer.

— Ils mordent parce qu'ils ont eu des maîtres méchants.

— Ça arrive, oui. Mais pas toujours. Parfois il n'y a pas d'explication. Et d'un certain côté, ça n'a aucune importance. Les gens font des choix. Certains préfèrent être mauvais. Ça existe. C'est laid et c'est triste.

— Comme Hitler, murmura-t-elle en avalant une gorgée de vin.

Je lui caressai les cheveux.

Elle continua à parler d'une voix ensommeillée.

— Et comme Jimmy Groome. C'est un garçon qui habite près de chez nous. Il tue les oiseaux avec sa carabine, et puis il cherche les nids, vole les œufs et s'amuse à les écraser. Je déteste Jimmy Groome. Je lui ai lancé une pierre un jour où il passait devant chez nous en vélo, mais il ne m'a pas vue.

Je buvais mon verre à petites gorgées.

— Le bon Dieu ne permettra pas qu'il t'arrive quelque chose, hein ?

— Il ne m'arrivera rien, Lucy, la rassurai-je. Je te le jure.

— Si on fait des prières pour qu'il s'occupe de quelqu'un, il le fait ?

— Il s'occupe de tout le monde, fis-je sans y croire.

Elle fronça les sourcils.

— Tu n'as jamais peur ? fit-elle.

— Tout le monde a peur à un moment ou à un autre, répondis-je en souriant. Mais je suis parfaitement en sécurité. Il ne peut rien m'arriver.

— J'aimerais rester toujours ici, tante Kay, murmura-t-elle en s'endormant. Et être comme toi.

Deux heures plus tard, je ne dormais toujours pas. Couchée dans ma chambre au premier étage, j'essayais de lire quand le téléphone sonna.

Je sursautai, puis réagis d'instinct. Je décrochai, le cœur battant, craignant d'entendre de nouveau la voix de Marino.

— Allô ?

Silence.

— Allô ?

En arrière-fond, je distinguai une musique vaguement inquiétante : la bande son d'un film d'épouvante ou un vieux phonographe. Puis brusquement, ce fut la tonalité.

— Café ?

— Volontiers, fis-je en guise de bonjour.

Dès que j'entrais dans son labo, Neils Vander m'accueillait avec un inévitable : « Café ? » Ma réponse était invariablement oui. La caféine et la nicotine sont deux vices auxquels je m'adonne sans scrupule.

Pour moi, une voiture doit être solide comme un tank, et je ne démarre pas sans avoir bouclé ma ceinture. J'ai fait installer des détecteurs de fumée dans toute la maison, et un système d'alarme dernier cri. Je préfère le train à l'avion.

Mais la caféine, les cigarettes et le cholestérol, mornes moissonneurs du plus grand nombre — Dieu me pardonnera de ne pas y renoncer. Je participe à des conventions nationales et à des banquets professionnels où sont présents les plus grands experts mondiaux en matière de maladies et de mortalité. Soixante-quinze pour cent des participants, dont je suis, ne pratiquent ni le jogging ni l'aérobic, ne font pas cinquante mètres sans leur voiture, préfèrent s'asseoir que rester debout, évitent soigneusement les escaliers et les côtes, sauf en descente, fument, boivent et se goinfrent comme s'ils devaient mourir le lendemain.

Stress ? Dépression ? Compensation ? Qui en connaît la raison ? L'un de mes amis, parmi les plus cyniques, médecin à Chicago, dit souvent : « C'est mauvais pour la santé ? C'est mortel ? Et alors ? Nous y passerons tous. Pourquoi vouloir mourir en bonne santé ? »

Vander nous servit deux tasses. Malgré le nombre incalculable de cafés que nous avons pris ensemble, il ne se souvient jamais que je bois le mien noir et sans sucre.

Mon ex-mari non plus n'avait jamais pu se le mettre dans la tête, même au bout de nos six ans de vie commune. Il ne se souvenait jamais que je buvais mon café noir et sans sucre, que j'aimais le steak presque saignant, que je faisais du 40 et que je peux porter à peu près n'importe quoi sauf de la fourrure, des fanfreluches et des volants. Tony m'offrait toujours des trucs en dentelle, taille 36, transparents et généralement destinés à être portés au lit. La mère de Tony faisait du 46, raffolait du vert pomme et des jabots, détestait les pull-overs, préférait les fermetures Eclair, était allergique à la laine, n'acceptait rien qui dût être nettoyé à sec ou repassé, avait une répulsion viscérale pour le mauve, affirmait que le blanc et le beige n'allaien avec rien, refusait les rayures horizontales et le cachemire, aurait préféré mourir plutôt que d'être obligée de porter du daim, pensait que les tissus plissés ne lui allaient pas, et enfin adorait

les poches. Eh bien, quand il s'agissait de sa mère, Tony ne se trompait jamais.

Vander arrosa généreusement nos cafés de lait en poudre et de sucre.

Comme d'habitude, ses cheveux gris étaient en bataille sur son crâne ovoïde, sa blouse maculée de poudre à empreintes, et une gamme complète de stylos feutre et de marqueurs dépassait de sa poche de poitrine. Il était grand et maigre, avec un estomac anormalement proéminent. Ses yeux bleu délavé lui donnaient un air de perpétuelle méditation.

Le premier hiver, il était passé me voir dans mon bureau pour m'annoncer qu'il neigeait. Il portait autour du cou une longue écharpe rouge, et sur la tête un ridicule casque de pilote en cuir. Il aurait été parfait aux commandes d'un Fokker. Au bureau, nous l'avions surnommé le Hollandais volant. Toujours pressé, il sillonnait les couloirs au pas de course, les pans de sa blouse voletant derrière lui.

— Vous avez vu les journaux ? demanda-t-il en soufflant sur son café.

— Tout le monde a vu les journaux, malheureusement, répliquai-je d'un ton lugubre.

La une de ce dimanche était pire que celle de la veille au soir. Imprimé en caractères de trois centimètres de haut, le titre occupait toute la largeur de la page. L'article comportait un encadré sur Lori Petersen, illustré d'un cliché qui devait provenir d'une photo de classe. Abby Turnbull avait tenté d'interviewer les membres de la famille installés à Philadelphie. Ils étaient « trop effondrés pour répondre à nos questions », déclarait-elle, indécente.

— Ça ne va pas arranger nos affaires, fit Vander. J'aimerais pincer celui qui les renseigne.

— Les flics ne savent pas se taire. Quand ils apprendront à la boucler, les fuites cesseront.

— Peut-être bien que ça vient des flics. En tout cas, cette histoire rend ma femme dingue. Heureusement que nous n'habitons pas Richmond.

Il s'approcha de son bureau qui disparaissait sous les listings, les photos et les messages. Deux sacs en plastique

scellés, portant chacun un numéro, renfermaient une canette de bière et un carreau de céramique décoré d'une empreinte de pas sanglante. Une dizaine de petits flacons remplis de formol étaient épargpillés çà et là, contenant des phalanges carbonisées. Quand on retrouve des corps gravement brûlés ou décomposés, il n'est pas toujours possible d'obtenir des empreintes selon les méthodes habituelles. Incongru, un tube de vaseline trônait au-dessus de ce bric-à-brac macabre.

Après s'être enduit les doigts d'une noix de vaseline, Vander enfila une paire de gants blancs en coton. Ses mains étaient abîmées par l'acétone, le xylène et les nettoyages minutieux qu'exigeait son travail. Quand je le voyais pendant une semaine avec des mains violettes, je savais qu'il avait oublié de mettre ses gants. Ayant accompli son rituel matinal, il me fit signe de le suivre.

La salle des ordinateurs était située plusieurs étages plus bas. C'était une pièce d'une propreté impeccable qui évoquait quelque « lavomatique » de l'ère spatiale. L'appareil qui ressemblait le plus à une machine à laver était le processeur d'empreintes grâce auquel on comparait une empreinte inconnue avec des millions d'autres. Le *Fingerprint matching processor*, le FMP, comme on l'appelait, était capable d'effectuer huit cents comparaisons par seconde. Vander n'aimait pas rester assis en attendant le résultat. Il avait pris l'habitude de laisser la machine régler le problème toute seule, pendant la nuit, de sorte qu'il arrivait au travail avec plus d'entrain le lendemain.

Chaque samedi, Vander entrat de nouvelles empreintes. Pour cela, il lui fallait d'abord les photographier, les agrandir cinq fois, placer une feuille de papier millimétré sur chacun des clichés, et à l'aide d'un feutre noir, en souligner les caractéristiques. Ensuite il réduisait les croquis à la dimension réelle, puis les collait sur une feuille de comparaison, qu'il faisait lire à l'ordinateur. Il ne restait plus qu'à attendre le résultat sous forme d'un feuillet craché par l'imprimante.

Vander s'installa devant la machine comme un pianiste qui s'apprête à donner un récital. Je m'attendis presque à le voir relever les pans de sa blouse et se délier les doigts devant le

clavier de son Steinway. Le scanner était capable de lire et les empreintes complètes des dix doigts et les empreintes latentes. Le processeur d'image d'empreintes ou FIP, détectait automatiquement les caractéristiques d'une empreinte donnée.

Je regardai Vander taper quelques commandes. Puis il appuya sur la touche impression, et une liste de suspects potentiels fut rapidement imprimée. Il n'avait plus qu'à séparer les dix feuillets comportant chacun les références d'un suspect.

C'est le 88-01651 qui nous intéressait, le numéro d'identification des empreintes relevées sur le corps de Lori Petersen. La comparaison informatique des empreintes comporte quelques analogies avec des élections politiques.

Les correspondances possibles, que nous appelons « candidats », sont classées selon leur score. Plus un candidat accumule de ressemblances avec les empreintes non identifiées soumises à l'examen, plus son score est élevé. En ce qui concernait le 88-01651, il apparut qu'un candidat arrivait largement en tête, avec plus d'un millier de points de ressemblance.

En plein dans le mille. « Le jackpot », dit Vander. Notre gagnant était identifié sous l'appellation impersonnelle de NIC 112.

— Ça veut dire que celui qui a laissé ses empreintes sur le corps de Lori Petersen figure dans la banque de données ? demandai-je, incrédule.

— Exact !

— Il aurait un casier ?

— Peut-être, mais pas nécessairement, dit-il en se dirigeant vers le terminal de vérification relié au fichier d'identité. (Ses doigts effleurèrent le clavier.) Il est peut-être là-dedans pour d'autres raisons, reprit-il. Il fait peut-être partie de la police, à moins qu'il n'ait déposé une demande de licence de taxi...

Des profondeurs de la machine, il fit surgir une fiche d'empreintes qui se juxtaposa à l'image de l'empreinte candidate. Sur la droite figurait une colonne indiquant le sexe, la race, la date de naissance et d'autres informations permettant l'identification. Vander tira une épreuve des empreintes sur papier et me la tendit.

J'étudiai l'identité de NIC 112. Marino allait se frotter les mains.

Sans aucun risque d'erreur, les empreintes latentes que le laser avait mises en évidence sur l'épaule de Lori Petersen appartenaient à Matt Petersen.

4

Le fait que son mari l'ait touchée ne m'étonnait guère. On a le réflexe de toucher quelqu'un qui paraît mort, de lui tâter le pouls ou de le secouer, pour la réveiller. Mais deux choses me gênaient. En premier lieu, les empreintes détectées par le laser étaient celles de l'individu qui avait sur les doigts des traces de ce résidu brillant que nous n'arrivions pas à identifier, également présent sur les trois premières victimes. Deuxièmement, le relevé complet des empreintes de Matt Petersen n'étant pas encore parvenu au labo, l'ordinateur avait retrouvé sa fiche parce qu'elle figurait *déjà* dans la banque de données.

J'étais en train de dire à Vander qu'il fallait découvrir quand et pour quelle raison on avait entré les empreintes de Matt, et s'il avait un casier judiciaire, lorsque Marino apparut, un beignet à la main.

— Votre secrétaire m'a dit que vous étiez ici, dit-il en guise de salutation.

Tout en jetant un regard sur les périphériques d'ordinateurs qui meublaient la pièce, Marino me tendit nonchalamment une enveloppe de papier kraft.

— Désolé, Neils, mais la toubib a demandé la priorité, fit-il.

Vander me regarda avec curiosité tandis que je décachetais l'enveloppe. J'y découvris une pochette plastique contenant le relevé des dix empreintes de Matt Petersen. Marino m'avait possédée, et ça ne me plaisait pas du tout. Selon la procédure normale, il aurait dû remettre la fiche directement au labo des empreintes, pas à moi. C'est le genre d'entourloupes propres à susciter l'animosité de vos collègues. Ils croient que vous marchez sur leurs plates-bandes.

— Je ne voulais pas que cette fiche traîne sur votre bureau, où n'importe qui aurait pu la tripoter, expliquai-je à Vander. Il est probable que Matt Petersen a manipulé des fards avant de rentrer chez lui. S'il en avait sur les mains, on le verra sur cette fiche.

— Bonne idée. On va la passer au laser, fit Vander, gourmand.

Marino me regarda d'un air sombre.

— Et le couteau ? lui demandai-je.

Il tira une deuxième enveloppe de l'épaisse liasse qu'il serrait sous son coude.

— J'allais le donner à Frank.

— On va d'abord y jeter un coup d'œil avec le laser, proposa Vander.

Il imprima un deuxième exemplaire du NIC 112 et le tendit à Marino, qui l'examina.

— Nom de Dieu ! grommela-t-il en m'adressant un regard triomphal.

Je m'attendais à ce regard, que je connaissais bien. Un regard qui voulait dire : « Alors, madame la médecin chef ? On connaît peut-être ses manuels par cœur, mais Marino, lui, il connaît la rue. »

Le filet se resserrait autour du mari, mais je restais persuadée que la victime avait été assassinée par un inconnu.

Un quart d'heure plus tard, nous étions dans la chambre noire contigüe au labo des empreintes. La fiche des empreintes de Matt Petersen et le couteau étaient posés sur la paillasse d'un évier. L'obscurité était totale. Je sentais non sans un certain malaise l'estomac de Marino frôler mon coude gauche, tandis que les pulsations aveuglantes du laser révélaient une constellation de points brillants sur l'encre noire des empreintes. Les mêmes points apparurent sur le manche du couteau, fait d'un caoutchouc dur trop grossier pour que la poudre habituelle puisse y révéler des empreintes.

Sur la lame apparurent des débris microscopiques et plusieurs fragments d'empreintes que Vander saupoudra pour les relever. Il se pencha sur la fiche d'empreintes de Matt Petersen et effectua un examen rapide de son œil de faucon.

— Je peux affirmer que les empreintes sur la lame sont celles de Petersen.

Le laser s'éteignit, nous replongeant brièvement dans l'obscurité complète.

Marino alluma une cigarette et j'ôtai mes lunettes pour me lancer dans une litanie d'objections.

— Les empreintes relevées sur le couteau ne signifient peut-être rien. S'il appartient à Petersen, il est normal qu'il porte ses empreintes. Quant à la présence de résidu brillant, elle confirme qu'il avait quelque chose sur les doigts quand il a touché l'épaule de sa femme et quand on lui a pris ses empreintes. Rien ne nous permet d'affirmer qu'il s'agit de la même substance que dans les trois premiers meurtres. Il faut en vérifier la composition et la comparer à ceux du résidu trouvé ailleurs sur le corps de Lori Petersen et à celui constaté sur les trois autres victimes.

— Quoi ? fit Marino, stupéfait. Vous voulez dire que Petersen avait un produit sur les mains et le tueur un autre ? !

— Presque tous les produits qui réagissent fortement au laser ont le même aspect, coupai-je.

— Peut-être, mais à ma connaissance, tout le monde ne se balade pas avec ça sur les doigts.

— C'est vrai, concédai-je.

— Drôle de coïncidence pour Petersen, non ?

— Vous m'avez dit qu'il revenait d'une répétition.

— C'est ce qu'il dit.

— Apportez les fards qu'il a utilisés vendredi soir au labo pour les analyser, ordonnai-je.

Marino me toisa d'un air dédaigneux.

Mon bureau était équipé d'un des rares ordinateurs personnels du deuxième étage, relié à l'ordinateur central installé au bout du couloir. Même si ce dernier était éteint, je pouvais utiliser mon PC, au moins pour entrer du texte.

Marino me tendit les deux disquettes trouvées sur le bureau de la chambre des Petersen. Je les introduisis dans les lecteurs.

Un index des chapitres apparut à l'écran. De toute évidence, il s'agissait de la thèse de Matt Petersen sur Tennessee Williams. « Ses meilleures pièces dévoilent un monde de

frustration dans lequel sexe et violence s'agitent derrière le masque de la distinction romantique », disait l'introduction.

Marino, qui lisait par-dessus mon épaule, secoua la tête.

— De mieux en mieux, grommela-t-il. Pas étonnant qu'il ait balisé quand je lui ai dit qu'on embarquait ses disquettes. Regardez-moi ça !

Je fis défiler le texte, notant des passages sur les controverses autour de l'homosexualité et du cannibalisme. Le bestial Stanley Kowalski et le gigolo castré de *Doux oiseau de la jeunesse* étaient mentionnés. Le jugement de Marino était parfaitement simpliste. Pour lui, c'était de la pornographie pour intellectuels, le genre de trucs dont se délectent des psychopathes nourris de fantasmes sur les déviations sexuelles et la violence. Marino ne comprendrait jamais la différence entre la rue et la scène.

Alors que les gens qui conçoivent de tels scénarios, que ce soit Tennessee Williams ou Petersen, les mettent très rarement en pratique.

— Que diriez-vous si Petersen faisait une étude de l'Ancien Testament ? demandai-je à Marino.

Il haussa les épaules et reporta son regard sur l'écran.

— Ça ressemble pas à ce qu'on enseigne au catéchisme.

— Les viols, les lapidations, les pendaisons et les prostituées des Ecritures non plus. Truman Capote n'a jamais massacré une famille entière, sergent.

Il s'éloigna de l'ordinateur pour aller s'asseoir sur une chaise. Je fis pivoter mon siège et le regardai par-dessus mon large bureau. En général, quand il passait me voir, il préférait rester debout, pour me dominer de toute sa taille. Aujourd'hui pourtant, il s'était assis, et nous nous faisions face. J'en déduisis qu'il avait l'intention de rester.

— Si vous imprimez ce truc-là, hein ? fit-il avec un sourire ironique. Je le lirai avant de m'endormir. Qui sait ? Peut-être que ce grand spécialiste de littérature américaine cite le marquis de Sade.

— Le marquis de Sade était français.

— Et alors ?

Je m'efforçai de garder mon calme. Que se passerait-il si la femme d'un de mes collaborateurs était assassinée ? Marino penserait-il tenir le coupable en découvrant dans ma bibliothèque plusieurs volumes sur la médecine légale ou les crimes pervers dans l'histoire ?

Il plissa les yeux, alluma une cigarette, tira une longue bouffée et souffla la fumée.

— Vous avez une haute opinion de Petersen. Sur quoi vous basez-vous ? Sur ses qualités d'artiste, ou sur son brillant avenir ?

— Je n'ai pas d'opinion, répliquai-je. Je ne sais rien de lui, à part qu'il n'a pas le profil d'un étrangleur.

Marino prit l'air pensif.

— Eh bien, moi, je le connais bien, Doc. J'ai parlé plusieurs heures avec lui, voyez-vous.

Il plongea la main dans la poche intérieure de son blouson de sport écossais et sortit deux microcassettes qu'il posa devant moi, sur le sous-main. Je sortis mes cigarettes et en allumai une.

— J'veais vous dire ce qui s'est passé. Becker et moi, on était à la cuisine avec lui, vous vous souvenez ? Dès que notre équipe a emporté le corps, Petersen a complètement changé. Tout d'un coup, il s'est redressé, son esprit s'est éclairci comme par miracle. On aurait dit un acteur. Incroyable ! De temps en temps, il larmoyait, sa voix se cassait, ou bien il devenait tout rouge et ensuite blanc comme un linge. Et moi je me disais : « Un interrogatoire, ça ? Il nous joue la comédie, ouais ! » (Il desserra sa cravate avant de poursuivre.) Je me demandais où j'avais déjà vu ça. Eh bien, ça me rappelait New York, les types du genre Johnny Andretti, dégoulinant de charme avec ses costumes en soie et ses cigarettes d'importation. Tellement sympa que vous vous mettez en quatre pour lui faire plaisir, et qu'il vous fait oublier qu'il a buté plus de vingt personnes dans sa carrière. Ou bien Phil le Mac qui battait ses filles à coups de cintre. Un jour qu'il venait d'en tuer deux comme ça, il a fondu en larmes dans le restaurant qui lui servait de couverture. Retourné d'avoir perdu deux de ses putes, et il s'est penché vers moi par-dessus la table : « Pete, je veux que tu retrouves le

salaud qui a fait ça. Tiens, goûte- moi un peu ce chianti, Pete. Tu m'en diras des nouvelles... »

« Je suis pas tombé de la dernière pluie, Doc. Petersen m'a fait la même impression. Il était là, à me débiter son baratin, et je me demandais s'il me prenait pour un con.

J'enclenchai une des cassettes.

— Premier acte, annonça-t-il. Décor : la cuisine des Petersen. Personnage principal : Matt. Dans un rôle tragique, pâle, les yeux cernés. Il contemple le mur. Moi ? J'ai jamais été à Boston, je ferais pas la différence entre Harvard et une station-service, mais j'm'imagine des vieilles briques et du lierre.

La cassette commença au beau milieu d'une phrase de Petersen. Il parlait de Harvard, de sa rencontre avec Lori. J'avais entendu pas mal d'interrogatoires de police mais celui-ci me laissait perplexe. Quel était le rapport entre la cour que Matt faisait à Lori du temps de leurs études et son assassinat ? Pourtant, au fond, je comprenais.

Marino le sondait. Il cherchait quelque chose — *n'importe quoi* — indiquant que Petersen était tordu ou carrément psychopathe.

Pendant que la voix posée de Petersen poursuivait son récit, je me levai et allai fermer la porte.

— ... Je l'avais remarquée tout de suite, cette blonde sur le campus, toujours chargée de livres, absorbée et pressée.

Marino : Pourquoi l'aviez-vous remarquée ?

— Difficile à dire. Elle m'intriguait. Peut-être parce qu'elle était toujours seule et pressée, qu'elle avait toujours l'air d'aller quelque part. Sûre d'elle.

Marino : Ça vous arrive souvent ? Je veux dire, vous remarquez une jolie femme, comme ça, de loin, et elle excite votre curiosité ?

— Euh... je ne pense pas. Enfin, je suis comme tout le monde. Mais avec Lori, c'était différent.

Marino : Continuez. Donc, vous finissez par la rencontrer. Où ça ?

— Dans une fête. Au début mai. En ville, chez un copain du type avec qui je partageais ma chambre. Il travaillait dans le

labo de Lori et l'avait invitée. Elle est arrivée vers 9 heures, comme j'allais partir. Son collègue de labo, Tim, je crois, lui a offert une bière et ils ont commencé à bavarder. C'était la première fois que j'entendais le son de sa voix. Un contralto apaisant, très agréable. Le genre de voix qui vous fait dresser l'oreille. Elle racontait des trucs sur un prof et les gens riaient. Lori était magnétique.

Marino : Donc, si je comprends bien, vous avez décidé de rester quand vous l'avez vue ?

— C'est ça.

— A quoi elle ressemblait à cette époque ?

— Elle avait les cheveux plus longs et raides, comme les danseuses classiques. Elle était mince, très séduisante...

— Vous aimez les femmes blondes et minces ?

— Je la trouvais attirante, mais ce n'était pas tout. Elle était intelligente.

Marino : Quoi d'autre ?

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

Marino : Je veux simplement savoir ce qui vous attirait chez elle. C'est intéressant.

— Je ne peux pas répondre à cette question. C'est quelque chose de mystérieux. On rencontre quelqu'un et tout s'éclaire. C'est comme si quelque chose s'ouvrait en vous. Je ne sais pas pourquoi... mon Dieu... je ne sais pas.

Long silence.

Marino : C'était le genre de femmes qu'on remarque.

— Absolument. Tout le temps. Partout où nous allions, même entre amis. Elle m'éclipsait, mais ça ne me faisait rien. J'aimais ça, au contraire. J'aimais m'installer et regarder. J'essayais d'analyser, de comprendre ce qui attirait les gens vers elle. On a du charisme ou on n'en a pas. On ne peut pas faire semblant. C'est comme ça, c'est tout.

Marino : Vous avez dit que quand vous la voyiez sur le campus, elle avait l'air réservé. Et en dehors de l'université ? Elle se montrait amicale avec les inconnus ? Elle parlait facilement ? Si quelqu'un se présentait chez elle, un livreur par exemple, elle était du genre à lui offrir un verre ?

— Non, elle parlait rarement à des inconnus, et je sais qu'elle ne faisait entrer personne à la maison. Jamais. Surtout lorsque je n'étais pas là. Elle avait vécu à Boston, et connaissait les dangers d'une grande ville. Elle avait travaillé au service des urgences, et savait ce qui peut arriver. Elle n'était pas du genre à courir des risques. Depuis que ces meurtres ont commencé, elle avait peur. Elle détestait le moment où il fallait que je reparte... elle ne supportait pas. Elle avait peur de se retrouver seule la nuit.

Marino : Si elle était inquiète, elle avait dû s'assurer que les fenêtres étaient verrouillées...

— Je vous ai déjà répondu. Elle pensait certainement qu'elles l'étaient.

Marino : Or vous l'aviez laissée ouverte le week-end dernier, cette fenêtre, quand vous aviez remplacé la moustiquaire.

— Je ne suis pas sûr. C'est la seule explication.

Becker : Vous a-t-elle parlé d'un rôdeur ? Vous rappelez-vous quoi que ce soit ? Une voiture suspecte dans le voisinage, l'impression d'être suivie ou surveillée ? Un type qui la draguait ?

— Non, rien de tout ça.

Becker : Vous en aurait-elle parlé ?

— Bien sûr. Elle me disait tout. Il y a une semaine ou deux, elle a entendu du bruit derrière la maison. Elle a appelé la police. Une voiture de patrouille est venue. C'était juste un chat.

Marino : Qu'est-ce qu'elle faisait en dehors de son travail ?

— Elle avait quelques amies, des médecins avec qui elle travaillait à l'hôpital. Elle sortait avec elles au restaurant ou dans les magasins, parfois au cinéma. C'était à peu près tout. Elle était très occupée. Elle travaillait le soir ou jouait du violon. D'habitude, elle rentrait et se couchait. Elle me réservait tous les week-ends.

Marino : Vous l'avez donc vue pour la dernière fois le week-end dernier ?

— Oui, dimanche après-midi, vers 3 heures. Juste avant de repartir à Charlottesville. Nous ne sommes pas sortis ce jour-là. Il pleuvait des cordes.

Marino : Vous lui téléphoniez souvent pendant la semaine ?

— Plusieurs fois. Chaque fois que je pouvais.

Marino : La dernière fois, c'était hier soir, jeudi ?

— Je l'ai appelée pour lui dire que je rentrerais après la répétition, et que je serais peut-être un peu plus long parce qu'on était en costume. Nous avions prévu d'aller à la plage.

Silence.

Petersen essayait de ne pas craquer. Je l'entendis inspirer un grand coup et tenter de se ressaisir.

Marino : Quand vous lui avez parlé, hier soir, a-t-elle mentionné un problème quelconque ? Vous a-t-elle dit si quelqu'un s'était approché de la maison, l'importunait à son travail ? Recevait-elle des coups de téléphone bizarres ?

— Rien. Absolument rien de tout ça. Elle était de bonne humeur, elle riait, elle... avait hâte... hum !... de voir le week-end arriver.

Marino : Parlez-nous un peu plus d'elle, Matt. Le moindre détail peut avoir son importance. Sa vie, sa personnalité, ce qu'elle considérait comme important.

— Elle est de Philadelphie, son père place des assurances et elle a deux frères plus jeunes qu'elle. Elle considérait la médecine comme une vocation, récita-t-il d'un ton machinal.

Marino : Dans quoi voulait-elle se spécialiser ?

— Chirurgie esthétique.

Becker : Intéressant. Pourquoi cette branche ?

— Quand elle avait dix ou onze ans, sa mère a eu un cancer et a subi une ablation des seins. Elle a survécu, mais le traumatisme a été rude. Elle se croyait devenue intouchable. Lori en parlait parfois. Je crois qu'elle voulait aider les gens.

Marino : Elle jouait aussi du violon.

— Oui.

Marino : Elle faisait partie d'un orchestre ?

— A mon avis, elle aurait pu. Mais le temps...

Marino : Quoi d'autre ? Vous, par exemple, vous jouez dans des pièces. Le théâtre l'intéressait ?

— Beaucoup. C'est ce que j'appréciais chez elle. Après avoir quitté la fête où nous nous étions rencontrés, nous avons marché pendant des heures. Quand je lui ai parlé des cours que je suivais, j'ai compris qu'elle connaissait très bien le théâtre. Je

lisais Ibsen à cette époque. Nous en avons discuté : la réalité et l'illusion, la beauté et la laideur chez les individus et dans la société... Le sentiment d'éloignement. La... séparation.

« Et là, elle m'a surpris. Je n'oublierai jamais cette discussion. Elle a ri et m'a dit : « Vous autres, artistes, pensez que vous êtes les seuls à pouvoir comprendre, alors que beaucoup de gens éprouvent ce même sentiment de vide et de solitude. C'est juste que nous n'avons pas les outils verbaux pour en parler. Alors nous continuons à nous débattre. Les sentiments sont les sentiments, et ils sont à peu près les mêmes partout dans le monde. »

« Nous nous sommes alors engagés dans un débat, amical mais animé, parce que je n'étais pas d'accord. Certaines personnes ressentent les choses plus profondément que d'autres, et certaines ressentent des choses que les autres ne ressentent pas du tout. C'est ce qui crée ce sentiment d'isolement. Cette sensation d'être à part.

Marino : C'est ce que vous éprouvez ?

— En tout cas je le comprends. Je ne ressens peut-être pas tout ce que les autres ressentent, mais je les comprends. Rien ne me surprend. Si vous étudiez la littérature vous êtes en contact avec toutes les émotions humaines, tous les désirs, bons ou mauvais. Je trouve naturel d'entrer dans la peau des autres, de ressentir ce qu'ils ressentent, d'agir comme ils agissent, ce qui ne veut pas dire que ces sentiments sont les miens. Je me sens différent des autres car j'ai besoin d'analyser et de comprendre toutes les émotions humaines.

Marino : Pouvez-vous comprendre les émotions de celui qui a fait ça à votre femme ?

— Mon Dieu ! Bien sûr que non, souffla-t-il d'une voix presque inaudible.

Marino : Vous êtes sûr ?

— Non. Enfin, oui, je veux dire, j'en suis sûr ! Je ne veux pas le comprendre !

Marino : Je sais que c'est difficile pour vous, Matt, mais vous pourriez beaucoup nous aider. Si vous aviez à écrire le rôle d'un tueur comme celui- ci, comment le verriez-vous...

— Je ne sais pas ! Le salopard ! Le salopard ! cria-t-il d'une voix brisée par la colère. C'est pas à moi qu'il faut demander ça ! C'est vous les flics !

Il se tut et il y eut un étrange silence, comme si on venait d'arrêter un disque. La bande tourna un long moment. Marino s'éclaircit la gorge avant de demander à Becker :

— T'aurais pas une cassette vierge dans ta voiture ?

C'est Petersen qui répondit. Sa voix hachée me fit penser qu'il pleurait.

— J'en ai une ou deux dans la chambre.

— C'est sympa de nous les proposer, Matt, fit Marino d'une voix traînante.

Vingt minutes plus tard, Matt Petersen en arriva au moment où il avait découvert le corps.

C'était terrible d'entendre sa voix sans le voir. Aucune distraction possible. Je me laissai porter. Ses paroles m'emmenaient dans des régions obscures où je n'avais aucune envie d'aller.

— ... Euh, j'en suis sûr. Je n'ai pas téléphoné avant de partir. Je ne le faisais jamais. Je suis parti dès qu'on a fini. Je n'ai pas traîné. J'ai quitté Charlottesville à la fin de la répétition. Il devait être minuit et demi. J'avais hâte de rentrer.

« Il était presque 2 heures quand je me suis garé devant la maison. Comme tout était éteint, je me suis dit qu'elle était déjà couchée. Son travail était très fatigant. Elle était de service douze heures de suite, puis de repos pendant vingt-quatre heures, ce qui contredit les rythmes biologiques de l'organisme, et en plus, ses horaires variaient d'une semaine à l'autre. Elle devait être libre samedi, enfin... aujourd'hui. Et reprendre dimanche, de minuit à lundi midi. Repos mardi, puis de nouveau de service le mercredi, de midi à minuit, etc.

« Je suis entré et j'ai allumé la lampe du salon. Tout semblait normal. Rétrospectivement. La lumière du couloir était éteinte. Je l'ai remarqué, parce que d'habitude elle la laissait allumée pour quand je rentrais. J'avais l'habitude d'aller directement dans la chambre. Si elle n'était pas trop fatiguée, elle s'asseyait dans le lit et nous parlions en buvant un verre.

Nous... enfin nous nous couchions très tard, et le lendemain nous faisions la grasse matinée.

« Je me sentais bizarre. Je... La chambre. D'abord, je n'ai pas vu grand-chose parce que les lampes... ne marchaient pas. Mais j'ai tout de suite senti que quelque chose clochait. C'est comme si je l'avais senti avant de le voir. Tout d'un coup j'ai senti une odeur, sans en être sûr, et ça n'a fait qu'ajouter à ma confusion.

Marino : Quel genre d'odeur ?

Silence.

— J'essaie de me souvenir. D'abord, ça m'a intrigué. Une odeur désagréable. Douceâtre. Bizarre.

Marino : Un genre d'odeur corporelle ?

— Un peu, mais pas exactement. Sucrée. Désagréable. Acre, comme une odeur de transpiration.

Becker : Vous aviez déjà senti cette odeur ?

— Non, je ne crois pas. Et puis ça ne sentait pas très fort. Je l'ai remarquée parce que quand je suis entré dans la chambre, je n'ai rien vu ni entendu. Silence total. La première chose qui m'a frappé, c'est cette odeur étrange. Et tout d'un coup, j'ai pensé que Lori avait mangé quelque chose au lit. Ça pouvait rappeler l'odeur des gaufres, avec un sirop. Ou des crêpes. Je me suis dit qu'elle était peut-être malade, qu'elle avait mangé des cochonneries et que ça l'avait rendue malade. Elle était parfois... boulimique. Elle... dévorait des trucs sucrés quand elle était angoissée. Elle avait beaucoup grossi depuis que je faisais la navette entre Charlottesville et la maison. (Sa voix tremblait de plus en plus.) L'odeur était déplaisante, malsaine, comme si elle avait été malade et qu'elle soit restée au lit toute la journée. Ce qui expliquait aussi que toutes les lampes soient éteintes.

Silence.

Marino : Et ensuite, Matt, que s'est-il passé ?

— Ensuite, mes yeux se sont accommodés à l'obscurité, et je n'ai pas cru à ce que je voyais. Je devinais les contours du lit, mais je ne comprenais pas pourquoi les couvertures pendaient. Et puis je l'ai vue. Sur les draps, dans une position bizarre, et sans rien sur elle. Mon Dieu ! J'ai cru que j'allais éclater. Et quand j'ai allumé... Je me suis mis à hurler, et pourtant je

n'entendais pas mes hurlements. Comme si mon cerveau m'était sorti du crâne. J'ai vu les draps souillés, le sang qui lui sortait de la bouche et du nez. Son visage. J'ai cru que ce n'était pas elle. Et ce n'était pas elle. C'était quelqu'un d'autre. Un canular, une horrible farce. Ce n'était pas elle.

Marino : Qu'avez-vous fait ensuite, Matt ? L'avez-vous touchée, avez-vous touché à quoi que ce soit ?

Une longue pause, et puis la respiration oppressée, saccadée de Petersen.

— Non. Enfin, si. Oui, je l'ai touchée. Je ne pensais à rien. J'ai touché son épaule, son bras. Je ne me souviens pas. Sa peau était encore chaude. Mais quand j'ai voulu lui tâter le pouls... elle avait les mains liées dans le dos. Et puis j'ai vu le fil électrique qui mordait la peau, au cou. J'ai essayé d'écouter son cœur mais je ne suis pas sûr. Je savais. Je savais qu'elle était morte. Il n'y avait qu'à la regarder. Je me suis précipité dans la cuisine. Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit à la police, même pas d'avoir téléphoné. Mais j'ai appelé la police et je me suis mis à marcher. J'allais dans la chambre. Je m'appuyais contre le mur. Je pleurais. Je lui parlais. Je lui ai parlé jusqu'à ce que la police arrive. Je la suppliais. J'allais vers elle et je reculais. J'attendais que quelqu'un arrive. Ça a duré une éternité...

Marino : Les fils électriques, la façon dont elle était ligotée, avez-vous dérangé quelque chose ? Vous en souvenez-vous ?

— Non. Je ne me rappelle pas. Il... Je ne crois pas. Quelque chose m'en empêchait. Je voulais la couvrir, mais quelque chose m'a arrêté.

Marino : Possédez-vous un poignard ?

Silence.

Marino : Un poignard, Matt. Nous avons trouvé un couteau de survie avec une pierre à aiguiser sur le fourreau et une boussole dans le manche.

— Ah ? Ah, oui ! Je l'ai depuis des années, dit-il, dérouté. Ça coûtait dans les cinq ou six dollars par correspondance. Je l'emportais avec moi en randonnée. Il y a aussi du fil de pêche et des allumettes à l'intérieur du manche.

Marino : Où était-il quand vous l'avez vu pour la dernière fois ?

— Sur le bureau. Lori s'en servait comme coupe-papier. Il est resté là des mois. Peut-être que ça la rassurait de l'avoir à portée de main. Quand elle était seule la nuit. Je lui avais proposé d'acheter un chien, mais elle y était allergique.

Marino : Si je vous ai bien suivi, Matt, vous venez de nous dire que ce couteau était sur le bureau la dernière fois que vous l'avez vu. Ça remonte à quand ? Samedi ou dimanche dernier, quand vous avez remplacé la moustiquaire des toilettes ?

Silence.

Marino : Voyez-vous une raison pour que votre femme déplace ce poignard, qu'elle le range dans un tiroir ou dans un endroit quelconque ?

— Non. Il était sur le bureau, près de la lampe, depuis des mois.

Marino : Pouvez-vous expliquer pourquoi nous l'avons retrouvé dans le tiroir du bas de la commode, sous une pile de pull-overs, à côté d'une boîte de préservatifs ? C'était votre tiroir, non ?

Silence.

— Je ne peux pas l'expliquer. Vous l'avez trouvé là ?

Marino : Oui.

— Les capotes ? (Un rire bref, comme un hoquet.) Elles dataient de l'époque où Lori ne prenait pas encore la pilule.

Marino : Vous êtes sûr ?

— Elle a pris la pilule trois mois après notre mariage. Nous nous sommes mariés juste avant de venir nous installer ici. Il y a moins de deux ans.

Marino : Bien. Et maintenant, Matt, je dois vous poser quelques questions personnelles. Je ne veux ni vous accabler ni vous embarrasser. Mais j'ai mes raisons. C'est dans votre intérêt. D'accord ?

Silence.

Marino (après avoir allumé une cigarette) : Bon ! Ces capotes. Aviez-vous une ou plusieurs relations intimes en dehors de votre mariage ?

— Absolument pas.

Marino : Vous passiez toute la semaine loin de chez vous. A votre place, j'aurais été tenté...

— Ce n'est pas mon genre ! Lori était tout pour moi. Je n'avais aucune autre liaison.

Marino : Même pas avec une actrice de votre troupe, par exemple ?

— Non.

Marino : Ecoutez, tout le monde peut avoir des moments de faiblesse. C'est humain, hein ? Un type séduisant comme vous... Les femmes sont à vos pieds, non ? On pourrait pas le leur reprocher. Alors, si vous fréquentiez quelqu'un, dites-le. C'est important.

— Non. Je vous ai dit que non. De quoi m'accusez-vous, à la fin ?

Becker : Personne ne vous accuse de rien, Matt.

On entendit le bruit d'un objet raclant le bois de la table. Un cendrier, sans doute.

Marino : Quand avez-vous fait l'amour avec votre femme pour la dernière fois ?

— Mon Dieu..., bégaya-t-il d'une voix brisée.

Marino : Je sais, c'est personnel. Mais vous devez nous le dire.

— Dimanche matin. Dimanche dernier.

Marino : Vous savez qu'il y aura des tas d'analyses, Matt. Les gars du labo vont tout examiner. Vous devrez nous donner... hum ! des échantillons, comme pour vos empreintes. Pour que nous puissions mettre les choses au point, savoir ce qui est à elle, ce qui est à vous, et, peut-être, ce qui vient de...

La bande s'interrompit. Je clignai des yeux, et pour la première fois depuis des heures, je pris conscience de ce qui m'entourait.

Marino éteignit le magnétophone.

— Après ça, conclut-il, on l'a emmené au *Richmond General* pour les prélèvements habituels. Betty fait l'analyse de sang.

Je hochai la tête, regardai la pendule murale. Il était midi. J'avais la nausée.

— Il y a quelque chose, non ? fit Marino en étouffant un bâillement. Vous n'êtes pas d'accord ? Moi, je vous dis qu'il est

pas net. Pour causer comme ça après avoir trouvé sa femme dans cet état, faut pas être net. D'habitude, ils sont pas capables d'aligner trois mots. Il aurait continué jusqu'à la saint-glinglin si je l'avais pas arrêté. Et de la poésie, et des grands mots ! C'est un petit malin. Tellement malin qu'il me donne la chair de poule.

J'ôtai mes lunettes et me massai les tempes. Mon cerveau bouillait, les muscles de mon cou étaient brûlants. Sous ma blouse, mon chemisier était trempé. J'avais les circuits si survoltés que je n'avais qu'une envie : dormir.

— Il vit dans un monde de mots, Marino, m'entendis-je dire. Un peintre vous aurait fait un dessin. Lui, il a décrit la situation avec des mots. Des mots, toujours plus de mots. Les types comme lui ne peuvent pas avoir une idée sans l'exprimer avec des mots.

Je remis mes lunettes et regardai Marino. Il avait l'air perplexe. Son visage gras et ridé était tout rouge.

— Ecoutez, Doc, on a retrouvé ses empreintes sur le poignard, alors qu'il dit que depuis des mois il n'y a que sa femme qui s'en servait. On a retrouvé ce machin brillant sur le manche et sur ses mains. Et le couteau était dans son tiroir, comme si on avait voulu le cacher. Ça fait réfléchir, non ?

— Il se peut que le couteau se soit trouvé sur le bureau de Lori, comme il y était depuis longtemps. Elle s'en servait à l'occasion, pour ouvrir une enveloppe, et n'avait aucune raison de toucher la lame. (Tout était si net dans mon esprit que j'eus un moment l'impression que je racontais une scène à laquelle j'avais assisté.) Il est possible que l'assassin l'ait vu, lui aussi. Il l'a peut-être retiré du fourreau pour le regarder. Il l'a peut-être même utilisé...

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? fis-je.

Haussement d'épaules.

— Peut-être pour brouiller les pistes, hasardai-je. Par pure perversité. On ne sait pas ce qui s'est passé, bon sang ! Il l'a peut-être interrogée à propos de ce couteau, il l'a peut-être torturée avec. Et si elle a parlé, comme c'est probable, il a appris que le couteau appartenait au mari. Et il s'est dit qu'il allait le

cacher dans le tiroir, où les flics le trouveraient à coup sûr. Ou alors il s'en est servi pour des raisons pratiques. Peut-être était-il plus grand que celui qu'il avait apporté avec lui. Il l'a remarqué, il lui a plu, il s'en est servi, il l'a fourré dans un tiroir en espérant qu'on ne devinerait pas qu'il s'en était servi. C'est peut-être aussi simple que ça.

— A moins que ce soit Matt, rétorqua Marino.

— Mais réfléchissez ! Vous croyez qu'un mari pourrait ligoter et violer sa femme comme ça ? Lui fracturer les côtes, lui casser les doigts ? L'étrangler lentement ? Une femme qu'il aime ou qu'il a aimée ? Une femme avec qui il couche, mange, parle, vit ? Un être humain, sergent ! Pas une chose. Quel est le lien avec les trois autres crimes, selon vous ?

Naturellement, il avait réfléchi à la question.

— Ils se sont tous produits un vendredi après minuit, dans les premières heures du samedi. A peu près à l'heure où Matt revient de Charlottesville. Peut-être que sa femme avait commencé à avoir des soupçons, et qu'il a décidé de la supprimer. Sa petite mise en scène était peut-être destinée à nous faire croire que c'était encore un coup de l'étrangleur. Ou alors il voulait la liquider depuis le début, et il a buté les trois autres comme s'il s'agissait du même tueur.

— Excellent scénario pour Agatha Christie, fis-je en me levant. Mais comme vous le savez, dans la réalité, le meurtre est une chose désespérément simple. Ces meurtres sont exactement ce qu'ils paraissent : les victimes ont été choisies au hasard, mais le tueur les a surveillées suffisamment longtemps pour savoir à quel moment frapper.

Marino se leva à son tour.

— Ouais, sauf que dans la réalité, Dr Scarpetta, les cadavres ne sont pas couverts de paillettes qui ressemblent à s'y méprendre à celles qu'on retrouve sur les mains du mari, lequel a justement découvert le cadavre de la victime en laissant ses putains d'empreintes partout. Et les victimes n'ont pas pour mari des acteurs séduisants et bidons qui pondent des thèses sur le sexe, la violence, les cannibales et les pédés.

— L'odeur..., lui demandai-je calmement. L'avez-vous sentie quand vous êtes arrivé sur les lieux ?

— Non. J'ai rien senti du tout. A mon avis, c'est le sperme qu'il a senti, s'il dit la vérité.

— J'imagine qu'il aurait reconnu l'odeur.

— Il s'y attendait pas. Pourquoi y aurait-il pensé en arrivant ? Moi, quand je suis entré, j'ai rien senti.

— Et sur les lieux des autres meurtres ?

— Non, m'dame. Ce qui renforce mon opinion : Matt se fait des idées ou nous mène en bateau.

— Les trois premières victimes n'ont été retrouvées que le lendemain, alors qu'elles étaient mortes depuis une douzaine d'heures, observai-je.

Incrédule, Marino s'arrêta sur le seuil.

— Vous pensez que Matt est arrivé juste après le départ du tueur et que ce type est affligé d'une odeur corporelle bizarre ?

— Possible !

— Foutues bonnes femmes..., l'entendis-je grommeler tandis qu'il s'éloignait à grands pas.

5

Le Sixth Street Marketplace est un vaste centre commercial de verre et d'acier, aéré et inondé de soleil, situé à la limite nord du quartier des banques, en plein centre-ville. Je déjeunais rarement au restaurant et n'avais pas le temps de faire les boutiques cet après-midi-là. Dans moins d'une heure, on nous livrait deux morts subites et un suicidé, mais j'avais grand besoin de me détendre.

Marino m'agaçait à jouer les machos.

Nous étions quatre femmes dans ma classe, à Hopkins. Au début, j'étais trop naïve pour comprendre. On entendait de brusques raclements de chaises et des bruits divers chaque fois qu'un professeur m'interrogeait. On ne me proposait jamais les corrigés des exercices que les étudiants se passaient en vue des examens. Quand j'avais raté un cours, on trouvait systématiquement des raisons pour refuser de me passer les notes. Ce n'était pas un hasard. Je n'étais qu'une petite mouche devant l'immense toile d'araignée du pouvoir masculin. Si on ne pouvait pas me virer, on pouvait du moins me prendre au piège.

L'isolement est le plus cruel des traitements, et il ne m'était jamais venu à l'esprit que je n'étais pas tout à fait humaine du fait que je n'étais pas un homme. L'une de mes condisciples finit par abandonner la partie, une autre fut victime d'une dépression nerveuse. Mon seul espoir était de tenir le coup jusqu'à la revanche.

J'avais cru cette époque-là révolue, mais Marino ne cessait de me la remettre en mémoire. En plus, vulnérable, ces quatre meurtres m'avaient affreusement affectée. J'aurais aimé me sentir moins seule, mais Marino s'était fait une opinion, non seulement sur Matt Petersen, mais aussi sur moi.

La promenade me calmait. Les portes vitrées du Marketplace étaient ouvertes pour laisser entrer la brise printanière, et le self-service bondé. Attendant mon tour devant les salades, je regardai la foule, les jeunes couples qui parlaient et riaient à leur table, les femme seules, des « femmes actives » en costumes chic, l'air responsable, sirotant des boissons sans calories ou grignotant des sandwichs allégés.

C'est dans ce genre d'endroit public qu'il avait pu repérer ses premières victimes. Toutes les quatre avaient peut-être en commun d'avoir commandé une salade au comptoir où il travaillait.

L'énigme était que les femmes assassinées ne travaillaient ni ne vivaient dans le même quartier. Il était peu probable qu'elles fassent leurs courses dans les mêmes magasins, mangent dans le même restaurant et soient à la même banque. Richmond est très étalé, mais chaque quartier a ses commerces, son mini « centre-ville », les habitants de chaque secteur ont tout sur place. En ce qui me concerne, par exemple, en dehors du travail, je ne fréquente pratiquement que les commerces et les restaurants du West End.

La serveuse qui me passa une salade grecque me dévisagea avec insistance, comme si elle me connaissait. Je me demandai si elle avait vu ma photo dans le journal du samedi soir. Ou si elle m'avait reconnue aux actualités ou en voyant les croquis pris au tribunal, que la télévision exhumaient chaque fois qu'il était question d'un meurtre en Virginie.

J'aurais préféré passer inaperçue, mais c'était impossible. Il y avait peu de femmes médecins experts dans le pays. Les journalistes ne se gênaient pas pour braquer leurs caméras sur moi et m'assaillir de questions pour m'extorquer une « petite phrase ». On me remarquait aussi parce que j'étais « blonde et jolie », paraît-il. Mes ancêtres, Italiens du nord, avaient les yeux bleus et les cheveux clairs, caractères qu'ils partageaient avec les Savoyards, les Suisses et les Autrichiens.

Les Scarpetta forment un groupe relativement homogène en Amérique. Ils se marient avec d'autres Italiens afin de préserver la pureté du sang. Ma mère m'a toujours dit que la plus grosse déception de sa vie avait été de ne pas avoir eu de fils, et de

constater que ses deux filles avaient interrompu la longue lignée. Pour elle, Dorothée avait souillé le sang des Scarpetta en donnant naissance à Lucy, qui n'était qu'à moitié latine. Quant à moi, vu mon âge et mon état de célibataire, je ne souillerais plus grand-chose apparemment.

Ma mère avait les larmes aux yeux lorsqu'elle évoquait la prochaine extinction de la famille. « Un sang si riche ! » se lamentait-elle, surtout en vacances, quand elle regrettait de ne pas être entourée d'une horde de petits-enfants. « Quand je pense à nos ancêtres ! Des architectes, des peintres ! Kay, c'est comme laisser perdre un bon vin ! »

Toujours d'après ma mère, notre arbre généalogique s'enracinait à Vérone, province natale de Roméo et Juliette, de Dante, de Pisano, du Titien, de Bellini et de Paolo Cagliari. Elle persistait à croire que nous étions apparentés à ces lumières, même si je lui rappelais à chaque fois que Bellini, Pisano et le Titien étaient vénitiens et que Dante était florentin. En vérité, nos véritables ancêtres étaient des paysans et des ouvriers des chemins de fer, humbles immigrés en Amérique depuis deux générations.

Mon sachet de papier blanc à la main, je retrouvai avec plaisir la chaleur de l'après-midi. Les trottoirs étaient encombrés de mangeurs et, tandis que j'attendais pour traverser, je tournai instinctivement la tête vers deux hommes qui sortaient du restaurant chinois, de l'autre côté de la rue. C'étaient les cheveux blonds d'un des deux hommes qui avaient attiré mon attention. Il s'agissait de Bill Boltz, l'avoué du Commonwealth pour la ville de Richmond. Tout en chaussant ses lunettes noires, il poursuivait une conversation animée avec Norman Tanner, directeur de la sécurité publique. Pendant quelques secondes, Boltz parut me regarder mais il ne répondit pas à mon salut. Peut-être ne m'avait-il pas vue. Je baissai le bras. Les deux hommes disparurent aussitôt, engloutis par la foule.

Après une attente interminable, le feu passa au vert et je traversai. J'aperçus une boutique de logiciels et entrai acheter quelque chose pour Lucy : non pas un jeu vidéo mais un cours d'histoire complet, avec musique, schémas et exercices de

mémoire. La veille, au parc, nous avions fait le tour du petit lac dans une barque de location. Elle avait fait exprès de passer sous la fontaine pour m'arroser d'eau tiède, et je m'étais surprise, telle une gamine, à vouloir lui rendre la pareille. Nous avions donné du pain aux oies et nous étions gavées de barbes à papa. Lucy devait reprendre l'avion pour Miami le jeudi matin suivant, et au mieux je ne la reverrai pas avant Noël.

Il était une heure moins le quart lorsque j'entrai dans le hall du bâtiment occupé par le bureau du médecin expert général, ou, comme tout le monde l'appelait, le BMG. Benton Wesley avait un quart d'heure d'avance. Assis sur un canapé, il lisait le *Wall Street Journal*.

— J'espère que vous avez quelque chose à boire là-dedans, fit-il en repliant son journal.

— Du formol. Vous allez adorer.

— Dommage, j'aurais bien bu un petit coup. J'ai tellement envie de picoler qu'il m'arrive de rêver que le distributeur d'eau du couloir est rempli de gin.

— Drôle de fantasme, si vous voulez mon avis.

— C'est le seul dont je puisse parler devant une femme.

Wesley était « profileur » au FBI où il élaborait le profil psychologique des criminels recherchés. Mais il n'était pas souvent à Richmond. Quand il n'était pas en déplacement, il travaillait à l'Académie nationale de Quantico, où il donnait des cours d'enquête criminelle et faisait son possible pour sortir le *Violent Criminal Appréhension Program* - ou VICAP – de ses errements de jeunesse. Le dada du VICAP consistait en la mise en place d'équipes régionales composées d'un profileur du FBI et d'un inspecteur expérimenté. La police de Richmond avait fait appel au VICAP dès le deuxième meurtre. En dehors de ses fonctions de sergent dans la police de la ville, Marino avait été désigné comme associé de Wesley.

— Je suis en avance, s'excusa Wesley en me suivant dans le couloir. Je suis venu directement de chez mon dentiste. Allez-y ! Cassez la croûte.

— Ça me gêne, figurez-vous.

— J'oubliais, dit-il avec un sourire embarrassé. Vous n'êtes pas comme Cagney.

Il gardait toujours des biscuits au fromage dans son bureau de la morgue. Il lui arrivait de s'arrêter au beau milieu d'une autopsie pour en grignoter quelques-uns.

Nous entrâmes dans une pièce minuscule, pourvue d'un réfrigérateur, d'un distributeur de Coca-Cola et d'une machine à café.

— Il a eu de la chance d'éviter l'hépatite ou le sida.

— Le sida ! s'exclama Wesley en s'étouffant de rire.

Comme la majorité des toubibs de la vieille génération, le Dr Cagney était connu pour sa réprobation de l'homosexualité. « Encore un pédé », disait-il lorsqu'il avait à autopsier certains clients.

— Le sida ! (Wesley ricanait encore à cette idée, pendant que je mettais ma salade au réfrigérateur.)

J'avais fini par apprécier Wesley. La première fois que je l'avais rencontré, j'étais restée sur une impression mitigée. A première vue, il cultivait les stéréotypes. Tout en lui, jusqu'à ses souliers, portait la signature du FBI. C'était un homme aux traits acérés, avec des cheveux prématûrement grisonnants qui semblaient indiquer, à tort, une certaine faiblesse de caractère. Il était mince, nerveux, et ressemblait à un avocat avec son costume vert de bonne coupe et sa cravate de cachemire bleu. Je ne l'avais jamais vu qu'en chemise blanche amidonnée.

Il était nanti d'une maîtrise de psychologie et avait dirigé un lycée à Dallas avant d'entrer au FBI. D'abord agent sur le terrain, il avait ensuite infiltré la mafia avant de revenir à son point de départ. Les profiteurs doivent en effet conjuguer des talents d'universitaire, de penseur, d'analyste. Et de magicien.

Notre café à la main, nous filâmes à gauche, dans la salle de conférence. Assis à la longue table, Marino était plongé dans un épais dossier. J'en fus surprise. Pour je ne sais quelle raison, je m'attendais à ce qu'il soit en retard.

— Je viens de passer en sérologie. Petersen est A positif et non-sécréteur, m'annonça-t-il tout de go.

— C'est le mari ? demanda Wesley avec un regard perçant.

— Ouais. Un non-sécréteur. Comme le type qui liquide ces bonnes femmes.

— Vingt pour cent des gens sont non-sécréteurs, fis-je posément.

— Ouais, fit Marino. Deux sur dix.

— Soit quarante-quatre mille individus pour une ville comme Richmond, rétorquai-je. Vingt-deux mille si l'on considère que la moitié sont des femmes.

— Je vais vous dire, Doc. (Sa cigarette tressautait à chaque syllabe.) Vous parlez de plus en plus comme un putain d'avocat.

Une demi-heure plus tard, nous étions installés tous les trois autour de la table. Je présidais. Les photos des quatre femmes assassinées étaient étalées entre nous.

C'était la partie la plus difficile et la plus longue de l'enquête. Il s'agissait d'ébaucher les profils respectifs du tueur et des victimes.

Wesley était en train de le décrire. C'était un domaine où il excellait, atteignant parfois à un degré de précision presque inquiétant. Dans le cas qui nous occupait, l'assassin semblait dominé par une rage froide et calculatrice.

— A mon avis il est blanc, disait Wesley. Mais je n'en mettrais pas ma main au feu. Cecile Tyler était noire, et le mélange des races dans le choix des victimes est inhabituel.

Il prit une photo de Cecile Tyler, une très jolie Noire, réceptionniste dans une société d'investissement du Northside. Comme Lori Petersen, elle était attachée, étranglée, nue sur son lit.

— C'est une tendance en matière de crimes sexuels. Le plus souvent, l'assassin est noir, la victime blanche. Le contraire, un Blanc violent et tuant des Noires, est beaucoup plus rare. Les victimes ne sont presque jamais des prostituées. En tout cas, ces femmes n'en étaient pas sinon notre travail serait plus facile.

— Ça n'aurait rien changé pour elles, fit Marino.

Wesley ne sourit pas.

— Nous aurions pu au moins établir un rapport entre les victimes, Pete, et ça nous aurait aidés.

— Qu'est-ce qu'en dit Fortosis ? reprit Marino.

Fortosis était le psychiatre qui étudiait les meurtres.

— Pas grand-chose, répliqua Wesley. Je l'ai vu ce matin. Il n'a pas voulu se mouiller. Le meurtre de la toubib l'a forcé à reconsiderer ses hypothèses. Mais pour lui, c'est un Blanc.

Le visage que j'avais vu en rêve fit brusquement irruption dans mon esprit. Une face blanche et lisse.

— Il a probablement entre vingt-cinq et trente-cinq ans, poursuivit Wesley les yeux sur sa boule de cristal mentale. Il est sans doute motorisé : voiture, moto, camion, camionnette. A mon avis, il se gare dans un coin tranquille et continue à pied. Son véhicule est assez ancien, de marque américaine, discret, peut-être gris ou beige. Pas une voiture de flic en civil.

Wesley ne cherchait pas à faire de l'humour. Ce type de tueur est souvent fasciné par le travail des policiers, qu'il va jusqu'à imiter. Il n'est pas rare qu'aussitôt après son arrestation, un psychopathe veuille participer à l'enquête. Il n'hésitera pas à donner un coup de main à l'équipe chargée de récupérer le cadavre qu'il a enterré au fond d'un bois. C'est le genre de type qui adore boire une bière avec des flics.

D'après les estimations, environ un pour cent de la population est psychopathe. Des individus génétiquement insensibles à la peur, qui savent manipuler les gens. Quand ils sont du bon côté de la barrière, ils deviennent de fantastiques espions, des héros de guerre, des généraux cinq étoiles ou des capitaines d'industrie. Mais s'ils passent du mauvais côté, ils commettent d'affreux dégâts. Ce sont les Néron, les Hitler, les Richard Speck, les Ted Bundy, tous ces asociaux cliniquement sains qui se livrent sans vergogne à des atrocités.

— C'est un solitaire, poursuivait Wesley. Il a des difficultés à établir de vraies relations, même s'il peut paraître charmant à ceux qui le connaissent. Il est seul. C'est le genre à draguer une femme dans un bar et à coucher, mais à trouver ça très frustrant.

— J'connais ça, fit Marino en bâillant.

— Il tire du plaisir de la pornographie sadique et doit avoir ce genre de fantasmes depuis toujours. L'idée de passer aux actes a pu lui venir en épantant les femmes seules par la fenêtre de leur maison. C'est la première étape. Ensuite il se met à violer. Et la brutalité finit un jour par un meurtre. C'est l'escalade. Il

devient de plus en plus violent et le viol n'est plus le mobile principal. C'est le meurtre qui le devient. Et puis le meurtre à son tour ne lui suffit plus.

Il tendit le bras, dévoilant une manchette immaculée, et prit les photos de Lori Petersen. Il les examina une à une, le visage impassible.

— Il me paraît clair que dans le cas du Dr Petersen, il a utilisé pour la première fois la torture, dit-il à mon adresse.

— En effet, fis-je.

— Les doigts cassés ? grogna Marino qui poursuivait son idée. La mafia fait des trucs comme ça. Pas les obsédés sexuels. Elle jouait du violon, non ? Affaire de vengeance personnelle. Il la connaissait.

— Il y avait des ouvrages de chirurgie sur son bureau, fis-je en m'efforçant au calme. Et un violon. Il ne fallait pas être très malin pour comprendre ce qui l'intéressait.

— Les fractures des doigts et des côtes sont peut-être des blessures défensives, occasionnées pendant qu'elle se débattait, fit remarquer Wesley.

— Impossible, dis-je d'un ton catégorique. Je n'ai trouvé aucun élément indiquant qu'elle s'est battue.

Marino tourna vers moi ses yeux hostiles.

— Vraiment ? C'est curieux. Qu'entendez-vous par blessures défensives ? D'après votre rapport, elle était couverte d'ecchymoses.

— Ongles cassés, griffures, ecchymoses sur les bras et les mains exposées lorsqu'une victime essaie de se protéger ou de se débattre. Voilà des blessures défensives incontestables. Ce n'est absolument pas le cas ici, tranchai-je.

— Donc nous sommes d'accord, résuma Wesley. Il s'est montré encore plus violent cette fois-ci.

— Disons plutôt brutal, s'empressa de rectifier Marino qui tenait à sa version. Le cas de Lori Petersen est différent des trois autres.

Je fis un effort pour contrôler ma fureur. Les trois premières victimes avaient été ligotées, violées et étranglées. Ce n'était donc pas assez ? Fallait-il encore qu'on leur casse les doigts ?

— S'il tue une nouvelle fois, prédit Wesley d'un ton lugubre, nous découvrirons des signes encore plus évidents de violence et de torture. Il tue parce que quelque chose le pousse, par besoin. Et plus il tue, plus ce besoin se fait impérieux, plus il est frustré, et plus violente devient l'envie de tuer à nouveau. Il s'endurcit et la satisfaction est de plus en plus éphémère. Les meurtres risquent de s'accélérer. Il pourrait finir, comme Bundy, par se livrer à une orgie de meurtres et de sang.

Je songeai à la chronologie des meurtres. La première femme avait été tuée le 19 avril, la deuxième le 10 mai, la troisième le 31 mai. Lori Petersen avait été tuée une semaine plus tard, le 7 juin.

Wesley enchaîna. Le tueur avait sans doute grandi dans un « foyer désuni » et avait peut-être été maltraité par sa mère. En présence de ses victimes, il laissait libre cours à sa colère, inextricablement liée à son plaisir.

C'était un homme d'une intelligence supérieure à la moyenne, organisé, méticuleux, peut-être enclin à des comportements obsessionnels, à des phobies ou à des rituels, maniaque de l'ordre et de la propreté.

Il devait être mécanicien, réparateur, ouvrier du bâtiment ou exercer un autre métier manuel.

Je remarquai que le visage de Marino virait peu à peu à l'écarlate. Il ne cessait de jeter des regards nerveux autour de lui.

— La phase la plus jouissive pour lui, précisait Wesley, est la période de préparation, d'élaboration du fantasme, la découverte de l'élément objectif qui le déclenche. Où déniche-t-il ses victimes ?

Nous ne le savions pas. Elles-mêmes n'auraient peut-être pas su nous le dire si elles avaient été encore en vie. Le facteur déclenchant tenait peut-être à un fil. Il les apercevait peut-être une seule fois, Dieu sait où. Dans un supermarché. Arrêtées dans leur voiture à un feu rouge.

— Qu'est-ce qui le pousse à choisir telle ou telle femme ? insistait Wesley. Pourquoi celle-ci et pas une autre ?

Ça aussi, nous l'ignorions. Nous ne savions qu'une seule chose. Elles étaient vulnérables parce qu'elles vivaient seules.

Ou du moins, comme dans le cas de Lori Petersen, c'est ce qu'il croyait.

— Bref ! C'est n'importe qui, fit Marino d'un ton acerbe.

Il secoua la cendre de sa cigarette et se pencha en avant, agressif.

— Tout ça, c'est bien beau, mais c'est pas en suivant les cailloux du Petit Poucet qu'on attrapera le Grand Méchant Loup. Il est plombier d'après vous, hein ? Eh bien, Ted Bundy était étudiant en droit. Et il y a deux ans de ça, à Washington, on a arrêté un violeur fou qu'était dentiste. Merde ! Notre étrangleur pourrait aussi bien être boy-scout !

Ça faisait un moment que j'attendais ça.

— Pourquoi y serait pas étudiant, hein ? Ou acteur ? Y'a rien qui ressemble plus à un crime sexuel qu'un autre crime sexuel, quel que soit le tueur, à moins que ce soit un dingo qui boit le sang de ses victimes ou qui les fait griller au barbecue. La raison pour laquelle ces crimes sexuels se ressemblent, si vous voulez mon avis, c'est que sauf exception, les gens sont les gens, voilà tout ! Qu'ils soient toubib, avocat ou chef indien, ils pensent et font à peu près tous la même chose, et ça remonte au temps où les hommes des cavernes embarquaient leurs femmes par les cheveux.

Wesley avait les yeux dans le vague.

— Où veux-tu en venir, Pete ? lui demanda-t-il calmement.

— Je vais t'te dire, où j'veux en venir ! (Il pointait un menton vindicatif.) Tout ce baratin sur les mecs qui collent avec ton profil, je me le carre où j'pense. Moi je tiens un type qu'a pondu une putain de thèse sur le sexe et la violence, les cannibales et les pédés. Il a un truc brillant sur les mains qui ressemble salement à ce qu'on a trouvé sur les autres cadavres. Ses empreintes étaient sur le corps de sa femme et sur le couteau planqué dans un tiroir. Il rentre chez lui tous les samedis à peu près à l'heure où sa femme s'est fait buter. Et ça serait pas lui, bordel ! Parce que c'est pas un prolo. Il a pas le profil assez crade !

Wesley avait toujours les yeux dans le vague. Mon regard tomba sur les photos étalées entre nous, des agrandissements

couleur de femmes qui n'auraient jamais imaginé qu'elles finiraient comme ça, même dans leurs pires cauchemars.

— Laissez-moi vous dire une chose, poursuivit Marino qui n'avait pas fini sa tirade. Ce cher petit Matt est pas exactement blanc comme neige. Pendant que j'étais là-haut, en sérologie, je suis repassé dans le bureau de Vander. Les empreintes de Petersen étaient déjà fichées, hein ? Et vous savez pourquoi ? (Il me jeta un regard dur.) Parce qu'il a été arrêté il y a six ans à La Nouvelle-Orléans. Pendant l'été, juste avant qu'il entre à l'université, bien avant qu'il rencontre sa femme. Elle ne l'a peut-être même jamais su.

— Elle n'a jamais su quoi ? demanda Wesley.

— Que son mari avait été accusé de viol. Voilà ce que Vander a trouvé.

Personne ne parla pendant un très long moment.

Wesley, la mâchoire contractée, tournait et retournait son stylo Mont Blanc entre ses doigts. Marino ne jouait pas franc jeu. Il ne communiquait pas ses informations. Il s'en servait pour nous tendre des pièges, comme s'il était au tribunal, avec Wesley et moi dans le camp adverse.

— Si Petersen a été accusé de viol, finis-je par dire, il a dû être acquitté.

Les yeux de Marino me tenaient en joue.

— Vous croyez ? fit-il. J'ai pas encore étudié le dossier.

— Une université comme Harvard, sergent Marino, n'a pas la réputation d'accepter des criminels.

— A moins qu'ils soient pas au courant.

— Il est difficile de croire qu'ils ne l'aient pas été si l'accusation a été maintenue.

— Il faudra vérifier, fit Wesley pour clore le débat.

Sur ce, Marino s'excusa comme pour aller aux toilettes. Wesley fit comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire, ni dans l'éclat de Marino, ni dans ses révélations.

— Kay, avez-vous reçu quelque chose de New York ? fit-il d'un ton neutre. Les résultats du labo ?

— L'examen AD N prend du temps, répondis-je. Nous ne leur avons rien envoyé pour le premier meurtre. Je devrais recevoir les résultats du deuxième d'ici peu. Quant à ceux de

Cecile Tyler et Lori Petersen, nous n'aurons rien avant le mois prochain.

Wesley embraya avec l'air de tout trouver normal.

- Dans les quatre cas, le type est un non-sécréteur.
- C'est à peu près la seule chose de sûre.
- Pour moi, il s'agit du même tueur.
- J'en suis convaincue, moi aussi, répliquai-je.

Nous restâmes silencieux quelques instants, attendant, tendus, le retour de Marino, tandis que ses paroles agressives résonnaient encore à nos oreilles. Je transpirai et sentai mon cœur cogner.

Wesley dut lire ma fureur sur mon visage. Il dut sentir que j'avais relégué Marino dans l'abîme où je précipite ceux que je juge insupportables, déplaisants et professionnellement dangereux.

- Il faut le comprendre, Kay, dit-il.
- Je n'y arrive pas.
- C'est un bon policier, un très bon policier.

Je restai muette. Le silence se prolongea. La colère bouillonnait en moi. J'essayai de me contrôler, mais je fus incapable d'empêcher les mots de jaillir de ma bouche.

— Enfin, merde, Benton ! Ces femmes méritent qu'on fasse de notre mieux. Si on cafouille, une autre risque d'y passer ! Et je ne veux pas qu'il fasse tout foirer sous prétexte qu'il a des problèmes !

- Il ne fera pas tout foirer.
- Il a déjà commencé, rétorquai-je en baissant la voix. Il a passé un nœud coulant autour du cou de Matt Petersen. Il ne cherche pas ailleurs.

Marino n'avait pas l'air pressé de revenir.

Wesley fuyait mon regard.

— Je n'écarte pas l'hypothèse Petersen. Tuer sa propre femme ne colle pas avec les trois autres meurtres, d'accord. Mais celui que nous recherchons est un cas à part. Prenez Gacy, par exemple. On ne sait toujours pas combien de personnes il a tuées. On est sûr du meurtre de trente-trois gamins. Mais il en a peut-être tué des centaines. Des gosses inconnus. Jusqu'au jour

où il a tué sa mère et l'a balancée en morceaux dans le vide-ordures...

Je n'en croyais pas mes oreilles. Il était en train de me servir un cours d'initiation à l'usage des bleus, il me baratinait.

— Chapman se balade avec *L'arrache-cœur* quand il descend John Lennon. Reagan et Brady se font tirer dessus par un cinglé obsédé par une actrice. Ce sont des schémas qu'on découvre après-coup. On essaie de prévoir, mais il est impossible de tout prévoir.

Ensuite il se mit à me débiter des statistiques. Douze ans auparavant, le taux de résolution des meurtres atteignait une moyenne de 95 ou 96 %. Il avait baissé à 74 % et ne cessait de diminuer. Les crimes commis au hasard l'emportaient sur les crimes passionnels, etc. Je l'écoutais à peine.

— ... et pour vous parler franchement, Kay, Matt Petersen m'inquiète.

Il s'interrompit. Je tendis l'oreille.

— C'est un acteur. Les psychopathes sont les Rembrandt de l'assassinat. Nous ne savons pas quel rôle il se donne dans ses fantasmes. Nous ne savons pas s'il est passé aux actes. Nous ne savons pas s'il est ou non diaboliquement intelligent. Il a pu tuer sa femme dans un but utilitaire.

— *Utilitaire !*

Je le regardai fixement, incrédule, puis retournai aux photos de Lori Petersen. Son visage déformé par la souffrance, ses jambes tordues, le fil électrique tordant ses bras et entaillant son cou. Je voyais tout ce que le monstre lui avait fait. Utilitaire ? Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Utilitaire dans le sens où il a peut-être eu besoin de se débarrasser d'elle, Kay, expliqua Wesley. Sa femme le soupçonnait peut-être d'être l'auteur des trois premiers meurtres. Pris de panique, il a pu décider de la tuer. Et a maquillé son crime pour le faire ressembler aux trois autres.

— J'ai déjà entendu ça dans la bouche de votre partenaire.

— Tous les scénarios sont possibles, Kay. Il faut les envisager tous, dit-il, tête.

— Je suis d'accord. Encore faut-il que Marino les envisage *tous*, lui aussi.

Wesley jeta un coup d'œil vers la porte ouverte.

— Pete a des préjugés, je ne dis pas le contraire.

— Vous feriez peut-être mieux de me dire lesquels.

— Il vous suffira d'apprendre que quand le FBI a décidé qu'il ferait un bon candidat pour le VICAP, nous avons fait une petite enquête à son sujet. J'ai appris où il avait grandi, et comment. Il y a des choses qu'on n'oublie pas facilement. Qui vous marquent pour la vie. Ça arrive.

Il ne m'apprenait rien que je n'avais déjà supposé. Marino était né dans un milieu défavorisé et avait eu une enfance difficile. Il se sentait mal à l'aise avec les autres. Les belles filles du coin ne l'avaient jamais regardé parce que c'était un minable et parce que son père avait les ongles en deuil.

J'avais entendu ces histoires de flics malheureux des centaines de fois. Pour un type dont les seuls atouts sont la carrure et la couleur de la peau, la seule solution consiste à se faire respecter en étant encore plus costaud et encore plus blanc, avec son pétard à la ceinture et sa plaque de flic.

— Il n'est pas question de se chercher des excuses, Benton, rétorquai-je. On n'excuse pas les criminels parce qu'ils ont eu une enfance tordue. Et on n'est pas censés utiliser nos pouvoirs pour nous venger de ceux qui ont gâché notre enfance.

Je comprenais d'où venait Marino. Et je comprenais sa colère. Je l'avais moi-même éprouvée plus d'une fois au cours d'un procès. Quelle que soit la gravité des charges pesant sur un inculpé, s'il a une bonne tête, les cheveux et un costume bien coupés, les douze prolos du jury sont prêts à penser qu'il est innocent.

J'en étais arrivée à m'attendre à n'importe quoi de la part de n'importe qui, moi aussi. Mais uniquement si les preuves étaient là. Marino avait-il ces preuves ?

Wesley repoussa sa chaise et se leva pour s'étirer.

— De temps en temps, Pete fait sa crise. On s'y habitue. Ça fait des années que je le connais.

Il alla jusqu'à la porte et explora le couloir.

— Mais bon dieu ! il est tombé dans les chiottes ou quoi ?

Wesley me raccompagna jusqu'à mon bureau, puis sortit dans la lumière de la fin d'après-midi. D'autres délits, d'autres crimes réclamaient ses compétences.

Nous avions renoncé à attendre Marino. Je ne savais pas où il avait pu aller. Tout indiquait qu'il avait quitté le bâtiment. Je n'eus d'ailleurs guère de temps pour y réfléchir. A peine avais-je mis mes dossiers sous clé que Rose apparut dans le petit couloir qui reliait mon bureau au sien.

Au pli de sa bouche, je compris qu'elle avait quelque chose de désagréable à m'annoncer.

— Dr Scarpetta, Margaret vous cherche. Elle m'a dit de vous prévenir dès que vous auriez fini.

Je ne pus réprimer un geste agacé. Plusieurs autopsies m'attendaient en bas, sans compter la multitude de gens qui m'avaient téléphoné et que je devais rappeler. J'avais du travail pour six, et aucune envie qu'on m'en colle un peu plus.

Rose me tendit une pile de lettres à signer puis, m'observant par-dessus ses lunettes comme une institutrice implacable, ajouta :

— Elle est dans son bureau. C'est urgent.

Je savais que Rose ne lâcherait pas le morceau. Je ne pouvais lui en tenir rigueur mais je la soupçonnais d'être au courant de tout. Elle avait pour principe de m'aiguiller directement à la source. Elle évitait autant que possible d'être le porteur de mauvaises nouvelles. Il faut dire qu'elle avait été à rude école, ayant travaillé presque toute sa vie pour mon prédécesseur, Cagney.

Le bureau de Margaret, situé à mi-couloir, était une petite pièce spartiate aux murs peints de la même teinte verdâtre que le reste du bâtiment. Le sol carrelé, vert foncé, avait invariablement le même aspect poussiéreux. La table de Margaret ainsi que la moindre surface plane étaient envahies de listings. Les étagères débordaient de manuels informatiques, de cordons d'imprimantes, de réserves de rubans et de boîtes de disquettes. La pièce ne comportait aucune touche personnelle, aucune photo, aucune affiche, aucun bibelot. Je me demandais comment Margaret supportait ce bric-à-brac impersonnel d'analystes informatiques asexués.

Le dos à la porte, elle était assise devant un moniteur, un manuel de programmation ouvert sur les genoux. M'entendant entrer, elle fit pivoter son fauteuil et s'écarta pour me faire de la place. Elle avait le visage tendu sous ses courts cheveux noirs en désordre. Ses yeux sombres étaient soucieux.

— J'ai passé presque toute la matinée à une réunion, dit-elle. Quand je suis revenue, j'ai trouvé ça.

Elle me tendit un feuillet imprimé. En haut figuraient les commandes qui permettaient à l'opérateur d'interroger une banque de données. Je regardai, l'esprit vide. La moitié supérieure de la page était occupée par des colonnes de noms. En dessous, je vis plusieurs commandes de recherche au nom de « Petersen », prénom « Lori ». La réponse figurait en face : « Pas de dossier correspondant ». Une deuxième commande visait à obtenir les numéros de dossier et prénom de la personne décédée dont le nom de famille était « Petersen ».

Lori Petersen ne figurait pas dans notre banque de données puisque son dossier se trouvait encore dans le tiroir de mon bureau.

— Ce n'est pas vous qui avez tapé ces commandes, Margaret ?

— Ni moi ni personne de notre service, répliqua-t-elle. C'était impossible.

Je fus aussitôt sur le qui-vive.

— Quand je suis partie, vendredi soir, poursuivit-elle, j'ai fait ce que je fais toujours en fin de journée. J'ai laissé l'ordinateur en mode veille, de façon à ce que vous puissiez l'interroger de chez vous. Personne n'a pu l'utiliser pendant mon absence à moins de l'interroger à partir d'un autre PC, avec un modem.

C'était une explication. Les terminaux de nos services étaient reliés au serveur de Margaret. Et, en dépit de l'insistance du commissaire, nous n'étions toujours pas reliés au HHSD — *Health and Human Services Department* - installé de l'autre côté de la rue. J'avais toujours refusé cette liaison à cause de la sensibilité de nos données concernant des affaires en cours. Des dizaines d'agences du HHSD y auraient eu accès. Et nous n'aurions pu faire face aux problèmes de sécurité.

— Je ne l'ai pas appelé de chez moi, dis-je à Margaret.

— Je m'en doutais, fit-elle. Vous êtes bien placée pour savoir que le dossier Lori Petersen n'est pas encore entré. Mais ce n'est ni une de nos secrétaires ni un des médecins. A part votre PC et celui de la morgue, tous les terminaux sont muets.

Un terminal muet, me rappela-t-elle, n'était composé que d'un moniteur et d'un clavier, reliés au serveur de Margaret. Quand ce serveur était éteint ou « gelé », ce qui était le cas en mode veille, les terminaux l'étaient eux aussi. Or ils l'avaient été depuis vendredi en fin d'après-midi — c'est-à-dire *avant* le meurtre de Lori Petersen.

L'effraction que Margaret avait constatée dans la banque de données avait été commises soit durant le weekend, soit le vendredi.

Quelqu'un de l'extérieur avait interrogé notre banque.

Quelqu'un qui connaissait le fonctionnement de notre banque de données. Laquelle, il est vrai, était d'un modèle courant. Le numéro d'appel était celui du poste de Margaret, qui figurait dans le répertoire interne du HHSD. Pour quelqu'un disposant d'un ordinateur équipé d'un logiciel de communication, d'un modem compatible, et du numéro de poste de Margaret, c'était un jeu d'enfant d'entrer en communication avec son ordinateur. Mais impossible d'accéder à nos applications et à nos données. Impossible même d'accéder aux boîtes à lettres électroniques sans connaître les noms et les mots de passe de leurs propriétaires.

Soucieuse, Margaret fixait l'écran à travers ses lunettes teintées, et se mordillait un ongle. Je tirai une chaise et m'assis.

— Comment est-ce possible ? Il faut le nom et le mot de passe.

— C'est bien ce que je me dis. Nous ne sommes pas nombreux à les connaître, Dr Scarpetta. Vous, moi, les autres médecins, et ceux qui entrent les données. Et en plus, nos noms d'utilisateurs et nos mots de passe sont différents de ceux que j'ai assignés aux circonscriptions.

Bien que toutes les circonscriptions géographiques que couvraient mes services disposent d'un réseau identique au nôtre, elles stockaient leurs propres données et n'avaient pas

d'accès direct aux données du bureau central. Il était improbable – et même, à mes yeux, impossible – que cette intervention ait pu être le fait d'un des responsables de circonscription.

— Peut-être que quelqu'un a essayé et a tout simplement eu de la chance, hasardai-je.

— Impossible ! je le sais d'expérience. Il m'arrive d'essayer, quand je change un mot de passe et que j'oublie le nouveau. L'ordinateur n'a aucune patience. Au bout de trois essais infructueux, la communication est coupée. De plus, cette version de la banque de données n'aime pas les tentatives d'effraction. Dès que vous essayez de pirater le SQL ou d'entrer dans un tableau, vous provoquez une erreur système, déréglez les curseurs et détruisez les données.

— Les mots de passe ne peuvent pas se trouver ailleurs ? demandai-je. Quelque part où quelqu'un pourrait aller les récupérer ? Imaginez qu'un programmeur...

— Ça ne marcherait pas. J'ai vérifié. Il existe *effectivement* dans le système une liste des noms d'utilisateurs et des mots de passe, mais il faut être un petit génie pour y accéder. De toute façon je me suis débarrassée de cette liste depuis longtemps.

Je restai silencieuse.

Elle m'observait, cherchant à détecter sur mon visage un signe de colère ou de reproche.

— C'est terrible, fit-elle, oppressée. Je ne sais même pas tout ce que cette personne a pu faire. Le DBA ne marche plus.

— Il ne marche plus ? !

Le *Data Base Administrator* était une sorte de laissez-passer qui permettait à quelques personnes, dont Margaret et moi, d'avoir accès à toutes les données et d'y intervenir à notre guise. C'était comme si je venais d'apprendre que la clé de chez moi n'ouvrait plus ma porte.

— Que voulez-vous dire ? ajoutai-je, incrédule.

— Il ne marche plus. Je n'ai pu avoir accès à aucun tableau. Le mot de passe ne fonctionne plus. J'ai dû reconnecter l'autorisation d'accès.

— Mais comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, fit-elle, de plus en plus affolée. Je devrais peut-être changer toutes les autorisations d'accès et distribuer de nouveaux mots de passe ?

— Ce n'est pas le moment. Nous allons nous abstenir d'entrer le dossier Lori Petersen dans l'ordinateur. Quel que soit l'auteur de cette effraction, il n'a pas eu ce qu'il cherchait. (Je me levai.) Cette fois- ci, en tout cas.

Je regardai Margaret. Deux taches rouges s'étaient formées sur ses joues.

— Impossible de savoir. Peut-être a-t-il eu ce qu'il cherchait. L'écho était éteint. Le feuillet imprimé correspond à l'écho des commandes tapées sur le clavier de l'ordinateur d'où l'on a interrogé la banque. D'habitude, je débranche l'écho, comme ça, si vous l'interrogez de chez vous, il ne garde pas trace de vos opérations. Mais vendredi dernier, j'étais pressée. J'ai peut-être laissé l'écho branché, ou alors je l'ai allumé par inadvertance. Je ne sais plus. En tout cas, il était en marche. D'une certaine façon, nous avons eu de la chance, ajouta-t-elle, lugubre.

Nous nous retournâmes en même temps.

Rose se tenait dans l'encadrement de la porte. Avec cet air que je lui connaissais bien.

— *Rose, s'il te plaît, ce n'est vraiment pas le moment !*

Elle m'attendit dans le couloir.

— Le médecin expert de *Colonial Heights* est sur la une, me dit-elle. Un inspecteur d'Ashland attend sur la deux. Et la secrétaire du commissaire vient d'appeler pour...

— Quoi ? m'exclamai-je. La secrétaire d'Amburgey ?

Elle me tendit plusieurs messages.

— Le commissaire veut vous voir.

— Et pourquoi ? hurlai-je, au bord de l'explosion.

— Je ne sais pas, fit Rose. Sa secrétaire ne m'a rien dit.

6

Impossible de rester assise à mon bureau. Il fallait que je bouge, sinon j'allais devenir folle.

Quelqu'un avait piraté le serveur, et Amburgey voulait me voir dans une heure et demie. Quelque chose me disait que ce n'était pas pour prendre le thé.

Je décidai donc de faire la tournée des services. C'est ce que je faisais pour me faire communiquer des résultats d'analyses par les différents labos. Ou pour bavarder un moment et savoir où en étaient les recherches. Mais ce jour-là, ce fut un simple prétexte, une pérégrination désespérée.

Le bâtiment de la médecine légale était une véritable ruche, composée d'une multitude de cellules minuscules encombrées de matériel, où s'affairait un personnel en blouses blanches et lunettes de sécurité en plastique.

Quelques collègues m'adressèrent un signe de tête ou un sourire. La plupart ne levèrent même pas la tête, trop occupés pour prêter attention aux allées et venues. Je songeai à Abby Turnbull et à d'autres journalistes de son acabit.

Quelque reporter ambitieux avait-il soudoyé un pirate informatique pour pénétrer dans nos données ?

Depuis quand se livrait-on à ces effractions ?

Je pénétrai dans le laboratoire de sérologie et mon regard tomba sur les meubles noirs remplis de coupes en verre, de tubes à essai et de becs Bunsen. J'aperçus, regroupés dans des armoires vitrées des flacons de produits chimiques et des sachets en plastique contenant des indices matériels. Au centre de la pièce, trônait la longue table où étaient étalés le couvre-lit et les draps de Lori Petersen.

— Vous arrivez juste à temps pour une indigestion d'acide, me dit Betty.

— Merci bien !

— Moi, c'est déjà fait. Vous êtes immunisée ?

Bientôt à la retraite, Betty avait des cheveux argentés, des traits fermes et des yeux noisette qui, selon que vous preniez ou non la peine de mieux la connaître, pouvaient vous paraître impénétrables ou au contraire délicatement sensibles. Je l'avais appréciée dès notre première rencontre. Chef du service de sérologie, c'était une scientifique ordonnée et perspicace. Ornithologue amateur passionnée dans le privé, elle était aussi une excellente pianiste. Elle n'avait jamais été mariée et ne l'avait jamais regretté. Elle me rappelait sœur Martha, que j'adorais, à l'école paroissiale Sainte-Gertrude.

Elle avait roulé les manches de sa blouse et enfilé des gants. Cernée par les tubes à essai, elle attira à elle un nécessaire pour la collecte d'indices physiologiques — ou PERK, *Physical Evidence Recovery Kit* — comprenant le classeur à lamelles et des enveloppes renfermant les échantillons de cheveux de Lori Petersen, le tout dûment étiqueté par mes soins.

Les rumeurs qui avaient agité un de nos récents séminaires me revinrent. Dans les semaines qui avaient suivi le décès brutal du maire de Chicago, pas moins de quatre-vingt-dix tentatives de pirater l'ordinateur du médecin chargé de l'autopsie avaient eu lieu. On soupçonnait les journalistes toujours friands de résultats d'autopsie et d'examen sérologiques.

Mais qui avait pu violer mon ordinateur ? Et pourquoi ?

— ... nous fournir les résultats., disait Betty.

— Excusez- moi, fis-je avec un sourire navré.

— J'ai parlé avec le Dr Glassman ce matin, répéta-t-elle. L'examen des échantillons des deux premiers cas a avancé et il devrait pouvoir nous fournir les résultats dans les jours qui viennent.

— Il a les échantillons des deux derniers ?

— Ils viennent de partir, dit-elle en dévissant le bouchon d'un petit flacon brun. Bo Friend va les lui remettre en mains propres et...

— *Bo Friend* ? l'interrompis-je.

— C'est son nom. Bo Friend. Parole de scout. Voyons... il faut environ six heures pour aller à New York en voiture. Le

labo devrait les avoir avant ce soir. Je crois savoir qu'ils ont tiré à la courte paille.

— A la courte paille ? répétaï-je, l'air absent.

Que me voulait Amburgey ? Etait-ce les examens ADN qui l'intéressaient ? Les gens ne pensaient plus qu'à ça depuis quelque temps.

— Les flics veulent tous aller à New York. Certains n'y ont jamais mis les pieds, disait Betty.

— Quand ils l'auront vu une fois, ils comprendront. Ça leur plaira jusqu'à ce qu'ils essaient de changer de file ou de trouver une place pour se garer.

Amburgey aurait pu m'envoyer un mot par la messagerie électronique. Il le faisait souvent. D'habitude...

— ... En plus, Bo a passé son enfance dans le Tennessee et ne se déplace jamais sans son flingue.

— J'espère qu'il est parti à New York sans ça.

A part mes lèvres qui poursuivaient la conversation, j'étais ailleurs.

— Son capitaine l'a mis au courant des lois sur les armes à Yankeeville. Mais Bo nous a montré son holster quand il est venu chercher les échantillons. Il se prend pour John Wayne avec son canon de quinze centimètres. Ah ! Les hommes et leurs flingues ! C'est freudien !

Dans mon esprit défilaient des articles sur des gamins piratant les ordinateurs de banques et des entreprises.

A la maison, sous mon téléphone, j'avais un modem qui me permettait d'interroger l'ordinateur du bureau. C'était *off-limits, strict verboten*. Lucy savait qu'elle pouvait tout se permettre, sauf ça.

Je revis le journal que Lucy avait découvert sous les coussins du canapé, l'expression qu'elle avait eue quand elle m'avait interrogée sur le meurtre de Lori Petersen, la liste des numéros de téléphone personnels et professionnels de mes collaborateurs — y compris celui de Margaret épingle à la maison, sur le tableau de liège, au-dessus de mon bureau.

Je m'aperçus que Betty ne disait plus rien depuis un moment. Elle me regardait même d'un drôle d'air.

— Ça va, Kay ?

— Je suis désolée, soupirai-je.

Elle resta un instant silencieuse.

— Je sais, toujours pas de suspect, finit-elle par lâcher, compréhensive. Moi aussi, ça me tape sur les nerfs.

— C'est difficile de penser à autre chose.

Puis je m'avisai que cela faisait une bonne heure que je n'y avais pas songé une seconde.

— Je ne voudrais pas vous décourager, mais à mon avis, la méthode à l'ADN ne vaut pas tripette sans suspect.

— Et tant que les empreintes génétiques ne sont pas stockées dans une banque centrale, comme les empreintes digitales aujourd'hui, grommelai-je.

— Et ça, pas question d'y arriver tant que l'*American Civil Liberties Union* aura son mot à dire.

Personne ne me remonterait le moral aujourd'hui. Je sentis monter une migraine.

— C'est bizarre, commença-t-elle. (Elle fit tomber des gouttes d'acide phospho-naphtylique sur de petits filtres circulaires en papier.) Quelqu'un a dû voir ce type quelque part. C'est pas l'homme invisible. Il n'apparaît pas chez ces femmes sur un courant d'air. Il a bien fallu qu'il les rencontre un jour ou l'autre pour les suivre jusque chez elles. S'il traîne dans les parages, on aurait dû le repérer.

— En tout cas, si quelqu'un l'a repéré, il ne nous l'a pas dit. Pourtant les gens appellent. Le standard du *Crime Watch* est saturé. Mais ça n'a rien donné.

— A part des fausses pistes.

— Des tas !

Betty en était à une phase relativement simple. Elle prit les tampons de coton dans les tubes à essai que je lui avais fait parvenir, les humecta d'eau et les frotta sur les filtres de papier. Procédant par groupes, elle versait quelques gouttes d'acide phospho-naphtylique, puis ajoutait des gouttes de sel B qui faisait virer les taches au violet si on était en présence de sperme.

Au bout de quelques secondes, la plupart des filtres se teintèrent de violet.

— Le salaud, fis-je.

— Il ne sait même pas s'y prendre, ajouta Betty qui m'expliqua la signification de ce que je voyais. Ceux-là sont des prélèvements effectués au dos des cuisses. Ils ont viré aussitôt. La réaction n'a pas été aussi rapide avec les prélèvements anaux et vaginaux. Rien de surprenant car les sécrétions de la victime interfèrent dans les tests. Les prélèvements opérés dans la bouche sont également positifs.

— Le salaud, répétais-je.

— En revanche, ceux que vous avez effectués sur les parois de l'œsophage sont négatifs. La plus grande partie du sperme a été répandue à l'extérieur du corps. Ejaculation précoce, sans doute. Ça recoupe ce que j'ai découvert pour Brenda, Patty et Cecile.

C'étaient les trois premières victimes. La familiarité de Betty me frappa. Elles faisaient partie de la famille, en somme. Nous ne les avions jamais rencontrées vivantes, mais nous les connaissions bien.

Tandis que Betty revissait le compte-gouttes sur le petit flacon brun, je m'approchai d'un microscope, collai mon œil dans l'oculaire et déplaçai la préparation sur le porte-lame. Je distinguai, dans le champ de lumière polarisée, plusieurs fibres colorées, plates comme des rubans et torsadées à intervalles irréguliers. Ce n'était pas des poils d'animaux.

— C'est ce que j'ai récolté sur le couteau ? demandai-je avec appréhension.

— Du coton. Les taches roses, vertes et blanches ne veulent rien dire. Les textiles sont souvent teints avec des couleurs impossibles à identifier à l'œil nu.

La chemise de nuit de Lori était en coton jaune pâle.

J'affinai la mise au point.

— Est-ce que par hasard ces fibres ne pourraient pas provenir de papier fait à partir de vieux chiffons ? Lori se servait du couteau comme coupe-papier.

— Impossible, Kay. J'ai examiné un échantillon de fibres prélevées directement sur la robe de chambre de Lori. Ce sont les mêmes que sur le couteau.

C'était un avis d'expert. Irréfutable. C'est le couteau de Matt qui avait servi à découper la robe de chambre de Lori. Et Marino allait avoir le rapport du labo entre les mains. Merde !

— Ces fibres ne sont pas les mêmes que celles que nous avons relevées sur le corps de Lori et sur le cadre de la fenêtre par où le tueur est probablement entré, poursuivit Betty. Celles-là sont noir, bleu marine et rouge, c'est un mélange de polyester et coton.

Le soir où j'avais vu Matt Petersen, il portait une chemise d'un blanc aveuglant en coton, et un jean en coton.

Les fibres de Betty ne venaient pas de lui, à moins qu'il ne se soit changé avant l'arrivée de la police.

J'entendais déjà Marino : « D'accord ! Mais Petersen est pas idiot, vous savez. Depuis Wayne Williams, tous les assassins savent qu'on peut les coincer à cause des fibres. »

Je quittai Betty et allai au bout du couloir, au labo chargé des tests sur les armes et des analyses de traces laissées par les outils. Il était encombré de pistolets, de carabines, de machettes, de fusils de chasse et d'Uzi, tous étiquetés en attendant le jour du procès. Des balles de pistolet et des cartouches de fusil de chasse tramaient dans tous les coins et j'aperçus la cuve d'acier galvanisé qu'on utilisait pour les essais de balistique. Un canard en caoutchouc flottait paisiblement à la surface.

Retraité des services criminels de l'armée, Frank était maigre et coiffé de cheveux blancs. Il était penché sur le microscope comparatif. Il ralluma sa pipe lorsque j'entrai, mais ne m'apprit rien qui aurait pu me remonter le moral.

On n'avait rien tiré de la moustiquaire des toilettes des Petersen. Le grillage synthétique n'avait pu renseigner les experts sur l'outil utilisé. On ne pouvait même pas savoir s'il avait été découpé de l'extérieur ou de l'intérieur de la maison. Ce qui aurait été de première importance pour déduire si le tueur était passé par la fenêtre pour s'enfuir ou pour entrer. Et par conséquent, pour valider les soupçons de Marino à l'égard du mari.

— Tout ce que je peux vous dire, dit Frank en rejetant des volutes de fumée aromatique, c'est que la coupure est nette. C'est l'œuvre d'un rasoir ou d'un couteau.

— Le même que celui qui a coupé la chemise de nuit ? Il ôta ses lunettes et entreprit de les nettoyer.

— On s'est bien servi d'un outil tranchant pour couper la chemise de nuit, mais je ne peux vous dire si c'est le même que pour la moustiquaire. Ce pourrait être un stylet, un sabre, une paire de ciseaux...

Mais les fils électriques tranchés et le couteau de survie contredisaient cette version.

D'après la comparaison effectuée au microscope, Frank avait de bonnes raisons de penser que les fils électriques avaient été sectionnés avec le couteau de Matt Petersen. Les marques relevées sur la lame coïncidaient avec celles laissées à l'extrémité des fils électriques. Je songeai de nouveau à Marino. Ces indices n'auraient pas signifié grand-chose si le couteau avait été retrouvé à côté du lit, et non dissimulé dans le tiroir de la commode de Matt.

Je fis défiler mon scénario. Si le tueur avait aperçu le couteau sur la table de Lori et avait décidé de s'en servir, pourquoi l'avait-il caché ensuite ? S'il s'était servi du couteau pour couper la chemise de nuit de Lori et trancher les fils électriques, alors les événements ne s'étaient pas déroulés comme je l'avais pensé initialement.

J'avais en effet imaginé que lorsque le tueur était entré dans la chambre, il avait à la main l'arme qui lui avait servi à découper la moustiquaire. Dans ce cas, pourquoi ne l'avait-il pas utilisée pour couper la chemise de Lori et les fils électriques ? Pourquoi avait-il préféré le poignard de Matt ? L'avait-il repéré dès qu'il était entré ?

Impossible. Le bureau était loin du lit, et la chambre était plongée dans l'obscurité. Il n'aurait pu le voir qu'une fois les lumières allumées, alors que Lori était déjà neutralisée, le couteau sur la gorge.

A moins qu'il n'ait été dérangé. Que son rituel n'ait été perturbé et qu'il n'ait dû changer ses plans.

Frank et moi envisageâmes les hypothèses.

— Dans ce cas, le tueur n'est pas le mari, fit remarquer Frank.

— Et Lori ne le connaissait pas. L'assassin a un *modus operandi* immuable. Mais une fois dans la chambre, quelque chose l'a dérangé.

— Un geste qu'elle a fait...

— Ou un mot qu'elle a dit.

— Peut-être. Et là il aurait aperçu le couteau sur le bureau et aurait eu l'idée de s'en servir ? A mon avis, il l'avait pris plus tôt, car il était déjà dans la maison quand elle est rentrée.

— Je ne pense pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était rentrée depuis un bon moment quand il l'a agressée.

J'y avais réfléchi à plusieurs reprises.

Lori était rentrée de l'hôpital et avait verrouillé sa porte de l'intérieur. Elle était allée poser son sac à dos sur la table de la cuisine, puis elle avait mangé un morceau. Le contenu de son estomac nous avait appris qu'elle avait mangé des biscuits au fromage peu de temps avant l'agression. La digestion avait à peine commencé. La terreur qu'elle avait éprouvée à la vue de son agresseur avait bloqué le processus. C'est un mécanisme de défense instinctif, commun à l'homme et aux animaux. La digestion s'interrompt pour permettre au sang de se diriger vers l'extrémité des membres plutôt que vers l'estomac, et préparer à la fuite et au combat. Mais Lori n'avait eu aucune chance de fuir ou de se défendre.

Après avoir mangé, elle était allée dans sa chambre pour avaler sa pilule avant de se coucher, comme d'habitude. L'alvéole du vendredi était vide sur la plaquette de pilules retrouvée dans la salle de bains. Elle s'était peut-être lavé les dents et le visage, puis elle avait enfilé sa chemise de nuit après avoir empilé ses vêtements sur une chaise avec soin. Selon moi, elle était déjà au lit lorsque le tueur avait surgi. Avait-il surveillé la maison, tapi derrière les buissons ? Attendu que les lumières s'éteignent et qu'elle s'endorme ?

Je revis les draps et le couvre-lit retournés. Elle était couverte quand il était entré, et il n'y avait pas trace de lutte dans la maison.

L'odeur dont avait parlé Matt Petersen, l'odeur acre et sucrée me revint aussi.

Si le tueur avait une odeur corporelle particulièrement forte, elle le suivait partout. Lori l'aurait sentie s'il avait été dissimulé dans la chambre.

Les odeurs trahissent soit des maladies, soit des poisons. Les médecins sont entraînés à prêter attention aux odeurs. Moi-même, j'y étais devenue si sensible que je devinais aussitôt si la victime d'un crime était ivre au moment de la mort. L'odeur de musc et d'amande du sang ou du contenu gastrique peut indiquer la présence de cyanure. Une haleine dégageant une odeur de feuilles mouillées est sans doute celle d'un tuberculeux.

Lori Petersen était médecin, comme moi. Si donc elle avait décelé une odeur inhabituelle dans sa chambre, elle ne se serait pas déshabillée avant d'en découvrir l'origine.

Cagney n'avait pas mes soucis. J'étais parfois hantée par ce prédécesseur que je n'avais pas connu, et qui évoquait pour moi la puissance et l'invulnérabilité que je n'atteindrais jamais. Je crois qu'une partie de moi enviait ce chevalier qui n'avait rien de chevaleresque.

Il était mort brutalement sur le tapis de son salon, alors qu'il allait allumer la télévision pour suivre le Super Bowl. Dans le silence des premières heures d'un lundi grisâtre, le visage couvert d'une serviette, il avait été à son tour soumis au scalpel du médecin chargé de l'autopsier, dans une salle bien gardée. Pendant trois mois, personne n'avait touché à son bureau.

La première chose que j'avais faite en arrivant à Richmond avait été de faire le vide dans ce sanctuaire jusqu'alors inviolé. J'avais fait disparaître jusqu'à la dernière trace de l'ancien occupant. Son portrait en toge, accroché derrière son imposant bureau, avait atterri au *Pathology Department* du VMC, avec une armoire remplie d'objets macabres que les médecins légistes passent pour aimer collectionner.

Son bureau – devenu le mien – était à présent une pièce bien éclairée au sol moquette de bleu roi et aux murs décorés de paysages anglais et autres scènes du monde civilisé. J'avais peu de bibelots. La seule touche morbide était constituée par le moulage en argile du visage d'un jeune garçon assassiné, dont on n'avait jamais découvert l'identité. Perché au sommet d'une armoire à dossiers, il contemplait la porte de ses yeux de plastique, attendant tristement qu'on l'appelle une dernière fois par son nom.

J'avais fait de mon bureau un endroit neutre, confortable mais fonctionnel. J'essayais de me convaincre qu'il valait mieux être considéré comme un médecin expert compétent que comme une légende vivante, mais j'en doutais.

Le fantôme de Cagney rôdait en ces lieux.

Les gens ne cessaient de le rappeler à mon souvenir par des histoires abracadabantes. Il pratiquait les autopsies sans gants, arrivait sur les lieux d'un meurtre en mangeant un sandwich, allait à la chasse avec les flics, organisait des barbecues avec les juges. On assurait que le précédent commissaire était accommodant jusqu'à l'obséquiosité parce qu'il avait peur de Cagney.

Je devais paraître bien pâle en comparaison, et je n'ignorais pas qu'on faisait constamment des comparaisons. Les seules parties de chasse auxquelles on me conviait étaient les séances au tribunal et les conférences où je devais essuyer le feu croisé des critiques et éviter les pétards qu'on me lançait dans les jambes. Après un an de fonction du commissaire Alvin Amburgey, je devais m'attendre à vivre trois ans d'enfer. Il n'avait qu'un seul objectif : marcher sur mes plates-bandes. Il contrôlait mes moindres faits et gestes. Il ne se passait pas une semaine sans que je reçoive un message comminatoire exigeant que je lui fournisse telle statistique, ou telle explication de la hausse des homicides, comme si j'en étais responsable !

Mais il ne m'avait encore jamais convoquée à l'improviste.

Jusque-là, quand il avait besoin de moi, il m'envoyait un message informatique ou un de ses assistants. J'étais persuadée qu'il ne m'avait pas appelée pour me féliciter de mon travail.

Mon regard errait sur les papiers qui encombraient mon bureau, à la recherche d'une arme de défense : dossiers, bloc-notes, classeur à pince. Je ne voulais pas me présenter dans son bureau les mains vides. J'aurais eu l'impression d'être nue. Je vidai les poches de ma blouse et décidai de prendre un paquet de cigarettes, de la « graine de cancer », comme disait Amburgey.

Il régnait au vingt-quatrième étage du *Monroe Building*, de l'autre côté de la rue. A part quelques pigeons roucoulant sur le toit, il n'avait personne au-dessus de lui. Ses subordonnés travaillaient aux étages inférieurs, où étaient regroupés les services du HHSD. Je ne connaissais pas son bureau.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur une entrée spacieuse où trônait une secrétaire dont le bureau en forme de U émergeait d'une moquette couleur paille. C'était une rousse pourvue d'un postérieur généreux, à peine sortie de l'adolescence. Lorsqu'elle quitta son écran pour me gratifier d'un sourire guilleret, je m'attendis presque à l'entendre me demander si j'avais réservé et si j'avais besoin d'un porteur pour mes bagages.

Je lui dis mon nom, qui lui était parfaitement inconnu.

— J'ai rendez-vous à 4 heures, ajoutai-je.

Elle consulta l'agenda électronique de son patron.

— Asseyez-vous, je vous prie, Mrs Scarpetta, me dit-elle sur le même ton allègre. Le Dr Amburgey va vous recevoir.

Je m'installai dans un canapé de cuir crème et cherchai en vain un cendrier parmi les magazines et les bouquets de fleurs en soie qui encombraient la table basse. J'aperçus deux pancartes : « Prière de s'abstenir de fumer. Merci. » Les minutes s'égrènèrent.

La secrétaire tapait avec application sur son clavier tout en sirotant un Perrier avec une paille.

Le paquet de cigarettes faisait une bosse dans ma poche. Je faillis demander où étaient les toilettes pour aller en griller une.

A 4 heures et demie, le téléphone sonna. La rousse se tourna vers moi avec son sourire faussement chaleureux.

— Le Dr Amburgey vous attend, Mrs Scarpetta.

D'une humeur massacrante, je tournai la poignée de cuivre. Je m'attendais à trouver le commissaire seul, mais à ma grande

surprise, ce furent trois hommes qui se levèrent à mon entrée. Il y avait déjà Norman Tanner et Bill Boltz. Lorsque ce dernier me tendit la main, je le fusillai du regard jusqu'à ce qu'il détourne les yeux d'un air gêné.

J'étais vexée et furieuse. Pourquoi ne m'avait-il pas prévenue ? Pourquoi ne m'avait-il donné aucune nouvelle depuis que nous nous étions croisés chez Lori Petersen ?

Amburgey m'accueillit d'un hochement de tête qui aurait tout aussi bien pu être destiné à me congédier, et marmonna un « Merci d'être venue » sans conviction.

C'était un petit bonhomme aux yeux fuyants. Il avait occupé son dernier poste à Sacramento, ce qui lui avait permis de s'imprégner des manières de la côte Ouest afin de dissimuler ses origines. En effet, il n'était pas très fier d'être le fils d'un fermier de Caroline du Nord. Il avait un goût prononcé pour les costumes à rayures et les cravates étroites ornées d'une pince. Il portait une turquoise à l'annulaire droit. Ses yeux étaient grisâtres et glacés, et on distinguait nettement les os de son crâne chauve sous la peau translucide.

Le fauteuil à oreilles ivoire au centre de la pièce paraissait m'être destiné. Je m'y installai. Le cuir crissa lorsque Amburgey se rassit à son bureau, un très ancien et très chinois chef-d'œuvre en bois de rose, monumental et tarabiscoté.

Derrière s'ouvrait une vaste baie offrant une vue splendide sur le patchwork du Southside, avec, au loin, le ruban scintillant de la James River. Amburgey ouvrit bruyamment une serviette en cuir d'autruche, dont il sortit un bloc-notes aux pages couvertes de sa petite écriture irrégulière. C'était un homme qui ne faisait rien à la légère.

— Je suppose que vous avez conscience du stress que provoquent ces crimes dans le public, me dit-il.

— Je m'en rends parfaitement compte.

— Bill, Norm et moi avons réuni hier après-midi ce qu'on pourrait appeler une cellule de crise. Nous avons parlé de ce que les journaux de samedi soir et dimanche ont publié, Dr Scarpetta. Comme vous le savez peut-être, la nouvelle du quatrième meurtre s'est répandue dans le pays comme une traînée de poudre.

Cela ne me surprenait pas.

— Je me doute que les journalistes ont dû vous cuisiner, poursuivit Amburgey en gardant un visage impassible. Il faut mettre un terme à ces affaires, sinon ça va barder. Nous en avons discuté tous les trois.

— Si vous arrivez à mettre un terme aux meurtres, vous méritez le prix Nobel, rétorqua-t-il tout aussi imperturbable.

— C'est notre premier souci, intervint Boltz. Les flics y travaillent sans répit, Kay. Mais nous en avons un autre, non moins sérieux : stopper les fuites dans la presse. Tous ces articles sèment la panique dans le public et renseignent le tueur sur nos moindres faits et gestes.

— En effet. Je puis vous assurer que mes services n'ont publié que le communiqué obligatoire et habituel exposant la cause et les circonstances de la mort, ajoutai-je étourdiment.

Je me défendais contre une accusation qui n'avait même pas été formulée. J'aurais voulu râler mes paroles. Si l'on m'avait convoquée pour me reprocher d'avoir commis des indiscretions, j'aurais dû obliger Amburgey à lâcher lui-même une accusation aussi outrageante. Au lieu de quoi ma réaction ne faisait que les conforter dans leur idée.

— Justement, fit Amburgey saisissant la balle au bond. Vous évoquez une question que nous aimerais tirer au clair.

— Je n'ai fait que souligner un point.

On entendit alors un léger coup à la porte, et la secrétaire apparut avec le café. Nous nous figeâmes dans un silence pesant. La rousse, qui ne parut pas remarquer la tension qui régnait, prit tout son temps, demanda à chacun s'il ne lui manquait rien, et entoura Boltz d'une attention particulière. Il n'était peut-être pas l'avocat le plus brillant du barreau de la ville, mais c'était sans aucun doute le plus séduisant, un de ces blonds qui accrochent le regard des femmes. Il ne perdait ni ses cheveux ni sa prestance, et seules les rides au coin de ses yeux indiquaient qu'il approchait de la quarantaine.

— Nous savons tous que les flics sont parfois un peu trop bavards. Mais personne ne voit d'où peuvent provenir ces fuites, lança-t-il à la cantonade.

Je me contraignis au silence. A quoi s'attendaient-ils ? A voir le gradé qui était en cheville avec Abby Turnbull avouer spontanément qu'il avait craché le morceau ?

— Jusqu'à présent, une fuite « de source médicale » a été citée dix-sept fois dans la presse depuis le premier meurtre, Dr Scarpetta, dit Amburgey. C'est beaucoup. La description des victimes ligotées et violées, la manière dont le tueur est entré, les lieux où ont été trouvés les corps et les recherches d'identification par l'ADN sont autant d'éléments attribués à cette fameuse « source médicale ». (Il leva les yeux vers moi.) Dois-je en conclure que ces détails sont exacts ?

— Pas tous. Il y a quelques petites inexactitudes.

— Telles que ?

Je ne voulais pas le lui dire. Je n'avais aucune envie de parler de ces meurtres avec lui. Pourtant j'étais obligée de lui rendre des comptes. Lui-même n'en rendait qu'au gouverneur.

— Pour le premier meurtre, les journaux ont dit que Brenda Steppe avait été étranglée avec une ceinture en moleskine. En réalité, c'était une paire de collants.

Amburgey nota cette précision.

— Quoi d'autre ?

— Les journaux ont dit que le visage de Cecile Tyler était en sang et que le couvre-lit était maculé. Or elle ne portait aucune plaie ni blessure, à part un léger saignement du nez et de la bouche, ce qui est un phénomène courant après la mort.

— Ces détails, fit Amburgey en continuant à prendre des notes, figuraient-ils dans les rapports CME-1 ?

Je dus me ressaisir avant de répondre. Je comprenais peu à peu ce qu'il avait en tête. Les CME-1 étaient les premiers rapports rédigés par le médecin expert d'après les observations qu'il effectuait sur les lieux. Les détails n'étaient pas toujours exacts car il opérait dans la confusion, avant toute autopsie en bonne et due forme.

En outre, les médecins experts ne sont pas des légistes mais des médecins privés volontaires qui, pour cinquante dollars le déplacement, peuvent être tirés du lit au milieu de la nuit et voir leurs week-ends gâchés par un accident de voiture, un suicide ou un homicide. Ils assurent une sorte de service public et sont

les fantassins de la profession. Leur travail consiste avant tout à déterminer si le cadavre exige une autopsie, à prendre un tas de photos et à noter le plus de renseignements possibles. Même si l'un de mes médecins experts avait confondu une paire de collants avec une ceinture, ça n'aurait pas dû porter à conséquence. Ils ne parlaient pas aux journalistes.

— Cette histoire de ceinture et ce couvre-lit taché de sang figuraient-ils dans les CME-1 ? insista Amburgey.

— Pas sous la forme dont la presse en a rendu compte, répliquai-je avec fermeté.

— Nous connaissons tous les méthodes de la presse, fit remarquer Tanner. Ils grossissent tout.

— Ecoutez, fis-je en dévisageant tour à tour les trois hommes. Si vous pensez qu'un de mes médecins est responsable des fuites que vous avez constatées, vous faites fausse route. Je connais les deux médecins qui ont été appelés sûr les lieux des deux premiers meurtres. Ils travaillent depuis des années à Richmond et sont tous deux irréprochables. Quant aux deux meurtres suivants, c'est moi qui m'en suis chargée personnellement. Les fuites n'émanent pas de mon bureau. Tous ces détails ont pu être rapportés par n'importe qui. Un membre des équipes de secours, par exemple.

Amburgey changea de position.

— J'ai étudié la question, dit-il. En tout, trois équipes sont intervenues. Aucun ambulancier n'était présent sur les quatre interventions.

— Les sources anonymes, argumentai-je d'un ton égal, sont souvent un savant mélange. Cette « source médicale » est peut-être la combinaison des confidences d'un ambulancier et d'un policier, pimentées de ragots glanés ici ou là.

— C'est vrai, opina Amburgey. Et je pense qu'aucun d'entre nous ne soupçonne le bureau du médecin expert d'être la source de ces fuites. Du moins pas intentionnellement, et...

— Suggérez-vous que ces fuites peuvent provenir de mon bureau de manière non intentionnelle ? m'exclamai-je.

La parole me manqua soudain.

Je me sentis devenir écarlate tandis qu'un frisson me parcourait la nuque. Ma base de données ! Elle avait été piratée.

Etait-ce à cela qu'Amburgey faisait allusion ? Comment aurait-il pu être au courant ?

Mais Amburgey poursuivait, impassible.

— Les gens bavardent, les employés parlent à leur famille, à leurs amis. Sans penser à mal, remarquez ! Mais ces bavardages peuvent aussi bien atterrir sur le bureau d'un journaliste. Ce sont des choses qui arrivent. Je suis sûr que vous comprenez qu'un certain nombre d'éléments divulgués par ces fuites sont de nature à porter un tort considérable à l'enquête.

— L'administrateur de la ville et le maire, renchérit Tanner, ne voient pas ça d'un très bon œil. Le taux des assassinats a déjà écorné l'image de Richmond. Voir les journaux de tout le pays reprendre des articles à sensation sur le tueur en série qui sévit ici est la dernière chose dont la ville a besoin. Les grands hôtels attendent des séminaires, des touristes. Or les gens n'aiment pas se rendre là où ils craignent pour leur vie.

— C'est exact, acquiesçai-je avec froideur. Mais je ne pense pas que les habitants de Richmond apprécieraient d'apprendre que la seule préoccupation du maire soit la baisse de la fréquentation touristique.

— Voyons, Kay ! fit Boltz, on n'a jamais dit ça.

— Bien sûr que non, ajouta aussitôt Amburgey. Mais il faut voir la réalité en face. Le feu couve. Si nous ne prenons pas toutes les mesures, nous courons à la catastrophe.

— Quelle catastrophe ? demandai-je avec lassitude en tournant mon regard vers Boltz.

Il avait le visage tendu, les yeux pleins d'une émotion contenue.

— Le meurtre de Lori Petersen est explosif, Kay, finit-il par m'expliquer. Il y a des éléments dans cette affaire dont personne n'a parlé. Des choses que, Dieu merci, les journalistes ne savent pas encore. Mais qu'ils apprendront, tôt ou tard. Et si, d'ici là, nous n'avons pas résolu ce problème avec tact et discréction, ça va exploser.

Tanner tourna vers moi son long visage lugubre.

— La ville risque même d'être... hum !... traînée devant les tribunaux pour ça. (Il jeta un coup d'œil à Amburgey qui, d'un hochement de tête, l'engagea à poursuivre.) Il s'est passé un truc

très ennuyeux, figurez-vous. Lori Petersen a appelé la police une fois rentrée chez elle, dans la nuit de vendredi. C'est un de nos agents radio qui nous l'a appris. A 0 h 49, samedi, un opérateur a reçu un appel 911. L'ordinateur a juste eu le temps d'indiquer que l'appel provenait de chez Petersen, puis la communication a été coupée.

— Si vous vous souvenez bien, enchaîna Boltz, il y avait un téléphone sur la table de nuit. Le cordon avait été arraché. Le Dr Petersen a dû se réveiller au moment où le tueur entrait. Elle a voulu téléphoner mais n'a pu composer que le 911 avant d'être immobilisée. Son adresse s'est inscrite sur l'écran, c'est tout. Elle n'a rien pu dire. Dès qu'ils reçoivent un 911, les agents le signalent aux voitures de patrouille. Neuf fois sur dix, ce sont des blagues, des mômes qui s'amusent avec le téléphone. Mais comment être sûr ? Ça peut être une personne victime d'une crise cardiaque, d'un malaise. Ou d'une agression. Les opérateurs ont pour consigne de considérer les 911 comme prioritaires. Les agents répercutent les appels et une voiture de patrouille se rend sur place. Or, vendredi soir, la consigne n'a pas été respectée. L'opérateur a fait passer l'appel en quatrième position. Il a été suspendu.

— Il faut dire que la soirée était mouvementée, intervint Tanner. Les appels radio n'arrêtaient pas. Le problème, c'est qu'une fois que vous avez donné un ordre de priorité à une intervention, vous ne pouvez pas revenir en arrière. L'agent répartit les appels aux voitures en fonction des indications de priorité. Il ne connaît pas la nature des appels, mais personne ne s'occupera d'un appel en quatrième position s'il y a des urgences.

— C'est une erreur, admit Amburgey, mais ça peut arriver, hein ?

J'étais tellement tendue que je respirais à peine.

— Ce n'est que quarante-cinq minutes plus tard, reprit Boltz de sa voix monotone, qu'une voiture est arrivée à la résidence Petersen. L'officier a examiné la façade avec sa torche. Les lumières étaient éteintes, tout paraissait normal. A ce moment-là un autre appel lui a signalé une violente dispute ailleurs. Il est

reparti. C'est peu après que Petersen est rentré chez lui pour découvrir sa femme dans les conditions qu'on sait.

Les trois hommes continuèrent à parler entre eux.

— Des tribunaux de Washington et de New York ont établi que le gouvernement d'un Etat ne peut pas être tenu responsable de son incapacité à protéger ses citoyens contre les agressions criminelles.

— On ne peut pas toujours incriminer la police.

— Mais même si on gagne le procès, la ville est perdante, à cause de tout ce tapage.

Je n'entendais plus rien. Des scènes d'horreur se télescopaient dans mon esprit. L'appel 911 brutalement interrompu... je comprenais tout !

Lori Petersen était rentrée épuisée après son service aux urgences, et son mari l'avait prévenue qu'il serait là plus tard que d'habitude. Elle s'était donc couchée, avec peut-être l'intention de dormir jusqu'à son retour. Elle s'était réveillée en entendant quelqu'un dans la maison, peut-être le bruit étouffé de pas dans le couloir, venant vers la chambre.

Etonnée, elle appelle son mari.

Pas de réponse.

C'est alors que dans le silence et l'obscurité, elle comprend qu'il y a quelqu'un dans la maison et que ce n'est pas Matt.

Prise de panique, elle allume pour téléphoner.

A peine a-t-elle enfoncé les touches du 911 que le tueur est sur elle. Il arrache le cordon avant qu'elle ait pu appeler à l'aide.

Peut-être lui arrache-t-il le combiné des mains. Peut-être commence-t-il à l'insulter, et elle à le supplier.

Il est furieux. C'est peut-être à ce moment-là qu'il la frappe. Qu'il lui fracture les côtes et, tandis qu'elle se tord de douleur, il regarde autour de lui, affolé. La lampe est toujours allumée. Il voit le couteau sur le bureau.

La mort de Lori aurait pu être évitée !

Si l'opérateur avait donné la priorité à son appel, une voiture serait arrivée quelques minutes après. Le policier aurait vu la lumière dans la chambre — le tueur avait besoin de lumière pour ligoter sa victime avec les fils électriques. Le policier se serait peut-être approché. Il aurait entendu des

bruits suspects. S'il avait pris le temps d'inspecter l'arrière de la maison, il aurait vu la moustiquaire découpée, le banc, la fenêtre ouverte. L'assassin prend son temps pour accomplir son sinistre rituel. On aurait pu l'empêcher de tuer !

J'avais la bouche si sèche que je dus avaler plusieurs gorgées de café avant de pouvoir articuler un mot.

— Combien de personnes le savent ? demandai-je.

— Très peu, fit Boltz. Même pas le sergent Marino. Il n'était pas de service quand l'appel a été répercuté. Il y avait déjà un policier sur place quand on l'a appelé chez lui. On a fait passer une consigne dans les services : silence total sur ce détail.

Le candidat au bavardage ferait sa carrière à la circulation ou à la surveillance des vestiaires, ça ne faisait pas un pli.

— Si nous vous informons de cette délicate situation, reprit Amburgey en choisissant ses mots, c'est pour vous faire comprendre le contexte qui nous pousse à prendre les mesures que nous avons décidées.

Droite sur mon siège, je le fixai d'un regard dur. Nous y voilà, songeai-je.

— J'ai parlé hier soir au Dr Spiro Fortosis, le psychiatre qui a eu l'amabilité de nous faire partager quelques-unes de ses conclusions. J'ai parlé avec ceux du FBI. Tous ces experts sont convaincus que la publicité ne fait qu'aggraver le problème et exciter l'assassin. Il jouit quand il voit ses exploits étalés dans les colonnes des journaux. Et il recommence aussitôt.

— Impossible d'empêcher les journalistes d'écrire ce qu'ils veulent, lui rappelai-je.

— Bien sûr que si, fit Amburgey en regardant par la fenêtre d'un air songeur. Si nous leur disons le strict minimum, ils n'ont plus grand-chose à raconter. Jusqu'à maintenant, malheureusement, nous leur en avons trop dit. (Il se tut un instant.) Quelqu'un leur en a trop dit.

Je ne voyais pas où il voulait en venir, mais tous les panneaux étaient dirigés dans ma direction.

— Les détails exclusifs, reprit-il, autrement dit les fuites ont permis des articles plus que réalistes et une débauche de gros titres. Le Dr Fortosis en déduit que c'est peut-être la raison qui a poussé le tueur au quatrième meurtre aussitôt après le

troisième. Le tapage fait autour de ses crimes l'excite, le met sous pression. Il doit aussitôt trouver une nouvelle proie pour se soulager. Comme vous le savez, il ne s'est écoulé qu'une semaine entre le meurtre de Cecile Tyler et celui de Lori Petersen.

— En avez-vous parlé à Benton Wesley ?

— Inutile. J'ai vu Susling, un de ses collègues à l'unité d'étude du comportement de Quantico. Une autorité en la matière.

Je fus soulagée. Je n'aurais pas supporté que Wesley, avec qui j'avais parlé quelques heures auparavant, n'ait fait aucune allusion devant moi à ce que j'étais en train d'apprendre. J'étais persuadée qu'il allait être aussi exaspéré que je l'étais. Le commissaire voulait me neutraliser, passer par-dessus Marino et doubler Wesley pour s'approprier l'affaire.

— La publicité tapageuse à cause des fuites, reprit Amburgey, et le risque de mise en cause de la ville pour l'incident du 911 nous contraignent à prendre des mesures draconiennes, Dr Scarpetta. A partir de maintenant, toutes les informations communiquées à l'extérieur devront obligatoirement passer par Norm et Bill. Et tout ce qui sortira de votre bureau devra passer par moi. C'est clair ?

Il n'y avait jamais eu de problème avec mon service, et il savait que j'étais très circonspecte avec la presse.

Comment les journalistes – et les autres – réagiraient-ils lorsqu'on les aiguillerait sur le commissaire pour obtenir des informations qu'ils avaient l'habitude jusqu'ici d'obtenir de mon bureau ? C'était la première fois que le fait se produisait en quarante-deux ans de service des médecins experts en Virginie. En me réduisant au silence, on donnait l'impression que j'étais écartée parce qu'indigne de confiance.

Je regardais tour à tour les trois hommes. Aucun n'osait me regarder en face. La mâchoire contractée, Boltz examinait le fond de sa tasse.

Amburgey s'était remis à parcourir ses notes.

— La pire, c'est Abby Turnbull. On ne peut pas dire qu'elle ait le triomphe modeste. Vous la connaissez ? me demanda-t-il.

— Ma secrétaire ne la laisse pas passer.

— Je vois, fit-il en tournant une page.

— Elle est dangereuse, fit Tanner. Le *Times* appartient à l'un des plus grands groupes du pays.

— C'est elle qui cause les plus gros dégâts, commenta Boltz d'une voix lente. Les autres se contentent de broder sur ses scoops. Ce qu'il faut que nous sachions, c'est où elle trouve ses infos. (Se tournant vers moi :) A part vous Kay, qui a accès à vos dossiers ?

— J'envoie des doubles à l'avoué du Commonwealth et à la police, fis-je d'un ton égal. (En l'occurrence à lui et à Tanner.)

— Les familles des victimes ?

— Jusqu'à présent, les familles des quatre victimes ne me l'ont pas demandé. Et si elles l'avaient fait, je vous les aurais envoyées.

— Les compagnies d'assurances ?

— Si elles en font la demande. Mais après le deuxième meurtre, j'ai ordonné de ne plus faire circuler les rapports provisoires, sauf à votre bureau et à la police.

— Qui d'autre ? demanda Tanner. Le bureau des Statistiques ne vous avait pas réclamé vos CME-1 et vos rapports d'autopsie pour les mettre en mémoire ?

Je fus si étonnée que je ne répondis pas tout de suite. Tanner avait dû étudier sérieusement la question, sinon pourquoi se serait-il intéressé à de telles procédures ?

— Nous avons cessé nos envois aux Statistiques dès que nous avons été informatisés, lui expliquai-je. Aujourd'hui, on ne leur communique des données que lorsqu'ils préparent leur rapport annuel, mais...

Tanner me coupa la parole.

— Dans ce cas, il ne reste plus que votre ordinateur, dit-il en remuant paresseusement son café dans sa tasse en carton. Je suppose que l'accès à votre base de données est strictement limité ?

— J'allais poser la question, marmonna Amburgey.

On n'aurait pas pu me la poser à un pire moment.

J'aurais même préféré ne rien savoir. Je luttai contre la panique tout en cherchant désespérément une réponse. Le tueur serait-il déjà sous les verrous, et Lori Petersen toujours en

vie si les fuites n'avaient pas eu lieu ? Etais-il possible que la « source médicale » fût mon propre ordinateur ?

Je dus me résoudre à admettre la vérité.

— Malgré toutes nos précautions, il semble que quelqu'un ait pu accéder à nos données. Nous avons eu aujourd'hui la preuve qu'on avait essayé d'ouvrir le fichier de l'affaire Petersen. La tentative a échoué, le dossier n'avait pas encore été entré.

Un long silence s'établit. J'allumai une cigarette. Amburgey la fixa d'un air indigné avant de me demander :

— Les trois premiers dossiers l'avaient-ils été ?

— Oui.

— Etes-vous sûre qu'il ne s'agit pas d'un membre de votre personnel, ou d'un de vos responsables de circonscription ?

— J'en suis raisonnablement sûre.

Nouveau silence.

— Est-il possible que ce ne soit pas la première fois que cette violation se produise ? demanda-t-il.

— Impossible de le savoir. Nous laissons l'ordinateur en mode veille pour que Margaret ou moi puissions l'interroger de chez nous. Nous ne comprenons pas comment on a pu se procurer le mot de passe.

— Comment avez-vous décelé l'effraction ? demanda Tanner, dérouté. Vous l'auriez certainement découverte si elle s'était déjà produite, non ?

— Mon analyste informatique l'a découverte parce qu'elle avait par inadvertance laissé l'écho branché. Les commandes sont restées inscrites à l'écran.

Les yeux d'Amburgey lançaient des éclairs et son visage était écarlate. Il s'empara d'un coupe-papier émaillé et fit courir son pouce sur la lame.

— Bon ! finit-il par dire, nous ferions mieux d'aller jeter un coup d'œil à votre machine pour savoir quel genre d'informations a pu apprendre cet individu. Ça n'a peut-être rien à voir avec ce que les journaux ont publié. J'en suis d'ailleurs presque sûr. Je veux également que nous examinions ensemble ces quatre meurtres, Dr Scarpetta. On me pose des tas de questions. Je veux savoir de quoi il retourne.

J'étais écrasée, impuissante. Amburgey occupait le terrain. Il allait soumettre à son examen bureaucratique l'activité privée et très sensible à laquelle se livrait mon bureau. L'idée qu'il allait tripoter les photos de ces femmes martyrisées me faisait trembler de rage.

— Vous pourrez les étudier dans mon bureau. Il est hors de question d'en faire des photocopies ou de les faire circuler, ajoutai-je d'un ton glacial.

— Allons-y tout de suite. Bill ? Norm ?

Les trois hommes se levèrent. En sortant, Amburgey prévint sa secrétaire qu'il ne reviendrait pas à son bureau. Elle suivit Boltz des yeux d'un air rêveur.

Il faisait un soleil resplendissant et la circulation était très dense. Nous dûmes attendre un répit pour traverser la rue. Personne ne parlait. J'ouvrais la marche. Nous empruntâmes l'entrée sur l'arrière, car à cette heure-ci l'entrée principale était fermée.

Je priai les trois hommes d'attendre dans la salle de conférence et allai chercher les dossiers dans le tiroir verrouillé de mon bureau. Rose manipulait des papiers dans la pièce voisine. Je lui fus reconnaissante d'être encore là à 5 heures passées. Elle avait compris que si Amburgey m'avait convoquée, c'est que j'avais un problème.

Lorsque je regagnai la salle de conférence, je me plantai face à mes trois hôtes et, la cigarette au bec, défiai silencieusement Amburgey de me demander de sortir. Il s'en abstint. Je m'assis. Une heure s'écoula.

Le silence n'était troublé que par le bruit des pages qu'on feuilletait, les commentaires et observations échangés à voix basse. Ils étalèrent les photos devant eux comme des cartes à jouer. Amburgey ne cessait de prendre des notes. A un moment, quelques chemises tombèrent devant Boltz sur la moquette.

— Je les ramasse, fit Tanner en repoussant sa chaise.

— Ça ira, rétorqua Boltz en se penchant.

Il prit l'air dégoûté pour récupérer les documents éparpillés par terre. Qu'il reclassa toutefois suivant leur numérotation. Pendant ce temps, Amburgey continua de lire et de prendre des notes, comme si de rien n'était.

Les minutes me paraissaient des heures. Ils me posèrent une ou deux questions, mais parlèrent surtout entre eux, comme si je n'existaïs pas.

A 6 heures et demie, nous allâmes dans le bureau de Margaret. Je m'installai devant l'ordinateur et désactivai le mode veille. Sur l'écran apparut la fenêtre d'accès aux fichiers, artistiquement colorée d'orange et de bleu par Margaret. Amburgey me rappela le numéro de fichier de Brenda Steppe, la première victime.

J'entrai le numéro et enfonçai la touche d'exécution.

Le fichier était composé d'un tableau comportant cinq ou six colonnes. Les trois hommes parcoururent les données figurant dans les rectangles orange, hochant la tête quand ils avaient fini, pour que je fasse défiler le texte jusqu'à la page suivante.

Nous y tombâmes dessus deux pages plus loin.

Dans la colonne « Vêtements, effets personnels, etc. » figurait la liste de tout ce qu'on avait retrouvé sur le corps de Brenda Steppe, y compris ses liens. L'indication était en gros caractères : « ceinture de moleskine foncée autour du cou ».

Sans un mot, Amburgey souligna la phrase de son doigt.

Je pris le dossier de Brenda Steppe et lui montrai que cette indication ne correspondait pas à ce que j'avais dicté dans mon rapport d'autopsie, qui précisait « une paire de collants transparents nouée autour du cou ».

— Peut-être, fit Amburgey, mais c'est bien une ceinture qui est indiquée dans le rapport de l'équipe.

Je cherchai le rapport et le parcourus. Amburgey avait raison. L'infirmier indiquait que la victime avait les poignets et les chevilles attachés avec des fils électriques, et qu'**« une sorte de ceinture foncée »** était passée autour de son cou.

— Peut-être, suggéra Boltz comme pour me venir en aide, qu'une de vos secrétaires a tapé cette phrase du rapport de l'équipe sans s'apercevoir qu'elle contredisait le vôtre.

— C'est peu probable, objectai-je. Mes secrétaires n'entrent pas les données qui figurent dans le rapport d'autopsie, le rapport du labo et le certificat de décès.

— Mais c'est une possibilité, insista Amburgey.

— Disons qu'il y a une possibilité.

— La source de cette histoire de ceinture, telle qu'elle a été citée par les journaux, provient donc peut-être de votre

ordinateur, déclara Tanner. Un journaliste a pu pénétrer dans votre base de données. Et il a publié une information erronée parce que votre ordinateur contenait une information erronée.

— Il a pu aussi obtenir cette information erronée par l'infirmier, objectai-je.

— Je compte sur vous pour assurer la sécurité des informations contenues dans votre machine à l'avenir, fit Amburgey en s'éloignant de l'écran. Demandez à celle qui s'en occupe de changer le mot de passe. Faites le nécessaire, Dr Scarpetta. J'attends un rapport exhaustif.

Il se dirigea vers la porte et se retourna sur le seuil.

— J'enverrai des doubles aux parties concernées, et nous verrons si d'autres mesures sont nécessaires.

Sur ce il disparut, Tanner sur les talons.

Quand tout s'écroule autour de moi, je fais la cuisine.

Après une journée déprimante, certains vont taper dans une balle ou faire trois fois le tour du pâté de maisons au pas de course. J'avais une amie juge de district à Coral Gables, qui préférait aller à la plage avec sa chaise pliante et faire fondre son stress au soleil, en lisant un roman porno. Beaucoup de flics de ma connaissance avaient, eux, l'habitude de noyer leurs chagrins dans la bière au foyer du *Fraternel Order of Police*.

Moi, je ne suis ni sportive, ni alcoolique, et il n'y a pas de plage à proximité. En revanche, la cuisine est une activité à laquelle je regrette de ne pouvoir consacrer plus de temps. Et même si la cuisine italienne n'est pas, tant s'en faut, ma seule passion, ça a toujours été ce que je fais de mieux.

— Sers-toi de la râpe la plus fine, conseillai-je à Lucy.

— C'est trop dur ! se plaignit-elle avec un soupir excédé.

— Le vieux parmesan est toujours dur.

Je rinçai le poivre vert, les oignons et les champignons, les séchai dans un torchon et posai le tout sur la planche à découper. Sur la cuisinière gargouillait une sauce confectionnée l'été précédent avec des tomates fraîches, du basilic, de l'origan et de l'ail. J'en gardai toujours en réserve au congélateur pour des jours comme celui-ci. Après les avoir fait revenir, j'avais mis des morceaux de boeuf et des rondelles de saucisses de Lugano à

égoutter sur du papier absorbant. De la pâte levait sous un torchon humide. Dans un bol, j'avais émietté de la mozzarella au lait entier que j'achetais à New York, dans une petite boutique de West Avenue.

— Maman achète toujours de la sauce toute prête, haleta Lucy, et elle y ajoute des tas de trucs.

— C'est une hérésie, déplorai-je. (Je me mis à hacher mes condiments.) Ta grand-mère aurait préféré nous laisser mourir de faim que de nous faire avaler un truc tout prêt.

Ma sœur n'a jamais aimé faire la cuisine. Les moments les plus merveilleux de notre enfance se sont pourtant déroulés autour de la table. Quand mon père n'était pas encore malade, il présidait et nous servait cérémonieusement d'énormes assiettes de *spaghetti*, de *fettucine* ou — le vendredi — de *frittata*. On avait du mal à joindre les deux bouts mais il y avait toujours à boire et à manger et, lorsque je revenais de l'école, j'étais accueillie par les effluves appétissants et les bruits qui provenaient de la cuisine.

Outre qu'il s'agissait d'une véritable rupture de la tradition familiale, je regrettais que Lucy ne sache rien de tout ça. Lorsqu'elle revenait de l'école, la maison était silencieuse et le dîner n'était qu'une corvée dont il fallait se débarrasser au plus vite. Ma sœur n'aurait jamais dû avoir d'enfant. Ma sœur n'aurait jamais dû naître italienne.

Je m'enduisis les mains d'huile d'olive et entrepris de pétrir la pâte longuement.

— Tu peux la faire sauter comme à la télé ? me demanda Lucy.

Je lui fis une petite démonstration, qu'elle suivit avec des yeux admiratifs.

— Ce n'est pas très difficile, tu sais, fis-je en souriant pendant que la pâte s'aplatissait. Le truc, c'est de garder les doigts souples pour ne pas la trouer.

— Laisse-moi essayer.

— Finis de râper le parmesan, fis-je sévèrement.

— Oh ! s'il te plaît, laisse-moi essayer !

Elle descendit de son tabouret et s'approcha. Je lui pris les mains, les huilai et lui fis serrer les poings. Je fus surprise de

constater qu'ils étaient presque aussi gros que les miens. Quand elle était bébé, ils n'étaient pas plus gros qu'une noix. Je posai la boule de pâte sur ses poings et lui montrai comment la faire tourner.

— Elle est de plus en plus large ! s'exclama-t-elle. C'est génial !

— C'est la force centrifuge. Autrefois, on faisait le verre à vitre de cette façon. Tu as déjà vu de ces carreaux qui ont comme des rides à la surface ? (Hochement de tête.) On commençait par faire un grand disque de verre puis...

Nous levâmes simultanément la tête en entendant des pneus crisser sur le gravier de l'allée. Une Audi blanche s'arrêta devant la maison, et l'humeur de Lucy s'assombrit.

— Oh ! fit-elle d'un air désappointé, c'est lui...

Bill Boltz sortit de la voiture et prit deux bouteilles de vin sur le siège passager.

— Je suis sûre que tu l'aimeras beaucoup. Il a très envie de te connaître.

— C'est ton fiancé ?

Je me rinçai les doigts.

— On se voit de temps en temps. Et on travaille ensemble...

— Il n'est pas marié ?

— Sa femme est morte l'année dernière.

— Ah ! (Silence.) Morte de quoi ?

Je lui embrassai les cheveux et allai ouvrir. Ce n'était pas le moment de le lui apprendre.

— Ça va ? fit Bill en m'effleurant la joue de ses lèvres.

— Comme ça, rétorquai-je en refermant la porte.

— Attends d'avoir bu quelques verres de cette potion magique, dit-il en brandissant les bouteilles comme des trophées. Réserve personnelle !

Je lui fis signe de me suivre jusqu'à la cuisine.

Juchée sur un tabouret haut, le dos à la porte, Lucy s'était remise à râper du fromage.

— Lucy ?

Shrutt... shruttt...

— Lucy ? répétais-je en m'approchant. Je te présente Mr Boltz. Bill, voici ma nièce.

Elle s'interrompit à contrecœur et se retourna.

— Je me suis fait mal, tante Kay.

Elle me montra sa main gauche où perlait une goutte de sang.

— Oh ! ma chérie... Attends, je vais arranger ça.

— Il en est tombé dans le fromage ! ajouta-t-elle au bord des larmes.

— Il faut appeler l'ambulance, déclara Bill d'un ton solennel. (A la grande surprise de Lucy, il la souleva du tabouret et la coucha dans ses bras.) PIN PON ! PIN PON ! PIN PON ! lança-t-il en la transportant jusqu'à l'évier. Ici voiture 306. Je vous amène une urgence. Une jolie petite fille blessée à la main. Prévenez le Dr Scarpetta !

Lucy riait à gorge déployée. Elle oublia aussitôt sa coupure et, cinq minutes après regardait avec adoration Bill déboucher une bouteille.

— Il faut le laisser respirer, lui expliquait-il. Dans une heure, son goût sera plus doux. Comme toutes les choses dans la vie, le vin s'adoucit avec le temps.

— Je peux goûter ?

— Alors là..., fit-il avec gravité. Il faut demander à tante Kay. Moi, je n'y vois aucun inconvénient.

Je versai la garniture sur la pâte avant d'ajouter les rondelles de saucisse, la viande, les légumes, le parmesan et la mozzarella, puis je mis la pizza au four. Bientôt, le parfum de l'ail se répandit dans la cuisine. Je préparai la salade et mis la table pendant que Bill et Lucy bavardaient.

Nous mangeâmes tard. Le doigt de vin que Bill avait versé à Lucy se révéla un excellent somnifère. A peine me mettais-je à desservir que ses paupières s'alourdirent. Elle était prête à aller au lit.

— Je ne sais pas comment tu as fait, mais tu l'as conquise, dis-je à Bill un peu plus tard. (J'avais couché Lucy et nous étions tous deux assis dans la cuisine.) J'avais peur de sa réaction.

— Tu pensais qu'elle serait jalouse ?

— Ça ne m'aurait pas étonnée. Tu sais, sa mère est une grande consommatrice de relations éphémères.

— Et elle n'a guère de temps pour s'occuper de sa fille, c'est ça ? fit-il en remplissant nos verres.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— C'est dommage. C'est une gamine adorable, astucieuse. Elle tient de toi. (Il but une gorgée avant d'ajouter :) Qu'est-ce qu'elle fait toute la journée pendant que tu n'es pas là ?

— Bertha reste ici. Lucy passe le plus clair de son temps à pianoter sur mon micro.

— Tu as des jeux dessus ?

— Pas du tout. Elle en connaît plus long que moi en informatique. La dernière fois, elle programmait en Basic et avait nettoyé toute ma base de données.

Pendant un instant, il examina le fond de son verre.

— On peut se servir de cet ordinateur pour interroger celui de ton bureau ?

— Je te vois venir ! Oublie ça.

— Dommage, fit-il en levant les yeux vers moi. Ça aurait peut-être mieux valu.

— Lucy ne ferait jamais ça, dis-je avec conviction. De toute façon, qu'est-ce que ça changerait ?

— Au moins tu n'aurais plus Amburgey sur le dos.

— Il n'est pas près de me ficher la paix, dis-je avec amertume.

— Tu as raison. La seule chose qui le décide à se lever le matin, c'est de te chercher des poux.

— Je m'en suis aperçue.

Amburgey avait été nommé à son poste au moment où la communauté noire de la ville accusait la police de ne s'intéresser sérieusement à un meurtre que si la victime était blanche. Peu de temps après, un conseiller municipal noir s'était fait tuer dans sa voiture. Amburgey et le maire avaient alors eu l'idée d'effectuer une visite surprise à la morgue, le lendemain matin. Histoire d'améliorer leur image de marque.

L'histoire n'aurait pas eu de conséquences si Amburgey avait pensé à me poser quelques questions pendant que je pratiquais l'autopsie, et s'il avait gardé sa langue. Il avait cru bon d'informer confidentiellement les journalistes qui se pressaient à la porte de mon bureau que « les impacts » relevés

sur le conseiller municipal défunt « indiquaient que le coup de fusil de chasse avait été tiré à bout portant ». Aussi diplomatiquement que possible, j'avais dû expliquer plus tard aux journalistes que ces soi-disant « impacts » étaient en réalité les marques des aiguilles de gros calibre que les internes du service des urgences enfonçaient dans les artères sous-clavières pour effectuer des transfusions de sang. Le conseiller était mort d'une blessure par balle. L'arme était un pistolet de petit calibre. Et on lui avait tiré dans la nuque.

Les journalistes s'en étaient donné à cœur joie.

— Le problème, c'est qu'il est médecin, dis-je à Bill. Il en sait juste assez pour penser qu'il est expert en médecine légale ou qu'il dirigerait mon bureau mieux que moi. En réalité, ce gros plein de soupe n'y connaît rien.

— Et tu le lui fais sentir. C'est là ton erreur.

— Que voudrais-tu que je fasse ? Que je dise *amen* ?

— Rivalité professionnelle, conclut-il en haussant les épaules. Ça n'est pas la première fois que ça arrive.

— C'est un peu court comme explication ! Si ça se trouve, je lui rappelle sa mère ! Qu'est-ce que j'en sais ?

Ma colère était montée d'un seul coup.

— Hé ! fit-il en levant la main. Ne t'en prends pas à moi. Je t'ai rien fait !

— Tu étais présent, cet après-midi, non ?

— Et alors ? Tu voulais peut-être que j'annonce à Amburgey et Tanner que je ne pouvais pas assister à la réunion parce qu'on se voit au-dehors ?

— Bien sûr que non, dis-je, l'air contrit. Et pourtant, c'est peut-être ce que j'attendais de toi. Que tu lui rentres dans le lard.

— Génial ! Ça m'aurait beaucoup aidé pour les prochaines élections. En plus, tu m'aurais probablement laissé moisir en taule sans payer ma caution.

— Ça aurait dépendu de la somme.

— Merde !

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Sur quoi ?

— Sur la réunion. Tu le savais depuis hier, non ?

Peut-être même que tu étais au courant depuis plus longtemps, eus-je envie de dire, et que c'est pour ça que tu ne m'as pas appelée de tout le week-end ! Mais je me retins.

Il scrutait de nouveau le fond de son verre.

— Je ne voyais pas l'utilité de te le dire, finit-il par avouer. Tu te serais inquiétée, alors que cette réunion a été une pure formalité.

— Une *formalité* ! m'exclamai-je, incrédule. Amburgey me met sur la touche et fout mon bureau sens dessus dessous, et c'est une *formalité* !

— Kay, je suis sûr qu'une partie de ce qu'il a fait n'a été motivée que par l'annonce de l'effraction de ton ordinateur. Et ça, je ne le savais pas hier. Merde ! Toi-même, tu l'ignorais.

— Je vois, dis-je, sceptique. Personne n'était au courant avant que j'en parle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est une sacrée coïncidence que nous ayons découvert le piratage quelques heures avant qu'il me convoque. Il était peut-être déjà au courant...

— Peut-être.

— Voilà qui me rassure !

— Comment savoir ? Et qu'est-ce que ça peut faire ? Peut-être que quelqu'un a parlé. Ta programmatrice, par exemple. Et de fil en aiguille, la rumeur est remontée jusqu'au vingt-quatrième étage. (Il haussa les épaules.) Ça n'a fait qu'ajouter un souci à ceux qu'il avait déjà. En tout cas, tu as bien fait de dire la vérité.

— Je dis toujours la vérité.

— Pas toujours, rétorqua-t-il avec un petit sourire. Tu mens tous les jours par omission en ce qui nous concerne.

— Donc il était peut-être au courant, le coupai-je. J'aimerais que tu me dises que toi, tu ne l'étais pas.

— Je te le jure, m'assura-t-il en me regardant dans les yeux. Si j'avais entendu quoi que ce soit, je t'aurais prévenue, Kay. Je t'aurais appelée.

— Et tu aurais volé à mon secours, Superman ?

— Merde, marmonna-t-il. Moque-toi de moi.

Le voilà qui me servait la grande scène de l'homme blessé. Bill avait un vaste répertoire de rôles au gré des circonstances. J'avais même parfois du mal à croire qu'il était amoureux.

Il était au cœur des fantasmes de la moitié des femmes de la ville, et son directeur de campagne jouait de cet atout à la perfection. Des photos de Bill avaient été placardées dans les restaurants, les vitrines et sur les poteaux téléphoniques de toute la ville. Qui pouvait résister au charme de ce visage séduisant, de ces cheveux blonds et de ce bronzage entretenu grâce à plusieurs heures de tennis par semaine ?

— Je ne me moque pas, Bill. Et je ne veux pas de dispute.

— Moi non plus.

— Je suis découragée. Je ne sais pas quoi faire.

Il avait apparemment réfléchi à la question.

— Il faudrait que tu aies une idée de la personne qui a piraté tes données. Ou que tu puisses le prouver.

— Le prouver ? fis-je d'un air las. Tu as un suspect ?

— Sans aucune preuve.

— Qui ? fis-je en allumant une cigarette.

Son regard erra à travers la cuisine.

— Abby Turnbull est ma candidate numéro un.

— Je pensais que tu allais me proposer un nom original.

— Je suis sérieux, Kay.

— Ecoute, c'est une journaliste ambitieuse, tout le monde le sait, rétorquai-je avec irritation. Mais franchement, j'en ai pardessus la tête d'entendre citer son nom à toutes les sauces. Elle n'est pas aussi dangereuse qu'on le dit.

D'un geste brusque, Bill reposa son verre sur la table.

— Ça, alors ! s'exclama-t-il en me fusillant du regard. Ce n'est pas une question d'ambition. C'est une vipère. Elle est vicieuse, manipulatrice, dangereuse. Cette salope est prête à tout !

Sa colère me laissa sans voix. Je n'étais pas habituée à l'entendre insulter une femme. Une femme qu'il connaissait à peine, croyais-je.

— Tu te souviens de l'article qu'elle a écrit sur moi, il y a un mois ou deux ?

Obéissant à la tradition, le *Times* avait en effet publié le portrait du nouvel avoué du Commonwealth nommé à Richmond. L'article, assez long, était sorti un dimanche. Je m'en souvenais vaguement. Insipide.

— C'était un papier plutôt inoffensif, non ? demandai-je.

— Et pour cause, répliqua-t-il vivement. Elle n'avait pas très envie de l'écrire.

Non pas qu'elle ait trouvé le sujet ennuyeux. De toute évidence, il s'agissait d'autre chose et j'attendais la suite, sur le qui-vive.

— Ça a été très pénible. Elle a passé une journée entière avec moi, je l'ai transportée en voiture de réunion en réunion. Elle m'a même accompagné chez le teinturier ! Tu connais les journalistes. Ils te suivraient aux chiottes si tu les laissais faire. Bref ! au fur et à mesure que l'après-midi passait, les choses ont pris une tournure aussi désagréable qu'inattendue.

Il se tut pour voir si je pigeais. Je pigeais parfaitement.

— Je ne l'ai pas vu venir, reprit-il, tendu. Nous sommes sortis de la dernière réunion vers 8 heures. Elle a insisté pour que nous allions au restaurant, aux frais de son journal et elle avait encore quelques questions à me poser. Après le repas, nous étions à peine sortis du parking qu'elle m'a annoncé qu'elle ne se sentait pas bien. C'était le vin qui ne passait pas, disait-elle. Elle m'a demandé de la déposer chez elle plutôt que de la ramener au journal où elle avait laissé sa voiture. Je l'ai donc raccompagnée. Et quand je me suis garé devant chez elle, elle m'a sauté dessus.

— Et ensuite ? fis-je d'un air faussement détaché.

— Je ne savais pas comment m'en sortir. Je crois que je lui ai dit des choses humiliantes. Et maintenant, elle veut ma peau.

— Comment ça ? Elle t'appelle la nuit ? Elle t'envoie des lettres de menaces ?

Je ne parlais pas sérieusement, mais sa réponse me désarçonna.

— Tu as vu ses putains d'articles ? Et les fuites de « source médicale » ? C'est peut-être dingue, mais elle agit pour des raisons personnelles...

— Tu penses qu'elle pirate mon ordinateur et expose mes dossiers au grand jour pour se venger de toi ?

— Si le procès foire à cause des fuites, qui est-ce qui trinque ? (Je restai muette et le regardai, incrédule.) C'est moi, poursuivit-il. C'est moi qui poursuivrai au nom du ministère public. Si le salaud qui tue ces femmes s'en tire à cause des conneries parues dans les journaux, tu penses bien que personne ne m'enverra des fleurs ou un mot de remerciement. Et tu peux être sûre qu'elle le sait, Kay. Elle cherche à me faire tomber.

— Bill, fis-je d'une voix sourde. C'est son boulot d'être agressive. C'est son boulot de publier ce qui lui tombe sous la main. Le dossier ne pourrait foirer en justice que si des aveux signés constituaient la seule preuve. La défense s'emploierait alors à faire revenir le criminel sur ses déclarations et il finirait par se rétracter. La défense dirait ensuite que son client est psychotique et qu'il connaît les détails des meurtres parce qu'il les a lus dans les journaux. On entendrait le baratin habituel : le suspect a imaginé qu'il avait commis les meurtres, de toute façon le monstre responsable de ces horreurs ne se livrera et n'avouera jamais.

Il vida son verre et se resservit.

— D'accord ! Imaginons que les flics arrêtent un suspect et lui fassent signer des aveux. Ses aveux sont la seule chose qui le lie aux meurtres. Il n'existe aucune preuve matérielle qui...

— Aucune preuve matérielle ? le coupai-je. (Je doutai d'avoir bien compris. Ou était-ce le vin ?) Et le sperme. Si on l'arrête, l'analyse ADN prouvera sans l'ombre d'un...

— N'y compte pas ! On n'a retenu cette méthode qu'une fois ou deux devant les tribunaux de Virginie. Les précédents sont rares dans le pays, et les condamnations encore plus, puisque les quelques types condamnés sur ces bases ont fait appel. Va expliquer à un jury de Richmond que le mec est coupable à cause de son ADN. On aura de la chance si on trouve un seul juré qui sait de quoi on parle ! Dès qu'il y en a un qui a un QI supérieur à quarante, la défense le fait révoquer. Je me coltine ça tous les jours.

— Bill...

— Merde, alors ! lâcha-t-il en se levant. C'est déjà dur d'obtenir une condamnation quand cinquante témoins ont vu le coupable appuyer sur la détente ! La défense fera défiler les experts qui s'emploieront à tout embrouiller. Tu es bien placée pour savoir que cette méthode par l'ADN est très compliquée, non ?

— J'ai déjà expliqué des choses plus difficiles à un jury.

Il voulut ajouter un mot mais se tut. Le regard dans le vague, il but une gorgée de vin.

Si l'issue du procès dépendait uniquement de l'identification par l'ADN, une bonne partie de l'accusation reposait sur mes épaules. Ça m'était déjà arrivé et je ne me souvenais pas que Bill en ait été le moins du monde inquiet.

— Qu'y a-t-il ? me forçai-je à demander. C'est de coucher avec moi qui te met mal à l'aise ? Quelqu'un va le deviner et en tirer des conséquences professionnelles ? Par exemple que je trafique les résultats des analyses pour arranger l'accusation ?

Il me regarda, écarlate.

— Je n'y ai pas pensé une seconde, fit-il. On sort ensemble, et alors ? On va au restaurant, au théâtre...

Personne n'était au courant. Il venait chez moi ou nous partions à Williamsburg ou à Washington, où nous étions sûrs de ne rencontrer personne de notre connaissance.

A moins qu'il ne fasse allusion à quelque chose de beaucoup plus grave. Ce n'était pas l'amour fou entre nous, et ça créait une subtile mais réelle tension dans nos rapports.

Dès notre première rencontre nous avions été conscients d'une forte attraction réciproque, mais nous n'avions concrétisé que quelques semaines plus tôt. C'est après un procès, en fin d'après-midi, qu'il m'avait proposé d'aller boire un verre. Après deux whiskies pris dans un bar, nous étions allés chez moi. C'avait été aussi simple que ça. Nous étions comme deux adolescents, notre désir était palpable. La conscience de transgresser un interdit nous avait rendus encore plus frénétiques, mais soudain j'avais paniqué.

Sa voracité m'avait effrayée. Je n'avais pas fondu sous ses caresses. Il m'avait submergée de son désir brutal. Et j'avais eu l'esprit envahi par la vision de sa femme allongée sur leur lit,

reposant telle une poupée délicate sur les coussins de satin bleu pâle, une tache rouge sombre souillant le devant de son négligé blanc, le neuf millimètres près de sa main droite.

Quand j'étais arrivée sur les lieux, je savais seulement que la femme du candidat au poste d'avoué du Commonwealth avait, selon toute apparence, fait une tentative de suicide. Je ne connaissais pas encore Bill. J'avais examiné sa femme. J'avais littéralement tenu son cœur entre mes mains. C'étaient toutes ces images qui avaient défilé dans mon esprit quelques mois plus tard, dans l'obscurité de mon salon.

Je m'étais soustraite à l'étreinte de Bill, sans explication. Notre attraction réciproque persistait, mais désormais un mur invisible nous séparait.

J'entendais à peine ce qu'il me disait.

— ... et d'ailleurs je ne vois pas comment tu pourrais truquer les résultats de l'analyse ADN, à moins d'avoir monté une vaste conspiration avec le labo privé chargé des tests et soudoyé la moitié de ton personnel.

— Truquer les résultats ADN ? répétaï-je, ébahie.

— Tu ne m'écoutais pas, me reprocha-t-il.

— Quelque chose m'a échappé, c'est vrai.

— Je disais que personne ne pourrait t'accuser d'avoir truqué quoi que ce soit. Notre relation n'a rien à voir là-dedans. A part..., enchaîna-t-il, penaud.

— A part quoi ? demandai-je. (Le voyant vider à nouveau son verre, j'ajoutai :) Bill, souviens-toi que tu dois prendre le volant...

Il balaya mon conseil d'un geste impatient.

— A part quoi ? répétaï-je. Que se passe-t-il ?

Il pinça les lèvres en évitant mon regard.

— Je me demande..., lâcha-t-il, quelle opinion auront de toi les jurés au moment du procès.

Je n'aurais pas été plus stupéfaite s'il m'avait giflée.

— Bon Dieu ! Tu sais quelque chose, hein ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu me caches ? Qu'est-ce que ce fils de pute est en train de manigancer ? Il compte me sacquer à cause de cette histoire d'effraction sur mes données ? C'est ça qu'il t'a dit ?

— Amburgey ? Mais non ! Il n'y pense même pas. D'ailleurs, c'est inutile. S'il est prouvé que c'est de ton bureau que provenaient les fuites, et que les articles saignants qu'elles ont alimentés ont poussé le tueur à frapper de plus en plus souvent, ta tête ne vaudra pas cher. Les gens ont besoin de bouc émissaire. Et je ne peux pas me permettre d'avoir un témoin principal dont la crédibilité est sujette à caution.

— C'est de ça que tu parlais avec Tanner en sortant du restaurant ? demandai-je, au bord des larmes. Je vous ai vus sortir du *Peking* ce matin.

Long silence. Il m'avait vue lui aussi, mine de rien. Et ils étaient en train de parler de moi, tiens !

— Nous discutions de l'affaire, fit-il, évasif.

J'étais si furieuse, si blessée dans mon amour-propre que je préférerais me taire plutôt que de dire des choses qui auraient dépassé ma pensée.

— Ecoute, reprit-il en desserrant sa cravate. Je n'ai pas voulu te vexer. Je n'avais pas l'intention de te le dire comme ça. Je te le jure. Maintenant, tu es toute retournée, et moi je ne sais plus où me mettre. Je suis désolé.

Je lui opposai un silence hostile.

— C'est simplement, reprit-il après une profonde inspiration, qu'il se passe des choses graves et que nous devons y faire face ensemble. J'évoque les scénarios-catastrophes uniquement pour qu'on soit préparés.

— Qu'attends-tu exactement de moi ?

— Réfléchis avant de prendre la moindre décision. Comme au tennis. Quand tu es fatiguée ou déprimée, il faut jouer prudemment. Concentre-toi sur chaque coup, ne quitte pas la balle des yeux.

Ses références au tennis me portaient sur les nerfs.

— Je réfléchis toujours à ce que je fais, répliquai-je d'un ton irrité. Pas la peine de me dire comment je dois travailler. Je ne rate pas souvent les balles, que je sache.

— C'est pas le moment de les rater. Abby Turnbull est dangereuse. Elle cherche à nous piéger. Toi et moi. Par des moyens détournés. Elle t'utilise, toi ou ton ordinateur, pour me

faire tomber. Elle se fout pas mal d'entraver la justice par la même occasion. Si le procès foire, on saute tous les deux.

Peut-être avait-il raison, mais je n'arrivais pas à croire au machiavélisme d'Abby Turnbull. Si elle avait une once d'humanité, elle voulait elle aussi voir le tueur derrière des barreaux. Elle n'utilisera pas quatre femmes torturées comme les pions d'une machination diabolique. Si machination il y avait, ce dont je doutais.

J'allais reprocher à Bill d'exagérer mais quelque chose m'en empêcha.

Je ne voulais plus parler de cette histoire.

J'en avais peur.

Quelque chose m'intriguait. Il avait attendu jusqu'à cet instant pour me mettre au courant. Pourquoi ? Ce qui s'était passé entre Abby et lui remontait à plusieurs semaines. Si elle voulait nous piéger, pourquoi avait-il attendu si longtemps pour lâcher le morceau ?

— Je crois que ce qu'il te faut, c'est une bonne nuit de sommeil, lui dis-je d'un ton calme. Et à mon avis, nous devrions oublier cette conversation.

— Tu as raison. Je suis crevé. Et tu ne vaux guère mieux. Bon sang ! Dieu sait que je ne voulais pas que ça tourne comme ça... Dire que je suis venu pour te remonter le moral. Je me sens en dessous de tout...

Il continua à s'excuser dans le couloir et m'embrassa avec fougue. Son haleine sentait le vin et sa peau était brûlante. Comme d'habitude, ma réaction physique fut immédiate. Un double frisson de désir et de panique monta le long de mon dos. Je me dégageai instinctivement en marmonnant un vague « Bonsoir ».

Dans l'obscurité, je vis sa silhouette se diriger vers sa voiture. Le plafonnier éclaira brièvement son profil lorsqu'il ouvrit sa portière. Je restai debout sur le seuil, l'esprit vide, longtemps après que ses feux arrière eurent disparu derrière les arbres, au bout de la rue déserte.

8

L'intérieur de la Plymouth Reliant gris métallisé de Marino était exactement dans l'état que j'avais imaginé.

A l'arrière, s'entassaient des cartons vides et des serviettes en papier froissées, des sachets de Burger King et des gobelets en carton tachés de café. Le cendrier débordait. Pendue au rétroviseur, une plaquette parfumée censée dégager un parfum de sous-bois était à peu près aussi efficace qu'un jet de déodorant dans une benne à ordures. Partout où se posait le regard, ce n'était que poussière, crasse et miettes diverses. Le pare-brise lui-même était troublé par une couche grasse qui le rendait opaque. La fumée de cigarettes, sans doute.

— Vous ne la nettoyez jamais ? demandai-je.

— Plus maintenant. Une voiture de fonction, c'est jamais vraiment à vous. J'ai pas le droit de rentrer à la maison avec, ni de la garder pendant le week-end. Avant, je l'astiquais. Qu'est-ce que j'y gagnais ? Un cochon s'en servait pendant que j'étais de repos, et quand j'la reprenais, j'la retrouvais dans l'état où vous la voyez aujourd'hui. J'ai laissé tomber. J'm'en sers comme poubelle, comme tout le monde.

Les messages de routine défilaient au milieu des parasites. Marino sortit du parking. C'était notre première rencontre depuis qu'il avait déserté sans crier gare la salle de conférence, le lundi précédent. Nous étions mercredi en fin d'après-midi, et il m'avait passablement décontenancée lorsqu'il avait surgi dans mon bureau en annonçant qu'il « m'emmenait faire un petit tour ».

La balade en question s'avéra une tournée sur les lieux des quatre crimes. L'objectif de Marino, d'après ce que je crus comprendre, était que je puisse graver leur répartition géographique dans mon esprit. Trouvant l'idée efficace, je ne

discutai pas. C'était néanmoins la dernière chose que j'attendais de lui. Depuis quand m'incluait-il dans ses initiatives ?

— Il y a certaines choses que vous devez savoir, déclara-t-il en ajustant le rétroviseur latéral.

— Et si j'avais refusé de faire un « tour » avec vous, vous ne me les auriez jamais apprises ?

— Ça se pourrait.

Il alluma une cigarette et se trémoussa un bon moment sur son siège avant de se casser dans une position confortable. J'attendais patiemment.

— Ça vous intéressera peut-être de savoir que nous avons passé Petersen au détecteur de mensonges hier et que ce p'tit malin l'a subi avec succès. Un bon point pour lui, mais ça le blanchit pas pour autant. On en a vu d'autres, des psychopathes qui mentent comme ils respirent, mais se plantent pas au détecteur. C'est un acteur, faut pas l'oublier.

— C'est très difficile, pour ne pas dire impossible de tromper un détecteur.

— Ça s'est déjà vu. C'est pour ça que le test n'est pas considéré comme une preuve devant les tribunaux.

— C'est vrai. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est infaillible.

— Toujours est-il qu'on n'a aucune raison valable pour le boucler, ni même pour lui interdire de quitter la ville. Alors je le fais surveiller. On cherche à savoir ce qu'il fait quand il travaille pas. Où il passe ses soirées. S'il prend sa voiture pour aller se balader dans certains quartiers, tout ça.

— Il n'est pas retourné à Charlottesville ?

Marino secoua la cendre de sa cigarette par la vitre.

— Il préfère rester en ville. Trop secoué pour reprendre le travail. Il a loué un appartement dans Freemont Avenue. Il peut pas rentrer chez lui après ce qui s'est passé. A mon avis, il va finir par vendre la baraque. C'est pas qu'il ait besoin d'argent, remarquez. Sa femme avait une bonne petite assurance-vie. Petersen va toucher dans les deux cent mille dollars. Il aura tout son temps pour écrire des pièces sans s'inquiéter du lendemain. Il ne nous reste plus qu'à oublier qu'il a été inculpé de viol l'année où il est sorti du lycée.

— Vous vous êtes renseigné ?

Je me doutais que oui, sinon il n'en aurait pas parlé.

— Ouais, j'ai interrogé le flic qui s'en est occupé. Petersen jouait le premier rôle dans une pièce pendant l'été, à La Nouvelle Orléans, et il a commis l'erreur de prendre un peu trop au sérieux une jeune admiratrice qui venait voir la pièce tous les soirs, lui envoyant des billets doux, etc. Un soir elle le retrouve dans les coulisses et les voilà partis faire la tournée des bars dans le Quartier français. A 4 heures du matin, complètement hystérique, elle appelle les flics en racontant qu'elle vient de se faire violer. Voilà notre collègue dans de beaux draps ! Le sperme qu'on a trouvé était non-sécréteur, comme le sien.

— L'affaire a-t-elle été devant les tribunaux ?

— Un foutu grand jury l'a refusé. Petersen a admis avoir couché avec la gamine chez elle. D'après lui, non seulement elle était consentante, mais elle l'avait provoqué. Elle avait des hématomes un peu partout, et même des marques sur le cou, mais personne n'a pu déterminer si elles étaient récentes ou pas. Un grand jury a toujours de l'indulgence pour un type comme lui. Un comédien ! Et puis, c'est la gamine qui lui avait fait des avances. Il avait gardé les petits mots qu'elle lui avait adressés. Il a affirmé qu'elle était déjà couverte de bleus avant, et qu'elle lui avait raconté qu'elle s'était battue avec un petit copain. On n'allait pas jeter la pierre à Petersen. La môme avait des mœurs douteuses. C'était peut-être une michetonneuse, elle l'avait cherché.

— Ce genre d'affaire est presque impossible à débrouiller, commentai-je avec calme.

— Ouais ! On peut jamais savoir. Mais c'est quand même une sacrée coïncidence, ajouta-t-il avec désinvolture, que Benton m'ait appelé l'autre soir pour me dire que l'ordinateur de Quantico avait fait tilt quand on lui a soumis le *modus operandi* du boucher qui opère dans notre bonne ville de Richmond. Il a craché un précédent qui y ressemble drôlement.

— Où ?

— Hé, hé ! à Waltham, dans le Massachusetts. Il y a deux ans de ça, quand Petersen terminait ses études à Harvard, à vingt kilomètres de là. En avril et en mai, deux femmes ont été violées et étranglées chez elles. Toutes les deux vivaient seules,

au rez-de-chaussée. Elles avaient été ligotées avec des ceintures et du fil électrique. Le tueur était entré par la fenêtre. Les deux meurtres ont eu lieu pendant le week-end. Copie conforme...

— Les crimes ont-ils cessé quand Petersen est venu s'installer ici ?

— Pas vraiment. Il y en a eu un autre pendant l'été. Mais Petersen était déjà ici, avec sa femme qui commençait à travailler au VMC. La victime était une adolescente qui n'habitait pas dans le même coin. Elle ne vivait pas seule. Elle habitait avec un type qui n'était pas en ville au moment du crime. Pour les flics, c'était l'œuvre d'un imitateur qui avait lu les articles sur les deux meurtres précédents. On l'a découverte une semaine après. Aucun espoir de retrouver la moindre goutte de sperme, et donc d'identifier le groupe sanguin du coupable.

— Et dans les deux premiers cas ?

— C'était un non-sécréteur, répondit-il, le regard fixe.

Silence. Je me répétais qu'il y avait des millions d'hommes non-sécréteurs dans le pays, et que des crimes sexuels survenaient chaque année dans presque toutes les grandes villes. Néanmoins...

Nous venions d'emprunter une rue étroite dans un quartier récent. Les maisons, style ranch, étaient presque toutes identiques, construites avec des matériaux bon marché. Certaines étaient encore en construction. Les pelouses exiguës étaient plantées de cornouillers et d'arbres fruitiers.

Deux rues plus loin, sur la gauche, nous arrivâmes à la petite maison grise dans laquelle Brenda Steppe avait été assassinée, moins de deux mois auparavant. La maison n'avait été ni relouée ni vendue. Les candidats ne se bousculent pas pour emménager sur les lieux d'un meurtre. Même les deux maisons voisines portaient des pancartes « A vendre ».

Marino stoppa devant la porte et nous restâmes dans la voiture, vitres baissées. La rue comportait de rares réverbères. Il devait faire noir comme dans un four à la nuit tombée.

— Il est entré par la fenêtre de la cuisine sur l'arrière, m'expliqua Marino. D'après les conclusions de l'enquête, elle est rentrée vers 9 heures, 9 h 30 ce soir-là. On a retrouvé un sac à provisions. Le ticket de caisse indiquait que son dernier achat

avait eu lieu à 20 h 50. Elle rentre et se prépare à manger. Comme il fait assez chaud, elle laisse la fenêtre ouverte. Surtout qu'elle fait frire un steak et des oignons. On a retrouvé le papier d'emballage de la viande, une boîte de sauce tomate vide, des pelures d'oignons et une poêle mise à tremper.

L'analyse du contenu gastrique de Brenda Steppe me revint. Je hochai la tête.

— Le genre de truc qui vous enfume une cuisine à tous les coups, enchaîna Marino. (Il s'interrompit un instant avant d'ajouter un air songeur :) C'est bizarre de penser que c'est peut-être ce qu'elle avait choisi pour dîner qui a causé sa mort. Si elle avait fait une salade de thon, peut-être qu'elle aurait pas eu l'idée d'aérer...

C'est un des exercices favoris des enquêteurs : « Que se serait-il passé si... ? » Si la victime n'était pas entrée dans le magasin pour acheter des cigarettes juste au moment où deux cambrioleurs prenaient le vendeur en otage... Si M. Untel n'était pas sorti de chez lui pour vider la litière du chat juste au moment où un type en cavale approchait de la maison... Si M. Machin ne s'était pas disputé avec sa femme, et s'il n'était pas parti en voiture juste au moment où un chauffard ivre surgissait à contresens, au coin de la rue...

— Vous avez remarqué que l'autoroute passe à un kilomètre d'ici ? fit Marino.

— Oui. Et il y a un supermarché pas loin, juste avant le lotissement. L'assassin a pu y laisser sa voiture et finir à pied.

— Ouais. Mais le supermarché ferme à minuit.

J'allumai une cigarette et me remémorai le principe qui veut que, pour être efficace, un flic doit raisonner comme celui qu'il pourchasse.

— Qu'auriez-vous fait à la place du tueur ?

— Genre artiste bidon, comme Matt Petersen, ou maniaque, qui jouit en étranglant une femme ?

— Maniaque.

C'était un piège et il éclata d'un rire cassé.

— Perdu, Doc ! Ça fait aucune différence. Que je sois un artiste ou un maniaque, j'aurais agi à peu près de la même façon. Comme n'importe qui d'ailleurs. Si je suis sur un coup, je

deviens comme n'importe quel cinglé qui fait ce genre de truc. Que je sois toubib, avocat ou chef indien.

— Je vous écoute.

— Je commence par la repérer. Puis j'entre en contact avec elle, quelque part. Ça peut être en sonnant chez elle, parce que je suis représentant ou que je livre des fleurs. Dès qu'elle m'a ouvert, j'entends une petite voix dans ma tête : « La voilà, c'est elle. » Ou alors je travaille sur un chantier, dans le coin, et je la vois aller et venir, toujours seule. Je l'observe. Je la suis jour après jour, pendant une semaine. J'en apprends le plus possible sur elle, sur ses habitudes. Par exemple, je sais que quand elle allume telle lumière, c'est qu'elle est réveillée, et quand telle autre est éteinte, c'est qu'elle dort. Je repère sa voiture.

— Mais pourquoi elle ? demandai-je.

Marino réfléchit quelques secondes.

— Parce qu'elle déclenche quelque chose en moi.

— A cause de son apparence physique ?

— Peut-être. Ou de son attitude. C'est une femme qui travaille. Elle a une chouette baraque, donc elle est pas bête et se débrouille bien. Des fois, ces femmes-là sont des prétentieuses. Peut-être que j'ai pas aimé la façon dont elle m'a traité. Peut-être qu'elle a froissé ma virilité, que je suis pas assez bien pour elle.

— Toutes les victimes travaillaient, c'est vrai. Mais presque toutes les femmes qui vivent seules travaillent.

— Vous avez raison. Et je vais vérifier qu'elle vit bien seule, m'en assurer, m'en convaincre. Et je vais lui donner une leçon, lui montrer qui c'est qui commande dans ce pays. Arrive le week-end et je me sens en forme pour passer à l'action. J'attends minuit et je prends ma voiture. Mon scénario est au point. Je pourrais laisser ma voiture au parking du supermarché, mais il est tard et ma bagnole se verra comme le nez au milieu de la figure. J'ai repéré une station-service un peu plus loin. J'y laisserais ma voiture. Pourquoi ? Elle ferme à 10 heures, mais on a l'habitude de voir des voitures passer la nuit dehors devant un garage, en attendant une réparation. Personne y fera gaffe, même pas les flics, puisque c'est eux qui m'inquiètent le plus. Un flic en patrouille qui verrait ma bagnole

sur un parking de supermarché désert s'arrêterait pour y jeter un coup d'œil. Peut-être même qu'il chercherait à savoir à qui elle est.

Il poursuivit sa fiction à grand renfort de détails réalistes. Vêtu de noir, il reste dans les zones d'ombre pour arriver jusqu'à la maison. L'adrénaline afflue dans ses veines lorsqu'il voit que sa proie, dont il ne connaît sans doute même pas le nom, est chez elle : sa voiture est garée dans l'allée. Toutes les lumières sont éteintes, sauf celle de l'entrée : le gibier est au lit.

Il prend son temps pour évaluer la situation, examine les alentours et se faufile derrière la maison. Il est maintenant invisible de la rue, les maisons voisines sont suffisamment éloignées, pas une lumière dans les parages, aucun insomniaque dans cette nuit d'encre.

Très calme, il s'approche et remarque qu'une fenêtre est restée ouverte. Il découpe la moustiquaire avec son couteau et pousse le battant, se hisse sur le rebord, fouille la cuisine du regard.

— Une fois à l'intérieur, poursuivit Marino, je fais une pause, l'oreille aux aguets. Aucun bruit. Je cherche la chambre. Dans une baraque si petite, il y a pas trente-six possibilités. Je repère la porte, j'écoute, je l'entends respirer. J'ai dissimulé mon visage sous une cagoule de ski.

— Pourquoi cette précaution ? Elle va mourir. Elle ne pourra jamais vous identifier.

— Attention ! J'suis pas un imbécile. Peut-être même que je potasse mes bouquins de médecine légale. J'ai pigé le truc des flics. J'tiens pas à ce qu'on retrouve un de mes cheveux sur elle ou dans la maison.

— Si vous êtes si malin, pourquoi ne vous inquiétez-vous pas des tests ADN ? Vous ne lisez pas les journaux ?

— J'veais quand même pas mettre une capote, non ? Et puis vous me coincerez jamais comme suspect, parce que je suis plus malin que vous. Pas de suspect, pas de comparaison possible, et votre truc à l'ADN vaut pas un pet d'lapin. Les cheveux, c'est différent. C'est plus révélateur. Je tiens pas à vous apprendre si je suis blanc, noir, blond ou roux.

— Et les empreintes ?

— Des gants, ma chère. Les mêmes que ceux que vous mettez quand vous autopsiez mes victimes, précise-t-il, souriant.

— Matt Petersen ne portait pas de gants. S'il en avait porté, il n'aurait pas laissé ses empreintes sur le corps de sa femme.

— S'il est l'assassin, rétorqua Marino sans se démonter, il n'a pas de raison d'éviter de laisser des empreintes dans sa propre maison, parce que de toute façon on en trouvera partout. Le fait est qu'on cherche un tordu. Le fait est que Matt est tordu. Le fait est qu'il n'est pas le seul de cette espèce : le monde en est farci. Le fait est que je sais pas qui a buté sa femme.

Je revis le visage livide et indistinct de mon rêve. Le soleil était brûlant à travers le pare-brise, mais j'avais froid.

— Le reste, reprit Marino, vous l'imaginez facilement. Surtout ne pas donner l'alarme. Je m'approche du lit en silence et je la réveille en lui plaquant une main sur la bouche, mon couteau sur sa gorge. Pas d'arme à feu, parce que si elle se débat, le coup peut partir et je me fais trouer la peau, ou alors c'est elle qui meurt avant que j'aie pu faire quoi que ce soit. Et ça, pas question, c'est trop important pour moi. Tout doit se passer comme je l'ai prévu, sinon c'est la panne. Et puis, pas question de réveiller les voisins avec un coup de feu en pleine nuit.

— Vous lui parlez ? demandai-je après m'être éclairci la gorge.

— Je lui parle doucement. Je lui répète que si elle crie, je la tue. Pour qu'elle se le mette dans le crâne.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Y'a rien d'autre à dire.

Il remit le contact et fit demi-tour. Je jetai un dernier regard à la petite maison où s'était déroulée une scène sans doute très semblable à celle qu'il venait de me décrire. Plus qu'une fiction, on aurait dit la déposition d'un témoin. Ou les aveux glacés, dépourvus de tout remords ou de toute émotion, du tueur lui-même.

Mon opinion sur Marino évoluait. Il n'était ni lourdaud ni stupide. Je l'aimais encore moins qu'avant.

Nous prîmes vers l'est. Le soleil perçait le feuillage. Le trafic était très dense et nous restâmes un bon moment bloqués dans un embouteillage. Je me sentais dans un autre monde. Tous ces gens pensaient au dîner qui les attendait, à leurs enfants, à ceux qui les attendaient, à un événement qui avait marqué leur journée.

Marino reprit son récit.

— Deux jours avant le meurtre, elle a reçu un paquet par la poste. On a retrouvé le gars qui l'avait livré. Rien à dire. Quelque temps avant, un plombier était venu faire des travaux chez elle. Un type correct, lui aussi. Jusqu'à maintenant, on n'a rien retrouvé de bizarre. Pareil pour les trois autres meurtres. Pas de dénominateur commun. Aucune similitude dans le travail des quatre victimes. Rien.

Brenda Steppe enseignait à *Quinton Elementary*, non loin de là où elle habitait. Elle s'était installée à Richmond cinq ans auparavant et venait de rompre avec un entraîneur d'équipe de football. C'était une rousse bien en chair, brillante et pleine de vie. Elle courait plusieurs kilomètres par jour, ne buvait ni ne fumait.

J'en savais probablement plus sur sa vie que sa propre famille en Géorgie. Baptiste pratiquante, elle allait à la messe tous les dimanches et communiait tous les mercredis soir. Elle jouait de la guitare et dirigeait la chorale des jeunes de la paroisse. Elle était professeur d'anglais. En dehors du jogging, son passe-temps favori était la lecture.

Elle avait lu un livre de Doris Betts avant de s'endormir, le soir du crime.

— Un truc m'a frappé, me dit Marino. Un détail qui pourrait établir un rapport entre elle et Lori Petersen : Brenda Steppe a été soignée aux urgences du VMC peu de temps avant sa mort.

— Soignée de quoi ? fis-je, surprise.

— Un petit accident de voiture. Un accrochage un soir où elle rentrait de chez elle en marche arrière. Rien de grave. Elle a appelé les flics, elle s'était cogné la tête et était un peu dans les vapes. On lui a envoyé une ambulance. On l'a gardée quelques heures en observation, mais elle n'avait rien.

— Lori Petersen était de service ?

— Figurez-vous que oui ! C'est peut-être notre premier indice sérieux. J'ai vu le directeur. J'essaie d'avoir les noms de tous ceux avec qui elle travaillait, médecins, infirmières, etc. Ça n'a rien donné jusqu'à maintenant, mais ça fait bizarre de penser que ces deux femmes se sont peut-être rencontrées.

Cette idée me fit l'effet d'un électrochoc.

— Et Matt Petersen ? Est-ce qu'il a pu se trouver à l'hôpital ce soir-là ? Est-il passé chercher sa femme ?

— Il dit qu'il était à Charlottesville, répliqua Marino. C'était un mercredi entre 21 h 30 et 22 heures.

L'hôpital était peut-être le lien que nous cherchions, songeai-je. Quelqu'un y travaillant avait souvent l'occasion de côtoyer Lori Petersen. Il aurait pu remarquer Brenda Steppe et relever son adresse dans le dossier d'admission.

Il fallait cuisiner toute personne s'étant trouvée à l'hôpital le soir où Brenda avait été examinée. Je le dis à Marino.

— Ben voyons ! Ça fait dans les cinq mille personnes, rétorqua-t-il. En plus, le salopard qui l'a butée a peut-être été admis aux urgences en même temps. Je vérifie mais c'est pas concluant. Ce soir-là, la moitié des admissions étaient des femmes. Pour les autres, c'étaient des vieux victimes d'une crise cardiaque, des gamins qu'avaient pris le volant avec un coup dans le nez. Ceux qui ont survécu sont encore dans le coma à l'heure qu'il est. Bref, y'a eu pas mal d'allées et venues, sans compter que le registre des entrées est tenu en dépit du bon sens. Impossible de savoir au juste qui était là ou pas. Y'en a peut-être qui sont arrivés à pied. Notre type est peut-être le genre de vautour qui fait la tournée des hostos pour repérer ses proies infirmières, toubibs, jeunes femmes à problèmes. A moins que ce soit le livreur d'un fleuriste...

— Ça fait deux fois que vous en parlez, remarquai-je.

Marino haussa les épaules.

— J'ai travaillé chez un fleuriste avant de devenir flic. C'est surtout les femmes qui reçoivent des fleurs. Et si j'étais le genre à chercher des femmes à dérouiller, je me ferais livreur de fleurs.

Je regrettai d'avoir posé la question.

— C'est comme ça que j'ai rencontré ma femme, si vous voulez le savoir. Je lui avais livré un beau bouquet d'œillets rouges. De la part d'un type avec qui elle sortait. Ça s'passait dans le New Jersey, deux ans avant que je m'installe à New York et que je rentre dans la police.

J'envisageai sérieusement de ne plus jamais accepter de livraisons de fleurs.

— C'est une idée qui me revient sans arrêt, ajouta-t-il. Ce type doit faire un truc qui le met en contact avec des femmes. C'est clair comme de l'eau de roche.

Nous dépassâmes le centre commercial d'Eastland et prîmes à droite ; dans Brookfields Heights — The Heights comme on dit ici — et la circulation se fit aussitôt plus fluide. Le quartier est sur un mamelon qui pourrait presque passer pour une colline. Les jeunes cadres ont commencé à l'investir depuis une dizaine d'années. Certaines maisons sont condamnées, mais la plupart, joliment restaurées, ont conservé leurs balcons en fer forgé et leurs fenêtres aux vitres teintées. Au nord, The Heights dégénère en terrain vague peuplé de clochards. Le gouvernement a l'intention d'y bâtir des immeubles pour revenus modestes.

— Certaines de ces piaules se vendent cent mille dollars et plus, m'informa Marino en se mettant à rouler au pas. Moi, on m'en donnerait une que j'en voudrais pas. Croyez-le si vous voulez, y'a pas mal de femmes seules qui vivent ici. C'est dingue.

Si j'en croyais le compteur, Patty Lewis habitait à dix kilomètres de Brenda Steppe. Mais dans des quartiers très différents. Ici aussi il y avait des chantiers, mais les entreprises n'étaient pas les mêmes que dans le quartier de Brenda.

La maison de Patty Lewis, coincée entre ses deux voisines, était une charmante construction de grès rouge, avec une fenêtre teintée au-dessus de la porte peinte en rouge vif. Le toit était en ardoise, et la balustrade en fer forgé de l'entrée venait d'être repeinte. L'arrière-cour était ombragée par des magnolias.

J'avais vu les photos prises par la police. Difficile de croire que des événements aussi horribles s'étaient déroulés dans cette élégante bicoque fin de siècle. Patty Lewis venait d'une grande

famille de Shenandoah Valley, ce qui expliquait qu'elle ait les moyens de vivre dans ce quartier. Elle était écrivain et s'était accrochée jusqu'à ce que les lettres de refus des éditeurs deviennent des mauvais souvenirs. *Harper's* avait publié une de ses nouvelles au printemps précédent. Son premier roman devait sortir à l'automne. Ce serait une œuvre posthume.

Marino me décrivit une nouvelle fois l'itinéraire du tueur. Cette fois-ci, il était entré directement dans la chambre, par la fenêtre donnant sur la cour.

— C'est celle du bout, là-bas, au premier.

— Il a escaladé le magnolia et est passé par le toit pour atteindre la fenêtre ?

— J'en suis sûr. Impossible de faire autrement, à moins d'avoir apporté une échelle. Grimper dans l'arbre, passer par le toit et ouvrir la fenêtre, c'est pas sorcier. Je l'ai fait. A partir de cette branche basse.

La maison était équipée de ventilateurs fixés au plafond. Selon une de ses amies, Patty dormait souvent la fenêtre ouverte. Entre le confort et la sécurité, elle avait choisi le premier.

Marino fit demi-tour et nous prîmes au nord-est.

Cecile Tyler vivait à Ginter Park, le vieux quartier résidentiel de Richmond. On y trouve de monstrueuses bâtisses de style victorien avec des porches si vastes qu'on peut y faire du patin à roulettes. Magnolias, chênes et rhododendrons poussent en abondance. De la vigne vierge monte à l'assaut des vérandas et des tonnelles dans les cours. J'imaginai, derrière les façades silencieuses, des salons plongés dans la pénombre, des tapis d'Orient décolorés, des meubles biscornus, des moulures et des bibelots. Tout comme les ficus en pot et la mousse espagnole, la simple idée de vivre ici me donnait la chair de poule.

La maison de Cecile Tyler était une construction en brique d'un étage, aspect modeste par rapport à ses voisines. Elle était distante de huit kilomètres de chez Patty Lewis. Dans le soleil pâlissant, le toit d'ardoise brillait comme du plomb.

L'assassin était entré par une lucarne de la cave, dissimulée derrière une haie de buis, au nord de la maison. Le loquet, cassé, attendait d'être réparé.

Cecile était une ravissante Noire récemment divorcée d'un dentiste, qui vivait à présent à Tidewater. Employée dans une agence de travail temporaire, elle suivait des cours du soir pour passer un diplôme de commerce. On l'avait vue pour la dernière fois en vie aux alentours de 22 heures, le vendredi 31 mai, c'est-à-dire, d'après mes estimations, environ trois heures avant sa mort. Elle avait dîné avec une amie dans un restaurant mexicain du quartier, puis était rentrée directement chez elle.

On avait retrouvé le corps le lendemain après-midi. Cecile devait aller faire des courses avec la même amie. Inquiète de voir ses coups de sonnette sans réponse, celle-ci avait jeté un coup d'œil par l'interstice des rideaux de la chambre. Il est probable qu'elle n'oublierait jamais la vision, sur le lit en désordre, du corps nu et entravé de Cecile.

— Bobbi, me dit Marino. Vous saviez qu'elle était blanche ?

— L'amie de Cecile ? (J'avais oublié son nom.)

— Ouais ! Bobbi. Une garce pleine aux as. C'est elle qu'a découvert le corps. Elles étaient tout le temps ensemble. Bobbi, c'est une blonde canon, un mannequin qui roule en Porsche rouge. Des fois, elle passait la nuit chez Cecile. Si vous voulez mon avis, elles fricotaien toutes les deux. Ça me renverse. C'est pas croyable ! Deux super nanas comme ça. Les types devaient se bousculer, non ?

— Elles en avaient peut-être marre, fis-je, moi-même à bout de patience.

Marino eut un sourire malin. Il me cherchait.

— Bref, d'après moi, reprit-il, un soir tard, le type passe dans le quartier et voit Bobbi monter dans sa Porsche rouge, devant chez Cecile. Il en déduit qu'elle habite ici. Ou bien il la prend en filature un jour qu'elle va chez Cecile.

— Et il tue Cecile par erreur ? Parce qu'il croit que c'est la maison de Bobbi ?

— C'est une hypothèse. Comme je vous ai dit, Bobbi est blanche, et les trois autres victimes aussi.

Nous regardâmes la maison en silence.

Ce mélange des races m'intriguait, moi aussi. Trois Blanches, une Noire. Pourquoi ?

— Je vous livre une autre de mes hypothèses, reprit Marino. Je me demande si le tueur n'a pas plusieurs candidates pour chacun de ses meurtres, un menu où il choisit au dernier moment. C'est quand même bizarre que chaque fois qu'il décide de passer à l'action, il y a justement une fenêtre ouverte, non verrouillée ou cassée. Soit il procède au hasard : il se balade sans but jusqu'à ce qu'il repère une maison qui paraît habitée par une femme seule et où il est facile d'entrer. Soit il a une liste d'adresses et il fait sa tournée jusqu'à ce qu'il tombe sur ce qui lui paraît possible.

Ça ne me plaisait pas.

— Je crois qu'il file ses victimes, dis-je. Il fait plusieurs tentatives, abandonne quand elles ne sont pas chez elles ou que les fenêtres sont fermées, revient rôder autour de la maison jusqu'à ce que l'occasion se présente.

Marino haussa les épaules en retournant cette idée.

— Patty Lewis a été tuée plusieurs semaines après Brenda Steppe. Et Patty était en visite chez des amis la semaine d'avant. Il est possible qu'il ait fait chou blanc le week-end précédent. Qui sait ? Ensuite, trois semaines après, il bute Cecile, et très vite, au bout d'une semaine, Lori Petersen. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il a trouvé la fenêtre que le mari avait oublié de verrouiller. Il avait peut-être repéré Lori Petersen quelques jours avant de la tuer, et s'il n'y était pas arrivé ce jour-là, il aurait essayé une deuxième fois ce week-end.

— Il frappe le vendredi soir, ou au plus tard dans les toutes premières heures du samedi. C'est important, le week-end.

— C'est sûr, acquiesça Marino. Tout ça est très calculé. Il travaille du lundi au vendredi, et il lui faut tout le week-end pour récupérer. Probable aussi qu'il veut jouer avec nos nerfs. Quand vient le vendredi, les gens deviennent nerveux.

Après quelques secondes d'hésitation, j'abordai un sujet qui me tenait à cœur.

— A votre avis, l'intervalle entre les meurtres se réduit parce qu'il est soumis à une pression grandissante, peut-être à cause de tout le tapage qu'on fait dans la presse ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Il est accro, Doc, finit-il par dire d'un ton presque solennel. Il peut plus s'arrêter.

— Donc, tout ce qu'on dit de lui dans les journaux n'a pas d'influence sur sa conduite ? C'est ça ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Sa ligne de conduite, c'est profil bas et bouche cousue. Il serait peut-être pas aussi discret si les journalistes lui facilitaient pas les choses. Les articles à sensation, c'est du pain bénî pour lui. Il a pas à se fouler. Les journalistes font tout le foin à sa place, il a rien à faire. Si personne parlait de lui, il serait frustré, il deviendrait nerveux. Il finirait par envoyer des lettres aux journaux, téléphoner, faire des trucs pour qu'on parle de lui. Et là, il pourrait faire une connerie.

Nous nous tûmes quelques instants. C'est alors que Marino me balança une chose que je n'attendais pas.

— On dirait que vous avez causé avec Fortosis.

— Pourquoi ?

— C'est ce que vous dites sur l'accélération des meurtres, sur la presse qui l'excite.

— Il vous en a parlé ?

Marino ôta ses lunettes noires et les posa sur le tableau de bord. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Non. Mais il en a parlé à certaines personnes qui sont chères à mon cœur. Boltz, par exemple. Et Tanner.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que j'ai autant d'indics chez les flics que dans la rue. Je sais exactement ce qui se prépare et dans quelle direction le vent souffle.

Le silence retomba. Le soleil était descendu derrière les toits et l'ombre envahissait peu à peu les pelouses. D'une certaine façon, Marino venait d'entrouvrir la porte des confidences mutuelles. Il savait. Il m'avouait qu'il savait. Oserai-je ?

— Boltz, Tanner et les autres sont inquiets des fuites rapportées dans la presse, avançai-je.

— Autant se flanquer une dépression nerveuse à cause du temps qu'il fait. Ce sont des choses qui arrivent. Surtout avec Abby Chérie.

J'eus un petit sourire triste. C'était bien trouvé. « Abby Chérie, j'ai un secret à vous confier... » Et le lendemain, toute la ville était au courant.

— Cette fille est une calamité, poursuivit-il. Elle a une source dans la police. Elle sait tout.

— Qui la renseigne ?

— J'ai ma petite idée mais pas assez de preuves pour en dire plus, d'accord ?

— Vous savez qu'on pirate mon ordinateur ? annonçai-je comme si tout le monde ne parlait que de ça.

— Depuis quand ? fit-il avec un coup d'œil oblique.

— Je ne sais pas. Il y a quelques jours, on a essayé d'ouvrir le fichier Lori Petersen. Nous avons découvert l'effraction par hasard.

— Vous voulez dire qu'on a pu fouiner dans vos données depuis des mois à votre insu ?

— Exactement. (Son visage se durcit.) Ça modifie vos soupçons ?

— Hum !

— C'est tout ? m'emportai-je.

— Non. Sauf que vous devez avoir chaud aux fesses ces jours-ci. Amburgey est au courant ?

— Oui.

— Tanner aussi, je suppose ?

— Tanner aussi.

— Hum ! répéta-t-il. Maintenant je comprends.

— Vous comprenez quoi ? ! (Ma parano galopait et j'étais sûre que Marino s'en rendait compte.)

Il ne répondit pas.

— Qu'est-ce que vous comprenez ? insistai-je.

Il tourna lentement la tête vers moi.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Il vaudrait mieux.

L'assurance, dans ma voix, dissimulait une angoisse qui tournait à la panique.

— Disons que si Tanner apprenait que nous avons fait un petit tour aujourd'hui, il me sacquerait.

— Quoi ? demandai-je, stupéfaite.

— Je l'ai rencontré ce matin, au QG. Il m'a pris à part pour me dire que lui et les pontes allaient tout faire pour boucher les fuites. Il m'a dit de la boucler sur l'enquête. Comme si j'avais besoin qu'on me le dise. Merde ! Et puis il a ajouté une petite phrase que j'ai pas comprise sur le coup. On veut plus que je transmette quoi que ce soit à votre bureau. C'est-à-dire à vous.

— Qu'est-ce que...

— Plus aucune information sur l'enquête, enchaîna-t-il, ni sur nos dernières hypothèses de travail. Vous devez plus rien savoir. Tanner a ordonné qu'on continue à collecter l'info médicale auprès de votre service, mais sans rien vous dire, même pas l'heure qu'il est. D'après lui, on n'a pas pris assez de précautions. On ne parle qu'à ceux qui doivent absolument être au courant pour pouvoir continuer à travailler sur l'enquête...

— Mais cette enquête relève aussi de ma compétence ! m'emportai-je. On l'oublie un peu vite, non !

— Hé, fit-il. On est en train de parler, non ?

— Oui, fis-je d'un ton radouci. On est en train de parler.

— Moi, je m'en fous, de ce que raconte Tanner. Il est peut-être à cran à cause de cette histoire d'ordinateur. Il tient pas à ce qu'on accuse les flics d'avoir communiqué des informations sensibles au Bureau des fuites du médecin expert.

— Je vous en prie...

— Ou alors il y a une autre raison, marmonna-t-il.

Quelle qu'elle soit, il n'avait pas l'intention de m'en faire part.

Il démarra brutalement en direction de Berkley Downs.

Nous ne prononçâmes plus un mot pendant un bon quart d'heure. J'avais perdu la notion du temps. Je ruminais de sombres pensées en regardant défiler les rues. J'étais victime d'un complot. J'étais seule au monde. Si angoissée que je n'avais même plus confiance en mon propre jugement. A vrai dire, je n'étais plus sûre de rien.

Mon avenir professionnel, radieux il y a quelques jours encore, s'écroulait. On faisait porter à mon service la responsabilité des fuites. Mes tentatives de modernisation n'avaient abouti qu'à ruiner les règles du secret professionnel auxquelles je tenais tant...

Bill doutait de ma crédibilité. Et voilà que les flics eux-mêmes avaient reçu l'ordre de ne plus me parler. Et cela ne cesserait que le jour où on ferait de moi le bouc émissaire responsable des atrocités accompagnant les meurtres. Amburgey n'aurait alors pas d'autre choix que de me vider avec pertes et fracas.

Marino s'était tourné vers moi.

Je m'étais à peine rendu compte qu'il s'était garé sur le bas-côté.

— On est à quelle distance ? demandai-je.

— A quelle distance d'où ?

— De chez Cecile ?

— Onze kilomètres, répliqua-t-il, laconique.

Je mis un moment à reconnaître la maison de Lori Petersen à la lumière du jour.

Elle paraissait abandonnée. La peinture blanche était écaillée, les volets bleus délavés. Les fleurs plantées sous les fenêtres avaient été piétinées par les enquêteurs qui avaient tout passé au peigne fin. Des lambeaux de l'adhésif jaune qu'on utilise pour délimiter le périmètre adhéraient encore à l'encadrement de la porte, et sur la pelouse gisait une boîte de bière vide qu'un automobiliste avait dû jeter en passant.

C'était la maison petite-bourgeoise américaine typique, semblable à des milliers d'autres. Le genre de refuge où on passe son enfance et où on revient des années plus tard, une fois ses propres enfants élevés, pour y couler une retraite paisible.

Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la maison des Johnson, elle aussi peinte en blanc, où j'avais logé à Baltimore pendant mes études. Comme Lori Petersen, j'avais mené une existence contraignante, debout à l'aube pour ne rentrer souvent que tard le lendemain soir. Une existence consacrée aux livres, aux labos, aux examens, aux gardes et à l'entretien des ressources physiques et émotionnelles qu'elle exigeait. Tout comme Lori, je n'aurais jamais imaginé qu'un inconnu s'en prenne à ma vie.

— Hé...

Je réalisai brusquement que Marino me parlait.

— Ça va, Doc ? s'enquit-il, intrigué.

— Je suis désolée. Je n'ai pas suivi.

— Je vous demandais ce que vous en pensiez. Maintenant que vous avez une carte dans la tête, je voulais connaître votre avis.

— Leur assassinat n'a rien à voir avec l'endroit où elles habitaient, répliquai-je.

Impassible, il annonça dans son micro qu'il avait fini sa journée.

— Dix-quatre, sept-dix, crachota une voix. 18 heures 45 demain, le soleil se couche à cette heure-là. Le cirque recommence...

Il y aurait d'autres sirènes, d'autres coups de feu, d'autres accidents de voiture.

— Quand j'ai débuté, y suffisait de répondre « Ouais » au lieu de « Dix-quatre » pour que l'inspecteur vous colle un avertissement, ricana Marino.

Je fermai les yeux et me massai les tempes.

— C'est plus c'que c'était, conclut-il.

9

Je rentrai par les rues tranquilles de mon quartier. La lune luisait comme un globe de verre entre les arbres.

Leurs silhouettes noires défilaient de chaque côté, et la chaussée piquetée d'éclats de mica scintillait dans la lumière des phares. Il faisait clair, la température était agréable : le moment idéal pour se balader en décapotable. Pourtant, je roulais portières verrouillées et vitres remontées.

Je trouvais la soirée sinistre.

Les images qu'avait ressuscitées cette journée dansaient devant mes yeux et me hantaient. Je revoyais chacune de ces maisons banales dispersées dans différents quartiers de la ville. Comment les avait-il choisies ? Pourquoi ? Pas par hasard. J'en étais convaincue. Le seul point commun restait toujours cet étrange résidu retrouvé sur les cadavres. J'étais persuadée que ce produit était le chaînon qui le liait à chacune de ses victimes.

Mon intuition ne m'en disait pas plus. Au-delà, c'était le vide. Était-ce l'indice qui nous mènerait jusqu'au lieu où il habitait ? Avait-il un rapport avec sa profession, ou avec une activité quelconque qui lui permettait d'entrer en contact avec ses victimes ? Ou, plus étrange encore, le résidu était-il fourni par les femmes elles-mêmes ?

Peut-être était-ce un produit qu'elles lui avaient acheté. Nous ne pouvions pas tester tous les produits retrouvés chez les victimes ou à leur bureau, surtout sans savoir ce que nous cherchions.

Je garai ma voiture dans l'allée.

Avant que j'aie coupé le contact, Bertha apparut sur le seuil avec son sac à la main, les mains sur les hanches. Elle avait hâte de partir. J'aurais parié que Lucy s'était mal conduite pendant la journée.

— Alors ? fis-je en rejoignant Bertha.

— Ça a été terrible, Dr Kay. Je ne sais pas quelle mouche l'a piquée, mais elle a été insupportable.

J'avais touché le fond ce jour-là. C'était de ma faute si Lucy n'allait pas bien. Je l'avais abandonnée à la maison.

Je ne l'avais même pas interrogée au sujet de la violation de mon ordinateur. Quand Bill était parti, le lundi soir précédent, je m'étais contentée de débrancher le modem pour le ranger dans un placard.

Je m'étais dit que si elle remarquait qu'il manquait, Lucy penserait que je l'avais emporté pour le faire réparer ou m'en servir. La veille, elle n'en avait pas parlé mais, alors que nous regardions un film au magnétoscope, j'avais surpris son regard blessé fixé sur moi.

J'avais cru agir en toute logique. S'il existait la plus petite possibilité que Lucy ait piraté mes données, je l'empêchais de recommencer en débranchant mon modem. Et je m'évitais une scène qui aurait gâché la fin de son séjour. Si l'effraction se reproduisait, ce serait la preuve indéniable que Lucy n'y était pour rien.

Ce que j'avais fait était si intelligent que c'en était complètement idiot.

Lorsque j'étais enfant, j'avais détesté les simagrées de ma mère quand elle avait entrepris de m'expliquer pourquoi mon père était malade. Dans sa première version, il avait eu « un microbe, dans le sang », qui lui donnait des crises. Après, c'avait été « quelque chose qu'un Noir ou un Cubain » lui avait refilé en venant dans son épicerie. Enfin c'est qu'il avait travaillé trop dur et qu'il était très fatigué. « Tu comprends, Kay ? » Mensonges !

Mon père était atteint de leucémie lymphoïde chronique. On l'avait su avant que j'entre à la maternelle. Ce n'est qu'à douze ans, quand il était passé du stade de la lymphocytose à celui de l'anémie, qu'on m'avait dit qu'il se mourait.

Et pourtant, devenus adultes, nous mentons aux enfants à notre tour. Je ne savais pas pourquoi j'avais dissimulé la vérité à Lucy, qui était largement aussi intelligente qu'un adulte.

A 8 heures et demie nous étions assises à la table de la cuisine, elle devant un milk-shake, moi sirotant un scotch bien

mérité. Son changement d'attitude me rendait nerveuse et irritable.

Plus aucune agressivité chez elle, plus aucun reproche. Je ne parvins même pas à la dérider. La perspective de voir Bill suscita à peine une lueur d'intérêt dans ses yeux. Fuyant mon regard, elle resta murée dans son silence.

— T'as l'air malade, finit-elle par marmonner.

— Comment le sais-tu ? Tu ne m'as même pas regardée depuis que je suis rentrée.

— T'as quand même l'air malade.

— Je suis seulement très fatiguée.

— Quand maman est fatiguée, elle a pas l'air malade, dit-elle, vindicative. A moins qu'elle se soit disputée avec Ralph. C'est un con. Il trouve jamais la solution des mots croisés.

Je ne relevai pas. Je ne prononçai pas un mot.

— Tu t'es disputée avec un Ralph ? insista-t-elle.

— Je ne connais pas de Ralph.

— Je sais ! fit-elle en fronçant les sourcils. Je parie que Mr Boltz est en colère contre toi.

— Je ne crois pas.

— Il t'en veut parce que je suis ici.

— Lucy ! C'est ridicule. Bill t'aime beaucoup.

— Il est en rogne parce qu'il peut rien faire avec toi tant que j'suis là !

— Lucy...

— Je suis sûre que c'est ça ! Il est en rogne parce qu'il est obligé de rester tout habillé quand il vient.

— Lucy ! fis-je avec sévérité. Tu vas me faire le plaisir de te taire.

Elle paraissait hors d'elle.

— Je le savais ! dit-elle avec un rire méchant. Et toi aussi, tu aimerais bien que j'sois pas là ! Comme ça il pourrait coucher ici. Mais j'm'en fous. Y a toujours un type qui couche à la maison, et ça m'est bien égal !

— Lucy ! *Je ne suis pas ta mère !*

Sa lèvre trembla comme si je l'avais giflée.

— Je voudrais pas que tu le sois ! Je te déteste !

Nous restâmes toutes deux immobiles. Je restai interdite. On ne m'avait jamais dit qu'on me détestait, même si c'était le cas.

— Lucy, bafouillai-je, au bord de la nausée. Ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas comme ta mère. Tu comprends ? On a toujours été très différentes, elle et moi. Mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, au contraire, je t'aime beaucoup.

Elle ne dit rien.

— Je sais que tu ne me détestes pas vraiment, ajoutai-je.

Silence de mort.

Je me levai pour remettre un glaçon dans mon verre. Les enfants disent des choses sans les penser. J'essayai de me souvenir. Je n'avais jamais dit à ma mère que je la détestais. Pourtant je la haïssais secrètement quand j'étais toute petite, à cause de ses mensonges, et aussi parce que quand j'ai perdu mon père, je l'ai perdue, elle aussi. Sa mort acheva de la consumer, et il ne resta plus rien de chaud et de vivant en elle pour Dorothy et moi.

Quant à moi, je me consumais, non pour les agonisants mais pour les morts. Je me battais pour la justice. Mais quelle justice y avait-il pour une petite fille bien vivante qui se sentait mal aimée ?

J'abordai le sujet aussi délicatement que possible.

— Je suis inquiète, Lucy. C'est peut-être pour ça que tu me trouves bizarre. Quelqu'un a réussi à pirater l'ordinateur du bureau.

Elle s'était calmée, elle attendait. Je bus une gorgée.

— J'ignore si cette personne a pu lire des choses importantes, mais si je savais qui a fait le coup, ça m'enlèverait un sacré poids.

Aucune réaction.

— Si je n'éclaircis pas ce mystère, je risque de gros ennuis.

Elle parut tout de même alarmée.

— Quels ennuis ?

— Les données que nous stockons au bureau sont confidentielles. Les gens de la mairie et de l'entourage du gouverneur sont furieux de voir ces informations s'étaler dans

les journaux. Ils pensent qu'elles proviennent de mon ordinateur.

— Ah !

— Si, par exemple, un journaliste avait accès à...

— C'est des informations sur quoi ? coupa-t-elle.

— Sur des affaires récentes.

— La femme médecin qui s'est fait tuer ?

J'acquiesçai de la tête.

Silence. Puis elle prit un air renfrogné.

— C'est pour ça que tu as caché le modem ? Tu penses que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Si tu l'as utilisé pour consulter l'ordinateur de mon bureau, je sais que tu ne l'as pas fait en pensant à mal. C'est normal d'être curieuse.

Elle leva vers moi des yeux embués de larmes.

— Tu as débranché le modem parce que tu n'as plus confiance en moi.

Je ne sus que répondre. Je ne pouvais pas lui mentir, et lui dire la vérité aurait été admettre que je n'avais pas vraiment confiance en elle.

Lucy ne s'intéressait plus du tout à son milk-shake. Elle restait immobile, les yeux baissés, se mordillant la lèvre.

— C'est vrai que j'ai débranché le modem parce que je pensais que ça pouvait être toi, avouai-je. J'ai eu tort. J'aurais dû te poser la question. Peut-être que j'étais blessée à l'idée que tu avais peut-être brisé notre confiance.

Elle me regarda un long moment, puis parut étrangement satisfaite, presque heureuse.

— Tu veux dire que quand je fais quelque chose de mal, tu te sens blessée ?

C'était comme si cela lui donnait une sorte de pouvoir.

— Oui. Parce que je t'aime beaucoup, Lucy. (C'était la première fois que je lui disais aussi clairement.) Je ne voulais pas te faire du mal. Pas plus que tu ne voulais m'en faire à moi. On fait la paix ?

— On fait la paix.

La cuillère tinta contre le bord de son verre.

— De toute façon, je savais que tu l'avais caché, tante Kay ! Je l'ai vu dans le placard. Sur le rayon, juste à côté de ton .38.

— Comment sais-tu que c'est un .38 ?

— Parce qu'Andy en avait un. Andy, c'était celui avant Ralph. Il porte un .38 à la ceinture. Il tient un bureau de prêt, c'est pour ça qu'il trimbale toujours un .38. Il m'a fait voir comment ça marche. Il enlevait toutes les balles et je visais la télé. Bang ! Bang ! C'est super ! (Elle visait le réfrigérateur.) Je l'aimais plus que Ralph, mais maman en a eu marre.

J'étais atterrée. Je commençai un sermon sur les armes à feu quand le téléphone sonna.

— Au fait ! fit Lucy tandis que je me levai. Mamy a appelé deux fois avant que t'arrives.

Ma mère était bien la dernière personne à laquelle j'avais envie de parler à ce moment-là. J'avais beau m'appliquer à dissimuler mon humeur, elle avait un flair infaillible et m'assaillait de questions dès qu'elle sentait que quelque chose n'allait pas.

— Tu as l'air déprimée, me dit-elle au bout de deux phrases.

— Je suis juste un peu fatiguée.

Je la voyais comme si elle était devant mes yeux. Elle était assise dans son lit, adossée à un tas de coussins, la télévision en sourdine. J'ai le teint clair de mon père. Ma mère a le teint mat et les cheveux noirs. Ils sont blancs, à présent, et entourent son visage rond et plein aux yeux marron, agrandis par ses lunettes de myope.

— Tu travailles trop, enchaîna-t-elle. On ne parle que de ces horribles meurtres à Richmond. Il y avait un article dans le *Herald* d'hier. J'ai eu un choc, Kay. Remarque, je l'ai vu seulement hier après-midi, quand Mrs Martinez me l'a apporté. Parce que je l'achète plus le dimanche, à cause des publicités. Mais Mrs Martinez me l'a apporté parce qu'il y avait ta photo.

J'émis un grognement.

— Je ne t'aurais jamais reconnue ! La photo n'est pas très nette mais enfin, il y a ton nom dessous. Tu n'avais pas de bonnet. Il pleuvait pourtant. Dire que je t'en ai tricoté tout un tas et que tu ne penses même pas à en mettre un ! C'est un coup à attraper une pneumonie, ça...

— Maman...

C'est insupportable. Pas ce soir ! Je serais Maggie Thatcher en personne, ma mère continuerait à me traiter comme une gamine de cinq ans.

Ensuite ce fut un feu nourri de questions sur mon régime, mon sommeil, etc.

Je l'interrompis brutalement.

— Comment va Dorothy ?

Un temps d'hésitation.

— A vrai dire, c'est pour ça que je t'appelais.

Je tirai une chaise et m'assis pendant que la voix de ma mère grimpait d'une octave.

— Dorothy est partie en avion dans le Nevada, pour se marier.

— Pourquoi le Nevada ? demandai-je stupidement.

— J'en sais rien ! Dis-moi un peu comment ton unique sœur peut se mettre avec un artiste qu'elle n'a jamais vu, avec qui elle a seulement parlé deux ou trois fois au téléphone, et m'appeler un beau matin de l'aéroport pour me dire qu'elle va se marier avec lui dans le Nevada ? Elle n'a rien dans le crâne !

— Quel genre d'artiste ?

Je levai les yeux. Lucy me regardait, anxieuse.

— Je ne sais pas. Elle m'a parlé d'un illustrateur. Je crois qu'il fait des dessins pour les livres de Dorothy. Il est venu à Miami pour un congrès. Il lui a téléphoné pour son travail, et voilà ! Je n'en sais pas plus. Il s'appelle Jacob Blank. Un juif, apparemment. Mais c'est pas Dorothy qui va me le dire. Pourquoi irait-elle raconter à sa mère qu'elle épouse un juif que j'ai jamais vu, qui a deux fois son âge et qui gagne sa vie en faisant des dessins pour enfants ?

Pourquoi, en effet ?

Renvoyer Lucy chez sa mère en pleine crise était impensable. Ce ne serait pas la première fois qu'une séparation se prolongerait un peu. Dorothy partait souvent pour « de petits voyages professionnels » qui nous surprenaient toujours par leur durée. Lucy restait chez sa grand-mère jusqu'à ce que son écrivain errant de mère rentre au berçail. Nous avions fini par accepter ces escapades irresponsables. Lucy elle-même les avait

peut-être acceptées. Mais de là à annoncer qu'elle prenait le large pour se marier...

— Elle n'a pas dit quand elle rentrerait ? fis-je à mi-voix sans regarder Lucy.

— Tu plaisantes ! s'exclama ma mère. Mon Dieu, Kay ! Elle recommence. Avec un type qui a le double de son âge ! Armando, c'était pareil, et regarde un peu ce qui lui est arrivé. Il est tombé raide mort au bord de la piscine. Lucy n'avait pas encore appris à faire du vélo...

La crise de nerfs n'était pas loin. Ça me prit un bon moment pour la calmer. Quand j'eus raccroché, le plus dur restait à faire. Je ne savais pas comment annoncer la nouvelle.

— Lucy, ta mère est partie pour quelque temps. Elle vient d'épouser un Mr Blank qui fait des illustrations pour ses livres...

Lucy était raide comme une statue. Je lui tendis les bras.

— Ils sont dans le Nevada...

Sa chaise heurta violemment le mur tandis qu'elle s'enfuyait dans sa chambre.

Faire ça à une petite fille... Je ne pourrais jamais le pardonner à Dorothy. Pas cette fois. Ça avait déjà été pénible quand elle avait épousé Armando, à dix-huit ans à peine. Nous l'avions mise en garde. Il parlait à peine anglais, il aurait pu être son père, et nous évoquions avec un certain malaise sa fortune suspecte, sa Mercedes, sa Rolex en or et son appartement luxueux sur le front de mer, à Miami.

J'en voulais à Dorothy. Elle savait que mon travail était dur, épuisant même. Surtout en ce moment. Mais le séjour de Lucy chez moi était prévu depuis longtemps, et Dorothy m'avait un peu forcé la main.

« Si tu vois que tu es trop occupée, tu n'auras qu'à me la renvoyer, m'avait-elle dit d'une voix sucrée. Tu sais, elle est *tellement* impatiente. Elle ne parle que de toi depuis une semaine. C'est simple, elle *t'adore*. Elle a tant d'admiration pour toi... »

Lucy était assise au bord de son lit, raide, les yeux fixés sur la moquette.

— J'espère qu'ils se tueront en avion.

Ce fut la seule phrase qu'elle prononça pendant que je l'aids à mettre son pyjama.

— Ne dis pas ça, Lucy, fis-je en essuyant la glace à la fraise sur son menton. Tu vas rester ici quelques jours de plus. C'est bien, non ?

Elle ferma les yeux et se tourna vers le mur.

Rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait pu soulager son chagrin. Je restai un moment assise sur son lit, à la regarder, et à caresser ses cheveux. Bientôt sa respiration régulière m'indiqua qu'elle s'était endormie. Je l'embrassai doucement et fermai la porte sans bruit.

Je regagnais la cuisine quand j'entendis la voiture de Bill. Je fus à la porte avant son coup de sonnette.

— Lucy vient de s'endormir, chuchotai-je.

— Ah, bon ? Dommage. Elle trouve que je ne vaux pas la peine qu'on m'attende...

Il se retourna en me voyant scruter la rue d'un air intrigué. Des phares venaient d'apparaître au carrefour. Ils s'éteignirent aussitôt, tandis que la voiture, impossible à reconnaître dans l'obscurité, freinait brutalement et repartait à toute vitesse en marche arrière.

Cachée à notre vue par un rideau d'arbres, elle fit un bruyant demi-tour dans le gravier et disparut.

— Tu attendais quelqu'un ? fit Bill en essayant de percer l'obscurité.

Je secouai lentement la tête.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et nous rentrâmes.

Chaque fois qu'il venait au BMG, Marino ne manquait pas de tourmenter Wingo, qui était sans doute le meilleur technicien en autopsie avec lequel il m'ait été donné de travailler, et de loin le plus fragile.

— ... Ouais ! C'est ce qu'on appelle une rencontre de troisième tripe ! était en train de brailler Marino.

Le flic ventru qui l'accompagnait s'esclaffa.

Ecarlate, Wingo enfonça la prise de la scie Stryker dans la fiche suspendue au-dessus de la table métallique.

J'avais du sang jusqu'aux poignets.

— Ne l'écoutez pas, Wingo, murmurai-je.

Marino coula un regard de côté vers le gros flic et, comme je m'y attendais, mimâ un geste efféminé d'un revers de poignet.

Wingo s'identifiait tellement aux victimes qu'il lui arrivait de pleurer devant des cadavres particulièrement maltraités.

La veille, une jeune femme de la campagne était allée passer la soirée dans un bar d'un comté voisin, et en rentrant chez elle, vers 2 heures du matin, elle avait été renversée par une voiture qui ne s'était pas arrêtée. En examinant son portefeuille, le gros flic était tombé sur un de ces horoscopes qu'on trouve dans les paquets de biscuits. « Vous ferez bientôt une rencontre qui changera le cours de votre vie », disait la prédiction.

— J'parie qu'elle était à la recherche de Mr Goodyear...

J'étais à deux doigts d'éclater, mais la voix de Marino fut couverte par le bruit de la scie, semblable à celui d'une roulette de dentiste. De la poussière d'os voleta vers Marino et son acolyte. Ils battirent en retraite vers le fond de la salle, où se pratiquait l'autopsie du dernier mort par balle de Richmond.

Quand la scie se tut et que Wingo eut ôté la calotte crânienne, j'examinai rapidement le cerveau. Pas d'hémorragies subdurale ou subarachnoïde.

— Ce n'est pas drôle, fit Wingo indigné. Il n'y a pas de quoi rire, vraiment !

Le cuir chevelu de la femme était lacéré, mais ce qui l'avait tuée, c'étaient de multiples fractures pelviennes. Le choc qu'elle avait reçu au niveau des reins avait été si violent que le dessin de la calandre s'était imprimé dans sa chair. Elle avait dû être heurtée par un camion.

— C'est peut-être à cause de la prédiction qu'elle est allée dans un bar, hier soir. Pour chercher l'âme sœur. Et en guise de rencontre, c'est un chauffard qui la massacre sans la voir.

— Wingo, fis-je d'un ton las en prenant quelques photos. Vous avez trop d'imagination.

Blessé et furieux, il regarda Marino, qui n'était satisfait que quand il avait fait sortir Wingo de ses gonds. Pauvre Wingo ! Ceux qui évoluaient dans le monde sans pitié du crime et de la police étaient décontenancés face à lui. Leurs plaisanteries ne le

faisaient pas rire. Il n'appréciait pas leurs anecdotes douteuses. Il était différent.

Grand, brun et mince, il avait les cheveux noirs coupés court sur les côtés, en crête de Sioux sur le sommet du crâne, et ramenés en queue de rat sur la nuque. D'une beauté délicate, il ressemblait à un mannequin dans les amples vêtements de marque et les chaussures européennes en cuir fin qu'il affectionnait. Il arrivait même à paraître élégant dans ses blouses bleues qu'il lavait et repassait lui-même. Il ne cherchait pas à faire du charme. Il ne s'offusquait pas de travailler sous les ordres d'une femme. Il n'avait jamais montré le moindre intérêt à l'égard de ce que cachait ma blouse ou mon tailleur. J'étais tellement à l'aise avec lui que les rares fois où il était entré par hasard dans le vestiaire au moment où je me changeais, c'est à peine si j'avais fait attention à lui.

Je suppose que si je m'étais interrogée sur ses penchants lorsqu'il avait postulé à ce poste, quelques mois auparavant, je n'aurais pas été très favorable à sa candidature. Je n'aimais pas m'en souvenir.

Il est vrai qu'il est difficile de ne pas échapper aux généralisations quand on a l'occasion, comme moi, d'examiner de près les pires spécimens de chaque espèce. J'avais vu défiler des travestis bardés de faux seins et de faux culs, des homos qui tuaient leur amant dans un accès de jalousie, des dragueurs solitaires habitués des parcs et des salles vidéo qui se font lacérer par des brutes ne supportant pas les pédés, des prisonniers couverts de tatouages obscènes, qui se vantent de sodomiser tout ce qui leur tombe sous la main en cellule, des prostitués familiers des bains-douches et des bars spéciaux, qui se fichaient pas mal de refiler le sida au premier venu.

Wingo n'appartenait à aucune de ces catégories.

— Vous prenez le relais ? me demanda-t-il, furieux, en rinçant ses mains gantées de caoutchouc sanguinolent sous le robinet.

— Je finirai, répondis-je, occupée à mesurer une large déchirure du mésentère.

Un quart d'heure plus tard, les écouteurs sur les oreilles, il nettoyait le petit réfrigérateur où nous stockons pour le week-

end les indices récoltés au cours des autopsies. Je remarquai vaguement qu'il examinait quelque chose avec attention.

Quand il s'approcha de ma table, il avait ôté ses écouteurs et arborait une expression intriguée sinon carrément soucieuse. Il tenait à la main un petit classeur à lamelles.

— Hum ! Dr Scarpetta, fit-il en s'éclaircissant la gorge. J'ai trouvé ça au frigo.

Pas d'autres explications. C'était inutile.

Je posai mon scalpel et sentis mon estomac se nouer. Imprimé sur l'étiquette du classeur se trouvait le numéro de dossier, le nom et la date correspondant à l'autopsie de Lori Petersen, dont tous les éléments, sans exception, étaient rangés et classés depuis quatre jours.

— Vous avez trouvé ça dans le réfrigérateur ?

— Sur le rayon du bas, expliqua-t-il avant d'ajouter d'une voix hésitante : Ce n'est... euh... pas initialisé. Enfin, je veux dire, pas par vous.

Il fallait qu'il y ait une explication.

— Je ne vois pas pourquoi je l'aurais initialisé, rétorquai-je d'une voix tendue. Je n'ai récolté qu'une seule série de prélèvements sur cette autopsie, Wingo.

Au moment même où je prononçai ces mots, je me mis à douter. Il fallait que je me souvienne.

J'avais mis les prélèvements de Lori Petersen – le fameux PERK – dans le réfrigérateur pendant le week-end, en même temps que ceux effectués le samedi. Je me souvenais parfaitement avoir livré moi-même ceux de Lori aux différents labos le lundi matin, y compris un classeur à lamelles comportant des prélèvements anaux, oraux et vaginaux. J'étais sûre de n'avoir rempli qu'un seul classeur. De plus, je n'envoyais jamais au labo un classeur tel quel. Je le mettais toujours dans un sachet en plastique contenant les tampons de coton utilisés pour les prélèvements, les enveloppes contenant poils et cheveux, les tubes à essai et tout le nécessaire.

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer.

Il se dandina d'un pied sur l'autre et détourna le regard. Je savais ce qu'il pensait : j'avais merdé et il était désolé de me le faire remarquer.

C'était un danger qui ne datait pas d'hier. Nous en avions parlé des dizaines de fois depuis que Margaret avait intégré un logiciel d'étiquetage à l'ordinateur de la salle d'autopsie.

Avant de pratiquer une autopsie, nous devions entrer dans l'ordinateur un certain nombre d'informations concernant le cadavre. Une série d'étiquettes était alors imprimée automatiquement pour tous les échantillons susceptibles d'être relevés : sang, bile, urine, contenu stomacal, et autres prélèvements et indices matériels. Ce procédé économisait beaucoup de temps et était parfaitement fiable. Tant que le médecin collait la bonne étiquette sur la bonne éprouvette et n'oubliait pas de l'initialiser.

Il n'y avait qu'un aspect dans cette procédure qui m'inquiétait : il restait toujours des étiquettes non utilisées, car tous les échantillons n'étaient pas systématiquement collectés, surtout lorsque nous étions débordés. Par exemple, je n'allais pas m'amuser à envoyer au labo des rognures d'ongle d'un octogénaire mort d'un infarctus en tondant sa pelouse.

Or que faire de ce surplus d'étiquettes ? Il fallait à tout prix éviter de les laisser traîner, de peur d'en coller une par erreur sur le mauvais tube à essai. La plupart de mes collègues les déchiraient et les jetaient. Pour ma part, je les joignais au dossier. C'était un moyen rapide de savoir ce qui avait été testé, ce qui avait été laissé de côté, et combien de tubes à essai j'avais envoyés au labo.

Wingo parcourait la page du samedi dans le cahier de bord de la salle d'autopsie. Les yeux fixés sur moi, Marino attendait de récupérer les balles extraites du corps dont il avait la charge.

— Nous avons eu six corps ce samedi, me rappelait Wingo comme si Marino n'était pas là. Je m'en souviens. Peut-être qu'une des étiquettes...

— Non, coupai-je. Je n'ai laissé traîner aucune étiquette inutilisée la concernant. Elles étaient épinglées avec mes papiers.

— Merde ! fit Marino en regardant par-dessus mon épaule. Est-ce que c'est bien ce que je pense ?

J'ôtai mes gants, pris le classeur des mains de Wingo et, d'un coup d'ongle, coupai l'adhésif qui le fermait. Le classeur

contenait quatre lamelles, dont trois portant trace de frottis, mais aucune n'indiquant la nature du prélèvement. La seule indication était l'étiquette informatique collée sur la couverture.

— Peut-être comptiez-vous les utiliser, puis avez-vous changé d'avis, suggéra Wingo.

Impossible de me souvenir !

— Quand avez-vous utilisé le réfrigérateur pour la dernière fois ? lui demandai-je.

— La semaine dernière. Le lundi, quand j'ai sorti les trucs pour que les toubibs les montent au labo. Ce lundi, je ne travaillais pas. Je n'avais pas encore ouvert le frigo cette semaine.

Le lundi précédent, c'est moi qui avais sorti les prélèvements de Lori Petersen avant de les distribuer aux différents labos. Aurais-je oublié ce classeur par inadvertance ? Etait-il possible que j'aie été fatiguée ou distraite au point de mélanger ses prélèvements avec ceux d'un des cinq autres corps que nous avions autopsiés ce jour-là ? Dans ce cas, quels étaient les bons prélèvements de Lori Petersen ? Ceux de ce classeur ou ceux que j'avais récupérés en haut ? Je n'arrivais pas à y croire. Moi qui étais toujours si méticuleuse !

Je ne sortais jamais en tablier d'autopsie. Même pendant les exercices d'alerte au feu. C'est pourquoi les laborantins me suivirent avec des regards étonnés lorsqu'ils me virent, quelques minutes plus tard, traverser le couloir du troisième dans mon tablier vert éclaboussé de sang. Betty se figea quand elle me vit.

— Nous avons un problème, lui annonçai-je.

Elle détailla l'étiquette sans un mot.

— Wingo a trouvé ça au frigo.

— Bon sang de bon sang ! souffla-t-elle.

Je la suivis au labo de sérologie et lui expliquai que je ne me souvenais pas avoir fait deux classeurs sur Lori Petersen.

Elle enfila ses gants et sortit quelques flacons tout en essayant de me rassurer.

— Ceux que vous m'avez remis étaient les bons, Kay. Les lamelles correspondaient aux tampons. Tout indiquait un non-sécréteur. Tout était logique. Ceux-là sont à quelqu'un d'autre.

Nouveau doute. Oui ou non avais-je fait un seul classeur de prélèvements ? En mettrais-je ma main au feu ? Le souvenir de ce samedi-là était flou dans mon esprit.

— Pas de tampons cette fois, si je comprends bien ?

— Aucun, répliquai-je. Wingo n'a trouvé que ça.

— Hum ! fit-elle songeuse. Voyons ce que c'est. (Elle plaça les lamelles l'une après l'autre sous le microscope à phases puis, après un long silence, déclara :) Grosses cellules squameuses, ce sont des prélèvements oraux ou vaginaux, mais pas anaux. Mais... (Elle leva les yeux vers moi.) ... je ne vois aucune trace de sperme.

— Bon Dieu ! grommelai-je.

— Laissez-moi vérifier.

Elle déchira un paquet de tampons stérilisés, les humidifia et, avec précaution, les passa l'un après l'autre sur les frottis étalés sur les trois lamelles. Puis elle frotta les tampons sur des filtres en papier. Elle sortit ensuite ses pipettes et laissa tomber quelques gouttes d'acide phospho-naphtylique sur les filtres. Ensuite elle ajouta le sel B et nous attendîmes, hypnotisées, les premiers signes de réaction mauve.

Il n'y eut aucune réaction. Je scrutai, atterrée, ces banales auréoles sombres, comme pour y faire surgir du liquide séminal. J'aurais voulu m'être trompée dans l'autopsie de Lori. J'aurais voulu avoir fait deux séries de prélèvements. J'aurais voulu croire n'importe quoi sauf ce qui s'imposait peu à peu comme une évidence.

Les lamelles qu'avait trouvées Wingo ne provenaient pas de l'autopsie de Lori.

L'expression de Betty m'apprit qu'elle était aussi stupéfaite que moi.

Elle dut se résoudre à énoncer sa conclusion.

— Il est très peu probable que ces prélèvements proviennent de Lori Petersen. Je vais les analyser, voir s'ils comportent des corps de Barr.

— Bonne idée, fis-je en déglutissant.

— Les fluides que j'ai isolés des fluides du tueur correspondent aux échantillons sanguins de Lori. Vous n'avez

aucune raison de vous inquiéter. Je n'ai aucun doute quant aux premiers prélèvements.

— La question a pourtant déjà été soulevée, dis-je, complètement abattue.

Du pain bénî pour les avocats. Ils allaient s'y jeter dessus. Ils amèneraient le jury à douter qu'aucun des prélèvements ne provenait du corps de Lori, à se demander si les échantillons envoyés à New York pour analyse de l'ADN étaient les bons. Qui pouvait certifier qu'ils ne provenaient pas d'un autre cadavre ?

— Nous avions six autopsies ce jour-là, Betty, fis-je d'une voix mal assurée. Trois corps nécessitaient des prélèvements en raison des possibilités de violence sexuelle.

— Trois femmes ?

— Trois femmes, murmurai-je.

Ce qu'avait dit Bill mercredi soir me revint. Qu'arriverait-il si ma crédibilité était remise en cause dans ces affaires ? Ce ne serait pas seulement le dossier de Lori qui serait mis en doute, mais tous les autres. J'étais coincée. Je ne pouvais pas faire comme si ce classeur n'existant pas. Et son existence même m'empêchait de jurer devant un tribunal que la chaîne de manipulation des indices était fiable.

Il n'y avait pas de seconde chance possible. Je ne pouvais pas tout recommencer à zéro. Le corps de Lori, embaumé, avait été enterré mardi. Pas question de l'exhumer. Ça ne servirait à rien, sauf à déclencher une intense agitation médiatique qui exciterait encore davantage la curiosité du public.

Nous tournâmes la tête lorsque Marino entra.

— Je viens d'avoir une idée qui m'donne froid dans le dos, Doc, me dit-il.

Je le fixai d'un air absent.

— A votre place, je porterais ce truc-là à Vander. P't-être que c'est pas vous qui l'avez mis au frigo.

— Quoi ? m'exclamai-je comme s'il était fou. C'est quelqu'un d'autre qui les aurait mis là ?

— Faut envisager toutes les possibilités.

— Mais qui ?

— Aucune idée.

— C'est impossible ! Il aurait fallu entrer dans la salle d'autopsie, avoir accès au réfrigérateur. Et la pochette est étiquetée...

Les étiquettes : une lueur se fit dans mon esprit. Les étiquettes en surnombre de l'autopsie de Lori. Je les avais mises dans le dossier. Personne n'y avait accès sauf Amburgey, Tanner et Bill.

Quand les trois hommes avaient quitté mon bureau lundi soir, la porte d'entrée était bouclée. Ils avaient dû traverser la morgue. Amburgey et Tanner étaient partis les premiers. Bill un peu plus tard.

La salle d'autopsie était fermée à clé mais pas la chambre froide. Les pompes funèbres et les ambulanciers y avaient accès à toute heure. Cette pièce avait deux portes, l'une donnant sur le couloir, l'autre sur la salle d'autopsie. L'un d'eux avait-il pénétré dans la salle d'autopsie par la chambre froide ? Sur une étagère proche de la première table se trouvait tout le matériel destiné aux prélèvements. Wingo veillait à ce qu'on ait toujours tout sous la main.

Je décrochai le téléphone pour demander à Rose de regarder dans le dossier Lori Petersen.

— Cherchez des étiquettes pour les prélèvements, lui dis-je.

Pendant qu'elle allait vérifier, j'essayai de me souvenir. Il y avait six ou sept étiquettes en surnombre, non pas parce que je n'avais pas recueilli suffisamment d'échantillons, mais parce que j'en avais prélevé deux fois plus que d'habitude, de sorte que j'avais dû imprimer deux séries d'étiquettes au lieu d'une. Les étiquettes non utilisées concernaient le cœur, le poumon, les reins et d'autres organes, ainsi, bien sûr, qu'une deuxième étiquette pour un PERK.

— Dr Scarpetta ? fit Rose au bout du fil. Les étiquettes sont bien là.

— Combien y en a-t-il ?

— Euh... voyons. Cinq !

— Pour quels prélèvements ?

— Cœur, poumon, rate, bile et foie, récita-t-elle.

— Vous êtes sûre qu'il n'y en a pas une pour un PERK ?

— Non. Il n'y a que ces cinq-là.

— Si c'est vous qu'avez collé l'étiquette, il devrait y avoir vos empreintes, intervint Marino.

— Pas si elle avait des gants, fit remarquer Betty qui suivait la scène, le regard éperdu.

— En général, je quitte mes gants, marmonnai-je. Parce qu'ils sont pleins de sang.

— Donc vous portiez pas de gants, reprit Marino, mais Dingo...

— Wingo, rectifiai-je avec irritation.

— Comme vous voudrez, lâcha Marino. De toute façon, vous avez touché ce truc, donc il doit y avoir vos empreintes. (Il était déjà dans le couloir quand il ajouta :) A moins que vous n'en trouviez d'autres...

10

Il n'y en avait pas d'autres. Les seules empreintes qu'on put relever sur le petit classeur en carton étaient les miennes.

Il y avait aussi quelques taches indéfinissables, et puis quelque chose de si inattendu que j'en oubliai un instant la pénible raison pour laquelle j'étais venue voir Vander.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-il pour la troisième fois en bombardant le classeur au laser.

— Ce truc devait se trouver sur mes mains, dis-je, incrédule. Wingo portait des gants, et Betty aussi...

Vander alluma la lampe au-dessus de sa table.

— Si vous étiez un type, je dirais aux flics de vous embarquer pour interrogatoire.

— Et vous n'auriez pas tort.

— Essayez de vous rappeler tout ce que vous avez fait ce matin, Kay, me pressa-t-il. Nous devons déterminer si ce résidu vient de vous, car dans ce cas il nous faut revoir toutes nos conclusions.

— Il est impossible que ce soit moi qui aie déposé ce résidu sur les corps, Neils. J'ai toujours pratiqué les autopsies avec des gants. Je les ai quittés ensuite. J'ai touché le classeur à mains nues.

— C'est peut-être de la laque pour vos cheveux, du fard ? insista-t-il. Un truc que vous utilisez tous les jours ?

— Impossible, répétais-je. Nous n'avons pas observé ce résidu quand j'ai examiné d'autres corps. Il n'est apparu que dans les quatre meurtres par étranglement.

— Vous avez raison.

Chacun se plongea dans ses pensées.

— Vous êtes sûre que Wingo et Betty portaient des gants quand ils ont manipulé ce classeur ?

— Absolument sûre. C'est pourquoi ils n'ont pas laissé d'empreintes.

— Le résidu ne peut pas venir d'eux ?

— Il vient obligatoirement des miennes. A moins que quelqu'un d'autre n'ait touché le classeur.

— Vous pensez toujours que quelqu'un a déposé le classeur dans le frigo à votre insu ? fit Vander, sceptique. Mais il n'y a que vos empreintes, Kay.

— Et les taches, Neils ? N'importe qui a pu les déposer.

C'était évident, mais il n'y croyait pas.

— Qu'étiez-vous en train de faire avant de monter ici, Kay ?

— J'autopsiais une femme victime d'un accident de la route.

— Et ensuite ?

— Ensuite Wingo m'a montré le classeur et je l'ai porté tout de suite à Betty.

Il regarda mon tablier sanguinolent.

— Vous portiez des gants pour l'autopsie de l'accidentée ?

— Je les ai enlevés quand Wingo m'a apporté le classeur.

— Vos gants sont talqués, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne crois pas que ça vienne du talc.

— Peut-être, mais c'est un point de départ.

Je redescendis en salle d'autopsie et remontai des gants en latex identiques à ceux que je portais. Vander les déchira, les retourna et les passa au laser.

Aucune lueur. Comme nous nous y attendions, le talc ne réagit pas. D'ailleurs nous avions déjà testé des poudres corporelles trouvées sur les lieux des crimes. Sans résultat.

Vander ralluma. Je réfléchis en fumant une cigarette. Je tentai de me remémorer chacun de mes gestes depuis que Wingo m'avait apporté le classeur jusqu'au moment où j'étais arrivée dans le bureau de Vander. J'examinais les artères coronaires quand Wingo s'était approché avec le classeur. J'avais posé le scalpel, ôté mes gants et ouvert le classeur pour regarder les lamelles. J'étais allée me laver les mains dans l'évier et m'étais essuyée avec une serviette en papier. Ensuite j'étais montée voir Betty. Avais-je touché quelque chose dans son labo ? Non.

Je ne voyais qu'une possibilité.

— Est-ce que ce serait le savon ?

— Peu probable, rétorqua Vander. Surtout si vous vous êtes rincée avant de vous sécher. Si le savon que vous utilisez tous les jours réagissait même après rinçage, on trouverait la substance brillante sur tous les cadavres et sur tous les vêtements. Je suis presque convaincu que ce résidu provient d'une matière granulée ou en poudre. Vous utilisez un désinfectant liquide, non ?

C'est exact, mais cette fois-ci, trop pressée pour aller me laver les mains au vestiaire, je m'étais servie de l'évier de la salle d'autopsie, pourvu d'un distributeur du savon gris en poudre qu'on utilisait dans tout le bâtiment. Un produit peu coûteux que l'Etat achetait par tonnes, presque inodore, qui ne se dissolvait pas, ne moussait pas, et vous donnait l'impression de vous laver avec du papier de verre.

Il y avait des toilettes au bout du couloir. J'allai y chercher une poignée de poudre grise. Vander éteignit et mit le laser en marche.

Le savon s'illumina comme un néon.

— Nom de Dieu !

Vander était ravi. Ce n'était pas mon cas. Résolue depuis le début à déterminer la nature du résidu brillant, jamais, même dans mes hypothèses les plus folles, je n'avais envisagé qu'il s'agissait du banal savon utilisé dans les toilettes de notre bâtiment ! Je n'étais pas convaincue. Le résidu trouvé sur le classeur provenait bien de mes mains ! Sinon que devait-on en conclure ?

Nous procédâmes à des expériences. Comme des experts en balistique, nous testâmes la façon dont il fallait se rincer les mains après lavage pour que le laser ne fasse plus apparaître aucune trace de savon en poudre.

Vander se frictionna vigoureusement avec la poudre, se rinça avec soin et se sécha avec une serviette en papier. Le laser ne fit apparaître que deux ou trois grains brillants. Quant à moi, j'essayai de me laver exactement comme je m'étais lavée avant de monter voir Vander. Le laser illumina une quantité assez importante de grains brillants qui, lorsque je bougeais les bras,

se déposaient sur la table, la manche de Vander et tout ce que je touchais. Plus je me déplaçais, et moins il y avait d'étincelles.

Nous nous lavâmes plusieurs fois de suite. Le laser jaillissait dans le noir, et le pourtour de l'évier finit par ressembler à Richmond vue d'avion pendant un vol de nuit.

Nous découvrîmes un phénomène intéressant. Plus nous nous lavions et nous séchions les mains, plus les points brillants devenaient nombreux. Ils se glissaient sous nos ongles, s'accrochaient à nos manches, se mêlaient à nos cheveux, adhéraient à notre visage, à tout ce que nous touchions. Au bout de trois quarts d'heure, pendant lesquels nous répétaimes des dizaines de fois l'expérience, Vander et moi ressemblions à deux sapins de Noël sous l'éclairage laser.

— Merde ! s'exclama-t-il dans l'obscurité. (C'est la première fois que je l'entendais jurer.) Ce salopard doit être un maniaque de la propreté. Sûr qu'il se lave les mains au moins vingt fois par jour.

— Si le résidu provient bien de ce savon.

— Bien sûr, bien sûr !

Je priai pour que la magie des experts du labo opère. Pourtant, ni eux ni personne ne pourraient déterminer qui avait déposé la substance sur le classeur — ni comment celui-ci avait atterri au frigo.

Tu refuses d'admettre que tu as commis une erreur, me reprochais-je. Tu es incapable de regarder la vérité en face. Tu t'es trompée en étiquetant ce classeur. Et c'est toi qui as déposé le résidu.

Peut-être... Mais si la réalité était plus machiavélique ? me dis-je. Si c'était quelqu'un d'autre qui avait mis le classeur au frigo. Et si le résidu provenait de ses mains, et non des miennes ? Je perdais les pédales.

Jusqu'ici, un résidu similaire avait été retrouvé sur les quatre femmes étranglées.

Wingo, Betty, Vander et moi avions touché le classeur. Seuls Tanner, Amburgey et Bill avaient pu le toucher aussi.

Le visage de Bill m'apparut. Un sentiment désagréable s'insinua en moi. Bill avait été terriblement distant au cours de la réunion avec Amburgey et Tanner, le lundi précédent. Il ne

m'avait même pas adressé un regard, ni dans la salle de conférence, quand les trois hommes avaient examiné les dossiers.

Je revis les chemises tomber à terre en désordre devant Bill. Tanner s'était spontanément proposé pour les ramasser, mais c'est Bill qui avait rassemblé les papiers, parmi lesquels se trouvaient les étiquettes non utilisées. Avec Tanner, il avait ensuite remis les dossiers en ordre. L'un ou l'autre aurait pu déchirer une étiquette et la glisser dans sa poche...

Amburgey et Tanner étaient ensuite partis ensemble, tandis que Bill restait avec moi. Nous avions bavardé pendant dix minutes dans le bureau de Margaret. Il s'était montré très tendre et m'avait proposé de passer la soirée avec moi.

Il était parti avant moi, seul. Il aurait pu aller n'importe où avant de sortir du bâtiment...

Je refusai de m'aventurer plus loin. C'était insensé. Pas Bill ! D'abord, il n'y aurait eu aucun intérêt. Quel bénéfice aurait-il tiré d'un tel sabotage ? Des prélèvements mal étiquetés ne pouvaient que saboter les dossiers qu'il devrait exposer au tribunal. Et donc lui porter tort. C'aurait été suicidaire.

Tu cherches un coupable pour éviter de reconnaître que tu t'es plantée ! songeai-je.

Ces meurtres étaient les dossiers les plus difficiles de ma carrière, et je commençais à avoir peur de trop m'impliquer. J'étais peut-être en train de perdre ma belle assurance. Et ma confiance en moi.

— Il faut qu'on analyse la composition de ce truc-là, disait Vander.

Comme des consommateurs avertis, nous décidâmes d'examiner un emballage de savon intact.

— Je m'occupe des toilettes pour femmes, proposai-je.

— Et moi de celles des hommes.

Nous fouillâmes même les poubelles à tous les étages. En vain. Puis j'eus l'idée d'aller trouver Wingo. C'était lui qui était chargé de ravitailler les distributeurs de savon de la morgue. Il me conseilla d'aller voir dans le débarras du gardien, au rez-de-chaussée, à quelques mètres de mon propre bureau. Là, sur le

rayon du haut, je découvris un gros carton gris de savon Borawash.

Le principal composant en était le borax.

Une rapide vérification dans un manuel de chimie me donna la solution. La poudre à savon scintillait comme un feu d'artifice car le borax est un composé de bore, une substance cristalline qui, à haute température, est aussi conductrice d'électricité que le métal.

Ironie du sort, une grande partie du borax utilisé dans le monde est extrait à la vallée de la Mort.

La nuit du vendredi passa sans un appel de Marino.

A 7 heures le lendemain matin, je me garai sur le parking de la morgue et parcourus le cahier de bord, le cœur battant.

Je n'aurais pas dû ressentir ce besoin de m'en assurer. Ça n'avait pas de sens. J'aurais été la première avertie. Aucun corps n'avait été réceptionné, que ceux que nous attendions. Mais ce calme même me parut de mauvais augure.

Je ne parvenais pas à me défaire de la sensation que je devais pratiquer une cinquième autopsie, que le tueur avait encore frappé. Je m'attendais d'une minute à l'autre à un coup de fil de Marino.

Vander m'appela de chez lui à 7 h 30.

— Du nouveau ? s'enquit-il.

— Je vous appellerai tout de suite.

— Je reste près du téléphone.

Le laser était en haut, dans son bureau, posé sur un chariot, prêt à être descendu dans la salle de radio au cas où nous en aurions besoin. J'avais réservé la table d'autopsie n° 1, et la veille, en fin d'après-midi, Wingo l'avait astiquée comme un miroir. Il avait également disposé sur deux chariots tous les instruments chirurgicaux et tout le matériel de prélèvement d'indices imaginable.

Mes deux autres autopsies concernaient une mort par overdose de cocaïne, en provenance de Fredericksburg, et une par noyade, de James City County.

Les chaussures de sport de Wingo crissèrent sur le carrelage humide lorsqu'il appuya son balai contre le mur.

— Il paraît qu'ils ont mobilisé une centaine de flics en heures sup'hier soir, me dit-il.

— Espérons que ça aura eu un effet dissuasif, fis-je en achevant de remplir un certificat de décès.

— Moi, si j'étais lui, ça me ferait réfléchir, fit-il en dirigeant son jet d'eau sur une table maculée de sang. Il faudrait être dingue pour se montrer. Les vérifications d'identité n'ont pas arrêté. Si vous vous baladiez un peu tard, vous étiez sûr d'être contrôlé. Et ils ont relevé le numéro de toutes les voitures.

Nous n'avions eu aucun cadavre de Richmond ce matin, et aucun flic de la ville n'était passé.

— Quel flic vous a dit ça ? demandai-je.

— Un de ceux qui ont amené le noyé.

— De James City County ? Comment pouvait-il savoir ce qui se passait à Richmond hier soir ?

Wingo me jeta un regard curieux.

— Il a un frère qui est flic ici.

Les gens parlaient trop. Un flic qui avait son frère flic à Richmond racontait ça à Wingo, qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Et puis quoi encore ? On parlait trop. Je prenais la moindre remarque de travers, je me mettais à soupçonner tout et tout le monde.

— A mon avis, le type se planque, ajouta Wingo. Il s'est mis au vert jusqu'à ce que ça se tasse. A moins qu'il n'ait tué hier soir et qu'on n'ait pas encore trouvé le corps.

Je restai silencieuse, de plus en plus irritée.

— Mais enfin ça m'étonnerait qu'il ait essayé de remettre ça. Trop risqué ! Certaines théories affirment que les types dans son genre n'ont plus peur au bout d'un moment. On croit qu'ils narguent les flics, alors qu'en réalité, tout ce qu'ils veulent, c'est se faire prendre.

— Wingo...

Il ne parut pas m'entendre.

— C'est une maladie, poursuivit-il. Il sait qu'il est malade. J'en suis presque sûr. Peut-être même qu'il veut qu'on le protège contre lui-même...

— Wingo ! (J'avais crié en faisant pivoter mon siège. Wingo avait arrêté l'eau, mais il était trop tard. Mes paroles résonnèrent dans la salle vide.) Il ne veut pas se faire prendre !

Il ouvrit la bouche, surpris.

— Je disais ça comme ça, Dr Scarpetta. Je...

— Les salopards comme lui n'ont pas envie de se faire arrêter ! Il n'est pas *malade* ! Il est antisocial, il est mauvais et il fait ça parce qu'il *veut* le faire, vous entendez ? !

Sans me regarder, Wingo entreprit de laver les flancs de la table.

Je le considérai, désolée. Il ne leva pas la tête.

Je me sentais mal.

— Wingo ? (Il s'approcha à contrecœur. Je lui touchai le bras.) Je m'excuse. Je n'ai aucune raison de vous parler comme ça.

— Ce n'est pas grave, dit-il avec un regard qui me décontenança. Vous savez, je comprends ce que vous endurez en ce moment. Je sais ce qui s'est passé ces jours-ci. Ça me rend malade. Je voudrais vous aider mais je ne sais pas quoi faire. Tout ce qui vous tombe dessus en ce moment... et je peux rien faire. Je... enfin j'aimerais bien pouvoir être utile...

Ainsi c'était donc ça ! J'avais moins blessé son amour-propre que renforcé ses inquiétudes ! Wingo se faisait du souci pour moi. Il savait que j'étais sur le point de craquer. D'ailleurs, peut-être que tout le monde le savait. Les fuites, le piratage de l'ordinateur, les prélèvements mal étiquetés. Personne ne serait surpris si j'étais virée pour incomptance...

On le voyait venir, dirait-on. Elle ne savait plus où elle en était !

D'abord, je dormais mal. Mon esprit était comme emballé. Ça carburait sans arrêt. Je frôlais la surchauffe.

La veille au soir, j'avais voulu remonter le moral de Lucy en l'emmenant au restaurant et au cinéma. Toute la soirée, j'avais guetté un signal de mon bip électronique.

J'avais vérifié les piles dix fois.

A 15 heures j'avais dicté deux rapports d'autopsie et détruit une série de cassettes où j'avais enregistré de précédents

rapports. J'allais prendre l'ascenseur quand j'entendis mon téléphone.

C'était Bill.

— Tu m'invites ?

Je ne pus pas dire non.

— Volontiers, fis-je avec un empressement feint. Mais je ne suis pas très rigolote en ce moment.

— Tant pis, je ne rigolerai pas.

Il faisait encore plus chaud que la veille. L'herbe, autour du bâtiment, jaunissait. Nous avions eu un printemps bizarre, avec de longues périodes de chaleur et de vent, brutalement interrompues par des masses de nuages noirs surgis de nulle part. La ville était soudain privée d'électricité à cause de la foudre pendant que la pluie tombait à torrents. Il n'y avait plus de saisons. Ma relation avec Bill ressemblait à cette météorologie folle. Il m'avait eue avec sa séduction brutale, alors que j'avais envie d'une petite pluie fine, reposante. J'étais impatiente de le voir ce soir, et en même temps cela me laissait indifférente.

Toujours ponctuel, il arriva à 17 heures tapantes.

— C'est à la fois bien et mauvais signe, déclara-t-il en allumant le gril installé dans le patio, derrière la maison.

— Mauvais signe ? fis-je. Tu ne penses pas ce que tu dis, Bill ?

Le soleil brillait encore, mais des écharpes de nuages le cachaient à intervalles réguliers, de sorte que nous étions tour à tour plongés dans l'ombre ou exposés en pleine lumière. Le vent s'était levé et le temps pouvait changer d'un instant à l'autre.

Bill s'essuya le front avec sa manche et me jeta un coup d'œil. Une bourrasque plia brusquement les arbres. Une serviette en papier s'envola à travers le patio.

— Mauvais signe, Kay, parce que s'il ne fait plus parler de lui, c'est peut être qu'il a quitté la région.

Nous nous éloignâmes des charbons rougeoyants et bûmes notre bière à même la bouteille. Je ne supportais pas l'idée que le tueur ait pu partir. Je voulais qu'il reste dans le secteur. Nous commençons à le connaître. Mon angoisse était qu'il recommence à tuer dans une ville où la police et les experts

médicaux en sauraient moins que nous. Si l'enquête était répartie entre plusieurs juridictions, c'était fichu. Chaque corps de police voudrait garder son os à ronger. Chaque enquêteur voudrait procéder à l'arrestation pour montrer qu'il était plus malin que les autres. Chaque responsable de la police penserait que cette affaire était la sienne.

A vrai dire, je n'étais moi-même pas loin de revendiquer un certain droit de propriété. Les victimes étaient en quelque sorte sous ma responsabilité, et le seul espoir de leur rendre justice était que leur assassin soit arrêté et jugé à Richmond. On ne peut accuser un individu que d'un nombre donné d'assassinats, et une condamnation dans un autre Etat risquerait d'empêcher qu'un procès ne se tienne en Virginie. Cette éventualité m'effrayait. Ce serait comme si la mort des femmes de Richmond n'avait été qu'un entraînement, un échauffement aussi atroce qu'inutile. Inutile, comme ce qui m'arrivait.

Bill activait le charbon de bois. Il s'écarta et tourna vers moi un visage rougi par la chaleur.

— Du nouveau pour ton ordinateur ? demanda-t-il.

J'hésitai. A quoi bon rester dans le vague ? Bill savait que j'avais ignoré les ordres d'Amburgey, que je n'avais pas changé le mot de passe ni pris aucune autre mesure pour, selon ses propres termes, « assurer la sécurité » de mes données. Le lundi précédent, j'avais mis mon ordinateur en mode veille sous les yeux de Bill, avec l'écho activé, comme si j'invitais le pirate à tenter une nouvelle incursion.

— On ne l'a pas interrogé depuis.

— Intéressant, fit-il d'un air songeur en buvant une gorgée de bière. Parce qu'illogique. Il doit être impatient d'accéder au dossier de Lori Petersen.

— On ne l'a pas encore entré, lui rappelai-je. On ne mettra rien sur ordinateur jusqu'à ce que ces meurtres soient résolus.

— Donc le dossier n'est pas dans l'ordinateur. Mais comment le savoir, à moins qu'elle ne tente d'y entrer ?

— *Elle !*

— Elle ou il, peu importe !

— Eh bien, elle ou il a déjà consulté l'ordinateur une fois et n'a pas trouvé le dossier de Lori Petersen.

— Ça ne tient pas debout, Kay. Tout bien réfléchi, je ne comprends même pas pourquoi on a essayé. Il faut être novice en informatique pour croire que les résultats d'une autopsie pratiquée un samedi se trouveraient dans la base de données dès le lundi.

— Qui ne risque rien n'a rien, marmonnai-je.

Je restais sur mes gardes avec Bill. Incapable de me détendre.

Les côtelettes attendaient à la cuisine. Une bouteille de vin rouge était débouchée sur le bar. Lucy préparait la salade. Elle était de très bonne humeur, ce qui était plutôt inattendu vu que sa mère n'avait donné aucun signe de vie depuis son départ avec l'illustrateur. Peut-être commençait-elle à entrevoir la possibilité de rester indéfiniment chez moi, et de me voir devenir Mrs Boltz.

Tôt ou tard, il me faudrait détruire son rêve : elle retournerait à Miami dès que sa mère serait rentrée, et je n'avais aucune intention d'épouser Bill.

Pour l'heure, celui-ci contemplait pensivement le charbon de bois incandescent, sa bière à la main. Je l'observais à travers un voile tremblotant de fumée et de chaleur qui me parut symboliser la distance qui ne cessait de croître entre nous.

Pourquoi sa femme s'était-elle tuée avec l'arme de service de Bill ? Etais-ce parce que l'arme lui était tombée sous la main ? Ou bien pour le punir ? Et dans ce cas, quelles fautes voulait-elle lui faire expier ?

Sa femme s'était tirée une balle dans la poitrine alors qu'elle était assise sur le lit, sur leur lit. Un lundi après qu'ils avaient fait l'amour. Les prélèvements avaient révélé la présence de sperme. Elle était parfumée lorsque je l'avais examinée. Quelles avaient été les dernières paroles que Bill lui avait adressées avant de partir au travail, ce matin-là ?

— Planète Terre à Kay... vous m'entendez ? (Je me ressaisis. Bill me regardait.) Tu étais loin ? demanda-t-il en m'enlaçant. Puis-je te rejoindre ?

— Je réfléchissais.

— A quoi ? Et ne me parle pas de ton travail...

— Bill, il manque quelque chose aux dossiers que vous avez consultés l'autre jour, toi, Amburgey et Tanner..., dis-je tout de go.

Sa main, au creux de mes reins, se figea. Je sentis sa colère à la pression de ses doigts sur ma peau.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas exactement, répliquai-je avec nervosité. Mais je me demandais si tu les avais vus emporter quelque chose par inadvertance...

— Merde ! lâcha-t-il. Tu ne peux pas passer une soirée avec moi sans penser à ton foutu boulot ?

— Bill...

— Ça suffit ! (Il plongea ses mains dans ses poches et se détourna.) Bon Dieu ! Tu me rends dingue. Elles sont mortes, tu comprends ? Mortes ! Et nous, nous sommes vivants. Tu vas finir par dérailler — et nous faire dérailler tous les deux — si tu continues à être obsédée par ces meurtres.

Pendant tout le reste de la soirée, tandis que Bill et Lucy bavardaient, j'attendis la sonnerie du téléphone. J'étais persuadée qu'il sonnerait. J'attendais l'appel de Marino.

Lorsqu'il sonna enfin, très tôt dans la matinée, la pluie tambourinait sur le toit.

Je décrochai à tâtons dans le noir. Silence.

— Allô ? répétais-je en allumant ma lampe.

En arrière-fond, je perçus le son de la télévision. Mon cœur s'emballa et, submergée de dégoût, je raccrochai violemment.

En début d'après-midi, je parcourais les résultats préliminaires des tests des labos de la morgue.

Tous accordaient à la série de meurtres par étranglement une priorité absolue. Tout le reste — taux d'alcool dans le sang, analyse des drogues et barbituriques saisis dans la rue — passait au second plan. J'avais chargé quatre experts d'étudier le résidu brillant qui ne provenait peut-être pas d'autre chose que d'un banal savon en poudre mis à la disposition du public dans les toilettes municipales.

Les rapports préliminaires n'étaient guère excitants. Jusqu'à présent, nous n'avions pas découvert grand-chose

concernant le fameux savon Borawash. Il était composé à 25 % d'un « abrasif inerte », et à 75 % de borate de sodium. Et ça, nous le savions parce que le fabricant nous l'avait dit. Le microscope à balayage électronique n'aurait jamais pu nous le dire aussi précisément. Il définissait simplement les traces du résidu brillant comme du sodium. On était bien avancés... C'était comme de rechercher des traces de plomb dans une mort par balle. Ça ne nous apprenait rien. En d'autres termes, tout ce qui brille n'est pas du borax.

La substance que nous avions prélevée sur le corps des femmes assassinées pouvait être aussi bien du nitrate de sodium, utilisé dans de nombreux produits allant de l'engrais à la dynamite, du carbonate cristallisé, qui entre dans la composition des révélateurs photos. C'est dire que le tueur pouvait travailler aussi bien dans un laboratoire photographique que dans une serre ou une exploitation agricole. Combien existait-il de produits sur le marché contenant du sodium ? Dieu seul le savait.

Vander passait son temps à tester au laser des tas de composés sodiques, et rayait un à un les produits qui ne réagissaient pas.

De mon côté, je recherchai quelle administration municipale, à part la nôtre, utilisait du savon Borawash. Le distributeur, dans le New Jersey se fit tirer l'oreille. La secrétaire me passa le service des ventes, qui me passa la comptabilité, qui me passa le service des données, qui me passa les relations publiques, qui me repassa la comptabilité.

Ensuite, je dus discuter pied à pied.

— Notre fichier clientèle est confidentiel. Dans quelle branche travaillez-vous ?

— Je suis médecin expert, fis-je en pesant mes mots. Dr Scarpetta, médecin expert général de l'Etat de Virginie.

— Je vois, vous êtes professeur...

— J'examine des cadavres et pas des étudiants.

— Vous voulez dire que vous êtes coroner ?

A quoi bon le détromper ? Lui expliquer que je n'étais pas coroner ? Ceux-ci sont élus et n'ont, en général, aucune formation médico-légale. Dans certains Etats, vous pouvez être

gérant de station-service et élu coroner. Le malentendu s'aggrava.

— Je ne comprends pas. Quelqu'un accuse le Borawash d'être mortel ? C'est impossible ! Le Borawash n'est pas toxique, à moins de l'ingérer. Nous n'avons jamais eu de problème avec ce savon. Je vais être obligé de vous passer mon supérieur...

J'expliquai au supérieur en question que du Borawash avait été retrouvé sur plusieurs victimes de meurtres, que le produit n'était en rien responsable des décès, que je ne m'intéressais pas à la toxicité du Borawash en tant que tel, et que je pouvais obtenir un mandat du parquet, mais que je n'avais — pas plus que lui — intérêt à perdre mon temps. Finalement, je l'entendis taper sur un clavier.

— Nous avons soixante- treize clients à Richmond.

— J'apprécierais beaucoup si vous pouviez m'en envoyer la liste. Mais pourriez-vous me la lire tout de suite ?

Il s'exécuta à contrecœur. La plupart des entreprises m'étaient inconnues, sauf le Département des véhicules automobiles, les Magasins généraux et, bien sûr, le HHSD. En tout, dix mille personnes au bas mot, depuis les juges et les avocats jusqu'aux mécaniciens du parc auto. Et parmi tous ces gens-là, un individu était obsédé par l'hygiène corporelle.

Je venais de regagner mon bureau, un peu après 15 heures, quand Rose me passa une communication.

— Ça fait un moment qu'elle est morte, m'annonça Marino.

11

D'après Marino, la police n'avait pas encore pu mettre la main sur quelqu'un ayant vu la victime durant le week-end. Une collègue de la victime avait essayé plusieurs fois de l'appeler le samedi et le dimanche. En vain. Mais ce n'est que lorsqu'elle ne s'était pas présentée à son poste, pour le cours de 13 heures, qu'on avait appelé la police. Un policier s'était rendu à son adresse, et c'est en contournant la maison qu'il avait découvert, au deuxième étage, une fenêtre grande ouverte. La victime logeait avec une autre jeune femme, qui s'était absenteé pour le week-end.

La maison se trouvait à un kilomètre du centre-ville, à côté des bâtiments de l'université, un gigantesque complexe abritant plus de vingt mille étudiants, des maisons de style victorien le long de West Main, pour la plupart. Les sessions d'été avaient commencé et les étudiants grouillaient dans les rues, profitant de ce délicieux après-midi de juin.

Marino m'avait appris que Henna Yarborough avait trente et un ans et qu'elle enseignait le journalisme à la *School of Broadcasting*. Venue de Caroline du Nord, elle était installée à Richmond depuis l'automne précédent. Nous ne savions pas grand-chose à son sujet, sinon qu'elle était morte depuis plusieurs jours.

Une nuée de flics et de journalistes avaient envahi les lieux.

Les automobilistes ralentissaient devant la maison de deux étages en brique sombre. Des géraniums roses et blancs ornaient le rebord des fenêtres, et le dessin d'une fleur se distinguait en jaune pâle sur le toit d'ardoise gris-bleu.

La rue était si encombrée que je dus me garer assez loin de la maison. La presse se montrait plus réservée, me sembla-t-il. Ni micro ni caméra sur mon passage. Tout le monde arborait

une attitude presque militaire, gênée, comme s'ils avaient senti que c'était le cinquième meurtre de l'étrangleur.

Un policier en uniforme souleva le ruban jaune barrant l'entrée en haut des quelques marches de granité usé. Je pénétrai dans un hall obscur et montai les trois volées d'escalier de bois. En haut se pressaient le chef de la police, plusieurs gradés, des enquêteurs en civil et des hommes en uniforme. Bill était là, livide, regardant par une porte ouverte. Ses yeux croisèrent brièvement les miens.

Détournant le regard, je jetai à mon tour un coup d'œil dans la pièce. Une odeur de putréfaction bien reconnaissable flottait. Marino me tournait le dos. Accroupi, il fouillait les tiroirs d'une commode.

Le dessus de la commode était encombré de flacons et d'objets de toilette. A gauche, un bureau était poussé contre le mur, envahi de papiers et de livres par-dessus lesquels trônait une machine à écrire électrique. Les livres s'entassaient aussi sur les étagères et le parquet. La porte du cabinet de toilette était entrebâillée, la lumière éteinte à l'intérieur. L'austérité des lieux semblait indiquer que l'occupante venait de s'installer ou n'avait pas l'intention de rester.

A droite, je découvris deux lits jumeaux, des draps défaits et une masse de cheveux noirs, emmêlés. Je m'approchai avec précaution.

Son visage, tourné vers moi, était si gonflé et décomposé qu'il était impossible de savoir à quoi elle ressemblait vivante. Une Blanche aux cheveux châtain foncé qui lui descendaient jusqu'aux épaules. C'est tout ce qu'on pouvait dire. Elle était allongée, nue, sur le côté gauche, les genoux relevés, les mains ligotées dans le dos. Le tueur avait utilisé les cordons des stores vénitiens, cette fois. Tout était atrocement familier. Un dessus-de-lit bleu foncé avait été jeté sur elle, trahissant la désinvolture méprisante de l'étrangleur. Un pyjama gisait au pied du lit. Le haut, encore boutonné, avait été coupé du col à la taille. Le bas paraissait avoir été découpé de chaque côté.

— Il est monté par l'échelle, m'annonça Marino.

— Quelle échelle ?

Il désigna de la tête la fenêtre la plus proche du lit. Ouverte.

— Dehors, contre le mur, expliqua-t-il. Une vieille échelle d'incendie rouillée. C'est comme ça qu'il est entré. On a retrouvé de la rouille sur le rebord de la fenêtre. C'est lui qui l'aura laissée.

— Et il est reparti par le même chemin ?

— Pas sûr, mais on dirait. La porte d'en bas était fermée à clé. On a dû la forcer pour entrer. Pourtant, il y a de l'herbe haute au pied de l'échelle, dehors, mais on n'a trouvé aucune empreinte. Faut dire qu'il a plu comme vache qui pisse samedi soir, et ça nous facilite pas le boulot.

— La maison est équipée de l'air conditionné ?

Je transpirai dans la chaleur moite et empuantie.

— Non. Et y'a pas de ventilateur non plus.

Marino s'essuya le visage. Ses cheveux lui collaient au front. Il avait les yeux injectés de sang et cernés. On aurait dit qu'il ne s'était pas couché ni changé depuis une semaine.

— Les fenêtres étaient fermées ? lui demandai-je.

— Ni l'une ni l'autre, et je... (Du vacarme nous parvint du couloir.) Mais bon Dieu, qu'est-ce qui ?

Au rez-de-chaussée, une femme hurlait. On entendit des bruits de pas, des éclats de voix masculines.

— Sors d'ici ! hurlait la femme. Sors de chez moi, fils de pute !

Les pas lourds de Marino firent trembler les marches de bois. Je l'entendis dire quelques mots à quelqu'un, puis les hurlements cessèrent.

Je procédai à l'examen externe du corps.

Le cadavre était à la température ambiante, et la *rigor mords* avait disparu. Il s'était refroidi et raidi juste après la mort, puis sa température était montée en même temps que la température extérieure. La raideur avait fini par disparaître, comme si le choc initial de la mort s'était résorbé avec le temps.

Je soulevai le dessus-de-lit. Pendant un instant, le souffle me manqua et j'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre. Je remis le tissu en place et ôtais mes gants. Inutile de poursuivre mes examens ici.

Quand j'entendis revenir Marino, je voulus lui demander de faire transporter le corps à la morgue tel qu'il était, enroulé dans le dessus-de-lit, mais les mots me restèrent dans la gorge.

Abby Turnbull était à côté de lui. Quelle mouche avait piqué Marino ? Avait-il perdu la tête ? Abby Turnbull, la vipère qui faisait passer le requin des *Dents de la mer* pour un inoffensif poisson rouge !

Mais je remarquai qu'elle était en nu-pieds, avec un jean et un corsage blanc chiffonné, les cheveux noués en queue de cheval, sans maquillage et, au lieu de son magnétophone, elle portait un grand sac en toile. Elle regarda le lit et ses yeux s'agrandirent de terreur.

— Mon Dieu, non ! articula-t-elle en portant la main à sa bouche.

— C'est bien elle ? fit Marino.

— Mon Dieu... Henna. Oh ! mon Dieu...

— C'était sa chambre ?

— Oui. Oh ! Mon Dieu !

Marino adressa un bref signe de tête à un policier en uniforme, qui raccompagna Abby Turnbull en bas. J'entendis leurs pas dans l'escalier, entrecoupés des gémissements de la jeune femme.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, dis-je à Marino.

— Je sais toujours ce que je fais, rétorqua-t-il.

— C'est elle qui criait tout à l'heure ?

— Oui. Boltz était en bas. C'est après lui qu'elle en avait.

— Boltz ? dis-je comme si je ne le connaissais pas.

— Faut le comprendre. Elle est chez elle, après tout. On peut pas lui en vouloir de râler parce qu'on envahit sa maison et qu'on lui interdit d'entrer...

— Boltz lui a interdit d'entrer ? répétais-je, stupide.

— Pas seulement lui, répondit-il en haussant les épaules. En tout cas, ça va être difficile d'en tirer quelque chose. Elle est salement secouée. C'était sa sœur, conclut-il avec un coup d'œil vers le lit.

Le salon, au premier étage, était inondé de soleil et envahi de plantes en pot. Il avait été repeint récemment. Le parquet ciré disparaissait sous un tapis indien à motifs géométriques dans des tons de bleu et de vert très pâles. De petits coussins pastel contrastaient avec le blanc des meubles. Les murs blancs étaient ornés d'une collection de monotypes abstraits de l'artiste local, Gregg Carbo. Ce n'était pas une pièce pour vivre, mais un espace conçu à la gloire d'Abby Turnbull, glacial et m'as-tu-vu.

Recroquevillée dans l'angle du canapé en cuir blanc, elle fumait nerveusement une longue et fine cigarette. Je n'avais jamais vu Abby d'aussi près, et je fus frappée par ses traits. Elle avait les yeux dissemblables, l'un plus foncé que l'autre, et des lèvres épaisses qui ne semblaient pas appartenir au même visage que son long nez étroit. Ses cheveux bruns, qui frôlaient ses épaules, grisonnaient par endroits. Elle avait les pommettes hautes et de petites rides aux coins des yeux et de la bouche. Elle était mince, avec de longues jambes, et devait avoir à peu près mon âge, peut-être quelques années de moins.

Elle nous regardait avec des yeux de biche aux abois.

— Je suis désolé, je sais que c'est très dur pour vous..., commença Marino.

Il insista pour qu'elle réponde à toutes les questions, qu'elle se souvienne du moindre détail concernant sa sœur, de ses habitudes, de ses amis. Assise en face de moi, tendue, Abby l'écoutait en silence.

— On m'a dit que vous rentriez de voyage ?

— Oui, répondit-elle en frissonnant. Je suis partie vendredi après-midi à New York pour une réunion.

— Quel genre de réunion ?

— Je suis en train de négocier un contrat pour un livre. J'avais rendez-vous avec mon agent. J'ai logé chez des amis.

Le magnétophone tournait silencieusement. Abby le regardait sans le voir.

— Avez-vous appelé votre sœur de là-bas ?

— J'ai essayé hier soir pour lui dire à quelle heure arrivait mon train. J'ai été étonnée qu'elle ne réponde pas. J'ai pensé qu'elle avait dû sortir. Je n'ai pas rappelé. Je savais qu'elle avait

des cours cet après-midi. J'ai pris un taxi. Je ne me suis pas inquiétée. Et puis je suis arrivée et j'ai vu les voitures de police.

— Depuis quand habitez-vous ensemble ?

— Henna s'est séparée de son mari l'année dernière. Elle voulait respirer, réfléchir. Je lui ai proposé d'habiter ici jusqu'à ce qu'elle décide de prendre un appartement ou de retourner avec son mari. C'était à la fin août. Quand elle a commencé à enseigner à l'université.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Vendredi après-midi, dit-elle d'une voix étranglée. Quand elle m'a accompagnée à la gare.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Marino tira un mouchoir froissé de sa poche et le lui tendit.

— Elle avait des projets de week-end ?

— Elle avait à préparer ses cours. Henna ne sortait pas beaucoup. Elle ne voyait que quelques amis parmi ses collègues. Elle comptait faire des courses samedi. C'est tout.

— Où faisait-elle ses courses ?

— Je ne sais pas. Peu importe. Elle n'y est pas allée. Le frigo est vide, comme quand je suis partie. Ça a dû se passer vendredi soir. Comme pour les autres. Elle a dû rester comme ça tout le temps que j'étais à New York.

Pendant quelques instants, personne ne parla. Marino regardait autour de lui, impénétrable. Abby alluma une cigarette d'une main tremblante et se tourna vers moi. Je saisis la question avant même qu'elle ne parle.

— C'est comme pour les autres ? Je sais que vous l'avez vue. (Elle hésita, essaya de conserver son calme, mais elle était près de craquer.) Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

— Je ne peux rien vous dire avant de l'avoir examinée, m'entendis-je annoncer.

— C'est ma sœur ! gémit-elle. Je veux savoir ce que ce salaud lui a fait ! A-t-elle souffert ? Je vous en supplie, dites-moi qu'elle n'a pas souffert !

Nous la laissâmes pleurer à gros sanglots, déchirée par l'angoisse et seule face à l'horreur. Marino ne cillait pas.

Je me détestais dans des moments comme celui-ci. J'avais le sentiment d'être une spécialiste glaciale, insensible au

malheur des autres. Mais qu'aurais-je pu lui dire ? Bien sûr qu'elle avait souffert ! Et sa terreur avait dû être d'autant plus horrible qu'elle avait lu, sous la plume de sa propre sœur, les descriptions de ce qui allait se passer. Ensuite il y avait eu la souffrance physique.

Abby recommença à parler par phrases hachées.

— Vous n'allez rien me dire. Je sais comment ça se passe. C'est parce que je suis sa sœur. Vous préférez cacher votre jeu. Pourquoi ? Combien ce salopard devra-t-il en tuer, hein ? Six ? Dix ? Cinquante ? Combien de temps les flics vont-ils attendre avant de se remuer, hein ?

Marino continuait de la regarder, impassible.

— N'accusez pas la police, miss Turnbull. Nous sommes avec vous, nous essayons de vous aider...

— C'est ça ! le coupa-t-elle avec véhémence. Vous m'aidez ! Comme la semaine dernière, peut-être ?

— La semaine dernière ? Je ne vois pas...

— Je fais allusion au connard qui m'a suivie, du journal jusqu'ici. Il était juste derrière moi. Il tournait quand je tournais. Je me suis même arrêtée dans un magasin pour le dissuader, mais quand je suis ressortie, vingt minutes plus tard, il était toujours là. Avec sa foutue bagnole ! J'ai appelé les flics dès que je suis rentrée. Et qu'est-ce qu'ils ont fait ? Rien ! Absolument rien ! C'est au bout de *deux heures* qu'une voiture de police est passée pour voir si tout allait bien. J'ai décrit la voiture, donné le numéro. Est-ce qu'on m'a rappelée ? Pensez-vous ! Si ça se trouve, c'est le type qui m'a suivie qui a tué ma sœur ! Elle a peut-être été assassinée parce qu'un flic n'a pas voulu se donner la peine de faire des recherches !

— Ça s'est passé quand, exactement ? demanda Marino avec intérêt.

— Mardi, je crois. Il était 10 heures, 10 heures et demie. Je suis rentrée tard parce que j'avais un article à finir...

Marino avait l'air sceptique.

— Hum ! Vous n'étiez pas de l'équipe de nuit, de 6 heures à 2 heures du matin ?

— Je m'étais fait remplacer. J'allais travailler tôt et je devais finir un papier pour le lendemain.

— D'accord. Revenons-en à cette voiture. Quand a-t-elle commencé à vous suivre ?

— Difficile à dire. Je ne l'ai remarquée que quelques minutes après être sortie du parking. Est-ce qu'il m'a attendue ou repérée à ce moment-là ? Je n'en sais rien. En tout cas il me collait, les phares allumés. J'ai ralenti en espérant qu'il allait me doubler. Il a ralenti aussi. J'ai accéléré, il a accéléré. Impossible de le semer. Je me suis arrêtée à Farm Fresh. Je ne voulais pas qu'il me suive jusqu'à la maison. Mais il a dû m'attendre sur le parking ou dans une rue derrière. Il était là quand je suis repartie.

— Vous êtes sûre que c'était la même voiture ?

— Une Cougar noire, toute neuve. J'ai donné son numéro à un ami qui travaille au DMV, puisque la police ne levait pas le petit doigt. C'est une voiture de location. J'ai l'adresse de l'agence si ça vous intéresse.

— Bien sûr que ça m'intéresse, fit Marino.

Elle fouilla dans son sac et en ressortit un bout de papier qu'elle lui tendit d'une main tremblante.

— Et ensuite ? Il vous a suivie jusque chez vous ?

— Je n'avais pas le choix. Je n'allais tout de même pas rouler toute la nuit. Il a vu où j'habitais. Dès que je suis rentrée, j'ai téléphoné à la police. Quand j'ai regardé par la fenêtre, il n'était plus là.

— Vous aviez déjà repéré cette voiture ?

— J'ai déjà vu des Cougar noires, mais je ne peux pas assurer que j'avais vu celle-ci en particulier.

— Vous avez pu voir le chauffeur ?

— Il faisait trop sombre, et il était juste derrière moi. Il était seul.

— Vous êtes sûre que c'était un homme ?

— Tout ce que j'ai vu, c'est une silhouette massive avec des cheveux courts. Bien sûr que c'était un homme. Il restait immobile, les yeux fixés sur moi. Juste cette silhouette, derrière moi, en train de me regarder. J'en avais parlé à Henna. Je lui avais dit d'être prudente, et d'appeler le 911 si elle voyait cette Cougar noire dans les parages. Elle était au courant des meurtres. Nous en avions parlé. Oh ! Je n'arrive pas à le croire !

Je l'avais prévenue, pourtant ! Je lui avais dit de bien fermer les fenêtres !

— Vous voulez dire qu'elle avait tendance à laisser tout ouvert ?

Abby hocha la tête et s'essuya les yeux.

— Elle dormait toujours les fenêtres ouvertes. Il fait très chaud dans la maison. Dire que je devais faire installer l'air conditionné au mois de juillet ! Elle est venue s'installer ici dès que j'ai emménagé, en août dernier. Il y avait beaucoup de choses à faire, et comme l'hiver approchait... Oh ! mon Dieu ! Je lui ai dit cent fois ! Mais elle oubliait tout. Comme pour la ceinture de sécurité, impossible de la lui faire mettre. C'était ma cadette. Les conseils lui glissaient dessus. Je l'avais mise en garde, pourtant. Je lui avais parlé des crimes. Pas seulement des meurtres, mais aussi des viols, des cambriolages, tout ça. Ça la mettait en rogne. Elle ne voulait pas m'écouter, elle me reprochait de ne voir que le côté noir des choses. J'ai un pistolet ici. Je lui disais de le garder à portée de main quand j'étais absente. Mais elle ne voulait pas y toucher. Je lui avais proposé de lui apprendre à tirer, et même de lui en acheter un. Pas question ! Impossible ! Et maintenant, elle est morte ! Ça ne sert à rien que je vous en raconte davantage sur elle, parce que je sais que ce n'est pas après elle qu'il en avait ! Il ne la connaissait même pas ! C'est après moi !

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? lui demanda Marino d'une voix posée, après un silence.

— Si c'est le chauffeur de la voiture noire, c'est évident. Je ne sais pas qui c'est, mais lui, il sait que c'est moi qui écris sur lui. Il a vu ma signature.

— Peut-être.

— C'est à moi qu'il en voulait ! A moi !

— Peut-être, en effet, fit Marino d'un ton léger. Mais nous ne pouvons pas en être sûrs, miss Turnbull. Moi, je dois envisager toutes les hypothèses. Peut-être avait-il repéré votre sœur sur le campus, dans un restaurant, une boutique ou je ne sais où. Peut-être qu'il ne savait pas qu'elle habitait avec quelqu'un, surtout s'il l'avait suivie pendant que vous étiez au travail. Peut-être qu'il ne savait même pas que c'était votre

sœur. Ça pourrait être une coïncidence. Avait-elle l'habitude d'aller dans un restaurant précis, par exemple ?

Abby s'essuya de nouveau les yeux et fouilla ses souvenirs.

— Dans un snack, rue Ferguson, pas loin de l'école de journalisme où elle enseignait. Je crois qu'elle allait y déjeuner une ou deux fois par semaine. Elle ne fréquentait pas les bars. De temps en temps nous allions manger toutes les deux chez *Angela*, dans le Southside, mais elle n'y allait jamais seule. Elle allait peut-être dans des magasins, je ne sais pas. Elle ne me disait pas tout, vous savez.

— Vous avez dit qu'elle avait emménagé ici en août dernier. Est-ce qu'il lui arrivait de s'absenter, de partir en week-end ou en voyage ?

— Pourquoi ? fit-elle d'un air égaré. Vous pensez qu'un étranger l'aurait suivie ?

— J'essaie simplement de savoir à quel moment elle était là et à quel moment elle était absente.

— Jeudi dernier, reprit-elle d'une voix brisée, elle est retournée à Chapel Hill pour voir son mari et rendre visite à une amie. Elle y est restée presque toute la semaine. Elle est rentrée mercredi. Les cours de la session d'été ne reprenaient qu'aujourd'hui.

— Il est déjà venu ici, le mari ?

— Non, répondit-elle d'un ton las.

— Est-ce qu'il lui arrivait de la brutaliser...

— Non ! Jeff n'a jamais été violent avec elle. Ils étaient d'accord pour se séparer pendant quelque temps. Il n'y avait aucune animosité entre eux. Le salaud qui a fait ça est le même qui a tué les autres !

Marino regarda le magnétophone sur la table. Un témoin rouge clignotait sur l'appareil. Il fouilla dans sa poche avec une grimace de dépit.

— Faut que j'aille à ma voiture, dit-il.

Il me laissa seule avec Abby dans le salon blanc.

Il y eut un long silence pesant. Elle avait les yeux rouges, le visage bouffi.

— Combien de fois j'ai voulu vous parler ! dit-elle d'une voix pleine de tristesse et d'amertume. Et maintenant, voilà... Je sais

ce que vous pensez de moi. Vous vous dites que je le mérite. Qu'à mon tour j'ai ma dose d'horreur, à force d'en avoir parlé dans mes articles. C'est la justice, hein !

Ses paroles me firent frémir.

— Vous ne méritiez pas ça, Abby. Jamais je n'irais souhaiter ça à quiconque, ni à vous ni à personne.

La tête baissée sur ses mains jointes, elle reprit d'une voix implorante :

— Prenez soin d'elle. Je vous en supplie, prenez soin de ma petite sœur ! Oh ! Prenez soin d'Henna...

— Je vous promets que j'en prendrai soin...

— Vous ne pouvez pas le laisser s'en tirer !

Je ne sus que répondre à ça. Soudain elle leva la tête et je fus frappée par la terreur que je lus dans ses yeux.

— Je ne comprends plus rien. Toutes ces rumeurs... Et ça, tout d'un coup. J'ai essayé de comprendre. J'ai même voulu vous demander de m'aider. Et maintenant je ne sais *plus qui est avec qui* !

— Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris, Abby.

— L'autre soir. Cette semaine. J'ai voulu vous parler. Mais il était là..., répondit-elle très vite. Je commençais à comprendre.

— Quel soir ? lui demandai-je.

— Mercredi, dit-elle enfin. Mercredi soir.

— C'est vous qui êtes venue en voiture devant chez moi et qui êtes repartie à toute allure ? Pourquoi ?

— Vous... vous n'étiez pas seule.

J'étais devant la porte, en pleine lumière, et la voiture de Bill était garée devant la maison. C'est la voiture d'Abby que nous avions vue ce soir-là. Et c'est parce qu'elle m'avait vue avec Bill qu'elle avait fait demi-tour. Mais ça n'expliquait pas sa panique.

— Ces enquêtes, bafouillait-elle. J'ai entendu des rumeurs. Les flics ne doivent plus vous parler. Personne ne doit plus vous parler. Il y a quelque chose qui cloche et c'est pour ça que toutes les demandes d'informations sont soumises à Amburgey. Mais c'est à vous que je voulais parler ! Et maintenant ils disent que vous avez foiré l'examen sérologique dans le dossier de... du Dr Lori Petersen. Que toute l'enquête est foutue à cause de vous et

de votre bureau, et que sans ça, les flics auraient déjà arrêté l'assassin... (Malgré sa colère, elle ne paraissait pas très sûre de ce qu'elle disait.) Je veux savoir si c'est vrai ou pas. Je veux savoir ce qu'on va faire de ma sœur !

Comment était-elle au courant des prélèvements mal étiquetés ? Ce n'était certainement pas Betty qui le lui avait dit. En revanche, *tous* les exemplaires de *tous* les rapports de Betty étaient désormais transmis à Amburgey. Etait-ce lui qui avait informé Abby ? Ou quelqu'un de son bureau ? Tanner ? Bill ?

— Qui vous a dit ça ?

— J'entends des tas de trucs, souffla-t-elle.

Je regardai son visage bouffi de chagrin, son corps contracté par la douleur et l'horreur.

— Abby, lui dis-je d'une voix posée, je sais que vous entendez beaucoup de choses. Et beaucoup de choses fausses. Même celles qui comportent une once de vérité sont interprétées de manière erronée. Vous feriez mieux de vous demander pourquoi telle ou telle personne vous dit telle ou telle chose.

— Je veux juste savoir si votre service a commis une erreur, dit-elle, ébranlée.

Je ne sus quoi répondre.

— Dites-vous bien que je finirai par le savoir, reprit-elle. Ne me sous-estimez pas, Dr Scarpetta. Les flics ont déjà fait des boulettes, et pas des petites. Ils ont fait une grosse erreur quand ce salaud m'a suivie jusque chez moi. Comme ils avaient fait une grosse erreur avec Lori Petersen, quand elle a fait le 911 et qu'ils ont mis une heure pour arriver. Trop tard !

Je ne pus dissimuler ma surprise.

— Et quand j'étalerai tout ça au grand jour, poursuivit-elle avec des yeux pleins de larmes et de colère, tout le monde regrettera que j'aie vu le jour ! Parce qu'il y en a qui vont payer ! Croyez-moi. Et vous voulez savoir pourquoi ?

Je la regardai, interdite.

— Parce que tous ces gros lards se fichent pas mal que des femmes se fassent violer et tuer ! Tous ces flics adorent voir des films où les femmes se font violer, étrangler et charcuter. Ils trouvent ça excitant ! Ça pimente leurs fantasmes. Ça les fait

bander de regarder les photos des victimes de ce salaud. Ils en rigolent entre eux. Je les ai entendus. Je les ai entendus rire sur place et dans la salle des urgences !

J'avais la bouche sèche.

— Ça ne veut rien dire, lui assurai-je. C'est une façon de prendre leurs distances.

On entendit des pas dans l'escalier.

Après un coup d'œil furtif en direction de la porte, elle fouilla dans son sac et griffonna un numéro de téléphone sur un bristol.

— Si jamais vous pouvez me dire quelque chose quand... quand vous aurez fini... Appelez- moi ! C'est le numéro de mon répondeur. Je ne sais pas où je serai. En tout cas pas ici. Je n'y reviendrai pas.

Marino rentra sous le regard hostile d'Abby.

— Je sais ce que vous allez me demander, lui lança-t-elle tandis qu'il fermait la porte. La réponse est non ! Il n'y avait pas d'hommes dans la vie d'Henna, elle n'avait personne ici, à Richmond. Elle ne sortait avec personne et ne couchait avec personne.

Sans un mot, il remit le magnétophone en marche et releva la tête.

— Et en ce qui vous concerne, miss Turnbull ?

Abby fut prise de court.

— Je... j'ai une relation stable avec quelqu'un. A New York. Mais personne ici. A part des relations professionnelles.

— Qu'entendez-vous par « professionnelles » ?

— Que voulez-vous dire ?

Marino réfléchit un moment, puis reprit sur un ton anodin :

— Ce que je me demande, c'est si vous savez que le « connard » qui vous a suivie l'autre jour vous surveille depuis plusieurs semaines. Le type à la Cougar noire, c'est un flic en civil, de la brigade des Mœurs.

Elle le regarda fixement, incrédule.

— Vous voyez, poursuivit Marino, c'est pour ça que personne s'est affolé quand vous avez téléphoné. Remarquez que ça m'aurait mis en rogne si je l'avais su, parce qu'il était censé faire ça discrètement.

A mesure qu'il parlait, sa voix se faisait de plus en plus cassante, ses paroles de plus en plus mordantes.

— Mais il se trouve que ce flic vous aime pas beaucoup. Je l'ai contacté par radio et il a vidé son sac. Il vous a délibérément harcelée, il avait perdu son calme ce soir-là.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama Abby, outrée. On me harcèle sous prétexte que je suis *journaliste* ?

— Bon, dans le cas présent, c'est plus personnel, disons, fit Marino en allumant nonchalamment une cigarette. Vous vous rappelez un article que vous avez fait, il y a environ deux ans, à propos d'un flic des mœurs qui traficotait et qui a fini accro à la coke ? Il a fini par se faire sauter la cervelle. Ça vous dit rien ? Eh bien, ce flic était le partenaire de celui qui vous file. J'avais pensé qu'il ferait du bon boulot, mais il a poussé le bouchon un peu loin, on dirait.

— C'est vous qui me l'avez collé aux fesses ? fit-elle avec colère. Et pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Comme il a perdu son sang-froid, le gag est terminé. De toute façon, vous auriez fini par découvrir que c'était un flic. Alors autant mettre cartes sur table devant le Dr Scarpetta. D'une certaine manière, ça la concerne aussi.

Abby me jeta un regard affolé. Marino prit tout son temps pour secouer la cendre de sa cigarette.

— Il se trouve que le bureau du médecin expert est sur la sellette en ce moment parce qu'on veut lui faire porter le chapeau pour ces fuites, dans la presse. Or ces fuites ne peuvent passer que par vous, miss Turnbull. Quelqu'un a piraté l'ordinateur du Dr Scarpetta. Amburgey lui est tombé dessus et en profite pour balancer toutes sortes d'accusations qui causent des problèmes à tout le monde. Moi, je ne suis pas de son avis. Pour moi, les fuites n'ont rien à voir avec l'ordinateur. Quelqu'un pirate l'ordinateur du toubib pour faire croire que les fuites viennent de là, mais en fait, la seule base de données qui ait des fuites se trouve entre les deux oreilles de Bill Boltz.

— Mais c'est insensé !

Marino tira sur sa cigarette. Il prenait plaisir à voir Abby se tortiller au bout de sa ligne.

— Je n'ai rien à voir avec ce piratage ! explosa-t-elle. Même si je savais comment m'y prendre, je ne ferais jamais une chose pareille ! Ma sœur a été assassinée... (Ses yeux inondés de larmes lançaient des éclairs.) Qu'est-ce que tout ça a à voir avec Henna ?

— Je sais pas ce qui a à voir avec quoi, poursuivit Marino d'un ton glacial. Tout ce que je sais, c'est que vous avez écrit des choses que vous n'auriez pas dû savoir. Quelqu'un de très au courant vous parle, à vous. Et sabote l'enquête. Et je voudrais bien savoir ce que le petit malin qui fait ça veut cacher ou espère gagner dans l'affaire...

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir...

— Figurez-vous que je trouve un peu bizarre qu'il y a un peu plus d'un mois, juste après le deuxième meurtre, vous ayez fait un grand papier sur Boltz, style « Une journée avec Bill Boltz, un homme plein d'avenir ». Vous avez passé une journée ensemble, tous les deux, pas vrai ? Et il se trouve que ce soir-là, j'étais de patrouille, et que je vous ai vus sortir de chez *Franco* vers 10 heures. Les flics aiment bien fouiner, vous savez, surtout quand on n'a rien de mieux à faire, et que la soirée est plutôt calme. C'est pour ça que j'ai décidé de vous filer le train...

— Arrêtez, souffla-t-elle. Taisez-vous !

— Et là, poursuivit Marino en ignorant sa prière, je m'aperçois que Boltz vous dépose non pas au journal, mais chez vous. Et quand je repasse dans le coin, quelques heures plus tard, son Audi blanche est toujours là, et tout est éteint dans la maison. Et vous savez ce qui se passe, dans les jours qui suivent ? Des tas de détails croustillants sur les meurtres commencent à apparaître dans vos articles. C'est ça que vous appelez des « relations professionnelles » ?

Abby, la tête enfouie dans les mains, était toute secouée de tremblements. Je ne pouvais pas la regarder. J'étais tellement assommée par ces révélations que je ne saisissais même pas la cruauté de Marino.

— Je n'ai pas couché avec lui. Ce n'est pas vrai. Je ne voulais pas. Il... il m'a forcée, souffla-t-elle.

— Ben voyons ! ricana Marino.

Elle leva la tête, les yeux fermés.

— J'ai passé la journée avec lui. La dernière réunion à laquelle j'ai assisté a duré jusqu'à 7 heures. Je lui ai proposé d'aller dîner, sur le compte du journal. Nous sommes allés chez *Franco*. J'ai bu un verre. Un seul verre. Et là, j'ai commencé à me sentir dans les vapes. Je ne me rappelle même pas avoir quitté le restaurant. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'être montée dans sa voiture. Ensuite il m'a pris la main et m'a dit qu'il n'avait jamais couché avec une journaliste de faits divers. Ensuite, c'est le noir complet. Je me suis réveillée tôt le lendemain, il était encore là....

— Où était votre sœur pendant tout ce temps ? fit Marino en écrasant sa cigarette.

— Elle devait être dans sa chambre. Nous sommes restés en bas, au salon. Sur le divan, par terre, je ne sais plus !

Marino arborait un air dégoûté.

— Je n'arrivais pas à le croire, continua-t-elle d'un ton aigu. J'étais terrifiée, malade, comme si on m'avait empoisonnée. Il a dû profiter du moment où je suis allée aux toilettes, pendant le dîner, pour mettre quelque chose dans mon verre. Il savait très bien que je n'irais pas me plaindre aux flics. Qui me croirait si je disais que l'avoué du Commonwealth avait... Personne ! Personne ne m'aurait crue !

— Ça, c'est sûr, fit Marino. Mais il a pas besoin de drogue pour qu'une fille l'invite dans son lit...

— C'est une ordure ! hurla Abby. Il n'en était pas à son coup d'essai ! Il m'a menacée, il m'a dit que si je disais un seul mot, il me ferait passer pour une pute et briserait ma carrière !

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Marino. Il a eu des remords et vous a refilé des informations confidentielles ?

— Non ! Je n'ai rien à voir avec ce salaud ! Je le hais. Aucune de mes informations ne vient de lui !

C'était impossible.

Je ne pouvais croire ce que disait Abby. Je m'efforçai de ne pas envisager les terribles conséquences de ces révélations. Mais je ne pouvais m'y soustraire.

Elle avait reconnu aussitôt l'Audi blanche de Bill garée devant chez moi. Et elle avait paniqué. Un peu plus tôt, lorsqu'elle avait vu Bill au rez-de-chaussée, elle avait hurlé pour qu'il sorte de sa maison.

Bill m'avait prévenue qu'elle était capable de tout, qu'elle était rancunière, opportuniste, dangereuse. Pourquoi ? Cherchait-il à se protéger au cas où Abby Turnbull finirait par l'accuser ?

Il m'avait menti. Il n'avait pas repoussé ses avances. Sa voiture était restée toute la nuit devant chez elle...

Je repensai aux rares occasions où nous nous étions retrouvés, Bill et moi, sur mon canapé. Je ressentis un brusque malaise en me rappelant sa brutalité, que je mettais sur le compte du whisky. Était-ce là son côté obscur ? N'avait-il du plaisir qu'en dominant les femmes ?

Il se trouvait sur le lieu du crime avant même que j'arrive. Pas étonnant qu'il ait fait si vite. Son intérêt n'était pas purement professionnel. Il avait reconnu l'adresse d'Abby avant tout le monde.

Peut-être même avait-il espéré que la victime serait Abby. Ainsi il n'avait plus de souci à se faire.

Immobile, je m'exhortai à demeurer de marbre. Pas question de laisser paraître quoi que ce soit. Torturante incrédulité. Monstrueux gâchis. Mais surtout, *ne rien laisser paraître*.

Un téléphone se mit à sonner quelque part. Il sonna longtemps mais personne ne décrocha.

On entendit des pas dans l'escalier, du métal sur du bois, des parasites dans un talkie-walkie. Des ambulanciers montaient un brancard au deuxième étage.

Abby tripotait nerveusement une cigarette intacte.

— Si vous m'avez fait suivre, dit-elle à mi-voix d'un ton méprisant, pour voir si je couchais avec lui afin d'en obtenir des informations, alors vous devez savoir que je dis la vérité. Après ce qui s'est passé ce soir-là, je me suis tenue aussi loin que possible de ce salopard.

Le silence de Marino était en lui-même une réponse.

Abby n'avait pas revu Bill depuis le fameux soir.

Plus tard, lorsque les ambulanciers descendirent le brancard, Abby, debout sur le seuil du salon, s'agrippa au chambranle. Livide, elle regarda passer le corps de sa sœur recouvert d'un drap, suivit avec des yeux éperdus les hommes qui l'emmenaient.

Je lui serrai le bras dans un geste de muette compassion et sortis à la suite du petit cortège. L'odeur de mort flottait encore dans l'escalier, et lorsque je débouchai dans la rue, je fus un moment aveuglée par le soleil.

12

Encore humide des lavages qu'il avait nécessités, le corps d'Henna Yarborough brillait comme du marbre blanc sous la lampe. Seule dans la morgue, je suturai les derniers centimètres de la large incision qui, du pubis au sternum, se divisait à hauteur de la poitrine.

Wingo s'était occupé du crâne avant de partir. Il avait remis la calotte en place et dissimulé l'incision de la nuque sous les cheveux. Mais, telle une trace de brûlure, la marque du garrot autour du cou restait visible. Le visage était bouffi et violacé. Ni mes talents ni ceux du personnel des pompes funèbres n'y pourraient rien.

La sonnette grelotta à l'entrée. Je levai les yeux vers l'horloge. Il était un peu plus de 21 heures.

Après avoir sectionné le fil de suture d'un coup de scalpel, je couvris le corps d'un drap et ôtais mes gants. J'installai le cadavre sur un brancard à roulettes et, tandis que je le poussai dans la chambre froide, j'entendis Fred, le gardien, parler à quelqu'un dans le couloir.

Quand je ressortis, je découvris Marino qui fumait une cigarette, appuyé contre mon bureau.

Sans un mot, il me regarda rassembler et étiqueter les prélèvements et les flacons de sang.

— Vos conclusions ?

— Mort par asphyxie consécutive à un étranglement au moyen d'un lien serré autour du cou, récitai-je d'une voix mécanique.

— Des indices ?

— Quelques fibres...

— Hum ! me coupa-t-il. Moi, j'ai du nouveau.

— Eh bien, moi, fis-je sur le même ton, j'ai hâte de sortir d'ici.

— Parfait, Doc. Allons faire un tour en voiture.

J'interrompis mon étiquetage et le regardai. Ses cheveux lui collaient au crâne, son noeud de cravate était desserré, le dos de sa chemise blanche à manches courtes était tout froissé, comme s'il venait de passer un long moment au volant. Sous son bras gauche, son holster laissait pointer un revolver. L'éclairage brutal de la pièce, qui noyait ses yeux dans l'ombre des orbites et faisait ressortir ses maxillaires lui donnait l'air presque menaçant.

— Je vous attends. Finissez tout ça et passez un coup de fil chez vous.

Téléphoner chez moi ? Comment ce fouineur savait-il que j'avais quelqu'un à prévenir ? Je ne lui avais jamais parlé de ma nièce. Ni de Bertha.

— D'accord, marmonnai-je sous son regard glacial.

Il resta là, à fumer sa cigarette, pendant que je passai au vestiaire. Je me lavai le visage dans le lavabo, quittai mon tablier, remis ma jupe et mon chemisier. J'avais laissé mon agenda, ma serviette et ma veste dans mon bureau.

Je montai les prendre puis suivis Marino jusqu'à sa voiture. J'ouvris la portière côté passager. Le plafonnier ne s'alluma pas. Une serviette en papier froissé traînait sur le siège constellé de miettes. Je l'époussetai avant de m'asseoir et bouclai ma ceinture.

Marino sortit du parking sans prononcer un mot. Le témoin lumineux clignotait à chaque appel sur le tableau de bord. Le sens des messages m'échappait. Ce n'était que des grognements incompréhensibles.

— Trois-quarante-cinq, dix-cinq, un-soixante-neuf sur canal trois.

— Un-soixante-neuf, j'écoute.

— Z'êtes disponible ?

— Dix-dix. Dix-dix-sept en route. Avec le client.

— Rappelez quand vous s'rez dix-vingt-quat'.

— Dix-quat'.

— Quatre-cinquante et un.

— Quatre-cinquante et un X.

— Dix-vingt-huit dans Adam Ida Lincoln...

Les appels se succédaient. Marino conduisait en silence. Le Sheraton et le Marriott étaient illuminés comme des paquebots, mais les voitures et les piétons étaient rares.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes que je compris où nous allions. Nous ralentîmes devant le 498 Winchester Place, le domicile d'Abby Turnbull. La maison se dressait dans l'obscurité. Pas de voiture. Abby n'était pas chez elle. Je me demandai où elle était partie s'installer.

Marino se gara dans l'allée entre la maison de la journaliste et celle d'à côté. Les phares balayèrent les murs de brique sombre des deux bâtisses, éclairant au passage des poubelles enchaînées à des poteaux, des bouteilles cassées et des ordures. Au bout d'une dizaine de mètres, Marino coupa le contact et éteignit les phares. A notre gauche s'étendait l'arrière-cour de la maison d'Abby Turnbull, un étroit replat herbu clos d'un grillage portant une pancarte mettant en garde contre un imaginaire « Chien méchant ».

Marino alluma le projecteur de la voiture et le braqua sur l'échelle d'incendie rouillée installée derrière la maison. Les carreaux des fenêtres brillèrent dans la lumière.

— Allez-y, dit-il. Voyons si nous pensons la même chose.

J'énonçai l'évidence.

— La pancarte. Sur la grille. Si le tueur l'a vue, ça aurait dû lui donner à réfléchir. Aucune de ses victimes n'avait de chien.

— Gagné !

— Si je comprends bien, vous en concluez que le tueur savait qu'Abby — ou Henna — n'avait pas de chien. Comment le savait-il ?

— Ouais ! Comment le savait-il ? répéta Marino.

Je gardai le silence.

— Il était peut-être déjà venu dans la maison, ajouta-t-il en enfonçant l'allume-cigarette.

— Je ne crois pas...

— Arrêtez de jouer les idiotes, Doc.

Je sortis à mon tour un paquet de cigarettes.

— J'essaie de voir comment ça a pu se passer, poursuivit-il. Et je crois que vous le voyez aussi bien que moi. Le type a déjà été chez Abby Turnbull. Il sait peut-être pas que la petite sœur est là, mais il est sûr qu'il n'y a pas de chien. Et il aime pas cette miss Turnbull qui en sait trop long sur lui.

Il s'interrompit un instant. Je m'abstins de le regarder ou de prononcer un mot.

— Il se l'est tapée, et cette nuit-là, il n'a pas pu s'empêcher de lui faire des trucs bizarres, parce qu'il a un grain, quoi ! Alors il est inquiet. Il a peur qu'elle parle. Merde, c'est une journaliste ! Et ces foutus journalistes, on les *paie* pour raconter les vilains petits secrets des gens. Il a peur qu'un jour ou l'autre, ça se sache, ce qu'il lui a fait.

Nouveau coup d'œil dans ma direction, nouveau silence buté de ma part.

— Alors il décide de l'éliminer et de faire passer ça pour un nouveau coup du sadique. Le seul problème, c'est qu'il ignore qu'Henna habite là. Il sait pas non plus où est la chambre d'Abby, parce que la première fois, ils ont fait ça dans le salon. Alors vendredi dernier, il se trompe de chambre et va dans celle d'Henna. Pourquoi ? Parce que c'est la seule pièce allumée. Il s'aperçoit de son erreur mais c'est trop tard. Il est allé trop loin. Il doit aller jusqu'au bout.

— Impossible, fis-je en tentant de maîtriser le tremblement de ma voix. Boltz est incapable de faire une chose pareille. Ce n'est pas un assassin.

Marino secoua sa cendre et tourna lentement la tête vers moi.

— Intéressant, dit-il. Je n'ai prononcé aucun nom, mais puisque vous venez de le faire, je crois qu'on devrait approfondir le sujet.

Je retombai dans mon mutisme. Merde ! Je n'allais tout de même pas me mettre à chialer devant Marino !

— Ecoutez, Doc, dit-il d'une voix calme, je ne cherche pas à vous enfoncer. Votre vie privée me regarde pas. Vous êtes deux adultes, disponibles et consentants. Mais je suis au courant. J'ai vu sa voiture devant chez vous...

— Chez moi ? fis-je, éberluée. Mais comment...

— Du calme. J'ai des relations partout dans cette foutue ville. Et vous y vivez, non ? Je connais votre voiture. Je connais votre adresse. Je connais son Audi blanche. Je l'ai vue plusieurs fois devant chez vous ces derniers mois, j'ai vite compris qu'il était pas là pour parler boulot...

— Ça ne vous regarde pas !

— Maintenant, si. (Il alluma une nouvelle cigarette et jeta son mégot par la vitre.) Ça me regarde à cause de ce qu'il a fait à miss Turnbull. Du coup, je me demande ce qu'il a pu faire d'autre.

— Le meurtre d'Henna s'est déroulé comme les autres, lui fis-je remarquer d'un ton glacial. Pour moi, elle a été victime du même homme.

— Et les prélèvements ?

— Betty doit s'en occuper dès demain matin.

— Boltz est non-sécréteur, Doc. Vous le savez aussi bien que moi, depuis des mois !

— Il y a des milliers de non-sécréteurs dans cette ville. Vous-même en êtes peut-être un.

— P't-être que j'en suis un. Mais vous en savez rien. Alors que pour Boltz, vous en êtes sûre. Quand vous avez autopsié sa femme, l'année dernière, vous avez fait analyser le sperme de son mari. C'est marqué noir sur blanc dans le foutu rapport du labo. Merde, même moi, je m'en souviens. J'étais là.

Je ne répondis pas.

— J'ai écarté aucune hypothèse quand je suis entré dans la chambre et que je l'ai vue dans sa nuisette, avec un gros trou au milieu de la poitrine. Moi, dans ces cas-là, je pense d'abord et toujours à un meurtre. Je mets le suicide en dernier sur ma liste, parce que si vous envisagez pas d'abord le meurtre, après il est trop tard. La seule putain d'erreur que j'ai faite à l'époque a été de pas considérer Boltz comme suspect et de pas prendre toutes ses mesures. Après votre autopsie, le suicide a paru si évident que j'ai rien pu faire d'autre que de classer le dossier. J'ai peut-être eu tort. A ce moment-là, j'avais une excellente raison pour lui prélever du sang et m'assurer que le sperme qu'on a trouvé était bien le sien. Il a dit que c'était le sien, qu'ils

avaient fait l'amour ce matin-là. J'ai pas cherché plus loin. J'en ai rien tiré et maintenant je peux plus le demander.

— Il vous aurait fallu autre chose que du sang, fis-je remarquer stupidement. S'il est A négatif, B négatif dans le classement Lewis des groupes sanguins, vous ne pourrez pas savoir s'il est non-sécréteur ou pas. Il faut prélever de la salive...

— Ça va, ça va ! Je connais mon boulot. Mais peu importe. On sait tous les deux qu'il est non-sécréteur.

Je restai muette.

— On sait que le type qui bute ces femmes est un non-sécréteur. Et on sait aussi que Boltz connaît ces crimes par cœur, tellement bien qu'il a pu liquider Henna en maquillant l'affaire.

— Bon ? Eh bien, allez chercher votre matériel et on va faire une analyse de son ADN, dis-je avec colère. Comme ça vous serez fixé !

— Hé ! P't- être même que j'le ferai passer au laser pour voir s'il fait des étincelles.

J'avais momentanément oublié le résidu brillant. Bill se lavait-il au Borawash ?

— Vous avez trouvé des taches brillantes sur le corps d'Henna ? me demandait Marino.

— Sur son pyjama. Et sur les draps.

Nous restâmes un instant silencieux.

— J'ai fait toutes les analyses. C'est le même type, dis-je enfin.

— Peut- être. Et alors ?

— Vous croyez à ce que nous a raconté Abby ?

— Je suis passé le voir cet après- midi.

— Vous... vous êtes allé voir Boltz ? fis-je, interloquée.

— Ouais !

— Est-ce que ça a confirmé vos soupçons ? fis-je d'une voix plus forte que je n'aurais voulu.

— Ouais. (Il me jeta un coup d'œil.) Plus ou moins. Bien sûr, il a nié en bloc. Il s'est énervé, il a dit qu'il allait l'attaquer en diffamation, tout le tremblement. Mais je suis sûr qu'il bougera pas le petit doigt, parce qu'il ment, que je le sais et qu'il sait que je le sais.

Le voyant fourrer sa main dans la poche gauche de son pantalon, je fus prise de panique.

— Vous avez enregistré notre conversation ! hoquetai-je.

— Quoi ? fit-il, l'air surpris.

— Si vous avez votre magnéto sur vous...

— Hé ! protesta-t-il. J'allais juste me gratter. Merde ! Fouillez- moi si vous me croyez pas. Je peux me foutre à poil si ça peut vous rassurer.

— Non, merci. Même si vous me donniez de l'argent.

Il rit, sincèrement amusé.

— Vous voulez que je vous dise ? reprit-il, sérieux. Je me demande ce qui est vraiment arrivé à sa femme.

— Les analyses n'ont rien montré de suspect, dis-je. Elle avait des traces de poudre sur la main droite.

— Sûr, me coupa-t-il, c'est bien elle qui a appuyé sur la détente. Je ne le conteste pas, mais p't-être qu'on sait pourquoi maintenant. P't'être qu'il fait ça depuis des années. Et p't'être qu'elle l'avait découvert.

Il remit le contact et nous cahotâmes en marche arrière jusqu'à la rue.

— Ecoutez, Doc. Je veux pas fourrer mon nez dans votre vie privée. Ça m'amuse pas du tout. Mais vous le connaissez. Vous sortez avec lui.

Un travesti se pavait sur le trottoir, une jupe jaune flottant sur ses mollets galbés, arborant fièrement des faux seins sous un tricot blanc moultant. Il nous jeta un regard vitreux.

— Vous sortez avec lui, non ? répéta Marino.

— Oui, soufflai-je d'une voix presque inaudible.

— Vous étiez avec lui vendredi dernier ?

Tout d'abord, je fus incapable de me souvenir. Le travesti se détourna et s'éloigna.

— J'ai emmené ma nièce au restaurant et au cinéma.

— Il était avec vous ?

— Non.

— Vous savez où il était vendredi dernier ? (Je secouai la tête.) Il vous a pas appelée ?

Silence.

— Merde, grommela-t-il, frustré. Si j'avais su à ce moment ce que j'ai appris sur lui, je serais allé faire un tour chez lui. Merde !

Silence.

Il grillait cigarette sur cigarette.

— Bon ! Et ça fait combien de temps que vous le voyez ?

— Quelques mois. Depuis avril, exactement.

— Il a d'autres femmes, ou seulement vous ?

— Je ne crois pas qu'il ait d'autres relations. Je ne sais pas.

Il y a beaucoup de choses que j'ignore sur lui.

— Y'a rien qui vous a frappé chez lui ? poursuivit-il avec obstination. Des trucs bizarres ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

J'avais du plomb sur la langue.

— Des trucs bizarres du point de vue sexuel.

Silence.

— Est-ce qu'il est brutal ? Est-ce qu'il vous force ? (Il marqua une pause avant de reprendre.) Comment est-il ? Est-il aussi bestial que le dit Abby Turnbull ? Vous le voyez en train de faire ce qu'il lui a fait ?

Je l'entendais comme à travers un mur d'eau. Mes pensées tour à tour me submergeaient et se retiraien. J'étais en plein cauchemar.

— Est-ce qu'il est agressif ? Vous avez remarqué ça ?

Bill. Ses mains brutales qui m'arrachent mes vêtements, me plaquent sur le divan.

— ... les types comme ça, leur comportement ne varie pas. C'est pas le sexe en lui-même qui les intéresse. C'est le fait de prendre leur plaisir. Un combat, en quelque sorte.

Brutal, il l'était, il me faisait mal. Il forçait sa langue entre mes lèvres, m'empêchant de respirer. Il devenait quelqu'un d'autre dans ces moments-là.

— Beau gosse ou pas, ça ne change rien. Il pourrait avoir toutes les femmes qu'il veut. Vous comprenez ? Les gens comme ça, ils sont tordus. Tordus...

Comme Tony quand il était ivre et m'en voulait.

— ... pour moi c'est un salopard de violeur, Doc. Ça vous fait peut-être mal de l'entendre, mais nom de Dieu ! C'est un fait. Et vous le savez.

Bill buvait trop. Et c'était pire quand il avait bu.

— ... ça arrive tout le temps. Vous pouvez pas savoir le nombre d'appels que je reçois. Des femmes qui me demandent de passer chez elles deux mois après. Parce qu'elles ont besoin d'en parler. Ou alors c'est une amie qui les a poussées à aller à la police. Des banquiers, des hommes d'affaires, des politiciens. Ils rencontrent une nana dans un bar, lui paient à boire, lui versent un peu d'hydrate de chloral dans son verre et... boum ! Quand elle retrouve ses esprits elle est au lit avec un gorille et a l'impression qu'un camion lui est passé dessus...

Il ne m'aurait jamais fait ça. Il éprouvait des sentiments pour moi. Je n'étais ni un objet ni une inconnue... Ou alors était-ce de la prudence ? Parce que j'en savais trop ? Parce qu'il n'avait aucune chance de s'en tirer avec moi ?

— ... ces salopards peuvent passer à travers pendant des années. Certains même toute leur vie, et on les enterre sans savoir qu'ils ont un tableau de chasse pire que Jack l'Eventreur.

Nous étions arrêtés à un feu rouge. Depuis combien de temps nous étions là, immobiles ? Le feu me regardait de son gros œil rouge.

— Il vous a fait ça, Doc ? Boltz vous a violée ?

— Comment ? fis-je en tournant lentement la tête vers lui. (Il regardait droit devant lui, son visage luisant dans la lumière rougeâtre.) Comment ? répétais-je le cœur battant.

Le feu passa au vert. Nous redémarrâmes.

— Est-ce qu'il vous a déjà violée ? fit Marino comme s'il s'adressait à une inconnue, comme si j'étais une de ces « nanas » qui lui demandaient de passez chez elles pour se soulager.

Je frissonnai.

— Est-ce qu'il vous a fait mal ? Est-ce qu'il a essayé de vous étouffer ? De vous frapper ?

La colère explosa en moi. Je vis des points lumineux danser devant mes yeux. Puis un brusque afflux de sang au cerveau m'aveugla un instant.

— *Non ! hurlai-je. Je vous ai dit tout ce que je savais sur lui ! Point final !*

Marino en resta coi.

Je ne compris pas tout de suite où nous étions. Le visage rond et blanc de l'horloge flotta un moment, irréel, devant moi, jusqu'à ce que, les ombres et les silhouettes reprenant leur place, que je reconnaisse les camions des laboratoires mobiles sur notre parking. Tout était désert. Marino s'arrêta à côté de ma voiture.

Je défis ma ceinture de sécurité. Je tremblais de tous mes membres.

Le mardi, il plut. Du ciel plombé tombaient des trombes d'eau contre lesquelles mes essuie-glaces étaient impuissants. J'étais sur l'autoroute, coincée dans un embouteillage.

Mon humeur était en accord avec ce temps de chien. La conversation avec Marino m'avait rendue malade et je me sentais aussi vaseuse que si j'avais passé la nuit à boire. Depuis quand était-il au courant ? Combien de fois avait-il vu l'Audi blanche garée devant chez moi ? Faisait-il ses tournées d'inspection par simple curiosité ? N'était-ce pas pour en savoir plus long sur ce médecin-chef qui l'agaçait avec ses airs supérieurs ? Connaissait-il le montant de mon salaire et celui de mes remboursements mensuels de prêt ?

Des gyrophares aveuglants m'obligèrent à emprunter la file de gauche. Des policiers détournaient le trafic pour laisser passer une ambulance. Une camionnette gravement endommagée était poussée sur le côté. Mes sombres pensées furent interrompues par un bulletin d'informations.

— ... Henna Yarborough a été violée avant d'être étranglée. La police pense avoir affaire au même assassin...

Je montai le volume pour réécouter ce que j'avais déjà entendu plusieurs fois depuis que j'étais partie de chez moi. A Richmond, l'information se résumait à cette succession de meurtres.

— ... Selon une source bien informée, le Dr Lori Petersen aurait composé le 911 avant d'être assassinée...

Cette croustillante révélation s'étalait également à la une du journal du jour.

— ... le directeur de la Sécurité publique, Norman Tanner, que nous avons réussi à joindre chez lui...

Suivit une déclaration soigneusement préparée et lue par Tanner.

— La police maîtrise la situation. Mais en raison du caractère de ces meurtres, je ne peux faire aucun commentaire...

— Quelle est la source de ces informations, Mr Tanner ? lui demanda le journaliste.

-je n'ai aucune déclaration à faire.

Evidemment, il n'en savait rien. Moi, si.

Cette source « bien informée » était forcément Abby Turnbull. Sa signature avait disparu du journal. Son rédacteur en chef la protégeait. Elle ne rapportait plus l'information, elle la faisait, et sa menace me revint en mémoire : « Il faudra que quelqu'un paie... » Elle voulait faire payer Bill, la police, la ville entière, Dieu lui-même. Je m'attendais à entendre le commentateur faire état de la violation de mon ordinateur, de l'erreur d'étiquetage des prélèvements. La seule personne qui allait payer, ce serait moi.

Il était près de 8 h 30 quand j'arrivai au bureau. Tous les téléphones sonnaient.

— Des journalistes..., se plaignit Rose en posant sur ma table une liasse d'avis d'appel roses. Des agences de presse, des magazines, et même un écrivain du New Jersey !

J'allumai ma cigarette.

— J'ai entendu que Lori Petersen avait essayé d'appeler la police, ajouta-t-elle d'un air bouleversé.

— Renvoyez tout le monde en face, la coupai-je. A Amburgey.

Il m'avait déjà envoyé plusieurs messages me réclamant « immédiatement » une copie du rapport d'autopsie d'Henna Yarborough. Dans son dernier message, le mot « immédiatement » était souligné, et il avait eu le toupet d'ajouter : « J'attends des explications sur l'article du *Times*. »

Suggérait-il que j'étais responsable de cette dernière « fuite » ? M'accusait-il d'avoir parlé à un journaliste de l'appel

de Lori Petersen au 911 ? Il pouvait l'attendre, son explication. Il n'obtiendrait rien de moi, même s'il se déplaçait en personne.

— Le sergent Marino est là, m'annonça Rose.

Je savais ce qu'il voulait. J'avais déjà préparé une photocopie de mon rapport. Mais j'avais espéré qu'il passerait la prendre plus tard, quand je serais partie.

J'étais en train de classer une série de rapports toxicologiques quand j'entendis son pas lourd dans le couloir. Il entra, le visage défait, vêtu d'un imperméable bleu marine trempé.

— Pour hier soir..., commença-t-il.

Mon regard le réduisit au silence. Mal à l'aise, il jeta un regard circulaire et prit une cigarette.

— Il tombe des cordes, marmonna-t-il. D'ailleurs je sais pas pourquoi on dit ça. Les cordes, ça a jamais mouillé personne. Y paraît que ça devrait s'arrêter.

Sans un mot, je lui tendis la photocopie du rapport d'autopsie d'Henna Yarborough, avec les conclusions préliminaires de l'analyse sérologique qu'avait effectuée Betty. Debout, il commença aussitôt à lire, son imper gouttant sur mon tapis.

Quand il en arriva à la description du corps, ses yeux s'immobilisèrent un moment à mi-page, puis il releva la tête. Il avait le visage dur.

— Combien de gens en ont pris connaissance ?

— Vous êtes pratiquement le seul.

— Le commissaire l'a vu ?

— Non.

— Tanner ?

— Il m'a appelée. Je n'ai fait état que de la cause de la mort.

Sans parler des blessures.

— Qui d'autre ? fit-il en reprenant sa lecture.

— Pour le moment, personne.

Silence.

— Rien dans les journaux, dit-il. Rien à la radio ni à la télé.

Notre tuyau percé n'est pas au courant des détails.

Je le fixai en silence.

— Merde, lâcha-t-il en pliant le rapport avant de le fourrer dans sa poche. C'est Jack l'Eventreur. Pas de nouvelles de Boltz ? S'il essaie de vous voir, évitez-le.

Le nom de Bill me fit l'effet d'une morsure.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fis-je.

— Ne répondez pas à ses coups de fil, ne le voyez pas. Débrouillez-vous mais je ne veux pas qu'il en sache plus pour le moment. Ni qu'il voie ce rapport.

— Vous le suspectez toujours ? demandai-je en m'efforçant de garder un ton calme.

— Bon Dieu ! je sais plus quoi penser. Il est l'avoué du Commonwealth et a droit aux informations. Mais je m'en bats l'œil. Même s'il était gouverneur, je lui dirais pas l'heure qu'il est. Evitez-le.

Bill ne chercherait pas à me joindre. Il savait ce qu'Abby avait raconté sur lui, et il savait que j'étais présente quand elle l'avait dit.

— Une dernière chose, poursuivit-il en reboutonnant son imperméable. Si vous m'en voulez, tant pis. Hier soir, je faisais mon boulot, c'est tout. Si vous croyez que j'y prends mon pied, vous vous gourrez.

Il fit volte-face en entendant quelqu'un s'éclaircir la gorge derrière lui. Wingo était sur le seuil, hésitant, les mains dans les poches d'un élégant pantalon en lin blanc.

Marino fit une grimace dégoûtée et sortit en le bousculant.

Tripotant nerveusement de la monnaie dans sa poche, Wingo s'approcha de mon bureau.

— Euh... Dr Scarpetta, il y a la télé...

— Où est Rose ? dis-je en ôtant mes lunettes.

Mes yeux étaient si douloureux que j'avais l'impression d'avoir les paupières en papier de verre.

— Aux toilettes. Voulez-vous que je les renvoie ?

— Dites-leur d'aller en face. Comme les autres, ajoutai-je, irritée.

— Entendu, marmonna-t-il.

Mais il ne bougea pas. Il resta planté là et recommença à faire tinter sa monnaie.

— Autre chose ? m'enquis-je.

— Hum ! Eh bien, il y a quelque chose qui m'intrigue. C'est à propos d'Amburgey. Euh... Il ne supporte pas le tabac et les fumeurs, non ?

Je scrutai son visage. Il avait l'air sérieux.

— Il est violemment opposé au tabac et fait souvent des déclarations publiques à ce sujet.

— C'est bien ce qu'il me semblait. D'après ce que j'ai compris, il veut interdire de fumer dans l'enceinte du HHSD à partir de l'année prochaine.

— Exact, répliquai-je, sentant l'irritation me gagner. L'an prochain, j'irai fumer dehors, dans le froid et la pluie, comme une gamine. Pourquoi ces questions ?

Il haussa les épaules.

— Simple curiosité. On m'a dit qu'avant il fumait, mais qu'il a arrêté.

— A ma connaissance, il n'a jamais fumé.

A cet instant mon téléphone sonna, et quand je relevai la tête, Wingo était parti.

Marino avait raison sur une chose : la pluie cessa à la mi-journée. L'après-midi, un ciel bleu éclatant m'accompagna jusqu'à Charlottesville, et seuls les lambeaux de brume qui s'élevaient des prés rappelaient l'orage de la matinée.

Hantée par les accusations d'Amburgey, je voulais entendre de mes oreilles ce dont il avait discuté avec le Dr Fortosis. C'était en tout cas la raison que j'avais avancée lorsque j'avais demandé un rendez-vous à ce spécialiste en psychiatrie criminelle. Mais ce n'était pas la seule. Nous avions fait connaissance au début de ma carrière et je n'avais jamais oublié sa présence amicale à l'époque difficile où je ne connaissais personne dans les colloques nationaux de médecine légale. J'avais pu m'épancher librement sans avoir recours à un psy.

Il m'accueillit dans un couloir obscur, au quatrième étage de l'immeuble en brique où était installé son service.

Professeur de médecine et de psychiatrie à l'université de Virginie, il avait vieilli de quinze ans. Il portait un costume sombre, une chemise blanche et une étroite cravate rayée démodée, à moins qu'elle ne fût d'avant-garde. Il aurait fait un

modèle parfait pour le portrait d'un « médecin urbain » de Norman Rockwell.

— On est en train de repeindre mon bureau, m'expliqua-t-il en ouvrant une porte sombre à mi-parcours. Si ça ne vous fait rien d'être traitée comme une de mes patientes, nous nous installerons là.

— Je me sens justement dans la peau d'une de vos patientes, répliquai-je.

La vaste pièce était aussi confortable qu'un salon, mais neutre, dépersonnalisée.

Je m'installai sur un divan de cuir brun. Des aquarelles abstraites décoraient les murs, des plantes en pot étaient disposées ça et là. Mais il n'y avait ni magazines, ni livres ni téléphone. Les lampes étaient éteintes et les stores blancs baissés juste à ce qu'il fallait.

— Comment va votre mère, Kay ? s'enquit Fortosis en tirant vers le divan un fauteuil à accoudoirs beige.

— Elle survit. Elle nous enterrera tous.

Il sourit.

— C'est ce que nous pensons tous mais c'est rarement le cas.

— Votre femme et vos filles vont bien ?

— Très bien. (Il scrutait mon visage.) Vous avez l'air fatiguée.

— Je le suis.

Il resta silencieux quelques instants.

— Vous travaillez parfois au VMC, reprit-il d'un ton engageant. Vous aviez connu Lori Petersen ?

Et je me retrouvai en train de lui raconter ce que je n'avais jamais avoué à quiconque.

— Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, dis-je. Enfin, je suis presque sûre que c'était elle.

J'avais passé au crible mes souvenirs, soit dans la solitude de ma voiture, soit en taillant mes rosiers. J'évoquai le visage de Lori Petersen et tentai de le superposer aux traits vagues d'une étudiante du VMC, dans un labo ou sur les gradins d'un amphithéâtre. J'étais convaincue que quand j'avais vu les photos de Lori chez elle, un déclic s'était produit en moi. Son visage ne m'était pas inconnu.

Le mois précédent, j'avais donné une conférence sur « Les femmes dans la médecine ». Je revoyais tous ces visages dans l'auditorium. Les étudiants avaient apporté leurs repas, et, confortablement installés sur les sièges capitonnés de rouge, ils mangeaient leurs sandwiches et buvaient leurs sodas. C'était loin d'être la première conférence que je donnais et la situation ne m'était apparue en rien extraordinaire. Mais ensuite, quand j'y avais repensé...

Je n'en étais pas certaine, mais il me semblait que Lori faisait partie des quelques étudiantes qui étaient venues me poser des questions à la fin. Je gardais l'image floue d'une jolie blonde en blouse blanche. Le seul souvenir précis était ses yeux vert sombre, magnifiques, fixés sur moi pendant qu'elle me demandait si, à mon avis, une femme pouvait mener de front sa vie personnelle et sa carrière. La question m'avait un peu désarçonnée : moi-même, si je menais l'une de manière satisfaisante, j'étais loin de pouvoir en dire autant de l'autre.

Etait-ce elle, oui ou non ? Désormais, je ne pourrais plus emprunter les couloirs du VMC sans la chercher. Je ne pensais pas la retrouver. J'étais presque persuadée que ce jour-là j'avais vu Lori, surgie comme un fantôme de l'horreur qui devait peu après la renvoyer à jamais dans le passé.

— Intéressant, commenta Fortosis de son ton songeur. Pourquoi attachez-vous tellement d'importance au fait de savoir si vous l'avez rencontrée ou non.

Je regardai flotter la fumée de ma cigarette.

— Peut-être pour rendre sa mort plus réelle.

— Voudriez-vous revivre ce jour-là ?

— Oui.

— Que feriez-vous ?

— Je la mettrais en garde. J'essayerais de défaire ce qu'il a fait.

— Ce que l'assassin a fait ?

— Oui.

— Vous pensez souvent à lui ?

— Je ne veux pas y penser. Je veux qu'on l'arrête.

— Et qu'on le punisse ?

— Il n'existe pas de punition à la mesure de son crime.

— S'il est exécuté, ne serait-ce pas suffisant, Kay ?

— Il ne mourra qu'une fois.

— Vous voudriez qu'il souffre, n'est-ce pas ? dit-il, ses yeux rivés dans les miens.

— Oui.

— De quelle façon ? Physiquement ?

— Je veux qu'il ait peur. Je veux qu'il éprouve la terreur qu'elles ont éprouvée quand elles ont compris... qu'elles allaient mourir.

Je ne sais pas combien de temps je parlai, mais quand je me tus, l'obscurité avait envahi la pièce.

— Ces meurtres, finis-je par admettre, me touchent comme jamais aucune affaire ne m'a touchée.

— C'est comme les rêves. Beaucoup de gens prétendent qu'ils ne rêvent pas alors qu'ils ne se *souviennent pas* de leurs rêves. Mais nos rêves nous travaillent, Kay. C'est pourquoi nous nous efforçons de mettre nos émotions en cage, afin qu'elles ne nous dévorent pas tout crus.

— Je n'y arrive pas, Spiro.

— Pourquoi ?

Je suppose qu'il le savait aussi bien que moi, mais il tenait à me l'entendre dire.

— Peut-être parce que Lori Petersen était médecin. Je me sens proche d'elle. J'ai eu son âge à une époque de ma vie.

— Dans un sens, vous avez été Lori.

— Dans un sens, oui.

— Et vous pensez que ce qui lui est arrivé aurait pu vous arriver, à vous ?

— Peut-être pas !

— Moi, je crois que si, fit-il avec un sourire. Quoi d'autre ?

Amburgey. Que lui avait exactement dit Fortosis ?

— Je suis soumise à des tas de pressions.

— Quel genre ?

Je me jetai à l'eau.

— Politiques.

— Oui, bien sûr. (Il tapotait toujours le bout de ses doigts.) C'est inévitable.

— Les fuites dans la presse. Amburgey pense qu'elles viennent de mon service.

J'hésitai, guettant le moindre signe m'indiquant qu'il était au courant. Son visage resta impénétrable.

— D'après lui, repris-je, vous lui auriez exposé une théorie selon laquelle la publicité que les journaux donnent aux meurtres encourage les pulsions homicides du tueur, et que donc les fuites seraient indirectement responsables de la mort de Lori Petersen. Et je m'attends à devoir endosser la responsabilité du meurtre d'Henna Yarborough.

— Les fuites peuvent- elles provenir de votre service ?

— Quelqu'un qui n'appartient pas au service a piraté notre ordinateur. Ça pourrait expliquer les fuites. Et ça me met dans une position intenable.

— A moins que vous ne trouviez le vrai responsable, remarqua-t-il d'un ton presque anodin.

— Je ne vois pas comment. (Je finis par me décider :) Vous avez parlé à Amburgey.

Il planta son regard dans le mien.

— Exact. Mais je pense qu'il a grossi mes propos, Kay. Jamais je n'aurais affirmé que les fuites, d'où qu'elles viennent, sont responsables des deux derniers meurtres. En d'autres termes, que ces deux jeunes femmes seraient vivantes s'il n'y avait pas eu de fuites. Je ne peux pas dire ça, et je ne l'ai pas dit.

Mon soulagement dut se lire sur mon visage.

— Cependant, poursuivit-il, si Amburgey ou un autre a l'intention de monter ça en épingle, je n'y peux rien. A vrai dire, je suis persuadé qu'il existe un rapport significatif entre les médias et l'activité du tueur. Si des informations sensibles permettent de faire des gros titres et de publier des articles encore plus détaillés, alors oui ! Amburgey – ou n'importe qui d'autre – peut se servir de ce que j'affirme en toute objectivité, et l'utiliser contre vous. Vous me comprenez ?

— Vous êtes en train de m'expliquer que vous ne pouvez pas désamorcer la bombe, dis-je, abattue.

— Quelle bombe ? Voulez-vous dire qu'on a manigancé cette affaire pour vous faire tomber ?

— Je ne sais pas, répliquai-je. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les autorités municipales risquent d'en prendre un coup depuis qu'on sait que Lori Petersen a appelé le 911 avant d'être assassinée.

Il acquiesça. Il avait lu les journaux.

— Amburgey m'a convoquée à ce sujet bien avant que les journaux ne publient l'information, repris-je. Tanner était présent. Boltz aussi. D'après eux, on risquait un scandale, voire un procès. C'est à cause de ça qu'Amburgey a exigé qu'on lui soumette toute information destinée à la presse. Je dois m'abstenir de toute déclaration. Ils m'ont posé des tas de questions sur ces fuites, sur la possibilité qu'elles puissent provenir de mon bureau. Je n'ai pas pu éviter de faire état de la violation de notre ordinateur.

— Hum ! Je vois.

— Petit à petit, poursuivis-je, j'ai compris que si scandale il devait y avoir, il serait dirigé contre mon service. Sous-entendu : j'ai saboté l'enquête, peut-être même indirectement provoqué la mort d'autres femmes... En d'autres termes, on va blanchir la municipalité en détournant l'attention du public sur la tentative de Lori Petersen d'appeler le 911, et tomber à bras raccourcis sur le BMG, c'est-à-dire sur moi.

Il ne fit aucun commentaire.

— Mais peut-être que je me fais des idées, ajoutai-je piteusement.

— Peut-être pas.

J'aurais préféré ne pas entendre ça.

— D'un point de vue théorique, dit-il, les choses pourraient en effet se passer comme vous le dites. Si certains veulent sauver leur peau, vous feriez un bouc émissaire bien commode. Le public comprend mal le rôle du médecin expert, et se fait à son sujet des idées bizarres, voire même carrément troubles. Les gens n'aiment pas imaginer qu'on puisse découper le corps d'un de leurs proches.

— Je vous en prie, l'interrompis-je.

— Vous me comprenez, enchaîna-t-il avec douceur.

— Trop bien.

— Le plus gênant, c'est ce piratage d'ordinateur.

— J'en arrive à regretter les machines à écrire !

Il jeta un coup d'œil songeur par la fenêtre.

— Soyez prudente, Kay, fit-il en tournant vers moi un visage soucieux. Mais surtout, ne vous laissez pas obnubiler par cette histoire au point d'oublier votre enquête. Les magouilles politiques peuvent déstabiliser quelqu'un au point de lui faire commettre des erreurs fatales, ce qui épargne à ses ennemis le soin de les provoquer.

Les prélèvements mal étiquetés me revinrent à l'esprit. Mon estomac se noua.

— C'est comme quand un navire coule, ajouta-t-il. Les gens peuvent devenir de vrais sauvages. Chacun pour soi ! Il faut éviter de se mettre dans une position vulnérable quand les gens paniquent. Et à Richmond, en ce moment, tout le monde panique.

— Certains, en tout cas.

— Et c'est compréhensible. La mort de Lori Petersen aurait pu être évitée. La police a commis une erreur impardonnable. Le tueur a pu s'échapper. Des femmes continuent à mourir. Le public accuse les autorités, qui à leur tour doivent trouver quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Ce sont des réactions de défense instinctives, presque animales. Si la police et les politiciens trouvent quelqu'un à sacrifier, ils n'hésiteront pas.

— Ils n'auront pas longtemps à chercher : tout le monde me montre déjà du doigt.

Une chose pareille serait-elle arrivée à Cagney ?

Je connaissais la réponse.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que je suis une proie facile parce que je suis une femme.

— Une femme dans un monde d'hommes, renchérit Fortosis. Et on vous considérera comme une proie facile tant que vous n'aurez pas montré les dents. Et des dents, vous en avez. (Il sourit.) Montrez-les.

— Comment ?

— Y a-t-il personne de votre service en qui vous ayez toute confiance ? demanda-t-il.

— Tout mon personnel est extrêmement loyal...

— Je parle de confiance, Kay. Votre analyste informatique, par exemple ?

— Margaret a toujours été fidèle, répondis-je d'un ton hésitant. Mais nous n'avons que des rapports de travail.

— Je vous demande ça parce qu'il me semble que votre sécurité — votre meilleure défense, si vous préférez envisager les choses sous cet angle — serait de découvrir qui a piraté votre ordinateur. Faites appel à un spécialiste de l'informatique, un détective technologique, quelqu'un de confiance. Je pense que ce serait une erreur de demander ça à quelqu'un que vous connaissez à peine, et qui risquerait de parler.

— Je ne vois pas à qui demander ça. Et même si je découvrais le pirate, ça pourrait être une mauvaise surprise. Si c'est un journaliste, je ne vois pas en quoi le fait de le démasquer résoudra mon problème.

— Peut-être pas. Mais si j'étais à votre place, je tenterais le coup.

Je me demandais s'il ne nourrissait pas quelques soupçons, lui aussi.

— Je me souviendrai de notre conversation, promit-il, si on me téléphone à propos de ces meurtres. Surtout si on essaie de me soutirer des déclarations sur les rapports entre la presse et les actes du tueur. Je n'ai pas l'intention de me laisser manipuler. Mais je ne peux pas mentir. Il est un fait que la réaction de l'assassin à la publicité faite autour de son *modus operandi* est quelque peu inhabituelle.

Je dressai l'oreille.

— En vérité, tous les tueurs en série n'aiment pas lire le récit de leurs exploits. Les gens croient volontiers qu'ils cherchent à être reconnus. Comme Hinckley à qui il a suffi de tirer sur le Président pour devenir aussitôt un héros. Un minable incapable de conserver un travail ou d'avoir une relation normale avec quelqu'un devenant célèbre en quelques heures dans le monde entier. A mon avis, ces cas sont des exceptions.

« A l'autre extrémité, on trouve au contraire des types comme Lucas ou Tool qui commettent leurs crimes et quittent la ville avant même d'avoir pu en lire le compte rendu dans la presse. Ils ne veulent pas qu'on sache que c'est leur œuvre. Ils

dissimulent les cadavres et effacent leurs traces. Ils se déplacent, ils vont de ville en ville pour repérer leur prochaine victime. Or, il m'est apparu que le tueur de Richmond est un mélange de ces deux comportements extrêmes. Il tue sous l'effet d'une pulsion irrépressible et ne veut absolument pas être pris. Mais d'un autre côté, il jouit d'être le centre de l'attention générale.

— Avez-vous dit ça à Amburgey ? demandai-je.

— Ce n'était pas aussi clair dans mon esprit quand j'ai parlé avec lui, la semaine dernière. C'est le meurtre d'Henna Yarborough qui m'en a convaincu.

— A cause d'Abby Turnbull.

— Oui.

— Si c'était elle qui était visée au départ, dis-je, quelle meilleure façon de choquer la ville et de faire les gros titres ? En assassinant la brillante journaliste qui enquêtait justement sur les crimes...

— Si c'était elle qui était visée, ce choix me frappe par son côté personnel. Les quatre premières victimes étaient des inconnues sélectionnées au hasard. Le tueur s'est contenté de saisir l'occasion...

— Le résultat des analyses ADN nous dira s'il s'agit du même homme, fis-je en anticipant sur sa conclusion. Mais pour moi, c'est une certitude : Henna n'a pas été tuée par quelqu'un d'autre, qui en voulait à sa sœur.

— Abby Turnbull est une célébrité, dit Fortosis. Je me suis demandé, dans le cas où c'était elle qui était visée, s'il était plausible que le tueur se soit trompé et ait tué sa sœur à sa place. Mais d'un autre côté, si la victime choisie était bien Henna Yarborough, le fait qu'elle soit précisément la sœur d'Abby Turnbull n'est-il pas extraordinaire ?

— Il y a des coïncidences encore plus étranges.

— Bien sûr. Rien n'est certain. Nous pouvons échafauder des hypothèses toute notre vie sans parvenir à une réponse. Prenons ses motivations, par exemple. A-t-il été écrasé par sa mère ? A-t-il été l'objet de violences sexuelles ? Se venge-t-il de la société ? Veut-il exprimer son mépris du monde entier ? Plus les années passent et plus je crois — ce que les psychiatres

refusent d'entendre – que beaucoup de ces criminels tuent par plaisir.

— J'en suis arrivée à cette conclusion, moi aussi.

— Le tueur de Richmond doit bien s'amuser en ce moment, poursuivit-il calmement. Il est astucieux et déterminé. Il commet peu d'erreurs. Nous n'avons certainement pas affaire à un déséquilibré, ni à un psychotique. Mais à un psychopathe sexuel sadique, d'une intelligence supérieure à la moyenne, capable de mener une vie sociale et de présenter une image de lui-même apparemment normale. Je ne serais pas surpris qu'il ait un travail qui le met en contact avec des personnes blessées ou diminuées.

— Quel genre de travail ? demandai-je, mal à l'aise.

— A peu près n'importe quoi ! Je suis prêt à parier qu'il fait le travail qui lui plaît.

« Médecin, avocat ou chef indien », comme disait Marino.

— Vous avez changé d'avis, rappelai-je à Fortosis. Au début, vous pensiez qu'il pouvait avoir un passé judiciaire ou psychiatrique, peut-être même les deux.

— A la lumière de ces deux derniers meurtres, me coupa-t-il, et surtout en raison de l'implication d'Abby Turnbull, je ne le pense plus. Les criminels psychotiques ont rarement, sinon jamais, les moyens d'échapper longtemps à la police. Mon opinion est que le tueur de Richmond a de l'expérience, qu'il a déjà tué dans d'autres villes, et qu'il a échappé à l'arrestation aussi habilement qu'il y échappe aujourd'hui.

— Vous pensez qu'il s'installe dans une ville, qu'il y tue pendant quelques mois, et qu'il déménage ?

— Pas nécessairement, répliqua Fortosis. Il est peut-être suffisamment discipliné pour trouver du travail et s'installer pour longtemps dans une ville. Il se peut que plusieurs mois s'écoulent avant qu'il ne recommence. Mais une fois qu'il a recommencé, il ne peut plus s'arrêter. Et chaque fois qu'il investit un nouveau territoire, il lui en faut plus pour se satisfaire. Il nargue la police et prend plaisir à devenir la préoccupation d'une ville entière, grâce à la presse, certes, mais aussi en raison du choix de ses victimes.

— Comme Abby, marmonnai-je.

Il acquiesça.

— Ça, c'est nouveau. C'est la chose la plus téméraire qu'il ait faite — du moins s'il avait vraiment décidé de l'assassiner. Tuer une célèbre journaliste de faits divers aurait été sa grande réussite. Mais d'autres éléments ont peut-être joué. Abby écrit sur lui, il peut penser qu'il y a une relation personnelle entre eux. Il a pu concentrer sur elle toute sa rage, tous ses fantasmes.

— Sauf qu'il a raté son coup, rétorqua-t-il.

— Exact. Il ne la connaissait peut-être pas assez pour savoir à quoi elle ressemblait. Il ne savait pas que sa sœur avait emménagé chez elle depuis l'automne. Il est tout à fait possible qu'il ait appris que la femme qu'il avait tuée n'était pas Abby Turnbull, en regardant les informations ou en lisant les journaux.

Cette idée me frappa.

— Et c'est bien ce qui m'inquiète, fit-il en s'appuyant contre son dossier.

— Pourquoi ? Vous pensez qu'il pourrait faire une nouvelle tentative ?

Pour ma part, je ne le croyais pas.

— Ça m'inquiète. (Il paraissait à présent réfléchir tout haut.) Ça ne s'est pas passé comme il l'avait prévu. A ses yeux, il s'est comporté stupidement. Cela pourrait le conduire à devenir encore plus cruel.

— Que faut-il qu'il fasse encore pour qu'on le considère comme « plus cruel » ? m'exclamai-je, outrée. Vous savez ce qu'il a fait à Lori et à Henna...

— J'ai appelé Marino avant votre arrivée, Kay.

Fortosis savait.

Il savait que les prélèvements vaginaux effectués sur Henna Yarborough étaient négatifs.

Le tueur avait probablement éjaculé trop tôt. J'avais récolté la plus grande partie du sperme sur les draps et les jambes d'Henna. La seule chose avec laquelle il avait pu la pénétrer était son couteau. Le drap était souillé de sang séché. S'il ne l'avait pas étranglée, elle aurait probablement succombé à cette hémorragie.

Un silence oppressé s'installa entre nous, nos esprits hantés par la monstrueuse image d'un homme capable de prendre son plaisir à torturer un être humain.

Fortosis avait les yeux voilés, le visage bouleversé. Je m'aperçus que c'était un vieil homme. Il savait comme moi ce qu'avait subi Henna.

Nous nous levâmes simultanément.

Je fis un détour pour regagner ma voiture et traversai le campus. A l'horizon, la chaîne de la Blue Ridge ressemblait à un océan noyé de brouillard, le dôme blanc de la rotonde dominait la pelouse où rampaient de longs doigts d'ombre. Je humai l'odeur de l'herbe et des arbres dans les derniers rayons de soleil.

Je croisai des groupes d'étudiants qui riaient et bavardaient sans me voir. Mon cœur bondit dans ma poitrine quand j'entendis quelqu'un courir juste derrière moi. Je fis volte-face et découvris un inoffensif jogger qui ouvrit la bouche, interloqué, devant l'expression de mon visage. J'entrevis un short rouge et de longues jambes brunes et il disparut sous le couvert des arbres.

13

Le lendemain matin j'étais au bureau dès 6 heures. Le bâtiment était désert et les téléphones silencieux.

Pendant que le café passait, je me rendis dans le bureau de Margaret. L'ordinateur, en mode veille, attendait que le pirate ose répéter son intrusion.

Savait-il que nous avions découvert qu'il avait essayé d'ouvrir le dossier de Lori Petersen, la semaine précédente ? Avait-il pris peur ? Se doutait-il qu'on n'avait entré aucun élément nouveau ?

Ou y avait-il une autre raison ? Je fixai l'écran noir. Qui êtes-vous ? demandai-je, muette.

Un téléphone sonna dans un bureau un peu plus loin. Trois sonneries, puis un brusque silence indiquant que le standard central avait pris la communication.

« Il est astucieux et déterminé... »

Ça, je n'avais pas attendu Fortosis pour m'en aviser.

« Nous n'avons affaire ni à un déséquilibré ni à un psychotique. »

Je l'avais imaginé totalement anormal. M'étais-je trompée ? Peut-être était-il comme tout le monde.

« ... capable de mener une vie sociale et de présenter une image de lui-même apparemment normale... »

Compétent. Il utilisait peut-être un ordinateur à son travail, ou en possédait un chez lui.

Il brûlait de savoir ce qui se passait dans mon esprit, comme je voulais savoir ce qui se passait dans le sien. J'étais le seul lien tangible entre lui et ses victimes. Le seul témoin vivant. Quand j'examinais les contusions, les os brisés et les plaies, j'étais la seule à saisir toute sa brutalité et sa sauvagerie. Il avait cassé les côtes de Lori en se laissant tomber à genoux, de tout son poids,

sur sa cage thoracique. Elle était allongée sur le dos à ce moment-là. Il l'avait fait après avoir arraché le fil du téléphone.

Les fractures de ses doigts étaient des fractures de torsion. Les os avaient été brutalement désarticulés. Il l'avait bâillonnée, ligotée, puis lui avait brisé les doigts un par un, lui infligeant une atroce souffrance.

Et pendant tout ce temps, terrorisée, elle luttait pour respirer. Sa panique avait dû grandir à mesure que les vaisseaux gorgés de sang éclataient dans son crâne, lui donnant l'impression qu'il allait exploser. Puis il l'avait pénétrée de force, par tous les orifices.

Plus elle se débattait, plus le fil électrique lui serrait le cou, jusqu'à ce qu'elle perde conscience et meure. J'avais tout reconstitué. Il devait se demander ce que je savais. Il était arrogant, paranoïaque.

Tout était dans l'ordinateur. Tout ce qu'il avait fait subir à Patty, à Brenda, à Cecile. La description de la moindre blessure, du moindre indice découvert, du moindre test que j'avais demandé.

Lisait-il les mots que j'avais dictés ? Lisait-il dans mon esprit ?

Mes talons claquaient dans le couloir lorsque je regagnai précipitamment mon bureau. Prise de frénésie, je vidai le contenu de ma serviette et finis par retrouver la carte professionnelle blanc cassé portant au centre le logo gaufré du *Times* en caractères gothiques noirs. Au verso, quelques chiffres tracés d'une main tremblante.

Je composai le numéro d'Abby Turnbull.

Je lui fixai rendez-vous dans l'après-midi. Je ne voulais pas qu'elle vienne avant qu'Henna ait été évacuée par les pompes funèbres.

Elle arriva à l'heure convenue. Cette fois, Rose lui indiqua aussitôt mon bureau.

Elle avait le visage défait. Ses cheveux mal coiffés bouffaient sur ses épaules. Elle portait un corsage blanc froissé sur une jupe kaki. Quand elle alluma une cigarette, je m'aperçus que ses mains tremblaient.

Je prononçai les phrases habituelles que j'adressai aux proches des victimes.

— La mort a été provoquée par strangulation...

— A-t-elle... A-t-elle vécu longtemps après... après qu'il est entré dans sa chambre ?

— Je ne peux pas vous le dire avec certitude. Mais d'après les indices, la mort a dû être rapide.

Je m'abstins de lui dire que j'avais trouvé des fibres dans la bouche d'Henna. Elle avait été bâillonnée. Le monstre avait voulu la garder un peu en vie, et en silence. D'après la quantité de sang écoulé, je n'avais pu qualifier les plaies que de *perimortem*, ma seule certitude étant qu'elles avaient été occasionnées aux alentours immédiats de la mort. Les tissus voisins de la blessure au couteau avaient très peu saigné, ce qui indiquait qu'elle était peut-être déjà morte, ou au moins inconsciente.

Mais c'est le pire qui était le plus probable. A mon avis, le cordon du store vénitien qui la garrottait s'était serré d'un coup quand elle avait brusquement tendu les jambes sous la douleur.

— Elle portait des marques d'hémorragie sur la conjonctive, ainsi que sur la peau du visage et du cou, expliquai-je à Abby. Ce qui indique des ruptures superficielles de vaisseaux, causées par l'occlusion cervicale des veines jugulaires consécutive à l'étranglement.

— Combien de temps a-t-elle vécu ?

— Quelques minutes.

Je n'avais pas l'intention d'en dire plus. Abby parut quelque peu soulagée. Un jour, quand l'affaire sera résolue et qu'Abby serait plus forte, elle saurait. Et ce jour-là, elle aurait besoin de toute sa force en apprenant qu'il avait utilisé un couteau.

— C'est tout ? dit-elle d'une voix mal assurée.

— C'est tout ce que je peux dire pour l'instant, répondis-je.
Je suis désolée...

Pendant quelques instants elle tira nerveusement sur sa cigarette pour occuper ses mains. Quand elle releva les yeux vers moi, son regard était presque suspicieux. Elle savait que je ne l'avais pas fait venir pour ça.

— Ce n'est pas pour me dire ça que vous m'avez appelée, n'est-ce pas ?

— Pas uniquement.

Je sentais le ressentiment et la colère bouillonner en elle.

— Alors quoi ? demanda-t-elle. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux savoir ce que vous allez faire.

Ses yeux me foudroyèrent.

— Ah, je vois ! Vous vous inquiétez pour votre petite personne. Vous êtes bien comme les autres !

— Je n'en suis plus là, Abby, répliquai-je d'un ton calme. Vous en savez assez pour me faire tout le mal que vous voulez. Si vous voulez m'enfoncer et prendre ma place, allez-y ! (Elle parut désorientée, le regard flottant.) Je comprends votre colère.

— Jamais vous ne pourrez la comprendre.

— Je la comprends mieux que vous ne pensez.

L'image de Bill me traversa l'esprit. Je comprenais très bien la terrible colère d'Abby.

— Impossible ! Personne ne peut comprendre ! s'exclama-t-elle. Il m'a volé ma sœur. Il m'a volé une partie de ma vie. Qu'est-ce que c'est que ce monde... (Elle hoqueta...)... où un type peut faire une chose pareille ? Mon Dieu ! Comment je saurais ce que je vais faire... ?

— Je sais que vous avez l'intention d'enquêter sur la mort de votre sœur. Ne faites pas ça !

— Il faut que quelqu'un le fasse ! cria-t-elle. Vous voudriez que je laisse ça aux charlots de la police ?

— La police est là pour s'occuper de certaines choses. Mais vous pourriez être utile. Si vous le voulez.

— Ne me faites pas la leçon, hein !

— Je ne vous fais pas la leçon.

— Je mènerai mon enquête à ma façon...

— Non, Abby. Vous le ferez pour votre sœur.

Ses yeux rougis me scrutèrent, déroutés.

— Je vous ai demandé de venir parce que j'ai décidé de jouer un quitte ou double. Et vous m'aiderez.

— C'est ça ! Vous voulez que je quitte la ville ?

Je secouai lentement la tête.

— Vous connaissez Benton Wesley ?

— Le profileur du FBI ? Je le connais de réputation.

Je levai les yeux vers l'horloge murale.

— Il sera ici dans dix minutes.

Elle me regarda un long moment en silence.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Que vous utilisiez votre réseau de relations journalistiques pour nous aider à le trouver.

— Qui, *lui* ? fit-elle en ouvrant de grands yeux.

Je me levai pour voir s'il restait du café.

Wesley avait montré quelques réticences quand je lui avais exposé mon plan au téléphone, mais maintenant que nous nous trouvions tous trois dans mon bureau, il me parut évident qu'il l'avait accepté.

— Nous devons pouvoir compter sur votre entière collaboration, déclara-t-il solennellement à Abby. Toute improvisation ou initiative de votre part pourrait faire capoter l'enquête. Nous exigeons une totale discrétion.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Si c'est le tueur qui a piraté l'ordinateur, fit-elle remarquer, pourquoi ne l'a-t-il fait qu'une seule fois ?

— Nous ne l'avons *détecté* qu'une seule fois, lui rappelai-je.

— D'accord, mais ça ne s'est pas reproduit depuis.

— Il n'a peut-être pas eu le temps, suggéra Wesley. Il a tué deux femmes en quinze jours, et trouvé assez d'informations dans la presse pour satisfaire sa curiosité. Il savoure peut-être tranquillement ses exploits.

— Il faut le pousser à bout, ajoutai-je. Nous devons trouver quelque chose qui lui fasse commettre une erreur. On pourrait lui faire croire que mon service a trouvé un indice décisif pour nous mettre sur sa piste.

— Si c'est lui qui a piraté l'ordinateur, résuma Wesley, cela devrait l'inciter à recommencer pour découvrir ce que nous savons.

Il se tourna vers moi. En réalité, nous n'avions aucun indice déterminant. J'avais interdit à Margaret l'accès de son propre bureau jusqu'à nouvel ordre. L'ordinateur restait en

permanence sur le mode veille. Wesley pouvait déterminer la provenance de tout appel destiné au poste de Margaret. Nous allions utiliser l'ordinateur pour leurrer l'assassin en faisant publier dans le journal d'Abby un article annonçant que les examens avaient mis au jour un « élément significatif ».

— Ça va le déstabiliser, dis-je. S'il a été soigné dans un hôpital de la région, il pensera que nous avons retrouvé son dossier médical. S'il se fait délivrer des médicaments spéciaux dans une pharmacie, il hésitera à y retourner...

Toute l'opération reposait sur l'odeur particulière signalée par Matt Petersen à la police. C'était à peu près le seul « indice » sur lequel nous pouvions jouer.

L'autre étant les conclusions des examens ADN.

Je pouvais le bluffer tant que je voulais avec ça, et d'ailleurs ça ne serait peut-être pas du bluff.

J'avais reçu les rapports sur les deux premiers meurtres et observé les échantillons. On avait procédé à trois examens radioactifs pour chacun et la position des bandes dans le cas de Patty Lewis était en tout point identique à celle du cas Brenda Steppe.

— Bien sûr, cela ne nous fournit aucune indication sur son identité, précisai-je à Abby et Wesley. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que s'il est noir, il ne peut y avoir qu'un individu sur 135 millions ayant la même empreinte, et que s'il est blanc, la proportion passe à un sur 500 millions.

L'ADN est le code vital de l'individu. Un laboratoire privé de New York avait isolé l'ADN dans les échantillons de sperme que j'avais recueillis.

— L'ADN est chargée négativement, expliquai-je. Les contraires s'attirent.

Les fragments d'ADN les plus courts s'étaient déplacés plus loin et plus vite que les fragments longs en direction du pôle positif, et c'est cette répartition qui avait formé les échantillons que j'avais étudiés. Transférées sur une membrane de nylon, on avait ensuite exposé ces bandes à une sonde.

— Je ne comprends rien, intervint Abby. Quelle sonde ?

— La double hélice de l'ADN du tueur, expliquai-je, a été fragmentée en segments simples. Pour simplifier, on a séparé

l'ADN comme une fermeture Eclair. La sonde est une solution d'ADN découpée d'une séquence de base spécifique, sur laquelle on imprime une marque radioactive. Quand on répand la solution, ou sonde, sur la membrane de nylon, les fragments d'ADN découpée opèrent leur jonction avec les fragments simples complémentaires provenant de l'ADN du tueur.

— Comme si on refermait la fermeture Eclair ? fit Abby. Mais du coup, la solution est radioactive, n'est-ce pas ?

— Oui, et on peut visualiser la structure de l'ADN aux rayons X.

— Et on obtient son code barre. Dommage qu'on ne puisse pas le soumettre à un ordinateur pour connaître son identité, ajouta Wesley.

— Tout ce qui le concerne est là-dedans, repris-je. Le problème, c'est que la technologie est encore insuffisante pour détecter les particularités telles que les défauts génétiques, la couleur des yeux, des cheveux, etc. Nous ne savons pas encore utiliser l'ADN autrement que pour comparer deux structures.

— Mais le tueur ne le sait pas, fit Wesley.

— C'est exact, confirmai-je.

— A moins qu'il ne soit médecin, intervint Abby.

— Nous partons de l'hypothèse qu'il ne l'est pas, dis-je. J'imagine qu'il n'a jamais réfléchi aux examens ADN avant de lire ce qu'en ont écrit les journaux.

— Dans mon article, j'expliquerai comment on procède, fit Abby comme si elle réfléchissait tout haut. Histoire de lui flanquer la frousse.

— Et de lui faire croire que nous savons ce qui déconne chez lui, renchérit Wesley. Si toutefois il y a quelque chose qui ne va pas... Et c'est bien ce qui m'inquiète, Kay. Qu'est-ce qu'on fait s'il n'a rien qui cloche ?

Patiemment, j'exposai de nouveau mon idée.

— Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est l'odeur de « crêpes » évoquée par Matt Petersen, une odeur douce-amère.

— Il a parlé de sirop de sucre d'érable, précisa Wesley.

— Si le tueur a une odeur corporelle rappelant celle du sirop d'érable, il pourrait souffrir d'un désordre métabolique. Plus

précisément, de l'affection dite « maladie des urines au sirop d'érable », ou leucinose.

— C'est une anomalie génétique ? demanda Wesley.

— Oui, et c'est ça qui est bien, Benton. S'il en est atteint, c'est inscrit dans son code ADN.

— Jamais entendu parler de ça, remarqua Abby.

— C'est moins répandu que le rhume des foins.

— Et qu'est-ce que c'est, exactement ?

Je me levai et me dirigeai vers une étagère où je pris un dictionnaire de médecine que je tendis, ouvert à la bonne page, à Abby et Wesley.

— C'est une maladie due à un dysfonctionnement des enzymes, expliquai-je en me rasseyant. Ce dysfonctionnement a pour effet l'accumulation d'acides aminés dans l'organisme, qui finissent par agir comme un poison. Dans sa forme aiguë, elle provoque chez le sujet une arriération mentale et/ou la mort du nourrisson, ce qui explique qu'il est relativement rare de rencontrer des adultes en bonne santé physique et mentale souffrant de cette maladie. Mais c'est possible. Dans sa forme bénigne, ce qui est sans doute le cas du tueur s'il en est atteint, le développement infantile est normal, les symptômes intermittents, et la maladie peut être traitée grâce à un régime pauvre en protéines, avec apport éventuel d'un complément en thiamine, ou vitamine B1, administrée à raison de dix fois la dose quotidienne normalement ingérée.

— En d'autres termes, dit Wesley, il pourrait être atteint de cette maladie sous sa forme bénigne, mener une vie à peu près normale, avoir toute sa tête... mais puer comme un putois ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Le symptôme le plus courant de cette maladie est l'odeur de sirop d'érable dégagée par les urines et la sueur. Ce symptôme s'accentue avec le stress. L'odeur imprègne alors ses vêtements. Il est probable qu'il en est conscient et qu'il en souffre.

— Le sperme peut-il en être imprégné ? demanda Wesley.

— Pas nécessairement.

— Donc, fit Abby, s'il pue, il doit se doucher très souvent pour ne pas incommoder les autres.

Je m'abstins de lui répondre. Elle ne savait rien du résidu brillant, et je ne tenais pas à la mettre au courant. Si en effet le tueur était affligé de cette mauvaise odeur, il n'était pas surprenant qu'il mette un soin maniaque à se laver plusieurs fois par jour les aisselles, le visage et les mains pour qu'on ne remarque rien. Il se lavait probablement dans les toilettes de son lieu de travail, où devait être installé un distributeur de savon au borax.

— C'est un sacré coup de dés, fit Wesley en s'appuyant à son dossier. Bon sang de bon sang ! Si Petersen a inventé cette odeur ou s'il l'a confondue avec celle d'une eau de toilette utilisée par le tueur, par exemple, nous allons passer pour des imbéciles. Et ce salopard saura qu'on agit à l'aveuglette.

— Je ne pense pas que Petersen ait inventé cette odeur, dis-je avec conviction. Il était tellement secoué quand il a découvert le corps de sa femme que l'odeur devait être particulièrement forte et inhabituelle pour qu'il la remarque et s'en souvienne. Je ne connais aucune eau de toilette qui ressemble de près ou de loin à du sirop d'éryable. D'après moi, le tueur avait beaucoup transpiré et venait de quitter la pièce.

— *Cette maladie provoque une arriération mentale...,* lut Abby tout haut.

— Si elle n'est pas traitée dès la naissance.

— En tout cas, cette ordure n'est pas mentalement retardée, fit-elle en levant vers moi un regard dur.

— Bien sûr que non, dit Wesley. Les psychopathes sont tout, sauf stupides. Ce que nous voulons, c'est faire croire à ce type que nous le considérons comme un attardé. Pour l'atteindre dans son putain d'amour-propre, lequel découle de la fierté qu'il tire de son QI.

— S'il est atteint de cette maladie, il est plus que probable qu'il le sait, expliquai-je. Il se peut qu'elle se transmette héréditairement dans sa famille. Et il est sans doute très susceptible, non seulement en raison de son odeur corporelle, mais aussi à cause des déficiences mentales que la maladie peut entraîner.

Abby prenait des notes. Le visage tendu, l'air mécontent, Wesley soupira, soudain abattu.

— Je ne sais que penser, Kay, dit-il. Si ce type n'est pas malade... Ça risque de se retourner contre nous et de tout foutre par terre.

— L'enquête est au point mort, fis-je d'un ton posé. Je n'ai pas l'intention de citer le nom de la maladie dans l'article. (Je tournai la tête vers Abby.) Nous évoquerons simplement un désordre métabolique. Ce qui peut vouloir dire des tas de choses. Ça l'inquiétera. Il va se demander s'il souffre, par hasard, d'une maladie qu'il ignore. Jusqu'à présent, aucune équipe d'experts génétiques ne s'était penchée sur ses fluides corporels. Même s'il est médecin, il ne peut pas écarter l'hypothèse d'une anomalie inconnue de lui. Nous allons semer le doute et l'anxiété dans son esprit. Le laisser mijoter. Merde ! Faisons-lui croire qu'il est atteint d'une maladie mortelle. Il se précipitera peut-être dans la première clinique pour s'en assurer. Ou dans une bibliothèque médicale. La police pourra vérifier, voir qui a demandé un rendez-vous urgent à un médecin, qui s'est mis à compulsier des ouvrages médicaux dans les bibliothèques. Si c'est lui qui a piraté notre ordinateur, il recommencera pour en savoir plus. Je ne sais pas ce qui va se passer, mais j'ai idée que ça va le faire sortir de son trou.

Nous passâmes l'heure suivante à mettre en forme l'article d'Abby.

— Pas question de faire des citations, insista-t-elle. Ça paraîtrait bizarre puisque vous avez refusé de faire des déclarations. Faisons croire que cette information est le résultat d'une fuite.

— C'est le moment de sortir votre fameuse « source médicale », fis-je d'un air pincé.

Abby nous lut le brouillon. Je n'étais pas satisfaite. Tout était au conditionnel : c'était trop vague.

Si seulement nous pouvions recueillir un échantillon de son sang ! Le dysfonctionnement des enzymes, s'il existait, pourrait être détecté dans ses leucocytes, ou globules blancs.

Comme pour me répondre, mon téléphone sonna juste à ce moment-là. C'était Rose.

— Dr Scarpetta ? Le sergent Marino est là. C'est urgent.

J'allai le chercher à la salle d'attente. Il portait un sac de plastique gris utilisé pour transporter les vêtements trouvés sur les lieux d'un crime.

— Vous allez pas me croire, fit-il, souriant de toutes ses dents. Vous connaissez Magpie ?

Sans comprendre, je scrutai le sac en silence.

— Vous savez ? *Magpie* ! Ce type qui se balade avec ses affaires dans un caddy piqué Dieu sait où. Il passe son temps à fouiller les poubelles.

— Un clochard ?

— Le roi de la cloche. Eh bien, ce week-end, il a fouillé une poubelle à un pâté de maisons de l'endroit où a été tuée Henna Yarborough, et devinez ce qu'il a trouvé ? Une jolie salopette bleue, Doc ! Sauf qu'elle était pleine de sang. Et comme c'est un de mes indicis, il a l'idée de fourrer le truc dans un sac poubelle, et il le trimbale depuis plusieurs jours en me cherchant partout. Et tout à l'heure, il me tombe dessus, me soutire les dix dollars habituels et... Joyeux Noël ! Sentez-moi ça, fit-il en dénouant l'ouverture.

Je tombai presque à la renverse en reconnaissant, mêlée à l'odeur du sang, celle, puissante et sucrée, du sirop d'érable et de la sueur.

— Hé, hé ! fit Marino. J'suis passé chez Petersen avant de venir, pour lui faire renifler ça... Il l'a reconnue tout de suite.

Pendant deux heures, Vander et moi travaillâmes sur la salopette bleue. Betty nous donnerait les résultats de l'analyse de sang plus tard, mais nous étions à peu près sûrs que le vêtement appartenait au tueur. Il scintillait sous le laser comme l'asphalte parsemé d'éclats de mica sous le soleil.

Lorsqu'il avait poignardé Henna, le sang l'avait éclaboussé et il s'était essuyé les mains sur les cuisses. Les poignets de la salopette étaient raides de sang séché. Il avait probablement l'habitude d'enfiler une salopette pardessus ses vêtements de ville lorsqu'il passait à l'action. Peut-être même avait-il l'habitude, après, de la jeter dans la première poubelle venue. Mais j'en doutais. Cette fois, il s'en était débarrassé parce que sa victime avait saigné.

Il n'était pas assez stupide pour ignorer que les taches de sang sont pratiquement indélébiles et n'entendait pas se faire pincer avec des preuves aussi accablantes. Par précaution supplémentaire, il avait décousu l'étiquette de la salopette.

Le tissu était un mélange de coton et de synthétique, bleu foncé, taille L ou XL. Je me souvins des fibres de couleur sombre retrouvées sur l'appui de la fenêtre chez Lori Petersen, ainsi que sur sa peau. On en avait également retrouvé sur le corps d'Henna.

Nous n'avions rien dit de notre machination à Marino. Il l'apprendrait en regardant la télé et il y croirait, concluant qu'il y avait eu une nouvelle fuite à partir des résultats d'analyse opérée sur la salopette qu'il nous avait apportée, et des résultats des examens ADN. Nous voulions que *tout le monde* avale ça.

Et selon toute probabilité, nous avions raison. Je ne voyais aucune autre explication à l'odeur corporelle si caractéristique du tueur, sauf à admettre que Petersen l'avait tout simplement inventée, ou que, par le plus grand des hasards, la salopette souillée était restée en contact avec un flacon de sirop d'éryable ouvert.

— Voilà qui tombe à pic ! dit Wesley. Ce salopard avait tout préparé, il avait peut-être même repéré la poubelle depuis plusieurs jours. Mais il n'imaginait pas que nous récupérerions la salopette. On peut y aller !

Je jetai un coup d'œil furtif vers Abby. La journaliste tenait remarquablement le coup.

Je voyais déjà les manchettes. D'APRÈS L'EXAMEN DE SON ADN ET DE NOUVEAUX INDICES, LE TUEUR POURRAIT ÊTRE ATTEINT D'UN DÉSORDRE MÉTABOLIQUE.

S'il était vraiment atteint de leucinose, l'article qui accompagnerait le titre allait salement le secouer.

— Si vous voulez qu'il entre dans votre base de données, dit Abby, il faut lui faire croire que l'ordinateur est pour quelque chose dans cette découverte.

— Bonne idée ! L'ordinateur aurait attiré notre attention sur le lien possible entre une donnée stockée concernant l'odeur particulière signalée sur les lieux d'un des crimes, et une pièce à conviction récemment découverte. Nous ferions l'hypothèse

d'une anomalie de fonctionnement des enzymes susceptible de provoquer une odeur corporelle similaire, mais nous refuserions à indiquer la nature exacte de la maladie, ou son existence chez le tueur.

— Parfait ! s'écria Wesley. On le tient !

« Ne parlons pas de la salopette, poursuivit-il. Il vaudrait mieux écrire que la police a refusé d'indiquer la nature exacte de la pièce à conviction.

Abby continuait à prendre des notes.

— C'est le moment de citer votre « source médicale », dis-je.

— Pour lui faire dire quoi ? me demanda-t-elle.

Je jetai un coup d'œil à Wesley avant de répondre.

— Pour lui faire dire qu'elle se refuse à révéler la nature du dysfonctionnement métabolique, mais qu'il peut provoquer des perturbations mentales, voire même, dans sa forme virulente, une véritable arriération. Même si, pour la police, il est fort improbable que le tueur soit un débile, plusieurs indices laissent à penser qu'il souffre de perturbation se manifestant sous forme d'une certaine désorganisation et d'une confusion mentale intermittente.

— Là, il va grimper aux murs, marmonna Wesley.

— Il est essentiel de ne pas mettre en doute sa santé mentale, repris-je, sinon ça se retournera contre nous pendant le procès.

— Expliquons la différence entre les troubles et l'arriération, suggéra Abby.

Elle avait déjà noirci une demi-douzaine de pages.

— Et cette histoire de sirop d'érable... poursuivit-elle tout en écrivant. Faut-il préciser ?

— Oui, répliquai-je. Il a peut-être un travail qui le met en contact avec le public, des collègues. Quelqu'un peut remarquer quelque chose et nous informer.

— Parfait ! fit Wesley. Sa parano va se déchaîner.

— Sauf s'il n'a pas de problème d'odeur corporelle, fit remarquer Abby.

— Comment pourrait-il en être sûr ? fis-je. (Tous deux me regardèrent, surpris.) Vous connaissez le proverbe : « Un renard ne sent pas sa propre odeur » ?

— Vous voulez dire qu'il pourrait ignorer qu'il pue ? s'étonna Abby.

— En tout cas, il va se le demander, répliquai-je.

Abby hocha la tête et se pencha sur son calepin.

— Que savez-vous d'autre sur cette maladie, Kay ? demanda Wesley. Est-ce que nous ne devrions pas demander aux pharmaciens de nous signaler les acheteurs réguliers de vitamines ou de médicaments peu courants ?

— Vous pouvez effectivement vérifier si un individu se procure de grosses quantités de vitamine B1, dis-je. Et aussi d'un substitut protéinique en poudre délivré sans ordonnance. Peut-être suit-il un régime qui évite les aliments riches en protéines. A vrai dire, je pense qu'il est suffisamment malin pour ne pas laisser de telles traces. Il mène une vie à peu près normale. Son problème, c'est l'odeur.

— En situation de tension émotionnelle ?

— Non, physique, précisai-je. La maladie, et donc l'odeur, peuvent brusquement s'accentuer sous l'effet d'une tension physique. C'est physiologique, tout comme notre odeur s'accentue quand on a la grippe. A part ça, je suis sûre qu'il manque de sommeil. Il dépense une grande énergie pour suivre sa proie pendant des heures, pénétrer chez elle, etc. Le stress émotionnel et la tension physique sont liés, et l'un renforce l'autre.

— Et alors ?

Je me tournai vers Wesley sans répondre.

— Que se passe-t-il en cas de crise ? insista-t-il.

— Ça dépend si la maladie prend une forme virulente.

— Admettons que ce soit le cas.

— Alors il s'expose à de gros problèmes. Les acides aminés s'accumulent dans l'organisme. Le sujet devient léthargique, irritable, ataxique. Ce sont les symptômes de l'hyperglycémie. Il pourrait nécessiter une hospitalisation.

- » Ataxique » ? releva Wesley.

— Mal coordonné. Il aura la démarche d'un ivrogne. Il ne pourra plus escalader les grilles ou grimper par une fenêtre. Si la maladie empire, si la tension continue à monter et qu'il ne se soigne pas, on ne peut plus rien contrôler.

— Comment ça ? Notre objectif est de le stresser, non ? Et vous dites que la maladie pourrait prendre des proportions incontrôlables ?

— C'est possible.

— D'accord, fit-il avant d'ajouter, non sans hésitation : Et dans ce cas, que se passe-t-il ?

— Grave hyperglycémie et accentuation de l'anxiété. L'esprit s'embrouille. L'hypertension se met de la partie. Le jugement est obscurci. Les sautes d'humeur se multiplient.

Je m'arrêtai là. Mais Wesley voulait en savoir plus.

— Vous n'avez pas découvert cette maladie ces jours-ci, n'est-ce pas ? fit-il.

— C'était mon sujet d'examen.

— Et vous n'avez rien dit jusqu'ici.

— Je n'étais pas sûre, dis-je.

— Bon ! Vous voulez donc le faire sortir de son trou, le stresser jusqu'au point de rupture. Allons-y. Mais quel est le stade final ? *Qu'est-ce qui va se passer si sa maladie s'aggrave ?*

— Il peut sombrer dans le coma, avoir des convulsions. Subir un grave déficit organique.

Il me contempla, incrédule à mesure qu'il comprenait le fond de ma pensée.

— Bon sang ! lâcha-t-il. Vous voulez le faire crever ?

Le stylo d'Abby cessa brusquement de gratter et elle leva la tête pour me regarder, stupéfaite.

— Tout ceci reste hautement hypothétique, dis-je. S'il souffre de cette maladie, c'est sans doute sous sa forme bénigne. Il a vécu avec toute sa vie. Il n'en mourra certainement pas.

Les yeux fixés sur moi, Wesley ne me croyait pas.

14

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Je me sentais cahotée entre la brutalité des faits et la violence de mes rêves. Je tuais quelqu'un d'un coup de revolver et le médecin expert appelé sur les lieux n'était autre que Bill. Avec sa serviette noire, accompagné d'une belle inconnue...

Quand j'ouvris les yeux dans l'obscurité, je sentis mon cœur dans un étau. Je me levai bien avant la sonnerie du réveil et me rendis au bureau, complètement déprimée.

Jamais je ne m'étais sentie aussi seule. Au bureau, je ne parlai à personne, et mes collaborateurs se mirent à me jeter des regards bizarres.

A plusieurs reprises je faillis appeler Bill. Je craquai vers midi, sa secrétaire m'annonça avec entrain que « Mr Boltz » était en vacances jusqu'en juillet.

Je ne laissai aucun message. Il ne m'avait pas parlé de ces vacances. Je comprends pourquoi. Autrefois, il m'aurait avertie. Mais cette fois, il n'y aurait ni excuses ni mensonges. Il était incapable d'affronter ses fautes.

Après le déjeuner, je montai au labo où je découvris Betty et Wingo, le dos à la porte, penchés sur quelque chose de blanc dans un sachet en plastique.

— Bonjour, fis-je en pénétrant dans la pièce.

D'un geste nerveux, Wingo glissa le sachet en plastique dans la poche de la blouse de Betty.

— Vous avez fini en bas ? demandai-je, mine de rien.

— Euh, oui, Dr Scarpetta, répliqua-t-il vivement en se dirigeant vers la porte. Je viens de finir McFee, le type qui s'est fait descendre hier soir. Et les grands brûlés d'Albemarle ne seront pas là avant 4 heures.

— Bien. Nous nous en occuperons demain.

— Entendu, fit-il depuis le couloir.

La raison de ma venue était étalée sur la table. C'était la salopette bleue qui, soigneusement défroissée, paraissait bien banale. Elle comportait de nombreuses poches que j'avais explorées en vain une douzaine de fois. Il manquait de l'étoffe là où Betty l'avait découpée aux endroits tachés de sang.

— Vous avez pu déterminer le groupe d'Henna ? lui demandai-je en m'efforçant de ne pas regarder le sachet qui dépassait de sa poche.

— J'ai déjà quelques résultats, dit-elle en me faisant signe de l'accompagner jusqu'à son bureau.

Sur sa table était posé un calepin, avec une page couverte de notes et de chiffres incompréhensibles.

— Henna Yarborough est de type B, commença-t-elle. Nous avons de la chance, car ce n'est pas très courant. En Virginie, 12 % de la population seulement sont de type B.

— Quelle est la fréquence de l'ensemble de sa configuration ?

Le sac plastique que j'apercevais dans sa poche commençait à me taper sur les nerfs. Elle tapa quelques chiffres sur une calculette.

— Environ 17 %, annonça-t-elle. Dix-sept individus sur cent pourraient avoir sa configuration.

— Rien de très rare, donc, marmonnai-je.

— Non, pas vraiment.

— Et les taches de sang sur la salopette ?

— Nous avons eu de la chance. Le sang a dû sécher à l'air libre avant que le clochard ne récupère le tout. Il est en excellent état. Il s'agit certainement du sang d'Henna. L'examen ADN devrait nous le confirmer, mais, comme vous le savez, pas avant quatre à six semaines.

— Ce serait mieux si nous avions notre propre matériel, fis-je d'un air absent.

— Vous êtes à bout, Kay, fit-elle, attendrie.

— Ça se voit tant que ça ?

— Pour moi, ça saute aux yeux. Ne vous laissez pas démoraliser. Ça fait trente ans que je suis dans ce métier, et croyez-moi, j'en ai vu de toutes les couleurs...

— Qu'est-ce que traficote Wingo ? fis-je sans réfléchir.

— Wingo ? bredouilla-t-elle prise de court.

Je fixai sa poche. Mal à l'aise, elle eut un petit rire et la tapota d'un geste nerveux.

— Oh ! ça ? Juste un petit travail qu'il m'a demandé de lui faire à titre personnel.

Ce fut sa seule explication. Peut-être que Wingo avait de gros soucis. Avait-il demandé à Betty de lui faire un test HIV ? Mon Dieu ! faites qu'il n'ait pas le sida. Je rassemblai mes pensées éparses.

— Et les fibres ?

Betty avait comparé quelques fibres de la salopette avec celles retrouvées sur la fenêtre de Lori Petersen et sur le corps d'Henna Yarborough.

— Les fibres trouvées chez Lori Petersen pourraient appartenir aussi bien à cette salopette qu'à n'importe quel autre vêtement en coton et polyester bleu foncé, dit-elle.

En d'autres termes, songeai-je avec découragement, la comparaison des fibres ne donnerait rien car ce genre de tissu était très courant. On en trouvait partout. Elles pouvaient provenir des vêtements de travail de n'importe qui, d'une infirmière ou d'un flic.

Ce n'était pas la seule déception qui m'était réservée. Les fibres retrouvées sur le corps d'Henna Yarborough ne provenaient pas de la salopette, Betty en était sûre.

- 100 % coton, dit-elle. Elles proviennent peut-être d'une serviette de bain. Qui sait ? Les gens transportent toute sorte de fibres sur eux sans le savoir. Mais ça ne me surprend pas.

— Pourquoi ?

— Parce que les tissus sergés, comme celui de la salopette, laissent rarement des fibres, à moins d'être frottés contre une surface abrasive.

— Comme les briques de l'appui de la fenêtre, chez Lori ?

— C'est possible. Les fibres retrouvées chez elle pourraient provenir de cette salopette. Mais je crains que nous ne le sachions jamais.

Je redescendis à mon bureau et restai un long moment à ma table, perdue dans mes pensées. Puis je déverrouillai mon

placard et en sortis les dossiers des cinq femmes assassinées, pour les relire encore.

Qu'avaient en commun ces cinq femmes ? Pourquoi le tueur les avait-il choisies ? Comment était-il entré en contact avec elles ?

Il devait y avoir un lien. Je doutai qu'il ait opéré au hasard, errant dans les rues jusqu'à ce qu'il repère une proie possible. J'étais convaincue qu'il les avait choisies. Pour moi, il avait eu un premier contact avec elles, puis, peut-être, les avait suivies pour voir où elles habitaient.

Situations géographiques, situations sociales, apparence physique : il n'y a aucun dénominateur commun. Je me posai la question à rebours, cherchai le plus petit commun dénominateur, et me concentrerai sur le dossier de Cecile Tyler.

Elle était noire. Les quatre autres victimes étaient blanches. Cela m'avait intriguée depuis le début et continuait à m'intriguer. Avait-il commis une erreur ? Peut-être ne savait-il pas qu'elle était noire ? Visait-il son amie Bobbi ?

Je feuilletai le dossier, passai rapidement sur le rapport d'autopsie que j'avais dicté, parcourus les listes d'indices et d'éléments matériels recueillis, la description de l'aspect des lieux et un vieux dossier médical de St. Luke où elle avait été traitée cinq ans auparavant, pour une grossesse extra-utérine. Lorsque j'en arrivai au rapport de police, je notai que le seul parent mentionné était une sœur vivant à Madras, dans l'Oregon. C'est d'elle que Marino avait obtenu ses renseignements sur la biographie de Cecile, son mariage raté avec un dentiste qui s'était installé depuis à Tidewater.

J'examinai les radios à la lumière de ma lampe de bureau. Cecile n'avait aucune anomalie du squelette, à part la trace d'une fracture ressoudée au coude gauche. Il était impossible de dater précisément la blessure, et tout ce que j'avais pu dire avec certitude, c'est qu'elle n'était pas récente.

Une nouvelle fois, j'évoquai le lien possible avec le VMC. Lori Petersen et Brenda Steppe s'étaient toutes deux trouvées là-bas récemment, dans la salle d'urgence. Lori, parce qu'elle était cette semaine-là de service en chirurgie traumatique, et Brenda parce qu'elle y avait été admise à la suite de son

accident. Etait-ce trop audacieux de penser que Cecile y avait été également soignée pour sa fracture du coude ? Je ne voulais écarter aucune hypothèse.

Je composai le numéro de la sœur de Cecile mentionné dans le rapport de Marino.

— Allô ? entendis-je à la cinquième sonnerie. La communication était exécrable.

— Je suis désolée, j'ai dû me tromper de numéro, fis-je rapidement.

— Pardon ?

Je répétai un peu plus fort.

— Quel numéro demandez-vous ?

La voix, cultivée, paraissait celle d'une jeune femme d'une bonne famille de Virginie. J'épelai le numéro.

— C'est bien ça. Qui demandez-vous ?

— Fran O'Connor, s'il vous plaît.

— C'est moi, fit la jeune voix cultivée.

Quand je me présentai, je l'entendis hoqueter.

— Vous êtes bien la sœur de Cecile Tyler ?

— Oui. Oh ! Mon Dieu... je préfère ne pas en parler. Je vous en prie.

— Mrs O'Connor, je suis profondément désolée. Je suis le médecin qui participe à l'enquête. Je voudrais savoir si vous connaissez les circonstances dans lesquelles votre sœur s'est cassée le coude gauche. J'étais en train d'examiner ses radios.

Hésitation. Je pouvais presque l'entendre réfléchir.

— C'est un accident de jogging. Elle a trébuché et s'est cassé le coude sur un trottoir. Elle a porté un plâtre pendant trois mois et c'était l'été le plus chaud que nous ayons connu. Elle en a beaucoup souffert.

— Etait-ce en Oregon ?

— Non. Cecile n'a jamais vécu en Oregon. C'était à Fredericksburg, là où elle a passé son enfance.

— A quelle époque remonte cet accident ?

— Neuf ans, peut-être dix.

— Où a-t-elle été soignée ?

— Je ne sais plus. Dans un hôpital de Fredericksburg, mais je ne me souviens plus du nom.

La fracture de Cecile n'avait pas été soignée au VMC, et de toute façon elle était beaucoup trop ancienne. Mais ce n'est plus ça qui m'intéressait.

Je n'avais jamais rencontré Cecile Tyler. Je ne lui avais jamais parlé. Mais il me semblait évident qu'elle parlait avec l'accent particulier des Noirs.

— Mrs O'Connor, êtes-vous noire ?

— Bien sûr, répondit-elle, presque vexée.

— Votre sœur avait-elle le même accent que vous ?

— Quel accent ? fit-elle en haussant le ton.

— Je sais que ça peut vous sembler bizarre, mais...

— Vous voulez dire, est-ce qu'elle parlait *blanc*, comme moi ? Eh bien, oui ! Parfaitement ! N'est-ce pas pour ça qu'on envoie les Noirs à l'école ? Pour leur apprendre à parler comme les Blancs ?

— Je vous en prie, fis-je d'un ton pressant. Je n'ai aucune intention de vous offenser. Mais c'est...

Seule la tonalité entendit mes excuses.

Lucy était au courant du cinquième meurtre. Elle savait tout des jeunes femmes assassinées. Elle savait aussi que je gardais un .38 dans ma chambre et m'avait déjà interrogée deux fois à ce sujet.

— Lucy, fis-je en rinçant nos assiettes avant de les mettre dans le lave-vaisselle. Je ne veux pas que tu t'intéresses aux armes à feu. Je m'en passerais si je ne vivais pas seule.

J'avais songé à cacher l'arme mais depuis l'épisode du modem, que je m'étais finalement décidée, non sans remords, à rebrancher sur mon ordinateur personnel, je voulais jouer franc jeu avec elle. Le .38 resterait donc sur l'étagère du haut dans mon placard, dans une boîte à chaussures, tant que Lucy serait chez moi. La journée, il n'était pas chargé. Depuis quelque temps, je le déchargeai chaque matin et le rechargeai le soir avant de me coucher. Les cartouches Silvertip, elles, étaient bien cachées.

— Tu sais pourquoi j'ai une arme, Lucy. Je suis sûre que tu sais que ce sont des objets très dangereux..., expliquai-je comme elle me dévorait des yeux.

- Ça peut tuer des gens ?
- Oui, répliquai-je en l'accompagnant au salon.
- Et tu en as une pour tuer quelqu'un.
- Je préfère ne pas penser à ça, fis-je, sévère.
- N'empêche que c'est vrai. C'est pour ça que tu en as une.

Pour tuer les méchants.

J'allumai la télévision.

Lucy releva les manches de son sweat-shirt.

— Il fait trop chaud ici, tante Kay, se plaignit-elle. Pourquoi il fait si chaud chez toi ?

— Tu veux que je branche l'air conditionné ? lui demandai-je en passant d'une chaîne à l'autre.

Non. Je déteste l'air conditionné.

Elle se plaignit ensuite que j'allume une cigarette.

— Ton bureau est trop chaud et il pue la cigarette. J'ai beau ouvrir la fenêtre, il pue toujours autant. Maman dit que tu devrais t'arrêter de fumer. Tu es docteur et tu fumes !

Dorothy avait appelé la veille, assez tard. Elle était quelque part en Californie, avec son illustrateur de mari. Cherchant un moyen de lui être désagréable, j'aurais voulu lui rappeler qu'elle avait une fille, mais par égard pour Lucy qui, assise à la table, écoutait la conversation, lèvres serrées, je m'étais montrée réservée, presque aimable.

Lucy avait parlé une dizaine de minutes avec sa mère et ne m'en avait rien dit ensuite. Mais depuis, elle n'avait cessé de me harceler et de me critiquer d'un air hargneux. D'après Bertha, qui la traitait à présent de « râleuse », elle avait eu le même comportement toute la journée. Lucy n'avait pratiquement pas quitté mon ordinateur. Bertha avait renoncé à la faire manger à la cuisine, et Lucy prenait désormais ses repas dans mon bureau.

Le feuilleton de la télé paraissait dérisoire à côté de la réalité de notre situation.

— Andy trouve que c'est encore plus dangereux d'avoir une arme et de ne pas savoir s'en servir que de ne pas en avoir du tout, déclara-t-elle, péremptoire.

— Andy ? fis-je distraitemment.

— Celui avant Ralph. Il allait tirer sur des bouteilles dans les décharges. Il pouvait les avoir de vachement loin. Je parie que t'en ferais pas autant.

— Tu as raison. Je tire moins bien qu'Andy.

— Ah ! tu vois ?

Je ne lui dis pas que j'en connaissais un rayon sur les armes à feu. Avant que je n'achète mon Luger .38 chromé, je descendais dans la cave de l'immeuble de mon bureau pour essayer, sous la surveillance d'un expert, les armes du labo de balistique. Depuis, j'avais gardé l'habitude de m'entraîner, et je n'étais pas trop mauvaise.

— Lucy, pourquoi me cherches-tu ? lui demandai-je.

— Parce que tu es une idiote ! me jeta-t-elle tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Et si tu essayais de tirer, tu te ferais mal ou il te prendrait ton arme ! Et tu serais cuite, toi aussi. Il te descendrait.

— Si j'essayais ? répétaï-je, ahurie. Si j'essayais *quoi*, Lucy ?

— Si tu essayais de tuer quelqu'un.

Elle essuya ses larmes avec colère, son petit torse soulevé par les sanglots. Ne sachant que dire, je restai les yeux fixés sur les péripéties insipides qui occupaient l'écran. J'aurais voulu me retirer dans mon bureau, m'absorber dans mon travail, mais après quelques hésitations je m'approchai d'elle et l'attirai vers moi sans rien dire.

Avec qui parlait-elle chez elle ? Avec ma sœur ? Dorothy et ses livres pour enfants avaient été encensés par la critique pour leur « extraordinaire sensibilité », leur « profondeur » et leur « justesse de ton ». Quelle ironie ! Dorothy donnait le meilleur d'elle-même à des enfants imaginaires. Elle passait de longues heures à les étudier dans le moindre détail, à soigner leur coiffure, à imaginer leurs progrès et à les regarder accomplir leurs rites d'initiation. Et pendant ce temps, Lucy ne recevait pas une miette d'attention.

Je me remémorai nos vacances avec ma mère et Dorothy. Je songeai à la dernière visite de Lucy à Richmond. Je ne me souvenais pas l'avoir entendue mentionner un seul nom de camarade. Elle parlait de ses professeurs, de la foule des « amis » de sa mère, de Mrs Spooner qui habitait en face, de

Jake, le jardinier, et du défilé des femmes de ménage. La frêle Lucy, avec ses binocles et son air de tout savoir, devait être jalousee des plus grands et incomprise des enfants de son âge. Elle était hors du rang. Et j'étais comme elle à son âge.

J'enfouis mes lèvres dans ses cheveux.

— On m'a posé une question, l'autre jour, dis-je.

— Sur quoi ?

— On m'a demandé à qui je ferai le plus confiance au monde.

Elle renversa la tête en arrière pour me regarder.

- je crois que c'est à toi.

— Tu le penses vraiment ? fit-elle, incrédule.

J'acquiesçai d'un signe avant de poursuivre.

— Et pour te montrer que c'est vrai, je vais te demander de m'aider.

Elle se redressa aussitôt et me regarda, les yeux brillants d'excitation.

— Chic alors ! Demande-moi tout ce que tu veux.

— Il faut que je découvre qui a piraté l'ordinateur du bureau...

— C'est pas moi ! se défendit-elle aussitôt, paniquée. Je t'ai déjà dit que c'était pas moi.

— Je te crois. Mais quelqu'un d'autre l'a fait, Lucy. Pourrais-tu m'aider à découvrir qui ?

Je n'y croyais pas, mais j'avais tenu à lui faire la proposition pour lui donner une chance.

— Tout le monde peut le faire, tellement c'est facile, déclara-t-elle avec assurance.

— Facile ? fis-je avec un sourire involontaire.

— Oui, à cause du System/Manager.

— Où as-tu appris qu'il existait un System/Manager ? demandai-je, éberluée.

— Dans le manuel. C'est le bon Dieu !

C'est dans ces moments-là que je me souvenais du QI de Lucy. La première fois qu'elle avait passé le test, elle avait obtenu des résultats si étonnantes que l'examinateur avait tenu à le lui faire repasser parce qu'il y avait certainement eu erreur.

C'était vrai. La seconde fois, Lucy avait obtenu dix points de plus.

— D'abord, c'est comme ça que tu peux te connecter, poursuivait-elle. Tu ne peux pas créer d'autorisations d'accès si tu n'en possèdes pas une au départ. D'où le System/Manager. Tu entres dans le système grâce à lui, et tu peux créer tout ce que tu veux.

« Tout ce que tu veux », me répétais-je. Comme par exemple les noms d'utilisateurs et les mots de passe dont on se servait au bureau. C'était là une terrible révélation à laquelle je n'avais jamais songé, ni moi ni, à ma connaissance, Margaret.

— Le tout, c'est d'arriver à entrer, poursuivait Lucy qui paraissait énoncer l'évidence. Et si on connaît le bon Dieu, on peut créer une autorisation d'accès et en faire le DBA. Ensuite il ne reste plus qu'à entrer dans ta base de données.

Au bureau, notre DBA, ou administrateur de base de données, avait été baptisé DEEP/THROAT. Margaret avait parfois un certain sens de l'humour.

— Tu entres dans le SQL en activant System/Manager, et tu tapes : AUTORISATION D'ACCES CONNECT, RESOURCE, DBA À TANTE IDENTIFIÉE PAR KAY.

— C'est peut-être ce qui s'est passé, conclus-je à voix haute. Et avec le DBA, il peut non seulement accéder aux données, mais les modifier.

— Il peut faire ce qu'il veut parce qu'il a l'autorisation du bon Dieu. C'est comme ça que je suis entrée dans le SQL, avouait-elle. Tu m'avais donné ni mot de passe ni rien. Je voulais essayer des commandes du manuel. J'ai donné comme nom d'utilisateur du DBA un mot de passe que j'ai inventé pour entrer.

— Pas si vite, lui dis-je. Comment as-tu pu donner un mot de passe inventé à mon nom d'utilisateur du DBA ? Comment connais-tu mon nom d'utilisateur ?

— Il est dans la liste des Autorisations d'accès. Je l'ai trouvé dans ton annuaire électronique personnel, où tu as entré toutes les INP de tes tableaux.

En réalité, c'est Margaret qui avait créé ces tableaux l'année précédente. J'avais ensuite chargé mon ordinateur personnel

avec les copies de disquettes qu'elle m'avait passées. Etait-il possible qu'il existe un fichier « Autorisation d'accès » similaire dans l'ordinateur du BMG ?

Je pris Lucy par la main et elle me suivit avec enthousiasme dans mon bureau. Je la fis asseoir devant l'ordinateur et rapprochai un fauteuil.

Nous ouvrîmes le logiciel de communication et demandâmes le numéro du bureau de Margaret. Nous vîmes clignoter une case au bas de l'écran pendant que la machine le composait. L'ordinateur nous apprit presque aussitôt que la communication était établie, et, quelques secondes plus tard, l'écran devint entièrement noir, avec un C vert qui clignotait dans un coin. Mon ordinateur se transformait en miroir sans tain grâce auquel j'allais avoir accès aux secrets de mon bureau, à une douzaine de kilomètres de là.

Mal à l'aise, je songeai que notre communication était repérée et sa provenance identifiée, et pris mentalement note d'en avertir Wesley, afin qu'il ne perde pas son temps à découvrir qui était le pirate.

— Demande à rechercher tout fichier concernant les autorisations d'accès, dis-je à Lucy.

Le C clignotant réapparut, avec le message « Pas de fichier à ce nom ». Nous fîmes un nouvel essai avec un fichier « Synonymes », mais n'eûmes pas plus de chance. Puis Lucy eut l'idée de demander tous les fichiers comportant la mention SQL. Des dizaines de noms de fichiers s'affichèrent à l'écran. L'un d'entre eux attira notre attention. Il s'appelait « Public. SQL ».

Lucy ouvrit le fichier. Lorsque nous en découvrîmes le contenu, mon excitation le disputa à ma consternation. Le fichier renfermait des commandes que Margaret avait tapées et exécutées longtemps auparavant, lorsqu'elle avait défini des synonymes publics pour tous les tableaux de notre base de données ; des commandes telles que CRÉER FICHIER DE SYNONYMES PUBLICS POUR DEEP.

Je n'étais pas programmeur. J'avais entendu parler de synonymes publics, mais je ne savais pas exactement ce qu'ils désignaient.

Lucy feuilleta le manuel.

— Tu vois, c'est simple, m'expliqua-t-elle, volubile. Quand tu crées un tableau, tu le fais sous le nom et le mot de passe de l'utilisateur.

— D'accord, dis-je. Jusqu'ici, je comprends.

— Donc, si ton nom d'utilisateur est « Tante » et ton mot de passe « Kay », quand tu veux créer un dossier « Jeux » ou n'importe quoi, l'ordinateur lui donne automatiquement le nom de « Tante. Jeux ». Il ajoute le nom du tableau au nom de l'utilisateur sous lequel il a été créé. Si tu ne veux pas t'embêter à taper « Tante. Jeux » chaque fois que tu veux ouvrir le tableau, tu crées un synonyme public. Tu tapes la commande CRÉER SYNONYME PUBLIC JEUX POUR TANTE. JEUX. Avec ça, tu rebaptises en quelque sorte ton tableau, qui ne s'appelle plus que « JEUX ».

Je considérai la longue liste figurant à l'écran, qui dévoilait l'ensemble des tableaux figurant dans l'ordinateur du BMG, et révélait le nom d'utilisateur DBA sous lequel chaque tableau avait été créé.

— Mais même si quelqu'un a vu cette liste, m'étonnai-je, il n'a pas pu découvrir le mot de passe. Seuls les noms d'utilisateur DBA sont affichés, et tu ne peux pas ouvrir les fichiers concernant les meurtres sans connaître le mot de passe.

— Tu veux parier ? fit-elle en posant ses doigts sur les touches. Si tu connais le nom d'utilisateur DBA, tu peux changer le mot de passe, en créer un autre complètement différent, et ensuite tu peux entrer. L'ordinateur s'en fiche. Il t'autorise à changer ton mot de passe aussi souvent que ça te chante, sans altérer tes programmes ni rien du tout. On aime changer le mot de passe pour raison de sécurité.

— On pourrait donc prendre le nom d'utilisateur « Deep », lui donner un nouveau mot de passe et entrer dans nos données ? (Elle acquiesça d'un hochement de tête.) Montre-moi.

— Tu m'avais dit de ne jamais entrer dans votre base de données...

— Je fais une exception pour cette fois-ci.

— Et si je donne un nouveau mot de passe à « Deep », tante Kay, le précédent ne marchera plus.

Je me souvins brusquement de ce qu'avait dit Margaret lorsque nous avions découvert qu'un intrus avait essayé d'ouvrir le fichier Lori Petersen : le mot de passe DBA ne marchait plus, de sorte qu'elle avait été obligée de reconnecter le système d'autorisation d'accès du DBA.

— L'ancien mot de passe ne marche plus parce qu'il a été remplacé par celui que j'ai créé. Tu ne peux plus ouvrir tes fichiers avec l'ancien. (Lucy me jeta un furtif regard de côté.) Mais j'avais l'intention d'arranger ça.

— Arranger quoi ? fis-je.

— Ton ordinateur. Ton ancien mot de passe ne marche plus parce que je l'ai changé pour entrer dans le SQL. Mais je voulais le rétablir, je te jure.

— Plus tard, fis-je avec impatience. Pour le moment, je veux que tu me montres comment quelqu'un a pu pénétrer dans notre base de données.

J'essayai de comprendre. L'intrus connaissait assez notre base de données pour savoir qu'il pouvait créer un nouveau mot de passe pour compléter le nom d'utilisateur contenu dans le dossier Public. SQL. Mais il ignorait qu'en faisant ça, il effaçait l'ancien mot de passe, ce qui nous empêchait d'ouvrir nos fichiers par la suite. Ce dont nous nous étions aperçus aussitôt, et qui nous avait intrigués. De même que ne l'avait pas effleuré l'idée que la fonction écho pouvait être activée, qui nous laisserait la trace de ses commandes à l'écran. Le piratage n'avait donc eu lieu qu'une seule fois !

Pourquoi le pirate avait-il voulu consulter spécialement le fichier Lori Petersen ?

— Regarde, dit Lucy. Imagine que je sois le pirate. Voilà comment je m'y prendrais.

Elle entra dans le SQL en tapant System/Manager, puis exécuta une commande connect/resource/DBA sur le nom d'utilisateur « Deep » et sur le mot de passe qu'elle choisit : « brouillage ». L'autorisation d'accès s'activa. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Modifier le dossier de Brenda Steppe, de façon à ce que la mention « ceinture en moleskine » figure dans la colonne « Vêtements, effets personnels ».

Etais-ce le tueur qui avait fait ça ? Il était bien placé pour connaître les détails des meurtres. Il lisait les journaux, obsédé par le moindre mot qu'on écrivait sur lui, la moindre inexactitude. Il était arrogant. Il voulait faire étalage de son intelligence. Avait-il modifié mes données pour me faire bondir, pour se moquer de moi ?

L'intrusion avait eu lieu presque deux mois après que le détail avait été publié dans l'article d'Abby relatant la mort de Brenda Steppe. Pourtant notre base de données n'avait été violée qu'une seule fois, récemment.

Le détail figurant dans l'article d'Abby ne pouvait donc pas provenir de l'ordinateur du BMG. Etais-il possible que celui figurant dans l'ordinateur puisse provenir de l'article ? Peut-être le pirate avait-il modifié nos données en tapant « ceinture en moleskine » à la place de « une paire de collants transparents ». Peut-être que, juste avant de couper la communication, il avait essayé, par curiosité, d'ouvrir le fichier de Lori Petersen. Ce qui expliquerait pourquoi Margaret avait trouvé la trace de cette seule commande à l'écran.

Ma parano l'emportait-elle sur ma raison ?

Pouvait-il exister un rapport entre cette modification de données et les prélevements mal étiquetés ? Le classeur à lamelles était constellé de résidu scintillant. Quelle mains l'y avaient déposé ?

— Lucy, y a-t-il un moyen de savoir si on a modifié les données de l'ordinateur de mon bureau ?

— Tu fais une copie de tes données, non ? rétorqua-t-elle. Quelqu'un en fait des doubles, non ?

— Oui.

— Alors il faut récupérer une copie ancienne, l'importer sur ton disque dur et comparer.

— Le problème, c'est que même si je découvrais une différence, je ne pourrais pas être sûre qu'il ne s'agit pas d'une mise à jour opérée par une de mes secrétaires. Les rapports nous arrivent pendant plusieurs semaines, parfois plusieurs mois après que nous l'avons ouvert.

— Alors il faut que tu te renseignes, tante Kay. Demande à tes secrétaires si elles ont modifié tes données. Si elles te disent

que non, et que tu trouves une différence entre la copie et tes données actuelles, ça t'aiderait pas ?

— Peut-être bien que oui, admis-je.

Elle effaça son mot de passe et le remplaça par celui que nous utilisions habituellement. Nous coupâmes la communication et effaçâmes tout ce qui figurait à l'écran de façon à ce qu'on ne trouve aucune trace de nos manipulations le lendemain matin.

Il était près de 23 heures. J'appelai Margaret chez elle et lui demandai si elle avait conservé des copies de données antérieures au piratage.

Je m'attendais à être déçue.

— Non, Dr Scarpetta. Nous faisons une nouvelle copie tous les jours. Elle efface l'ancienne et la remplace.

— C'est bien dommage. Il me faudrait une version qui n'a pas bougé depuis plusieurs semaines.

— Attendez une minute, marmonna-t-elle enfin. J'ai peut-être une disquette à moi... avec toutes les données des six derniers mois. Le Bureau des statistiques nous demande de communiquer nos données, et il y a une dizaine de jours, j'ai essayé de regrouper toutes les données du district dans un seul tableau et d'y ventiler les données contenues dans les fichiers des meurtres, pour voir ce que ça donnait. Ils veulent que je les leur communique par téléphone, elles sont entrées directement dans leur ordinateur central qui...

— A quel moment ? la coupai-je. A quel moment avez-vous ventilé nos données ?

— C'était... voyons ! Je crois que c'était le 1^{er} juin.

Mes nerfs étaient à vif. Il fallait que je sache. Si ça ne servait à rien d'autre, ça aurait au moins pour conséquence de laver mon bureau de tout soupçon de fuites, si je pouvais prouver que certaines données de notre ordinateur avaient été modifiées après la parution des articles de presse.

— Il me faut un tirage de cette disquette. Tout de suite, lui dis-je.

Il y eut un long silence.

— J'ai eu quelques problèmes avec la procédure, avoua-t-elle d'une voix hésitante. (Nouveau silence.) Mais demain matin

à la première heure, je vous imprimerai ce que j'ai pu sauvegarder.

Je consultai ma montre, composai le numéro du répondeur d'Abby. Elle me rappela cinq minutes plus tard.

— Abby, je sais que vos sources sont une chose sacrée, mais il y a quelque chose que je dois savoir. Dans votre article sur le meurtre de Brenda Steppe, vous disiez qu'elle avait été étranglée avec une ceinture de moleskine. Qui vous l'avait dit ?

— Je ne peux pas...

— Je vous en supplie. C'est très important.

Un long silence suivit.

— Je ne vous donnerai pas de nom, fit-elle enfin. Mais je peux vous dire qu'il était un membre d'une équipe d'intervention. L'information venait d'un infirmier. Je connais pas mal de monde dans ces équipes et...

— Donc elle ne provient pas de mon bureau ?

— Pas du tout ! s'exclama-t-elle. Ah ! je vois... Vous pensez à ce piratage d'ordinateur dont parlait le sergent Marino... Non, je vous jure que non. Pas un mot de mes articles ne provenait de votre bureau.

— Abby, le pirate a peut-être entré ce détail à propos de la ceinture pour faire croire que vous l'aviez obtenu par mon service, grâce à une fuite. Ce détail est inexact. C'est le pirate qui l'a entré, après l'avoir lu dans votre article.

— Mon Dieu ! articula-t-elle.

15

Marino jeta le journal du jour sur la table de conférence, qu'il frappa violemment du plat de la main.

— Bon Dieu de bon Dieu ! (Son visage mal rasé était rouge de colère.) Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ?

Pour toute réponse, Wesley écarta une chaise de la table et l'invita à s'asseoir.

Un gros titre barrait le haut de la une du journal de ce jeudi : D'APRÈS LES EXAMENS ADN ET UN NOUVEL INDICE MATÉRIEL, LE TUEUR POURRAIT SOUFFRIR D'UNE ANOMALIE GÉNÉTIQUE.

La signature d'Abby ne figurait nulle part. L'article avait été rédigé par un spécialiste des affaires judiciaires. Un encadré précisait l'intérêt des examens ADN, et un schéma expliquait le processus de « prise d'empreintes génétiques ». J'imaginais le tueur en train de lire et relire l'article, bouillant de colère. J'étais prête à parier que ce jour-là, il se mettrait en maladie.

— Ce que je veux savoir, c'est pourquoi personne m'a mis au courant ? (Marino se tourna vers moi furieux.) Je vous amène la salopette. Je fais mon boulot. Et voilà ce que je lis dans les journaux ! Qu'est-ce que c'est cette histoire d'anomalie ? Quel est l'enfoiré qui a parlé des résultats d'ADN à la presse ?

Je laissai le soin de répondre à Wesley.

— Rien de grave, Pete, fit-il d'une voix neutre. Prenez plutôt cet article comme une bénédiction. Nous savons que le tueur est affligé d'une odeur corporelle bizarre. S'il pense que le bureau de Kay a trouvé quelque chose, il va peut-être faire un faux pas. (Il se tourna vers moi.) Rien de nouveau ?

Je fis non de la tête. Pas de nouvelle tentative d'effraction de l'ordinateur du BMG. Si les deux hommes étaient arrivés dans la salle de conférence une vingtaine de minutes plus tôt, ils m'auraient trouvée nageant dans des tonnes de listing.

Rien d'étonnant si Margaret avait hésité la veille, quand je lui avais demandé d'imprimer sa disquette. Elle ne contenait pas moins de trois mille dossiers d'affaires survenues en Virginie durant le mois de mai, soit un listing presque aussi long que la façade de l'immeuble.

Je mis plus d'une heure avant de trouver le numéro du dossier de Brenda Steppe. Je ne sais si je fus ravie ou horrifiée quand je découvris, sous la rubrique « Vêtements, effets personnels », les mots : « Une paire de collants transparents autour du cou ». Aucune allusion, nulle part, à une quelconque ceinture de moleskine foncée. Aucun de mes collaborateurs ne se souvenait d'avoir modifié ou mis à jour cet élément. La modification avait été faite par quelqu'un d'extérieur à mon personnel.

— Et cette histoire d'arriération mentale ? fit Marino en me fourrant le journal sous le nez. C'est son ADN qui vous fait croire qu'il a un grain ?

— Non, lui répondis-je en toute franchise. L'article dit que certains désordres métaboliques peuvent entraîner ce genre de problème. Mais je n'ai aucune preuve.

— Bon, parce que pour moi, ce type est loin d'être un débile mental. Et j'en ai marre d'entendre rabâcher que ce fumier est un pauvre type, un moins que rien avec un boulot minable. (Wesley s'impatientait.) J'suis soi-disant chargé de l'enquête et il faut que je lise ce foutu canard pour savoir ce qui se passe...

— Nous avons des soucis plus sérieux, lâcha Wesley.

— Ah, ouais ? Lesquels ? fit Marino.

Nous le mêmes au courant. Nous lui racontâmes ma conversation téléphonique avec la sœur de Cecile Tyler. Au fur et à mesure de notre récit, la fureur le quitta. Il était dérouté. Nous lui apprîmes que les cinq femmes avaient bien quelque chose en commun : leurs voix.

Je lui rappelai son premier entretien avec Matt Petersen.

— Autant que je m'en souvienne, il a parlé de sa première rencontre avec Lori. Dans une soirée, je crois. Et de sa voix. Une belle voix de contralto. C'est pourquoi il nous est apparu que le lien entre tous ces meurtres, c'est la voix. Peut-être que le tueur

ne les repère pas de *visu*, mais à l'oreille. Il les remarque parce qu'il les *entend*.

— Nous ne l'avons jamais envisagé, ajouta Wesley. On imagine toujours les psychopathes repérant leurs victimes dans un supermarché, ou en train de faire du jogging, ou par la fenêtre de leur maison. En règle générale, le téléphone, s'il intervient dans l'affaire, ne vient qu'après le premier contact. Mais d'abord, il *voit* sa victime. Ensuite, il se peut qu'il l'appelle, sans rien dire, juste pour entendre sa voix et fantasmer. Mais notre hypothèse est beaucoup plus effrayante, Pete. Ce tueur a peut-être une activité qui le met en contact téléphonique avec des femmes qu'il n'a jamais vues. Il a accès à leur numéro et à leur adresse. Il appelle, et si la voix lui fait de l'effet, il tient sa proie.

— Voilà qui va pas nous arranger, se plaignit Marino. Il va falloir vérifier dans l'annuaire, éplucher toutes les boîtes qui utilisent le téléphone. Il se passe pas une semaine sans que ma femme reçoive un coup de fil. Des types qui lui proposent des balais, des ampoules électriques, un appartement, n'importe quoi ! Sans compter les sondages. Le genre qui vous pose cent cinquante questions. Ils veulent savoir si vous êtes célibataire, marié, combien vous touchez. Si vous enfilez vos pantalons une jambe après l'autre ou les deux en même temps, si vous avez des pellicules, tout !

— C'est ce qu'on se disait, marmonna Wesley.

Mais Marino était lancé.

— P't'être qu'un de ces types est accro au meurtre et au viol. Il touche huit dollars de l'heure pour rester chez lui, assis sur son cul, à feuilleter les annuaires. Il tombe sur une femme qui lui dit qu'elle est célibataire, qu'elle se fait 20000 dollars par an, et une semaine après... (Il se tourna vers moi.)... vous l'avez comme cliente. Comment on va le dénicher ?

Ça, nous l'ignorions. Marino avait raison : loin de réduire l'éventail des possibilités, l'hypothèse du contact vocal nous compliquait la tâche. S'il était possible de déterminer les personnes que les victimes avaient rencontrées tel ou tel jour, il nous serait beaucoup plus difficile de savoir avec qui elles

avaient parlé au téléphone. Seraient-elles encore en vie qu'elles ne le sauraient pas elles-mêmes.

— Vu l'heure à laquelle il frappe, je pense qu'il travaille hors de chez lui du lundi au vendredi, dis-je. La tension monte toute la semaine, et c'est dans la nuit du vendredi au samedi, aux alentours de minuit, qu'il tue. S'il se lave les mains avec du savon au borax vingt fois par jour, ce n'est certainement pas dans sa salle de bains, mais sur son lieu de travail.

— Est-ce vraiment du borax ? demanda Wesley.

— Notre labo l'a prouvé par chromatographie ionique. Le résidu brillant contient du borax.

Wesley réfléchit un moment.

— S'il utilise du savon au borax à son travail et qu'il rentre chez lui à 5 heures, il est peu plausible qu'il lui reste tant de résidu sur la peau à une heure du matin. Il travaille peut-être le soir, dans un endroit où les toilettes des hommes sont équipées de savon au borax. Il termine son travail entre minuit et une heure du matin, et se rend directement chez sa victime.

Pour moi, ce scénario était plus que vraisemblable. Si le tueur travaillait le soir, il avait toute latitude, au cours de la journée, pendant que tout le monde était au travail, pour examiner la configuration du quartier où se trouvait la résidence de sa prochaine victime. Peut-être même repassait-il en voiture dans le secteur, tard le soir.

Quelles sont les professions où l'on utilise le téléphone et où l'on travaille le soir ?

— Presque tous les démarcheurs appellent au moment de dîner, affirma Wesley. Il est rare d'en avoir un après 9 heures.

— Les livreurs de pizza, suggéra Marino. Ils sortent à toute heure. Ça pourrait être le type qui prend les appels. La première chose qu'ils vous demandent, c'est votre numéro de téléphone. Si vous leur avez déjà passé commande, votre adresse apparaît sur l'écran de l'ordinateur. Et une demi-heure après, le gus est chez vous avec sa pizza. Ça pourrait être le livreur, qui voit tout de suite si la femme vit seule. Ou bien celui qui prend les commandes. La voix de la cliente l'excite, il connaît son adresse.

- il faut vérifier, dit Wesley. Envoyez quelques-uns de vos hommes dans les boîtes à pizza. Nous sommes vendredi,

demain. Essayez de savoir si les cinq victimes n'étaient pas clientes dans une de ces boîtes. Ça devrait être facile à vérifier.

Marino sortit un instant et revint avec les Pages jaunes. Il commença aussitôt à noter une série d'adresses et de numéros de téléphone.

La liste des professions s'allongeait. Les standardistes des hôpitaux ou des compagnies de téléphone travaillaient jour et nuit. Les quêteurs de bonnes œuvres n'hésitaient pas à interrompre votre émission favorite et vous appelaient jusqu'à des 10 heures du soir. Sans oublier la possibilité d'un numéro choisi au hasard dans l'annuaire par un type qui s'ennuie.

Mon esprit devenait de plus en plus confus.

Et pourtant quelque chose me turlupinait. Tu compliques les choses, me soufflait une voix intérieure. Tu t'éloignes de ce que tu sais.

J'observai le visage moite et gras de Marino, ses yeux inquiets. Il était fatigué, tendu. Il bouillonnait encore d'une rage contenue. Pourquoi était-il si susceptible ? N'avait-il pas dit que le tueur n'aimait pas les femmes qui travaillent, parce que ce sont des prétentieuses ?

Chaque fois que j'essayais de joindre le sergent, il était « dehors ». Il s'était rendu sur les lieux des cinq meurtres.

Il paraissait parfaitement réveillé quand il était arrivé chez Lori Petersen. Avait-il seulement dormi cette nuit-là ? Son empressement à soupçonner Matt Petersen n'était-il pas curieux ?

L'âge de Marino ne correspondait pas au profil du tueur, me dis-je.

Il passe la plus grande partie de son temps dans sa voiture et ne gagne pas sa vie en répondant au téléphone. Pas de lien entre lui et les victimes. Mais surtout, il n'a aucune odeur corporelle particulière, et si la salopette lui appartenait, pourquoi nous l'avoir apportée ?

A moins, me dis-je, qu'il ne se serve du système à rebours. Après tout, c'est un spécialiste, il est chargé de l'enquête et son expérience lui permet de se conduire en ange salvateur ou, au contraire, en démon.

Depuis le début je repoussai l'idée terrible que le tueur pourrait être un policier.

Marino ne collait pas. Mais le tueur pouvait être un flic qu'il avait côtoyé pendant des mois, un flic qui se procurait des salopettes bleu marine dans les magasins de vêtements professionnels, un flic qui se lavait les mains avec le savon au borax dont étaient équipées les toilettes de la police, un flic qui s'y connaissait assez en médecine légale et en enquêtes criminelles pour nous tenir la dragée haute. Un flic qui aurait mal tourné. Ou un psychopathe attiré par la carrière de policier.

Nous avions examiné les équipes médicales appelées sur les lieux des meurtres. Mais pas les dossiers des policiers en uniforme.

Peut-être qu'un flic feuilletait l'annuaire pendant ses permanences, et établissait un premier contact vocal avec ses victimes. Il remarquait une voix qui l'excitait. Il assassinait sa propriétaire et veillait à se trouver à proximité quand on découvrait le corps.

— Notre seule piste, c'est Matt Petersen, déclara Wesley. Il est toujours en ville ?

— D'après c'que je sais, oui.

— Allez le voir. Voyez si sa femme lui a parlé d'un démarchage téléphonique. Voyez s'il se souvient d'un coup de fil de ce genre.

Marino repoussa sa chaise.

Je m'abstins de dire tout haut ce que je pensais.

— Pourrait-on se procurer des doubles des appels radios de la police au moment de la découverte des corps ? demandai-je. Je veux connaître le moment exact où les meurtres ont été signalés et l'heure à laquelle les premiers policiers sont arrivés sur les lieux, surtout dans le cas de Lori Petersen. L'heure du décès pourrait nous aider à déterminer exactement à quelle heure le tueur quitte son travail.

— Aucun problème, fit Marino. Venez avec moi. On va passer chez Petersen. Ensuite on ira à la salle des transmissions.

Matt Petersen n'était pas chez lui. Marino laissa sa carte sous le heurtoir en cuivre.

— Ça m'étonnerait qu'il m'appelle, marmonna-t-il en redémarrant.

— Pourquoi ?

— Quand je suis passé le voir, l'autre jour, il m'a même pas fait entrer. Il est resté à la porte comme un chien de garde. Il a reniflé la salopette et m'a viré comme un malpropre. Il m'a conseillé de m'adresser à son avocat la prochaine fois. Paraît que je le harcèle.

— Ce n'est peut-être pas tout à fait faux.

Il me jeta un coup d'œil et faillit sourire.

Nous revînmes dans le centre.

— Vous disiez que l'examen ionique avait identifié le borax, dit-il en changeant de sujet. C'est qu'il n'y a rien dans le maquillage de théâtre ?

— Non, le maquillage ne contenait pas de borax. C'était une substance qu'on appelle Sun Blush et qui réagit au laser. Les empreintes que Petersen a laissées sur le corps de sa femme viennent du Sun Blush qu'il avait sur les mains.

— Et le résidu brillant sur le couteau ?

— Il n'y en avait pas assez pour qu'on puisse procéder à un test. Ce devait être du Sun Blush. Ce n'est pas une poudre mais une crème. Vous vous souvenez du grand pot de crème rose foncé que vous avez apporté au labo ? (Il acquiesça d'un signe de tête.) C'était du Sun Blush. Il ne se répand pas partout, comme le borax. Il reste localisé.

— Comme sur la clavicule de Lori Petersen ? fit-il.

— Oui. Et sur la fiche de Matt Petersen, mais seulement là où il a posé ses empreintes. Il n'y avait aucune paillette ailleurs sur la fiche, sauf sur l'encre des empreintes. Or les paillettes qui se trouvaient sur le manche du couteau n'étaient pas groupées de cette façon. Elles étaient disposées au hasard, éparpillées, comme celles qu'on a trouvées sur le corps des victimes.

— Vous voulez dire que si Petersen avait touché le couteau avec du Sun Blush sur les mains, on aurait retrouvé des zones brillantes nettement délimitées, et non des paillettes dispersées ?

— Exactement.

— Et le résidu que vous avez trouvé sur les corps, sur les liens et ailleurs ?

— Nous en avons trouvé une concentration suffisante sur les poignets de Lori. C'était du borax.

— Donc on a deux types de résidus différents ?

— Exact.

— Hum !

Comme celle de la plupart des bâtiments officiels de Richmond, la façade du siège de la police est grisâtre, comme le béton des trottoirs. Les seules taches vives sont les deux drapeaux qui claquent sur le ciel bleu : le drapeau américain et celui de Virginie. Marino contourna l'édifice et alla se garer derrière une file de voitures de police banalisées.

Dans le hall, nous passâmes devant la cage de verre de la réception tandis que des agents en bleu marine nous disaient bonjour. Je constatai avec soulagement que j'avais quitté ma blouse. J'oubliais parfois de l'enlever avant de sortir, et quand je me retrouvais dans la rue avec, j'avais l'impression de me promener en pyjama.

Les portraits-robots des violeurs d'enfants et des rois de l'arnaque étaient épingle sur des panneaux muraux avec une brochette éloquente de visages de brutes. Je remarquai aussi les photos d'identité judiciaire des dix cambrioleurs, violeurs et assassins les plus recherchés de Richmond. Certains n'avaient pas pu s'empêcher de sourire à l'objectif. Les stars du crime.

Nous descendîmes un escalier métallique mal éclairé et arrivâmes devant une porte pourvue d'un hublot en verre à travers lequel Marino se fit connaître.

La porte s'ouvrit électroniquement.

C'était la salle des transmissions, une pièce souterraine bourrée de bureaux et de terminaux d'ordinateurs raccordés à des consoles téléphoniques. Derrière une cloison vitrée, je découvris une seconde pièce où travaillaient les employés du standard du 911. La ville entière leur apparaissait comme un jeu vidéo. Ils nous jetèrent des regards curieux. Certains parlaient dans leur micro, d'autres bavardaient ou fumaient, les écouteurs autour du cou.

Marino m'entraîna vers des étagères pleines de boîtes de bandes magnétiques. Chaque boîte était datée. Il en préleva cinq, chacune couvrant une période d'une semaine.

— Joyeux Noël, fit-il d'une voix traînante.

— Quoi ? fis-je en le regardant comme s'il était devenu fou.

— Ben, quoi ? dit-il en sortant son paquet de cigarettes.

Moi, faut que j'me tape les livreurs de pizza. Y'a un magnéto là-bas. Vous pouvez les écouter ici ou les emporter à votre bureau. A votre place, j'me dépêcherais de les enlever de cet asile de fous, mais je vous ai rien dit, hein ? Normalement les bandes doivent pas sortir d'ici. Vous me les rendrez quand vous aurez fini.

J'en avais déjà mal à la tête.

Ensuite il m'emmena dans une petite pièce où une imprimante laser débitait des kilomètres de papier rayé de vert. Ça m'arrivait déjà aux genoux.

— J'ai demandé qu'on vous sorte tout ce que l'ordinateur a avalé depuis deux mois.

— Oh, mon Dieu !

— Vous y trouverez les adresses et tout ça. (Il me jeta un bref regard de ses yeux noirs.) Ça va pas être coton de repérer l'appel. Parce que sans les adresses, vous saurez jamais à quoi correspond un appel.

— Bon sang ! On ne peut pas simplement demander à l'ordinateur de nous sortir ce dont nous avons besoin ? fis-je d'une voix exaspérée.

— Vous vous y connaissez en gros ordinateurs ?

Je n'y connaissais rien.

Il jeta un regard circulaire.

— Dans cette boîte, y'a personne qui y pique quelque chose. On a un spécialiste informatique, mais il est en vacances sur la côte en ce moment. Le seul moment où on voit un spécialiste, c'est quand on a une panne. La boîte de maintenance rapplique et le département se fait taxer soixante-dix dollars de l'heure pour la réparation. Même si le département voulait vous aider, ces connards de la maintenance arriveraient à la vitesse d'une limace en retraite. Vous avez déjà eu de la chance que je trouve un type assez futé pour appuyer sur le bouton Impression.

Nous restâmes une demi-heure dans la petite pièce. L'imprimante finit par s'arrêter, et Marino arracha le papier. Il mit le tout dans un carton vide, qu'il souleva avec un grognement.

Pour sortir, nous dûmes retraverser la salle de transmissions.

— Si tu vois Cork, transmets-lui un message de ma part, lança-t-il par-dessus son épaule à un séduisant officier noir.

— Ouais ? fit l'autre en étouffant un bâillement.

— Dis-lui qu'il est plus dans son bahut et qu'il arrête de faire le malin dans son micro. On n'est pas dans un concours de cibistes, ici !

L'autre éclata de rire. Il avait exactement le rire d'Eddie Murphy.

Pendant un jour et demi, je ne m'habillai même pas, cloîtrée chez moi en survêtement, les écouteurs vissés sur les oreilles.

Bertha fut adorable et occupa Lucy.

Je courais contre la montre, priant pour trouver quelque chose avant que le vendredi ne bascule dans les premières heures du samedi. Je sentais que le tueur passerait à l'acte.

Je téléphonai deux fois à Rose. En rage, Amburgey avait appelé quatre fois depuis que j'étais partie avec Marino. Le commissaire exigeait que j'aille le voir sur-le-champ pour lui fournir une explication sur l'article de la veille, qu'il qualifiait de « fuite des plus regrettables ». Il voulait aussi les résultats des examens ADN et exigeait qu'on lui fournisse au plus tôt un rapport sur le fameux « élément matériel » en notre possession.

— Que lui avez-vous répondu ? demandai-je à Rose sans en croire mes oreilles.

— J'ai dit que je laisserais le message sur votre bureau. Quand il m'a menacée de me virer si je ne le mettais pas immédiatement en communication avec vous, je lui ai dit : « Chic ! Je n'ai encore jamais eu l'occasion de poursuivre quelqu'un en justice »...

— Vous ne lui avez *tout de même pas...*

— Si ! Je suis sûre que si ce péteux avait une cervelle, on l'entendrait ballotter dans son gros crâne.

J'avais branché mon répondeur. Amburgey pourrait toujours se défouler sur une bande magnétique.

C'était un cauchemar. Chaque bande couvrait les vingt-quatre heures de chacun des sept jours de la semaine. Naturellement, il arrivait qu'il n'y ait que trois ou quatre appels de deux minutes en une heure. Tout dépendait de l'activité du standard du 911. Le problème était de retrouver le moment précis où les meurtres avaient été signalés. Quand j'étais trop impatiente, j'allais trop loin et, pensant avoir raté un appel, je devais rembobiner. Ensuite je ne retrouvais plus où j'en étais restée...

C'était terrible ! Et déprimant. Les appels allaient des allumés qui se croyaient attaqués par les extra-terrestres aux ivrognes en proie au délire, en passant par de pauvres gens dont un proche était victime d'une crise cardiaque. Accidents de voiture, menaces de suicide, rôdeurs, chiens qui aboient, stéréos à fond et pots d'échappement qu'on prenait pour des fusillades... tout ça défilait dans le désordre !

J'avais déjà retrouvé trois des signalements que je cherchais. Celui concernant la découverte du corps de Brenda, celui d'Henna et celui de Lori. Je rembobinai pour retrouver l'appel interrompu qu'avait passé Lori juste avant d'être assassinée. Il avait eu lieu à 0 h 49, le samedi 7 juin, et tout ce qu'on entendait sur la bande, c'était l'opérateur disant simplement « 911 ».

Je cherchai dans des pages et des pages de listing la transcription correspondante. L'adresse de Lori était apparue sur l'écran du 911, au nom de L. A. Petersen. Ce n'est que trente-neuf minutes plus tard que la voiture de patrouille 21 avait reçu le signalement. Six minutes après, elle passait devant chez Lori et, ne remarquant rien, s'éloignait pour répondre à un autre appel.

L'adresse des Petersen était réapparue exactement soixante-huit minutes après le premier appel 911, à 1 h 57, quand Matt Petersen avait découvert le corps de sa femme. Si seulement il n'avait pas eu répétition ce soir-là, pensai-je. Si seulement il était rentré plus tôt...

On entendit un déclic sur la bande.

— 911.

Une respiration oppressée.

— Ma femme ! (Voix paniquée.) On a tué ma femme ! Vite, je vous en supplie ! (Hurlant.) Mon Dieu ! On l'a tuée ! Vite ! Vite !

La voix hystérique me glaça. Petersen fut un instant incapable de répondre quand l'opérateur lui demanda son adresse.

J'arrêtai la bande et fis un rapide calcul. Petersen était rentré vingt-neuf minutes après que la première voiture de patrouille était passée. Le premier appel avait eu lieu à 0 h 49. Le policier était arrivé devant la maison à 1 h 34.

Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées. Le tueur n'était resté dans la chambre de Lori que durant ce laps de temps au maximum.

A 1 h 34 il était reparti. La chambre était plongée dans l'obscurité. S'il avait été encore à l'intérieur, la lumière aurait été allumée. J'en étais persuadée. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait trouvé un fil électrique et fait des nœuds aussi élaborés dans le noir.

C'était un sadique. Il voulait que sa victime le voie, surtout s'il portait une cagoule. Il voulait qu'elle anticipe, terrorisée, les horreurs qu'il allait lui faire subir...

Quand tout avait été fini, il avait éteint tranquillement la lumière et était ressorti par la fenêtre des toilettes, quelques minutes peut-être avant le passage de la voiture de patrouille, et moins d'une demi-heure avant le retour de Matt Petersen. Et il avait laissé derrière lui son odeur de charogne.

Jusque-là, je n'avais trouvé aucune équipe de policiers s'étant rendue sur les lieux des meurtres de Brenda, Lori et Henna. La déception m'ôtait le courage de poursuivre.

Je fis une pause. Bertha et Lucy rentrèrent de leur promenade et je fis de mon mieux pour écouter leurs histoires. Lucy était épuisée.

— J'ai mal au ventre, se plaignit-elle.

— Pas étonnant, commenta Bertha. Je t'avais dit de ne pas manger toutes ces cochonneries.

Je fis dîner Lucy d'un bouillon de poulet avant de la mettre au lit.

Puis je recoiffai les écouteurs.

J'avais perdu toute notion du temps.

« 911. » « 911. »

Le numéro résonnait, lancinant, dans ma tête.

Peu après 10 heures, je ressentis une telle fatigue que j'étais incapable de réfléchir. Je rembobinai pour retrouver l'appel signalant la découverte du corps de Patty Lewis. Mon regard errait sur un listing déplié sur mes genoux.

Tout d'abord, je ne compris pas ce que je voyais.

L'adresse de Cecile Tyler était imprimée à mi-page, datée du 12 mai, à 21 h 23.

C'était impossible.

Elle avait été tuée le 31 mai.

Son adresse n'aurait pas dû se trouver sur cette bande !

J'appuyai sur la touche d'avance rapide, arrêtant la bande toutes les quelques secondes. Il me fallut vingt minutes pour trouver l'enregistrement correspondant. Je le réécoutai trois fois.

A 21 h 23 précises, une voix masculine prend l'appel et annonce : « 911. »

Après un bref silence, une voix féminine à l'intonation douce et cultivée, marque sa surprise :

— Oh ! excusez-moi, je suis désolée.

— Un problème, madame ?

Rire embarrassé.

— Je voulais les renseignements. (Nouveau rire.) J'ai dû faire le 9 au lieu du 4.

— Ce n'est pas grave ! (D'un ton enjoué :) Bonne soirée, madame.

Silence. Un déclic, et la bande continuait.

Sur la sortie papier, l'adresse de la jeune femme noire assassinée figurait sous son nom, Cecile Tyler.

Et brusquement, je compris.

— Mon Dieu ! articulai-je, l'estomac noué.

Brenda Steppe avait appelé le 911 après son accident de voiture. D'après son mari, Lori Petersen avait appelé la police en entendant un chat, qu'elle avait pris pour un rôdeur, fouiller dans les poubelles. Abby Turnbull avait appelé la police quand l'homme en Cougar noire l'avait suivie. Et Cecile Tyler avait fait le 911 par erreur.

Quatre des cinq femmes assassinées avaient donc appelé la police, et leur adresse était aussitôt apparue sur l'écran de l'ordinateur gérant le 911. Et l'opérateur avait déduit qu'elles vivaient probablement seules.

Je me précipitai à la cuisine. Je ne sais pas pourquoi, car j'avais un téléphone dans mon bureau. Je composai frénétiquement le numéro du service des enquêtes. Marino n'était pas là.

— Donnez- moi son numéro personnel.

— Désolé, mais nous ne sommes pas autorisés à donner les numéros personnels.

— Je m'en fous ! Je suis le Dr Scarpetta, médecin expert général ! Donnez-moi son numéro !

Silence étonné au bout du fil. Puis l'officier se confondit en excuses et me donna le numéro.

— Ouf ! lâchai-je quand je l'entendis décrocher.

— Nom de Dieu ! fit-il après que je lui eus débité mon récit d'une seule traite. Je m'en occupe, Doc.

— Vous feriez mieux de descendre à la salle des transmissions pour voir si ce salopard y est ! hurlai-je.

— Qu'est-ce qu'il dit sur la bande ? Vous avez reconnu sa voix ?

— Bien sûr que non.

— Qu'est-ce qu'il a dit à Cecile Tyler ?

— Je vais vous le faire écouter.

Je retournai dans mon bureau, où je pris la communication sur le second appareil. Je rembobinai, débranchai les écouteurs et mis le volume à fond.

— Vous le reconnaissiez ? demandai-je en reprenant le combiné.

Marino ne répondit pas.

— Vous êtes toujours là ? criai-je.

— Hé ! calmez-vous, Doc. Z'avez eu une rude journée, hein ? Laissez-moi m'occuper de ça.

Sur ce, il raccrocha. Je restai assise, les yeux fixés sur le combiné, immobile jusqu'à ce que la tonalité soit remplacée par une voix enregistrée disant : « Si vous désirez établir une communication, raccrochez et composez le numéro de votre correspondant... »

Je vérifiai que la porte d'entrée était bien fermée, que l'alarme était branchée, puis montai au premier. Ma chambre était située sur l'arrière et donnait sur la forêt. Je baissai les stores.

Bertha considérait qu'on devait laisser entrer le soleil à flots dans les pièces, même vides. « Ça tue les microbes, Dr Kay », me répétait-elle, à quoi je rétorquais que ça décolorait les moquettes.

Impossible de la faire changer d'avis. Je détestai entrer dans ma chambre le soir et trouver les stores ouverts. Je les baissai avant même d'allumer, pour qu'on ne me voie pas de l'extérieur. Mais ce soir j'avais oublié cette précaution. Je décidai de garder mon survêtement. Il me servirait de pyjama.

Je sortis un petit escabeau du placard, tirai la boîte à chaussures et en sortis le .38 que je glissai sous mon oreiller.

J'étais malade à l'idée qu'on risquait de m'appeler à tout moment pour un nouveau meurtre, et je me voyais déjà, criant à Marino : « Je vous l'avais dit, espèce de tête de mule ! Je vous avais prévenu ! »

Où était-il, ce gros lard ? Que faisait-il ? J'éteignis ma lampe et remontai la couverture. Sans doute en train de siroter sa bière en regardant la télé.

Je rallumai. Sur ma table de chevet, le téléphone me narguait. Je ne voyais personne d'autre à appeler. Si j'appelais Wesley, il appellerait aussitôt Marino. Si j'appelai le service des enquêtes, le policier qui me répondrait appellerait Marino.

C'est Marino qui était chargé de cette maudite enquête. Tous les chemins menaient à Marino !

J'éteignis et restai les yeux grands ouverts dans l'obscurité.
« 911. » « 911. »

Je me tournai et me retournai dans mon lit, la voix résonnant à mon oreille.

Il était minuit passé quand je descendis à pas de loup au rez-de-chaussée pour aller prendre une bouteille de cognac dans le bar. Lucy n'avait pas bougé depuis que je l'avais mise au lit. Elle dormait à poings fermés. J'aurais voulu pouvoir en faire autant. Je me servis coup sur coup deux petits verres, puis, abattue, remontai dans ma chambre. Je m'agitais, sombrant dans le sommeil pour me réveiller aussitôt.

« ... *Qu'est-ce qu'il a dit à Cecile Tyler ?* »

Clic. La bande se remettait en route.

« *Oh ! excusez- moi. (Rire embarrassé.) J'ai dû faire le 9 au lieu du 4...* »

— *Ce n'est pas grave ! Bonne soirée, madame. »*

« ... *J'ai dû faire le 9 au lieu du 4... »*

« *911. » « Hé ! il est beau gosse...*

« *C'est une ordure !*

« ... *Parce qu'il n'est pas en ville, Lucy. Mr Boltz est parti en vacances.*

— *Oh ! (Décue.) Quand est-ce qu'il revient ?*

— *Pas avant le mois de juillet.*

— *Pourquoi on n'est pas parties avec lui, tante Kay ? Il est au bord de la mer ? »*

« ... *Tu mens tous les jours, en ce qui nous concerne, au moins par omission. » Son visage flou derrière un voile de chaleur et de fumée, ses cheveux blonds au soleil.*

« *911. »*

J'étais chez ma mère et elle me parlait.

Un rapace tournoyait paresseusement au-dessus de la fourgonnette dans laquelle je roulais avec quelqu'un que je ne connaissais pas et que je ne pouvais voir. Des palmiers défilaient de chaque côté de la route. Des aigrettes à long cou étaient plantées ça et là, comme des figurines de porcelaine, et nous suivaient des yeux.

Je me mis sur le dos.

Assis dans son lit, mon père m'écoutait lui raconter ma journée à l'école. Son visage était gris. Il ne me répondait pas, les yeux fixes. L'angoisse me serrait le cœur.

Il était mort.

« *Papaaaa !* »

Une odeur écœurante me monta aux narines tandis que je me jetais contre lui.

Le noir se fit dans mon esprit.

Je repris conscience, le cœur battant. L'odeur.

L'affreuse odeur.

Etait-elle réelle ou avais-je rêvé ?

Un signal d'alarme se déclencha dans ma tête.

L'odeur écœurante m'étouffait et quelque chose effleurait mon lit.

16

Entre ma main et le .38 caché sous mon oreiller, il devait y avoir une trentaine de centimètres, pas plus.

Un abîme. Une éternité. Cela me parut impossible. Je ne pensai à rien, obnubilée par cette distance, mon cœur cognant entre mes côtes comme un oiseau affolé contre les barreaux de sa cage. Le sang sifflait à mes oreilles. J'avais les muscles tendus à se rompre. Je frissonnais de terreur. Ma chambre était plongée dans un noir d'encre.

Doucement, très doucement, je hochai la tête, obéissant à la voix métallique, à la main qui m'écrasait la bouche. Non. Je ne crierais pas.

Le couteau sur ma gorge me parut aussi impressionnant qu'une machette. Le matelas s'affaissa sur la droite. Un déclic. Un éclair lumineux. Puis plus rien. Quand mes yeux s'accommodeèrent à la lumière, je le regardai et étouffai un hoquet.

Je ne pouvais ni bouger ni respirer. Le fil tranchant de la lame me mordait la peau.

C'était un Blanc, les traits déformés par un bas nylon, avec deux fentes pour les yeux, et une haine implacable. Le bas se gonflait au niveau de la bouche à chaque expiration.

— Au moindre bruit, je te coupe la tête.

Des pensées confuses explosèrent dans mon esprit. Lucy. Goût salé du sang dans ma bouche engourdie. Lucy, ne te réveille pas. Je sentis comme un courant haute tension dans son bras et sa main. Je me préparais à mourir.

Non. Ne faites pas ça. C'est insensé.

Je suis une femme, une femme comme votre sœur, comme votre mère. Un être humain, comme vous. Je peux vous dire des choses sur les meurtres. Ce que sait la police. Tout ce que je sais.

Je vous en supplie. Je suis une femme. Une femme !
Laissez-moi vous parler !

Fragments de phrases. Impossibles à prononcer. Inutiles.
J'étais prisonnière de mon silence. Je vous en supplie, ne me touchez pas. Ne me touchez pas !

Il fallait absolument qu'il enlève sa main de ma bouche, que je puisse lui parler.

Je m'efforçai de me détendre. Il le sentit.

Il desserra son étreinte et je pus aspirer un peu d'air.

Il portait une salopette bleu marine au col trempé de sueur. La main qui tenait le couteau sur ma gorge était protégée par un gant chirurgical translucide. Je sentais l'odeur du caoutchouc. Et son odeur à lui.

La salopette dans le labo de Betty. La bouffée écœurante quand Marino l'avait sortie du sac.

Comme dans un vieux film, je m'entendis lui demander : » *Est-ce l'odeur que Petersen avait sentie ?* » Et son gros pouce pointé vers moi tandis qu'il s'exclamait : « Gagné ! »

La salopette étalée sur la table du labo, taille L ou XL, en partie découpée.

Il avait le souffle court.

- je vous en prie, articulai-je sans un geste.

— Tais-toi !

— Je peux vous dire tout ce que...

— Tais-toi !

Sa main se plaqua sur ma bouche avec sauvagerie. Je crus que ma mâchoire allait éclater.

Ses yeux furetaient partout, examinant ma chambre dans le moindre détail. Ils s'arrêtèrent sur les stores, les cordons qui pendaient. Je savais à quoi il pensait. Puis il tourna brusquement la tête vers le cordon de ma lampe de chevet. Il sortit quelque chose de blanc de sa poche, me l'enfonça dans la bouche. Son couteau s'écarta.

J'avais la nuque raide. Mon visage était comme pétrifié. Avec précaution, je repoussai à coups de langue le chiffon vers le devant de ma bouche. La salive m'étouffait.

La maison était plongée dans un silence total. Lucy. Bon Dieu ! je vous en supplie...

Les autres femmes avaient fait ce qu'il leur avait ordonné. J'avais vu leurs visages violacés.

J'essayai de me souvenir de ce que je savais de lui. Le couteau n'était qu'à quelques centimètres de mon visage, scintillant dans la lumière. Il m'aurait fallu bondir, faire tomber la lampe.

J'avais les bras et les jambes sous les couvertures. Je ne pouvais pas donner de coups de pied, ni bouger les bras, ni remuer. Si la lampe se fracassait par terre, la chambre serait plongée dans le noir.

Je n'y verrais plus rien. Et il avait son couteau.

Je pourrais le convaincre de ne pas me faire de mal. Si je retrouvais l'usage de la parole. Parler.

Leurs visages violacés, les liens entaillant la chair du cou.

Trente centimètres, pas plus. L'infini.

Il ne savait pas que j'avais une arme.

Il était nerveux, tendu. Il hésitait. Son cou rouge et gonflé transpirait à grosses gouttes, sa respiration était rapide, hachée.

Il ne se préoccupait pas de l'oreiller.

— Un seul geste..., dit-il en m'appuyant la pointe effilée du couteau sur la gorge.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Ça va te plaire, petite garce. (Une voix sourde, glaciale.) J'ai gardé le meilleur pour la fin. (Le bas, tour à tour gonflé et aspiré par son souffle.) Tu veux savoir comment je m'y prenais ? Je vais tout te montrer. J'ai tout mon temps.

Je connaissais cette voix.

Ma main droite. Où se trouvait le revolver ? Un peu plus à gauche ? Au milieu ? Où ? Il lui faudrait aller jusqu'aux rideaux. Il ne pouvait pas couper le fil de la lampe. C'était l'unique source de lumière. L'interrupteur du plafonnier était près de la porte. Il l'avait repéré.

Je déplaçai ma main droite de deux ou trois centimètres.

Ses yeux quittèrent les rideaux, revinrent vers moi, se détournèrent de nouveau.

Ma main droite était à présent sur ma poitrine.

Le matelas bougea lorsqu'il se leva. Sous ses aisselles, des auréoles de sueur s'agrandissaient.

Son regard allait de l'interrupteur près de la porte aux cordons des stores. Il paraissait indécis.

Tout se passa très vite. Ma main toucha le métal froid, saisit l'arme tandis que je roulai à bas du lit en entraînant le drap. En une fraction de seconde, le chien se releva avec un déclic.

Ensuite je ne me souvenais plus. L'instinct me guidait. Quelqu'un d'autre agissait à ma place. Le doigt sur la détente, le revolver tressautant dans ma main, tant je tremblais.

Je ne me souviens pas avoir ôté le bâillon.

Je hurlai.

— *Salaud ! Espèce de salaud !*

L'arme sauta entre mes doigts tandis que je hurlai, ma terreur et ma rage explosant en un chapelet d'insanités. Je hurlai, ordonnai qu'il montre son visage.

Il s'était figé de l'autre côté du lit. J'étais étrangement détachée. Son poignard n'était qu'un petit couteau de chasse. Ses yeux étaient rivés à mon revolver.

— ENLEVEZ CE BAS !

Il leva lentement le bras et le fourreau blanc tomba au sol...

Puis il pivota brusquement sur lui-même.

Je hurlai et entendis plusieurs explosions. Je ne compris pas ce qui se passait.

La folie. Les objets volèrent. Le couteau jaillit de sa main tandis qu'il s'écroulait sur la table de chevet, entraînant la lampe dans sa chute. Une voix cria quelque chose. La chambre fut plongée dans l'obscurité.

Quelqu'un raclait frénétiquement le mur.

— Où est cette putain de lumière, bordel... ?

Je l'aurais fait.

Je sais que je l'aurais fait.

Je n'ai jamais rien désiré plus ardemment que d'appuyer sur cette détente.

Je voulais lui faire un grand trou à la place du cœur.

Nous avions déjà rejoué la scène au moins cinq fois. Marino voulait tirer ça au clair. Il refusait de croire que ça s'était passé comme je lui disais.

— Hé ! dès que je l'ai vu entrer par votre fenêtre, Doc, je l'ai pas lâché d'une semelle. Il est pas resté plus de trente secondes dans votre piaule avant que j'arrive. Et vous aviez pas d'arme. Vous avez voulu la prendre et vous êtes tombée du lit. Là j'suis entré et j'l'ai fait valser.

Nous étions assis dans mon bureau du BMG le lundi matin. Je gardais un souvenir très vague des deux jours précédents.

Quoi qu'il en dise, j'étais persuadée d'avoir tenu le tueur en joue au moment où Marino avait surgi. Juste avant que son .357 ne crache quatre balles. Je ne lui avais pas pris le pouls. Je n'avais pas tenté de stopper l'hémorragie. J'étais restée assise par terre, enroulée dans mon drap, le revolver sur les genoux. Les larmes avaient jailli de mes yeux quand je m'en étais aperçue.

Le .38 n'était pas chargé.

J'étais si préoccupée quand j'étais remontée me coucher que j'avais oublié de le charger. Les cartouches étaient restées dans leur boîte, sous une pile de pull-overs, là où Lucy n'aurait jamais pensé les chercher.

Il était mort. Avant même de toucher le tapis.

— Il avait pas enlevé son masque, continua Marino. La mémoire vous joue des drôles de tours, vous savez. J'lui ai retiré son foutu bas dès que Snead et Riggy ont été là.

C'était un gamin. Un gamin au visage pâle et aux cheveux frisés, blond sale. Avec un duvet dérisoire sur la lèvre supérieure.

Je n'oublierais jamais ces yeux. Ces trous sans âme. Des trous ouvrant sur les ténèbres.

- je crois qu'il a dit quelque chose, marmonnai-je à l'adresse de Marino. Il a parlé en tombant. (Je levai les yeux vers Marino et lui demandai d'une voix hésitante :) Vous avez entendu quelque chose ?

— Ouais. Il a dit quelque chose.

— Et c'était quoi ? fis-je en attrapant d'une main tremblante ma cigarette posée dans le cendrier.

Marino eut un sourire ironique.

— La même chose qu'on retrouve sur les boîtes noires quand un zinc s'écrase. Ce qu'on dit quand on voit sa dernière heure arriver. Il a dit : « Et merde ! »

L'une des balles lui avait sectionné l'aorte. Une autre lui avait emporté le ventricule gauche. La troisième lui avait traversé le poumon avant de se loger dans la colonne vertébrale. La dernière lui avait traversé le corps de part en part sans toucher d'organe vital et était allée fracasser ma fenêtre.

Ce n'est pas moi qui fis l'autopsie. Un de mes adjoints, responsable du secteur nord de la Virginie, déposa son rapport sur mon bureau. Je ne me souvenais pas lui avoir demandé de l'autopsier.

Je n'avais pas lu les journaux. Je ne l'aurais pas supporté. Le titre de l'édition de la veille m'avait suffi. Je l'avais aperçu en fourrant le journal à la poubelle : L'ÉTRANGLEUR TUÉ PAR UN ENQUÊTEUR DANS LA CHAMBRE DU MÉDECIN EXPERT.

Génial ! pensai-je. Les gens allaient se demander pourquoi Marino se trouvait dans ma chambre à 2 heures du matin, quand le tueur était entré...

Génial !

Le psychopathe était un agent des communications embauché par la ville un an plus tôt. A Richmond, les agents des transmissions sont des civils, et non pas des policiers. Il travaillait de 18 h à 24 h. Il s'appelait Roy McCorkle. Il était parfois au 911. D'autres fois, au standard. C'est pourquoi Marino avait reconnu sa voix. Marino ne m'avait rien dit mais il avait tout de suite compris.

McCorkle n'avait pas travaillé le vendredi précédent. Il s'était mis en maladie depuis la parution de l'article d'Abby Turnbull, le jeudi. Ses collègues appréciaient ses plaisanteries à la radio et le charriaient sur ses allées et venues aux toilettes. On l'avait même surpris un jour en train de procéder à une grande toilette avec une éponge. Et du savon au borax.

C'était un type « normal ». Personne ne le connaissait vraiment. On pensait qu'il voyait une fille après le boulot, une « jolie blonde » nommée « Christie ». Christie n'existe pas. Les

seules femmes qu'il voyait après le boulot étaient celles qu'il charcutait. Ses collègues n'en crurent pas leurs oreilles.

Nous nous demandâmes si ce n'était pas McCorkle qui avait assassiné trois femmes dans la région de Boston, plusieurs années auparavant. A cette époque, il était chauffeur de poids-lourds et faisait régulièrement étape à Boston pour livrer des poulets dans une usine de conserve. Nous ne saurions peut-être jamais combien de femmes il avait assassinées. Peut-être des dizaines. Il avait probablement commencé par le voyeurisme, puis il était passé au viol. Il n'avait pas de casier. Sa seule condamnation était pour un excès de vitesse.

Il avait vingt-sept ans.

Il avait fait des tas de petits boulots : camionneur, responsable des livraisons dans une cimenterie de Cleveland, facteur, livreur dans un magasin de fleurs à Philadelphie.

Marino ne l'avait pas trouvé à son poste le vendredi soir précédent, mais n'avait pas insisté. Dès 23 heures, le sergent s'était embusqué dans mon jardin, vêtu d'une combinaison bleu marine pour se fondre dans la nuit. Quand il avait allumé le plafonnier de ma chambre et que je l'avais vu sur le seuil, l'arme à la main, j'avais, durant une fraction de seconde, confondu le flic et l'assassin.

— J'ai réfléchi à ce qui lui était arrivé avec Abby Turnbull, m'expliqua-t-il. A la possibilité qu'il ait assassiné sa sœur par erreur. Ça m'inquiétait. Je me suis demandé qui serait la prochaine.

Il me regarda d'un air songeur.

Le soir où Abby avait été suivie par un inconnu en sortant de son journal, elle avait composé le 911 et c'est McCorkle qui avait pris l'appel. C'est comme ça qu'il avait eu son adresse. Avait-il déjà songé à la tuer, ou était-ce sa voix, au bout du fil, qui lui en avait donné l'idée ? Nous ne le saurions jamais.

Nous savions en revanche que les cinq victimes avaient, un jour ou l'autre, appelé le 911. Patty Lewis l'avait composé moins de quinze jours avant d'être assassinée. Un jeudi soir, à 20 h 23, juste après un violent orage, pour signaler qu'un feu rouge était tombé en panne près de chez elle. C'était une citoyenne consciente et altruiste.

Cecile Tyler avait fait le 9 au lieu du 4.
Moi, je n'avais jamais composé le 911.
Il m'avait retrouvée sans ça.

Mes numéro et adresse figuraient dans l'annuaire pour que les médecins requis pour un décès puissent me joindre à toute heure. Au cours des dernières semaines, j'avais parlé à plusieurs agents du standard pour joindre Marino. Peut-être à McCorkle. Je préférais ne pas le savoir.

— Votre photo était dans les journaux. On vous voyait à la télé, poursuivit Marino. Vous aviez examiné toutes ses victimes. Il se demandait ce que vous saviez. Il vous avait dans son collimateur. Moi, je m'inquiétais. Et puis il y a eu tout ce barouf sur sa maladie. Il a été vexé. L'affaire prenait une tournure personnelle. Une toubib arrogante mettait en cause son intelligence, sa virilité.

Et les coups de fil chez moi, tard le soir...

— Il allait tout de même pas laisser une bonne femme le traiter de débile mental. « Cette garce se croit maligne ? qu'il s'est dit. Plus maligne que moi ? Eh bien, je vais lui faire voir. Je vais me la faire. »

Je portais un pull-over sous ma blouse boutonnée jusqu'au cou. Je n'arrivais pas à me réchauffer. Les deux dernières nuits, j'avais dormi dans la chambre de Lucy. Je voulais faire refaire ma chambre. Vendre ma maison.

— L'article de l'autre jour a dû salement le secouer. Benton pensait que c'était notre chance. Que ça le pousserait peut-être à faire une erreur. J'étais fou de rage. Vous vous souvenez ?

Je hochai à peine la tête.

— Vous voulez savoir pourquoi j'étais furieux ?

Il était fier de lui. Il aurait voulu que je le félicite, que je m'extasie parce qu'il avait descendu un type dans ma chambre. Un type armé d'un banal couteau de chasse.

— Eh ben, je vais vous le dire. J'avais un tuyau depuis quelque temps.

— Un tuyau ? Quel tuyau ?

— Un tuyau de notre cher ami Boltz, répondit-il d'un air détaché, en secouant la cendre de sa cigarette. Ouais. Il m'a

appelé juste avant de partir en congé. Il se faisait du souci pour vous...

— Du souci pour moi ? articulai-je.

— Un soir qu'il était passé vous voir, il avait repéré une bagnole près de chez vous. Quand il l'a vu, le type a éteint ses phares et s'est barré à toute vitesse. Il a pensé qu'on vous surveillait, que c'était peut-être le tueur...

— C'était Abby ! m'écriai-je. Elle voulait me parler mais quand elle a vu la voiture de Bill, elle a paniqué.

Marino parut surpris puis il haussa les épaules.

— Peu importe. L'important, c'était de faire gaffe, hein ? (Je ne dis rien. J'étais au bord des larmes.) Ça a suffi pour me mettre la puce à l'oreille. J'dois dire que ça faisait un moment que je surveillais vot'maison. Et puis y'a eu cette foutue histoire d'ADN. J'me suis dit que ce salopard allait commencer ses repérages autour de chez vous. J'étais sûr que ça le rendrait dingue. Cette fois, il allait pas se contenter de tripatouiller votre ordinateur, il allait vous régler votre compte pour de bon.

— Vous aviez raison.

— Ouais ! J'avais raison.

Marino n'était pas obligé de le tuer. Nous deux seuls étions au courant. Mais je n'avais pas l'intention de l'ébruiter. Je n'éprouvai aucune pitié. Je l'aurais fait moi-même, d'ailleurs si je me sentais si mal depuis, c'est que si j'avais essayé, j'aurais échoué. Le .38 n'était pas chargé. Et je me sentais mal parce que j'aurais été incapable de m'en tirer seule, et que je répugnai à remercier Marino de m'avoir sauvé la vie.

Il continuait à parler. Je sentais la colère monter en moi.

Quand Wingo apparut sur le seuil.

— Hum ! (Mains dans les poches, il hésita en voyant le visage hostile de Marino.) C'est peut-être pas le moment, Dr Scarpetta, mais...

Je me sens très bien ! m'exclamai-je, exaspérée. (Il blêmit et me regarda avec des yeux ronds.) Je suis désolée, Wingo, fis-je en baissant le ton. C'est vrai, je suis encore sous le choc. Je ne suis plus moi-même. Que voulez-vous ?

Il sortit un sachet en plastique de la poche de son pantalon de soie bleu. Dedans se trouvait le filtre d'une Benson & Hedges qu'il posa délicatement sur mon sous-main.

Je la regardai, impassible.

— Euh... vous vous souvenez que je vous avais demandé si le commissaire était anti-tabac et tout ça ?

Je hochai la tête.

Marino s'impatientait. Il regardait autour de lui, l'air excédé.

— Vous savez, mon ami Patrick ? Il travaille en face, à la comptabilité, dans le service d'Amburgey. Eh bien... (Il rougit.) Patrick et moi, on se retrouve parfois à sa voiture pour aller manger ensemble. Son emplacement de parking n'est pas loin de celui d'Amburgey. Eh bien, ce n'est pas la première fois qu'on le voit faire...

— Ce n'est pas la première fois ? fis-je, ahurie. Et vous l'avez déjà vu faire quoi ?

— On l'a déjà vu en train de fumer, Dr Scarpetta, souffla Wingo avec une mine de conspirateur. Je vous donne ma parole. En fin de matinée et juste après le déjeuner, Patrick et moi, on s'asseoit dans sa voiture, on bavarde, on écoute des cassettes. Eh bien, nous avons vu plusieurs fois Amburgey monter dans sa New Yorker noire et en griller une. Il n'utilise pas son cendrier, pour que personne ne le sache. Il regarde s'il n'y a personne et balance son mégot par la vitre. Après il se parfume l'haleine avec un spray !

Il me dévisagea, stupéfait...

Je m'étranglais de rire, sans pouvoir m'arrêter. Je hurlai de rire en claquant des paumes sur mon bureau. On devait m'entendre du bout du couloir.

Wingo s'était mis à rire lui aussi, d'abord un peu jaune, puis de bon cœur, et enfin aux larmes.

L'œil sévère, Marino nous considéra un moment comme s'il avait affaire à deux idiots. Puis il réprima un sourire, toussota à cause de la fumée de sa cigarette et finit par éclater de rire à son tour.

— Attendez, Dr Scarpetta, finit par bégayer Wingo entre deux hoquets. Je n'ai pas fini. La dernière fois, j'ai récupéré son mégot et je l'ai fait analyser par Betty.

— Quoi ? Vous avez donné le mégot à Betty ? C'était ça, l'autre jour ?

— Oui. Elle a analysé son groupe sanguin. Il est AB, Dr Scarpetta.

— Mon Dieu !

Le sang trouvé sur les prélèvements mal étiquetés que Wingo avait retrouvés dans notre réfrigérateur était de type AB. Or le groupe AB est extrêmement rare. Il ne représente que 4 % de la population.

— J'avais des soupçons, expliqua Wingo. Je sais qu'il vous déteste. Ça me fait de la peine de voir comment il vous traite. Alors j'ai demandé à Fred...

— Le gardien ?

— Ouais. Je lui ai demandé s'il avait vu entrer à la morgue quelqu'un qui n'aurait pas dû y pénétrer. Et il m'a dit qu'il y avait vu un Blanc lundi soir. En faisant sa ronde, il a été pisser et quand il est ressorti, il a croisé un Blanc qui entrait dans les toilettes. Un Blanc, avec des petits paquets blancs à la main.

— C'était Amburgey ?

— Fred n'a pas pu me dire. Pour lui, tous les Blancs se ressemblent. Mais il se souvenait que celui-là portait une bague en argent avec une énorme pierre bleue. Un vieux, maigre et presque chauve.

— Amburgey serait allé aux chiottes pour se faire lui-même des prélèvements ? demanda Marino.

Les frottis montés sur les lamelles étaient d'origine buccale, dis-je. Sans corps de Barr. Mais avec des chromosomes Y, donc mâles.

— J'aime vous entendre dire des cochonneries, fit Marino avant de poursuivre. Donc, il se racle l'intérieur des joues, fait des frottis et colle une étiquette dessus...

— Une étiquette au nom de Lori Petersen.

— Et après il met ça au frigo pour vous faire croire que vous vous êtes plantée. Merde ! C'est peut-être lui qui piratait votre

ordinateur. Incroyable ! s'esclaffa-t-il. On le tient par les roupettes !

L'ordinateur avait été piraté de nouveau pendant le week-end, sans doute le vendredi soir. Le samedi matin, en venant assister à l'autopsie de McCorkle, Wesley avait remarqué des commandes restées à l'écran. On avait essayé d'ouvrir le dossier Henna Yarborough. La provenance de l'appel serait facilement déterminée. Wesley avait demandé à la compagnie de téléphone de la lui communiquer.

Jusqu'alors, je pensais que c'était peut-être l'œuvre de McCorkle.

— Si c'est le commissaire qui piratait, leur fis-je remarquer, il n'a rien à craindre. Sa fonction lui donne droit d'accès à tous les documents émanant de mon service. Pas question de prouver qu'il a modifié des données.

Nous scrutions le mégot dans son sachet en plastique. Falsification de preuves, tromperie : le gouverneur lui-même n'aurait pu prendre de telles libertés. Mais je doutais que nous puissions le prouver.

Je me levai et suspendis ma blouse derrière la porte. Je devais être au tribunal vingt minutes plus tard pour déposer dans une autre affaire de meurtre.

Wingo et Marino m'accompagnèrent jusqu'à l'ascenseur. Avant que les portes ne se referment, je leur envoyai, du bout des doigts, un baiser à chacun.

Trois jours plus tard, Lucy et moi étions assises à l'arrière d'une Ford Tempo en route pour l'aéroport. Lucy rentrait à Miami, et je l'y accompagnais.

D'abord, je voulais voir l'illustrateur. Ensuite, j'avais besoin de vacances.

J'emmènerais Lucy à la plage et au zoo. Nous admirerions les couchers de soleil au-dessus de Biscayne Bay. Je lui avais promis de louer la cassette des *Révoltés du Bounty*. Nous irions traîner dans les magasins de Coconut Grove. Nous nous gaverions de mérous, de rougets et de tartes au citron. Nous ferions tout ce que j'avais rêvé faire quand j'avais son âge.

Nous parlerions du choc qu'elle avait eu. Par miracle, elle avait dormi jusqu'à ce que Marino ouvre le feu. Mais elle savait que j'avais failli être assassinée.

Elle savait que le tueur était entré par la fenêtre de mon bureau. Elle avait oublié de la verrouiller, quelques jours plus tôt.

Après avoir sectionné les fils de l'alarme à l'extérieur, McCorkle était entré et était passé à quelques pas de la chambre de Lucy. Comment savait-il que je dormais en haut ?

Sans doute m'avait-il épiée depuis longtemps.

Lucy et moi avions des tas de choses à nous dire. J'avais décidé de la faire suivre par un bon psychologue-pédiatre. Je songeai à lui demander de nous recevoir ensemble.

C'est Abby qui conduisait. Elle avait insisté pour nous emmener à l'aéroport.

— J'aurais aimé partir avec vous, dit-elle avec un sourire déçu, quand nous fûmes devant la porte des départs.

— Pourquoi pas ? rétorquai-je avec enthousiasme. Nous serions ravies, Abby ! Je reste là-bas trois semaines. Vous avez le numéro de téléphone de ma mère. Si vous pouvez prendre quelques jours, sautez dans un avion. Nous irons à la plage !

Un bip-bip se fit entendre dans son micro. D'un geste machinal, elle tendit le bras pour monter le volume.

Je compris qu'elle ne téléphonera pas. Ni le lendemain, ni le surlendemain, jamais. Notre avion n'aurait pas encore décollé qu'elle serait repartie à la chasse aux ambulances et aux voitures de police. Le journalisme était sa vie.

Je lui devais beaucoup.

Grâce à elle, nous avions obtenu la preuve que c'était bien Amburgey qui piratait l'ordinateur du BMG. Le pistage de l'appel avait permis d'établir qu'il provenait de son domicile. Amburgey était accro à l'informatique. Son ordinateur était équipé d'un modem.

Au début, sans doute voulait-il me surveiller. En furetant dans mes données, il avait lu les dossiers des victimes et remarqué, dans celui de Brenda Steppe, un détail différent de ce qu'avait publié Abby. Il avait la preuve que la fuite ne pouvait

provenir de mon bureau. Mais il voulait tellement ma peau qu'il avait modifié la donnée pour qu'on m'accuse.

Ensuite il avait délibérément activé la fonction écho et fait mine de vouloir ouvrir le fichier Lori Petersen. Il voulait que nous trouvions trace de ces commandes à l'écran, le lundi matin, quelques heures avant de me convoquer dans son bureau en présence de Tanner et Bill.

Puis il avait continué. Aveuglé par la haine, il avait sauté sur l'occasion quand il avait trouvé les étiquettes formatées dans le dossier de Lori. J'avais repensé à la scène dans la salle de conférence plus d'une fois. Tout d'abord, j'avais cru que les étiquettes avaient été dérobées quand le dossier était tombé des genoux de Bill. Mais en y repensant, je revoyais Bill et Tanner remettant consciencieusement les documents par numéro. En réalité, ce n'était pas le dossier de Lori Petersen qui s'était éparpillé, car Amburgey le consultait à ce moment-là. Il avait profité de la confusion pour arracher prestement une étiquette. Ensuite il avait visité la salle des ordinateurs avec Tanner, mais était resté un moment seul dans la morgue pour aller aux toilettes. C'est là qu'il avait monté ses pseudo-prélèvements.

Ce fut sa première erreur. La seconde avait été de sous-estimer Abby. Elle avait été écœurée de voir qu'on utilisait son travail pour briser ma carrière. Certes, ce n'était pas pour mes beaux yeux. Abby menait une croisade : vérité, justice, démocratie ! Folle de colère et de douleur, elle n'avait rien à perdre.

Après la parution de l'article que nous avions concocté ensemble, elle était allée voir Amburgey. Elle se méfiait déjà de lui à ce moment-là car c'est lui qui lui avait perfidement donné accès à l'information concernant les prélèvements mal étiquetés. Il l'avait reçue avec le rapport de sérologie sur son bureau, accompagné d'une note bien en évidence qui disait : « Eléments matériels désormais inopérants ». Il était sorti un moment de la pièce, histoire de lui laisser le temps de la lire.

La ficelle était trop grosse et Abby n'était pas stupide. Elle connaissait les sentiments qu'il nourrissait à mon égard. Aussi avait-elle décidé de contre-attaquer. Le vendredi précédent, elle

était retournée le voir pour lui rapporter l'effraction de notre ordinateur.

Il avait d'abord feint d'être horrifié à l'idée qu'elle puisse publier une chose pareille. En réalité, il savourait déjà ma chute.

Elle l'avait piégé en lui avouant qu'elle n'en savait pas assez pour étayer son article. « L'ordinateur n'a été violé qu'une seule fois, lui dit-elle. Si cela devait se reproduire, Dr Amburgey, je me ferais un devoir de publier l'information, ainsi que d'autres allégations récemment portées à ma connaissance, si le BMG a un problème de fonctionnement, le public doit en être informé. »

Et cela s'était reproduit.

La seconde effraction n'avait donc pas résulté de notre article trafiqué, car ce n'était pas le tueur qu'il devait attirer jusqu'à l'ordinateur du BMG. C'était le commissaire.

— Au fait, me dit Abby en sortant nos bagages du coffre, Amburgey vous laissera tranquille désormais.

— Croyez-vous qu'il ait changé ? demandai-je en jetant un coup d'œil à ma montre.

— En rentrant, ne soyez pas surprise d'apprendre qu'il n'est plus à Richmond, dit-elle, un fin sourire aux lèvres.

Je m'abstins de lui demander des précisions. Elle savait des tas de choses sur Amburgey. Et quelqu'un devait payer.

Bill m'avait appelée la veille pour me dire combien il était heureux que j'en ai réchappé. Il n'avait pas parlé de ses propres fautes. Comme j'y faisais allusion, il me déclara calmement que nous ne nous reverrions pas.

— J'ai réfléchi, Kay. Ça ne peut pas marcher.

— Tu as raison, fis-je, étonnée moi-même du soulagement que cette décision me procurait.

Je serrai Abby dans mes bras.

— Crotte, crotte et crotte ! gémissait Lucy, embarrassée par une énorme valise rose. Y'a qu'un traitement de texte sur l'ordinateur de maman.

— On ira à la plage, lui dis-je. On va bien s'amuser, Lucy. Tu te passeras d'ordinateur pendant quelque temps. Ce n'est pas bon pour tes yeux.

— Je connais un magasin de logiciels pas loin de chez moi.

— La plage n'est pas loin non plus, Lucy. Nous avons toutes les deux besoin de nous détendre. Le grand air et le soleil nous feront du bien.

Nous continuâmes à nous quereller au comptoir de la compagnie.

Je posai les bagages sur la balance, arrangeai le col de Lucy et lui demandai pourquoi elle n'avait pas gardé son pull.

— Tante Kay...

— Tu vas attraper froid.

— Tante Kay !

— Si nous allions prendre un sandwich ?

— Je n'ai pas faim.

— Il faut manger. Nous ne serons pas à Washington avant une heure. Ensuite ils ne servent pas de repas jusqu'à Miami. Il faut que tu manges quelque chose.

— Arrête, tante Kay, on dirait mamie !

Table des matières

1	3
2	16
3	26
4	39
5	57
6	76
7	99
8	115
9	134
10	152
11	166
12	184
13	209
14	224
15	240
16	257